

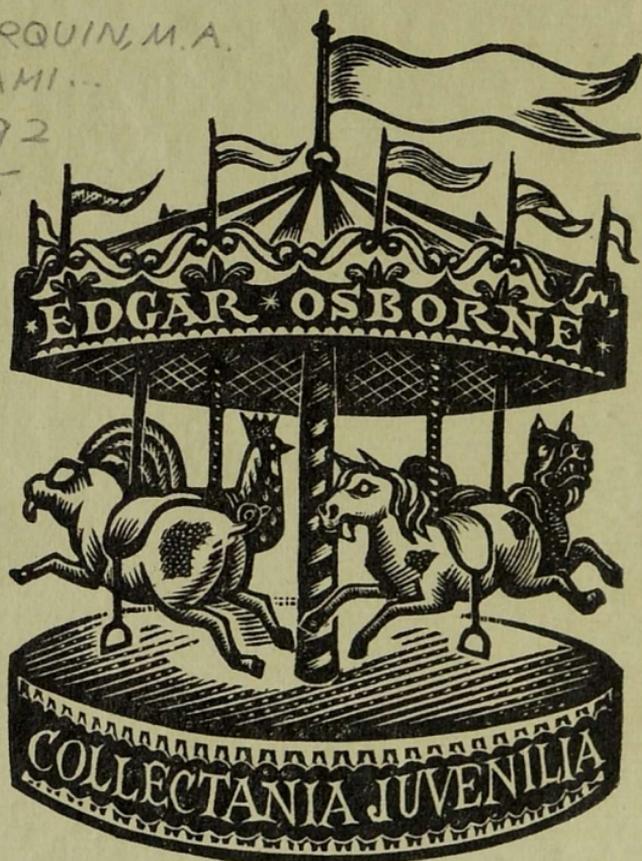
SB

BERQUIN, M. A.

L'AMI...

1792

v.5



37131 039 926 936

II, 861

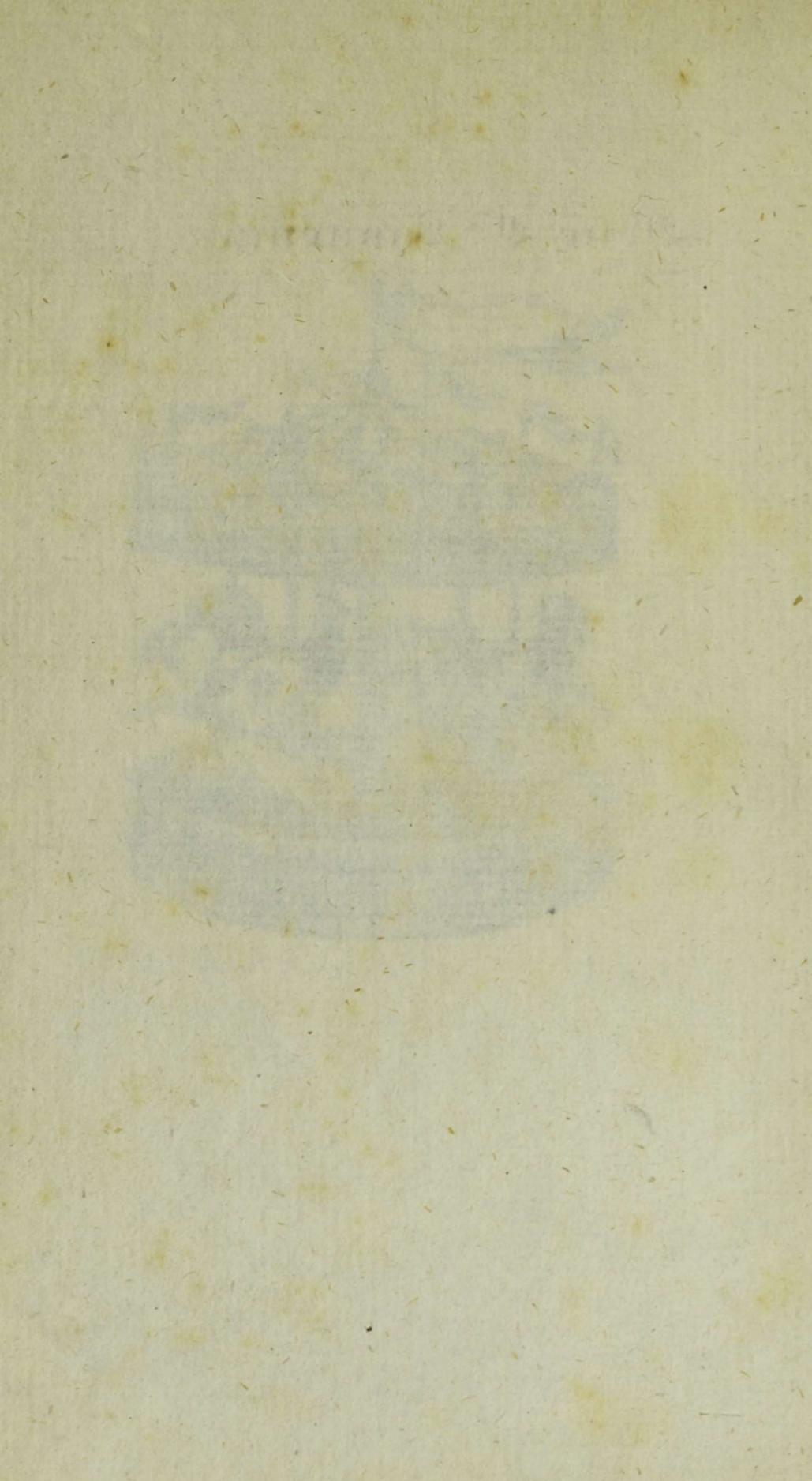
Monsieur H. Dammann.

L'AMÉ

DE

DE L'ADOLESCENCE

—————
—————



L'AMI

DE

DE L'ADOLESCENCE.

TOME V.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ.

L'AMI

DE

DE L'ADOLESCENCE

TOME V.

L'AMI

DE

DE L'ADOLESCENCE.

PAR M. BERQUIN.

TOME V.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ.

1792,

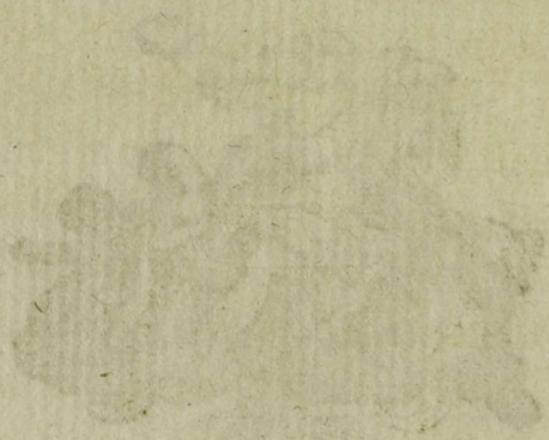
L. A. M. J.

D. E.

DE L'ADOLESCENCE

PAR M. BERGQUIST

—————
TOME V.
—————



A P A R I S

ET L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AYNE

—————

1857



PRÉFACE

ADRESSÉE AUX PARENTS.

Tous les livres élémentaires que l'on a composé jusqu'à ce jour, pour faciliter aux enfants l'étude de la nature, supposent en eux les premières connoissances de ses loix et de ses productions. Mais ces premières connoissances, comment pourroient-ils les avoir acquises, s'il n'existe aucun ouvrage où l'on ait cherché à leur en offrir les objets dans un tableau qui, sans fatiguer leur vue encore mal assurée, eût un intérêt propre à captiver leurs regards inconstants? Toutes leurs idées à ce sujet ne peuvent donc porter que sur des instructions rapides, qui, données sans suite et de vive voix, n'ont dû laisser que de foibles traces dans leur souvenir. Un livre où ces instructions leur seroient présentées avec ordre, dans une gradation adaptée à celle de leur curiosité, et au progrès du développement naturel de leur intelligence, dont le langage seroit assez familier, et le ton assez agréable, pour leur inspirer souvent le désir d'en reprendre la

lecture, et pour graver ainsi dans leur mémoire les traits dont ils sont frappés ; un tel livre seroit assurément l'un des plus utiles pour le premier âge. Tel est le caractere que j'ai cru remarquer dans l'ouvrage de M^dme. Trimmer ; persuadé, comme elle, que les enfants qui auront pris plaisir à marcher jusqu'au point où elle s'est proposée de les conduire, seront animés de la plus vive ardeur pour s'avancer, à grands pas, vers de plus hautes connoissances.

Comme ce point est précisément celui d'où j'ai dessein de partir, j'ai cru devoir préparer mes petits compagnons par un premier exercice de leurs forces, qui leur en fasse acquérir de nouvelles, et par la perspective du paysage riant que nous allons parcourir. Avant de les engager dans une terre étrangere, je suis bien aise qu'ils connoissent de mieux en mieux celle où ils ont vécu jusqu'à ce jour, et qu'ils soient bien pénétrés des merveilles placées à la portée de leur vue, mais dont quelques-unes avoient sans doute échappé à leurs regards.

Ce livre, qui est uniquement destiné à l'enfance, auroit trompé l'attente des per-

sonnes dont quelques-unes m'ont gracieusement témoigné qu'elles avoient jusqu'ici partagé le plaisir que je cherchois à procurer à leur jeune famille. Cette considération m'engage à l'offrir séparément à mes petits amis. De cette manière, ils pourront profiter d'un ouvrage utile ; et leurs parents n'auront point de reproches à me faire d'avoir négligé leur propre amusement dans un livre où ils n'avoient pas droit d'attendre que je m'en fusse occupé, comme je continuerai de m'en occuper dans les autres volumes. J'ose me flatter que les meres surtout, pourront prendre quelque intérêt à *l'ami de l'adolescence*, par l'idée qui m'est venue d'y introduire, parmi les personnages, une jeune femme dont l'éducation a été négligée ; mais qui, douée d'un esprit solide et pénétrant, profite des instructions adressées à sa fille, pour en orner elle-même son esprit, et acquérir des connoissances qu'on avoit cru trop long-temps étrangères à son sexe.

Le soin que je prends de chercher à plaire à toutes les classes de mes lecteurs, me fait espérer qu'ils me pardonneront les retards qu'ils ont quelquefois éprouvés, et

ceux qui , malgré moi , pourroient encore de temps en temps survenir. Je les supplie de considérer qu'aucun langage n'est peut-être si difficile à tenir que celui de l'enfance ; que les moindres détails de style me coûtent beaucoup de travaux ; qu'un intervalle de quinze jours entre chaque volume me suffiroit pour répondre avec la ponctualité la plus rigoureuse à mes engagements , si je n'y tenois que par un nœud de servitude ; enfin , que je suis le premier à souffrir , lorsque le volume ne peut paroître au jour marqué , puisque le succès de l'ouvrage en est ralenti. Tout ce que je peux leur promettre , c'est de m'en occuper tout entier. J'y trouve un encouragement assez doux pour mon cœur , lorsque je me représente dans la génération qui s'élève , des milliers d'êtres attachés , peut-être pour la vie , à mon souvenir par des sentiments de bienveillance et d'amitié.





L Comme vous voilà leste et pimpant ! *Pag. 6.*

L'AMI DE L'ADOLESCENCE.

*Introduction familiere à la connoissance de
la Nature.*

Nous voici donc enfin arrivées à la campagne, ma chere Charlotte ; et puisque nous sommes si bien disposées à faire ensemble de petites promenades, pour fortifier notre santé par un exercice agréable,

8 INTRODUCTION FAMILIÈRE

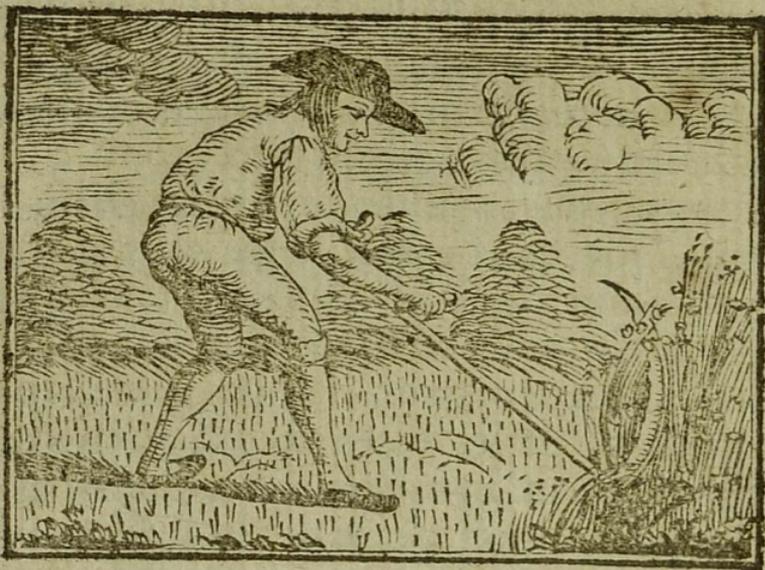
J'ai pensé qu'il seroit facile de les faire servir également à étendre nos connoissances. Il n'est pas un seul objet sur la terre qui ne puisse offrir autant d'instruction que d'agrément, lorsqu'on sait l'examiner avec soin ; et je suis persuadée que nous sentirons bientôt, par nos observations, que rien n'a été fait en vain dans la nature.

Henri, votre frere, n'est encore qu'un bien petit garçon, il est vrai ; mais il est plein d'intelligence, et doué d'une heureuse mémoire. J'espere qu'il sera en état de comprendre beaucoup de choses dont nous aurons occasion de parler. C'est pourquoi j'ai le projet de le mettre de la partie. Oh, je meurs d'envie de le voir aujourd'hui. Il vient de quitter les premiers habillemens de l'enfance, et j'ose croire qu'il est déjà tout fier de cette métamorphose. Mais, qui vient donc à nous ? Votre servante, Monsieur ! Comment ! c'est vous, Henri ! Comme vous voilà leste et pimpant ! Je ne pouvois deviner quel étoit ce petit maître que je voyois s'avancer d'un air si délibéré. Maintenant que vous êtes habillé comme un homme, je me flatte que vous commencez à imaginer que vous en êtes un en effet. Mais, quoique vous sachiez déjà lire assez joliment, fouetter une toupie et pousser une balle, je vous assure qu'il vous reste encore beaucoup de choses à apprendre. Je serai charmée de vous faire part de tout ce que je sais. Nous allons, votre sœur et moi, faire un petit

tour de promenade dans les champs. Seriez-vous fâché de venir avec nous ? Bon ! Je vois à votre mine que vous ne demandez pas mieux, n'est-ce pas ?

Vous vous souvenez, mes chers enfants, que dans notre petite course d'hier au soir, je vous fis observer une grande variété de plantes et de fleurs. Je vous montrai les troupeaux qui couvroient les pâturages, et les oiseaux qui voltigeoient de branche en branche sur les buissons. Je vous dis le nom de tout ce qui frappoit nos regards. Mais il y a un grand nombre de choses agréables à connoître à leur sujet. Mon dessein est de commencer à vous instruire aujourd'hui, tout en nous promenant. Charlotte va se disposer à cette expédition ; ainsi, prenez votre chapeau, mon petit Henri. Nous irons d'abord dans la prairie, où je suis sûre qu'il se présentera bientôt quelque chose digne de notre curiosité.





Alors les faucheurs. *Page 8.*

L A P R A I R I E .

EN bien, mes petits amis, qu'en dites-vous ? n'est-ce pas un endroit charmant ? Quel air de fraîcheur on y respire ! comme l'herbe en est épaisse et verdoyante ! et de combien de jolies fleurs elle est émaillée !

Je n'ai pas besoin de vous dire quel est l'usage de cette herbe, qu'on appelle ordinairement gazon. Vous avez vu si souvent les vaches, les chevaux et les brebis s'en repaître ! Mais ils ne la mangent pas toute sur la prairie ; on leur réserve certains quartiers pour le pâturage, et on les éloigne des autres aussi-tôt que l'herbe commence à grandir. Elle n'atteint sa parfaite maturité qu'au mois de juin ; ce que l'on reconnoît par la couleur jaune qu'elle prend. Alors les faucheurs la coupent avec un instrument

de fer recourbé, qu'on nomme une faux. Ensuite viennent des faneurs, qui la tournent et la retournent avec des fourches de bois, en l'étalant sur la terre pour la faire sécher au soleil. Elle prend alors le nom de foin. Dès que le foin a perdu toute son humidité, et qu'il n'y a plus de danger qu'il s'échauffe, on le ramasse avec des rateaux, et on l'emporte sur des chariots dans la cour de la ferme, où il est entassé en grands monceau, qu'on appelle meules.

C'est de ces meules énormes que l'on tire le foin pour le lier en milliers de bottes, et le donner aux chevaux que l'on tient dans l'écurie. Il sert aussi dans l'hiver à nourrir les troupeaux; car alors il y a bien peu de gazon pour eux sur la terre, et moins encore lorsqu'elle est couverte de neige. Tout cela vient de petites graines qui ne sont pas plus grosses que des têtes d'épingles; et les graines sont venues des fleurs que vous pouvez remarquer à présent à l'extrémité de la tige.

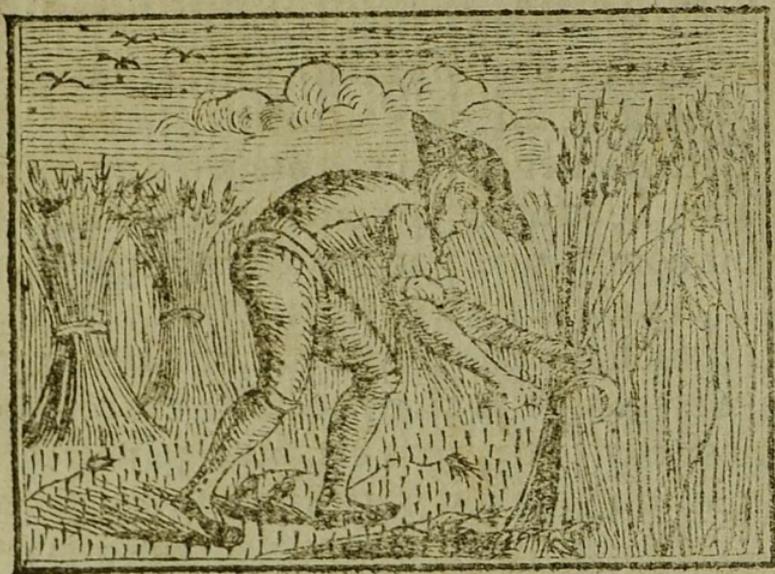
Dans une prairie où l'on fauche le foin, il se détache toujours un grand nombre de graines, qui l'année suivante produisent le gazon: mais si l'on veut faire une prairie dans une piece de terre neuve, il faut recueillir les graines pour les semer.

Ces jolies fleurs, dont vous venez de faire un bouquet, Charlotte, viennent également des graines qui se trouvoient mêlées parmi celles du foin. Voilà des boutons d'or, des coquelicots et des marguerites

de prés. Ces fleurs sont bonnes pour les troupeaux, et servent à donner un goût agréable au gazon. Il y en a même qui sont médicinales, c'est-à-dire, bonnes à composer des remèdes pour une infinité de maladies auxquelles nous sommes sujets.

Ne pensez-vous pas, Henri, que le gazon, dont la douce verdure embellit tant les campagnes, est en même temps une production bien utile ? Je suis sûre que les pauvres troupeaux le diroient encore mieux que nous, s'ils étoient en état de parler. Ils n'ont pas de cuisinier pour préparer leurs repas ; ils ne peuvent pas même faire comprendre ce qui leur est nécessaire ; mais Dieu a su pourvoir à leurs besoins. Vous voyez que leur nourriture s'étend sous leurs pieds, et qu'ils n'ont qu'à se baisser pour la prendre. S'il en coûte à l'homme des soins légers pour la faire venir, c'est bien le moins qu'il donne quelques-uns de ses moments à ces animaux utiles, dont les uns lui épargnent tant de fatigues, et dont les autres le vêtissent de leur laine et le nourrissent de leur chair.





Alors on coupera par le pied. *Pag. 12.*

LE CHAMP DE BLE.

MAINTENANT nous allons prendre congé de la prairie, et faire un tour dans le champ de bled. Il y en a de plusieurs especes. Celui-ci est du froment. Je le reconnois à la hauteur de ses tiges. J'espere que nous en aurons une abondante récolte. Elle sera bonne à ramasser dans le mois d'août, qu'on appelle le mois des moissons. J'ai mis dans ma poche un épis de l'année derniere, pour vous montrer tout ce que ceci produira. Froissez-le dans vos mains, Henri. Bon ! Soufflez à présent les barbes, et donnez-moi un des grains. Voilà ce qu'on appelle un grain de froment. Vous voyez qu'il y a plusieurs grains dans un épi ; eh bien, regardez maintenant le pied, vous verrez qu'il vient quelquefois plusieurs tiges, et par conséquent plusieurs

épis d'une seule racine ; et cependant , toute cette racine provient d'un seul grain qu'on a semé à la fin de l'automne.

Cette semence n'a pas été jetée au hasard et sans beaucoup de soins particuliers. On avoit commencé par ouvrir la terre en sillons , quelques mois auparavant , avec ce fer tranchant que je vous ai fait remarquer au-dessous de la charrue. Elle est restée en repos tout l'été , et s'est bien pénétrée du fumier qu'on avoit répandu sur les guérets pour l'engraisser , puis on l'a de nouveau labourée. Enfin , vers le milieu de l'automne , un homme est venu y répandre des grains dans chaque sillon , et tout de suite , avec sa herse , il les a recouverts de terre. Ces grains étant enflés et ramolis par l'humidité , il en est sorti par en bas de petites racines qui se sont accrochées dans le sein de la terre ; et par en haut , de petits tuyaux qui ont percé sa surface en plusieurs branches , de la manière que vous pouvez le remarquer. Ces tuyaux , montés en haute tige , ont produit les épis dont chacun renferme à-peu-près vingt grains ; en sorte que si vous comptez , d'après ce calcul , tout le produit des grains dont la semence a réussi , vous trouverez qu'il peut en être venu environ vingt fois autant que l'on en a mis dans la terre. Ces épis , cachés encore dans ces tiges , se développeront peu-à-peu , se mûriront au soleil , et ressembleront à celui que vous venez de froisser. Alors on coupera par le pied , avec une

faucille, les tiges de paille qui les supportent, et on les liera en paquets, appelés gerbes, pour les emporter dans la grange, les battre avec un fléau, et les vanner, pour séparer du grain les débris de la paille. On enverra celui-ci au meûnier, pour le moudre en farine sous la grosse meule de son moulin à eau ou à vent ; ensuite la farine sera vendue au boulanger pour en faire du pain, et au pâtissier pour en faire des biscuits et des pâtés.

Imaginez, mes amis, quelle immense quantité de bled on doit semer tous les ans, pour fournir du pain à tant de milliers d'hommes. Le pain est l'aliment le plus sain et le moins cher qu'on puisse se procurer. Il y a beaucoup de pauvres gens qui n'ont guere d'autre nourriture, et qui n'en ont pas toujours.

Le bled ne viendrait pas comme le foin sans être ensemencé, parce que le grain en est plus gros, et doit être enfoncé plus profondément dans la terre. Je vous ait dit tout à l'heure les divers travaux que demandoient les semailles.

Voici une autre espece de bled qu'on appelle de l'orge. Je vous en ai aussi apporté un épi pour vous le faire distinguer du froment. Voyez-vous comme il a des barbes longues et fourrées ? Gardez-vous bien, Henri, de le mettre dans la bouche, car il s'arrêteroit à votre gosier et vous étoufferoit. L'orge est semé et recueilli de la même maniere que le froment ; mais il ne

fait pas de si bon pain. Il est cependant fort utile. Les fermiers le vendent par boisseaux aux marchands de dreche, qui le font tremper dans l'eau pour le faire germer. Alors, on le seche sur de la cendre chaude, et il devient dreche. On y verse une grande quantité d'eau, puis on y mêle du houblon qui lui donne un goût agréable d'amertume, et l'empêche de s'aigrir. Enfin, en brassant ce mélange, on en fait de la biere, cette liqueur forte et nourrissante, qui fait la boisson ordinaire dans plusieurs pays où il ne croît pas de vin. L'orge est aussi fort bon pour nourrir les dindes, les poules, et d'autres oiseaux de basse-cour.

Je vous ai parlé du houblon. Il croît dans les champs qu'on appelle houblonnières. Sa tige monte le long des perches qu'on lui donne pour la soutenir. Ses fleurs, d'un jaune pâle, font un effet charmant dans la campagne. Quand il est mûr, on le seche, on en fait des monceaux, et on le vend aux brasseurs.

Cette troisieme espece de bled est de l'avoine. Vous avez vu souvent le palefrenier en servir aux chevaux pour les régaler et leur donner du feu. C'est une espece de dessert qu'on leur présente après le foin.

Il y a-aussi une autre espece de bled qu'on nomme seigle, qui sert à faire le pain bis que mangent les pauvres. On le mêle quelquefois avec du froment, et il donne alors du pain d'un goût assez bon.

Il y a bien des pays qui ne produisent pas de bled pareil à celui qui vient dans nos contrées. Par exemple, le bled qu'on nous a apporté de Turquie est bien différent du nôtre. Sa tige est comme celle d'un roseau, avec plusieurs nœuds. Elle monte à la hauteur de quatre ou cinq pieds. Entre les jointures du haut de la tige, sortent des épis de la grosseur de votre bras, qui renferment un grand nombre de grains jaunes ou rougeâtres, à-peu-près de la figure d'un pois applati. La volaille en est très-friande. On le cultive avec succès dans quelques provinces de France, sur-tout dans les landes de Bordeaux, où il sert à faire du pain pour les misérables habitants.

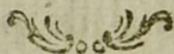
Vous connoissez aussi-bien que moi le millet que l'on donne aux oiseaux. Il vient en forme de grappes, sur des tiges plus courtes et plus menues que celles du froment. La farine en est excellente, cuite avec du lait.

Je vous ferois venir l'eau à la bouche, si je vous parlois du riz que l'on prépare aussi avec du lait. Mais croiriez-vous qu'il a besoin d'être presque couvert d'eau pour croître et pour mûrir ?

Dans les pays où la terre n'est pas propre à produire du grain, les pauvres habitants sont réduits à se nourrir de fruits, de racines, de gâteaux, de pommes de terre, ou d'une pâte de marrons cuits au four. On est même quelquefois obligé, dans les pays les plus fertiles, d'avoir recours à ces tristes alimens, lorsqu'il survient des années de

stérilité. Deux bons citoyens , MM. Parmentier et Cadet de Vaux , ont enseigné la meilleure maniere de les préparer.

Quelles graces , mes enfans , nous devons rendre à Dieu , nous qui n'avons jamais éprouvé ces cruels besoins ! J'espere que vous serez touchés de cette réflexion , et que vous vous ferez un devoir de ne jamais gaspiller ce qui feroit la joie de tant de malheureux. Les miettes même que vous laissez tomber , si elles étoient ramassées , pourroient fournir un bon repas à un petit oiseau , et le rendre joyeux pour toute la journée. Comme il s'empresseroit de les partager entre ses petits , qui ouvrent inutilement leurs becs , tandis que leurs parents volent au loin pour leur chercher quelque nourriture ! J'étois bien fâchée hier au soir contre vous , Henri , lorsque vous faisiez des boulettes de pain pour les jeter à votre sœur. J'ose croire que vous ne le ferez plus , maintenant que je vous ai fait connoître le prix de ce présent inestimable du ciel. J'ai vu des personnes qui avoient prodigalement gâté du pain pendant leur enfance , pleurer , dans un âge avancé , faute d'en avoir un morceau.



Coupent le Raisin. *Pag. 18.*

L A V I G N E .

Vous avez bu quelquefois du vin de Champagne et de Bourgogne, sans vous embarrasser de la manière dont il se faisoit. Entrons dans ce vignoble. Eh bien, Henri, croiriez-vous jamais que c'est de ces petites souches tortues que nous vient la douce liqueur qui nous fait tant de plaisir dans nos repas ? Vous connoissez le raisin ; voyez déjà la grappe qui commence à se former. Ces grains, qui ne sont encore que du verjus, s'enfleront peu-à-peu, et seront mûrs vers le milieu de l'automne. Vous en verrez faire la récolte, qu'on appelle vendange ; mais je suis bien aise, en attendant, de vous en donner une idée.

Dès le matin les vendangeuses se répan-

dent dans la vigne, coupent le raisin, et en remplissent leurs paniers. Un homme vient les prendre à mesure qu'ils sont pleins, et va les jeter dans de larges demi-tonneaux, placés sur une charrette pour les recevoir, et les porter à un endroit où des hommes foulent les grappes sous leurs pieds. On recueille la liqueur qui découle du pressoir, et on la verse dans de grandes cuves ou de petits tonneaux, où elle se purifie d'elle-même en fermentant, jusqu'à ce qu'elle devienne bonne à boire.

Le temps des vendanges est un temps continuel de plaisirs et de fêtes. Il faut entendre, pendant le travail, les chansons rustiques des vendangeuses ! Il faut les voir à la fin de la journée danser gaiement dans la cour, et les maîtres se mêler à leurs repas et à leurs danses ! Tout y respire un air de joie et d'innocente liberté.

Le vin, pris avec modération, est très-bon pour l'estomac, et le fortifie ; mais lorsqu'on en boit avec excès, il produit des vapeurs qui troublent la raison, et rabaisent l'homme au niveau de la brute stupide. Vous avez vu quelquefois des ivrognes, et vous vous souvenez encore de la juste horreur qu'ils vous ont inspiré.





Tout cela se cultive sous vos yeux. *Pag. 20.*

LES LÉGUMES ET LES HERBAGES.

VOULDRIEZ-VOUS me suivre, pour voir ce qui croît dans le champ voisin? Je crois que ce sont des navets. En effet, je ne me suis pas trompée. Cette racine, lorsqu'elle est cuite avec du mouton, fait, comme vous le savez, d'excellents ragoûts. On en sème une grande quantité chaque année pour notre table; on en donne aussi aux vaches pour ménager le foin, et parce que d'ailleurs elle leur fait porter une grande abondance de lait.

Les pommes de terre, les raves, les oignons, les radis, les carottes, les panais, et plusieurs autres légumes que vous con-

noissez à merveille , croissent , comme les navets , sous terre. D'autres , tels que les artichaux , les pois , les fèves , les lentilles et les haricots , croissent au-dessus. Vous en cultivez vous-même dans votre petit jardin ; ainsi ce seroit plutôt à moi de recevoir vos instructions sur ce chapitre.

Je crois aussi n'avoir rien à vous apprendre sur les herbages et les plantes qui viennent dans le potager , comme les choux , les choux-fleurs , les asperges , les laitues , la chicorée , les melons , les concombres , les citrouilles , et une infinité d'herbes agréables au goût , et très-bonnes pour la santé. Tout cela se cultive sous vos yeux ; et par les questions que je vous ai déjà entendu faire à Mathurin , je vous suppose complètement instruits sur cet article.





Forment la filasse. *Pag. 21.*

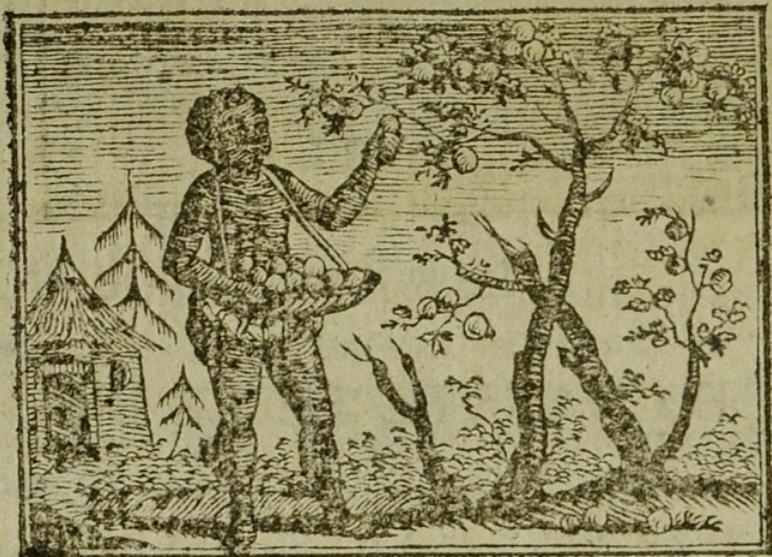
LE CHANVRE ET LE LIN.

Voyez-vous là-bas ces deux grandes piéces de terre couvertes d'une si belle verdure ? l'une est du chanvre, l'autre du lin. Les tiges de ces plantes, après qu'elles ont été battues et bien préparées, forment la filasse que vous avez vu filer à la vieille Suson. Le fil de chanvre sert à faire le linge de corps et de ménage. Le fil de lin, qui est d'une plus belle qualité, se réserve pour la toile de batiste ; on l'emploie aussi pour faire de la dentelle et du filet. Votre fourreau, Charlotte, votre chemise et vos manchettes, Henri, croissoient autrefois dans les champs.

J'oublois de vous dire que la filasse de

chanvre sert encore pour toute espece de cables , de cordes et de ficelles.

On a essayé , en quelques endroits , de tirer parti de ces vilaines orties qui piquent si bien les passants ; et on en fait un fil grossier , mais très-fort , qui pourroit servir à faire des toiles communes.



Alors on les recueille. *Pag. 22.*

LE COTON.

Au défaut de ces plantes , on cultive le coton dans quelques isles de l'Amérique , et sur-tout dans les grandes Indes. C'est d'abord un duvet léger , qui entoure les graines d'un arbre , appelé arbre à coton. Le fruit qui les renferme en plusieurs petites loges , est à-peu-près de la grosseur d'une noix , et s'ouvre en mûrissant. Alors on les recueille , et le coton , séparé des graines

et du fruit, devient, après quelques préparations, cette espece de filasse douce et blanche, dont vous m'avez vu mettre quelquefois de petits tampons dans mes oreilles et dans mon écrin. La partie la plus grossiere se file en gros brin pour les meches de nos lampes et de nos bougies. Le reste, filé en brins presque aussi déliés que vos cheveux, s'emploie pour la fabrique des basins, des mousselines et des toiles de coton.

Vous voyez, mes chers amis, quelle variété de matériaux nous a fourni la providence, et comme le génie de l'homme a su les employer à des objets d'agrément ou d'utilité. L'écorce même des arbres, par un travail et une adresse incroyable, se convertit en étoffes précieuses sous les doigts de ces sauvages, qui nous paroissent si ignorants. Je me souviens de vous avoir montré des ouvrages en plumes et en réseau, dont ils se parent dans leurs fêtes, et comme nous avons admiré leur patience et la légéreté de leur travail.

L E S H A I E S.

NE sentez-vous pas une odeur bien douce? Regardez à travers la haie, Henri, et voyez si vous pourrez découvrir ce qui la produit. Ah, Charlotte! quelles jolies roses sauvages votre frere vient de cueillir! Comment donc! un brin d'épine aussi!

Ce brin est bien précieux ; c'est peut-être le seul qu'on pourroit trouver , car tout le reste a passé fleur. Quel charme , au printemps , de respirer des parfums délicieux , jusque sur les buissons et sur les ronces ! Ces plaisirs viennent de passer pour nous ; mais ceux des petits oiseaux vont commencer. Ils trouveront bientôt dans ces broussailles des fruits pour se nourrir jusqu'au milieu de l'hiver.

Le fermier plante des haies autour de son domaine , pour empêcher les voyageurs et les animaux d'aller au travers de ses champs , où ils pourroient causer beaucoup de dommage. Elles lui servent aussi à distinguer sa terre de celle de son voisin. Les troupeaux y trouvent dans l'été un ombrage contre les ardeurs du midi , et dans l'hiver , un abri contre le souffle glacé du nord.

LES ARBRES

DE HAUTE-FUTAIE.

LE beau chêne que voilà , mes amis ! comme son ombrage s'étend à propos pour nous garantir des traits du soleil ! Voyez quel nombre infini de glands attachés à ses branches ! Vous savez bien quel est l'animal qui se régale de ce fruit. Mais ne pensez pas que le chêne majestueux ne soit bon à autre chose

chose qu'à lui fournir des provisions. Il est d'un plus grand usage pour nous, ainsi que je vous l'ai dit tout-à-l'heure. Mais laissez-moi d'abord contempler un moment cet arbre superbe. Je ne puis me rassasier de le voir. Avec quelle fierté sa tête s'élève dans les airs ! et sa tige ! Trois hommes, en se tenant par la main, ne sauroient l'embrasser. Il pousse chaque année des milliers de rameaux et des millions de feuilles. Il a de grandes racines qui s'enfoncent bien avant dans la terre, et qui s'étendent au loin autour de lui. Elles le soutiennent contre les violentes tempêtes que son front est obligé d'essuyer. C'est aussi par ses racines que la terre le nourrit et entretient la fraîcheur et la vie dans tous ses membres énormes.

Eh bien, Henri, n'est-ce pas une chose bien admirable, que ce grand arbre soit sorti d'une petite semence ? Regardez, en voici un tout jeune. Il est si petit, Charlotte, que vous aurez la force de l'arracher vous-même. Tenez, voyez-vous ? voilà le gland encore attaché à sa racine. C'est pourtant ainsi que sont venus tous les arbres qui peuplent cette belle forêt que nous traversâmes l'autre jour dans notre voyage. Ce chêne seul, si tous les glands avoient été recueillis chaque année et plantés avec soin, auroit déjà pu suffire à couvrir de ses enfants et de ses petits-enfants la face entière de la terre.

Lorsque le chêne ; ou les autres arbres

qu'on appelle aussi de haute-futaie , tels que le frêne , l'ormeau , le sapin , le châtaignier , le noyer , etc. seront parvenus au terme de leur croissance , un bûcheron viendra les couper par le pied avec sa coignée. On dépouillera le tronc de ses branches , et les scieurs le scieront en différents morceaux , pour en faire des madriers propres à la construction des vaisseaux , des poutres pour les maisons , ou des planches pour les uns et les autres , ainsi que pour différentes sortes de meubles et de machines. Les grosses branches les plus droites seront réservées pour les solives ; celles qui sont crochues , pour les bûches ; les branchages , pour les fagots ; enfin , les racines donneront les souches que l'on brûle dans nos foyers. Vous voyez par-là de quelle utilité les arbres sont pour nous dans toutes leurs parties. Le pauvre Henri trouveroit bien à dire ; car , les toupies , les sabots , les battoirs sont tirés de leur sein. Il n'est pas même jusqu'à leur écorce dont on sait faire un usage utile pour les teintures , et pour tanner le cuir de vos souliers.

Un autre avantage de ces arbres , c'est qu'ils croissent d'eux-mêmes , sans demander aucun soin , et qu'ils nous donnent pour rien l'aspect de leur belle verdure et la fraîcheur de leur ombrage. Voyez comme les petits oiseaux se reposent en chantant sur leurs branches. Combien ils doivent être contents la nuit , de trouver un abri sous leurs feuilles ! Nous-mêmes , si une pluie

abondante venoit à tomber, ne serions-nous pas bien heureux de nous y mettre à couvert ? pourvu, cependant, qu'il n'y eût pas d'apparence d'orage ; car, dans les orages, les arbres attirent quelquefois le tonnerre ; ce qui rend alors leur approche très-dangereuse.

Lorsqu'il y a plusieurs arbres rassemblés sur une vaste étendue de terrain, cet endroit s'appelle bois, ou forêt. Si cet endroit est fermé de murailles et dépend d'un château, on l'appelle parc. Les bosquets ou bocages sont de petites forêts.

LES BOIS TAILLIS.

CES mêmes arbres dont nous venons de parler, lorsqu'on les coupe avant qu'ils soient parvenus à leur hauteur naturelle, forment ce qu'on appelle un bois taillis. Ce sont ordinairement les rejetons qui poussent sur les vieilles racines dans une forêt que l'on vient d'abattre. On les coupe après cinq ou sept ans, les uns pour le chauffage, les autres pour servir d'échalas à la vigne, ou pour faire les cercles des cuves et des tonneaux. Cette récolte, qui peut se faire de cinq en cinq ans, s'appelle coupe réglée.



L E V E R G E R .

O U T R E ces arbres , il en est d'autres nommés arbres fruitiers. Je parierois , avec confiance , que nous aurons plus de plaisir encore à nous en entretenir. Entrons dans le verger. Voilà ses fruits qui grossissent. Ce seroit vous faire injure que de vouloir vous les faire connoître. Si petits que vous soyez , je pense que personne au monde ne distingue mieux que vous les poires , les pommes , les pêches , les cerises , les prunes , les abricots et les brugnons. Les arbres étendus en évantail contre la muraille , s'appellent , comme vous savez , espaliers ; et les autres arbres , à plein vent. Les premiers rapportent plus sûrement et de plus beaux fruits , parce que dans les gelées on peut les couvrir avec des nattes de paille , et que la muraille , échauffée par le soleil , avance leur maturité. Les seconds passent pour avoir leur fruit d'un goût plus fin et plus délicat. Nous aurons , j'espere , beaucoup de fruit cette année. Ne souhaiteriez-vous pas , Henri , qu'il fût déjà mûr ? Patience. Il le sera bientôt , et vous en mangerez tant qu'il vous plaira dans le temps ; mais gardez-vous bien d'y toucher tant qu'il est vert , car il vous rendroit malade peut-être pour toute l'année.

Vous vous rappelez, mes chers amis, combien les arbres à fruits paroissent beaux il y a trois semaines, lorsqu'ils étoient en pleines fleurs. Les fleurs sont maintenant passées, et les fruits croissent à la place. Ils deviendront plus gros de jour en jour, jusqu'à ce que la chaleur du soleil les colore et les mûrisse, et alors ils seront bons à cueillir.

Les pommes et les poires peuvent se garder dans leur état naturel pendant tout l'hiver; mais les autres fruits tournent bientôt en pourriture; et il faudroit renoncer à en manger après leur saison, si l'on n'avoit trouvé le moyen de les conserver en les faisant sécher au four, ou en les mettant dans l'eau-de-vie, ou enfin, en les faisant bouillir avec un sirop composé d'eau et de sucre. C'est de cette dernière façon que l'on fait les marmelades et les gelées qu'on trouve si bonnes dans l'hiver, et sur-tout dans les maladies.

Il y a quelques fruits renfermés en de dures coquilles, comme les noix, les amandes, les noisettes, les châtaignes, etc. Vous les connoissez, aussi bien que les arbres qui les portent; mais vous ne connoissez pas un autre arbre de la même espèce, parce qu'il ne vient pas dans ce pays. C'est le cocotier. Il est très-haut et fort droit, sans branches ni feuillage autour de sa tige. Seulement, vers le sommet, il pousse une douzaine de feuilles très-larges, dont les Indiens se servent pour couvrir leurs maisons, pour faire des nattes, et pour d'autres

usages. Entre les feuilles et l'extrémité de sa pointe, il sort quelques rameaux de la grosseur de mon bras, auxquels on fait une incision, et qui répandent, par cette blessure, une liqueur très-agréable, dont on fait l'arack. Ces rameaux portent une grosse grappe ou paquets de cocos, au nombre de dix à douze.

Cet arbre rapporte trois fois l'année, et son fruit, dont vous avez goûté l'autre jour, est aussi gros que la tête d'un homme. Il en est dont le fruit n'est pas plus gros que votre poing, et qui sert à faire les cuilliers à punch pour les pauvres.

Il y a aussi une espece d'amande, appelée cacao, qui vient dans les Indes occidentales, et au midi de l'Amérique. L'arbre qui le produit ressemble un peu à notre cerisier. Chaque gousse renferme une vingtaine de ces amandes de la grosseur d'une fève, dont on fait le chocolat, avec d'autres ingrédients. Le meilleur cacao nous vient de Caraque, dont il porte le nom.





On coupe d'abord le haut. *Pag. 32.*

LES PÉPINIÈRES ET LA GREFFE.

LES arbres ont généralement trois manières de se reproduire, par les graines, pepins ou noyaux cachés dans l'intérieur de leur fruit, par les petits rejetons pris sur leurs vieilles racines ou par les boutures coupées de leurs branches, et plantées en terre pour s'y enraciner.

L'endroit où l'on rassemble ces élèves, la douce espérance du jardin, s'appelle pépinières. C'est comme un collège pour les enfants des arbres, où l'on veille sur leur croissance, et où l'on s'étudie à les préserver de mauvais penchants.

Les jeunes arbres, qu'on nomme saugeons, ne porteroient que de mauvais

fruits, si l'on n'avoit soin de les greffer. Voici comme on s'y prend. On coupe d'abord le haut de leur tige pour les empêcher de s'élever davantage, puis un peu au-dessous, des deux côtés, on fait une petite incision à l'écorce, et dans cette ouverture on glisse un bourgeon pris d'un autre arbre avec une petite partie de son écorce pour remplir le vide qu'on a fait dans celle du sauvageon ; on les lie étroitement ensemble, et l'on recouvre la blessure de mousse, pour empêcher l'air d'y pénétrer. Le bourgeon recevant sa nourriture de l'arbre, s'unit avec lui, et il pousse des branches qui, en s'étendant de tous côtés, forment la tête de l'arbre, et portent des fruits exquis.

Cette opération, l'une des plus curieuses du jardinage, se varie de plusieurs manières. J'aurai soin de parler à Mathurin, pour le prier, lorsqu'il en sera temps, de la faire sous vos yeux.





Il faut sur-tout qu'il n'oublie pas de les arroser.

Pag. 35.

L E S F L E U R S .

CHARLOTTE, si vous n'êtes pas fatiguée, nous irons voir nos fleurs. Pour Henri, c'est un homme, et il lui siéroit mal de se plaindre. Je pense même qu'il seroit en état de se tenir sur ses pieds du matin au soir. Venez, Monsieur; prenez la clef du jardin, et ouvrez la porte. Voici, je crois, l'endroit le plus agréable que nous ayons jamais vu.

Quel est l'objet qui va d'abord captiver nos regards? que sais-je? Il se trouve ici une si grande variété de beautés, que l'on hésite à laquelle donner la préférence. Vous admiriez les fleurs des champs; mais celles-ci les surpassent encore.

Regardez ces tulipes, ces giroflées, ces œillets, ces jonquilles, ces jacinthes et

ces renoncules. La blancheur de ce lis , ou de cette tubéreuse , efface celle de la plus belle batiste. Prenez la plus petite fleur ; en la regardant de près , vous la trouverez aussi jolie et aussi curieuse que les plus grandes. N'oublions pas , sur-tout , la modeste violette , la première fille du printemps. Charlotte , cueillez-moi , je vous prie , une de ces roses à cent feuilles. C'est bien avec raison , que pour son doux parfum et sa couleur brillante , on la nomme la reine des fleurs. Joignez-y quelques brins de lilas , de jasmin , de muguet et de chevre-feuille ; quel agréable mélange de douces odeurs dans un si petit bouquet ! Je ne vous permettrai pas d'en cueillir davantage ; ce seroit une pitié de les gâter. Le jardinier nous en a porté ce matin pour parer notre appartement. Elles se conserveront par la fraîcheur de l'eau qui baigne leurs tiges , au lieu que la chaleur de vos mains les auroit bientôt fanées.

Avez-vous pris garde que chaque fleur a des feuilles différentes de celles des autres , que quelques-unes sont bigarrées de toutes les couleurs que vous pouvez nommer , et découpées en festons les plus délicats ? En un mot , leurs beautés sont trop multipliées , pour qu'on puisse vous les compter. Quand vous serez en état de lire les ouvrages d'histoire naturelle , vous serez étonnés de tout ce qu'elles offrent d'admirable. Mais vous êtes trop jeunes pour pouvoir comprendre ces livres à présent. Cependant , je ne dois

pas omettre de vous dire que toutes les fleurs viennent ou de graines, ou d'oignons, ou de petites racines détachées des grandes ; ce qu'on appelle marcottes.

Aucune de celles qui croissent ici, ne viendrait à l'aventure dans les champs, parce que la terre n'y est pas assez riche pour elles. Il faut prendre beaucoup de peine pour les faire venir, même dans un jardin. Le jardinier est obligé de leur donner des soins continuels. Il faut sur-tout qu'il n'oublie pas de les arroser chaque jour. La terre et l'eau sont pour les fleurs, ce que la viande et le vin sont pour les hommes. Mais comme elles sont muettes et attachées à une place, elles ne peuvent aller chercher des rafraîchissements, ni les demander. Le Créateur a pourvu à leurs besoins par les douces ondées du printemps, ou le jardinier qu'il instruit, répand sur elles avec son arrosoir une pluie bienfaisante.

Quelques plantes tendres et délicates ne viennent que dans une terre extrêmement légère. Elles ne pourroient percer à travers un terrain trop dur, pas plus que vous ne pourriez passer votre tête à travers une épaisse muraille. D'autres plantes sont fermes et vigoureuses ; c'est pourquoi une terre légère s'ébouleroit autour d'elles, et laisseroit leurs racines découvertes ; aussi celles-là réussissent mieux sur un sol d'argile. Quelques-unes demandent une grande quantité d'eau ; elles viennent même dans les fossés et les puisards. D'autres, enfin,

ne se plaisent que dans un terrain sablonneux.

On élève plusieurs plantes curieuses dans des serres chaudes. Elles ne croîtroient pas en plein air dans ce pays, parce qu'elles sont transplantées de pays étrangers, où il fait beaucoup plus chaud. Quoique vous soyez d'une constitution plus robuste que les fleurs, si vous étiez obligés d'aller dans un pays où le froid est beaucoup plus vif que dans celui-ci, vous ne seriez pas en état de le supporter comme ceux qui sont nés sous ces climats.

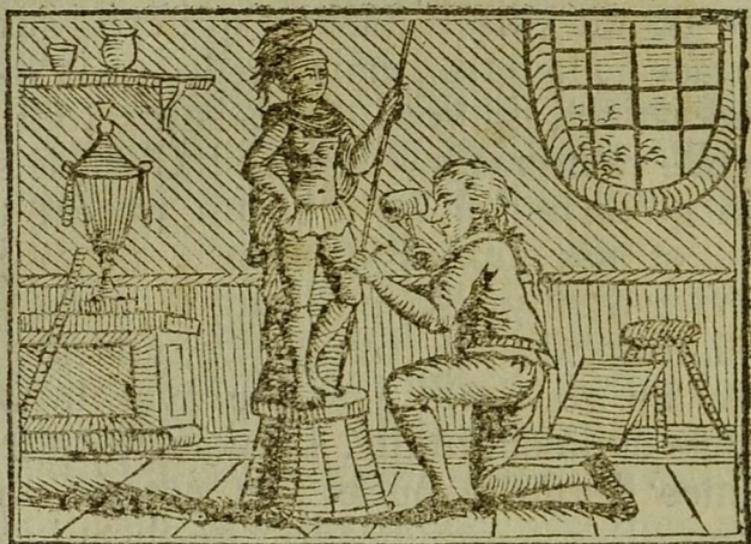


Vous avez vu quelquefois, dans vos promenades, bâtir des maisons ? *Pag. 37.*

LES CARRIÈRES.

DE ce que je viens de vous dire, mes chers amis, vous devez conclure qu'il y a

une grande variété dans ce qui croît sur la surface de la terre ; mais quelle seroit votre admiration , si vous connoissiez tout ce qu'elle renferme au-dessous ! C'est de son sein qu'on a tiré les grès qui pavent nos rues et nos grands chemins , et ce joli gravier d'un jaune rougeâtre répandu sur les allées pour en bannir l'humidité , et faire un contraste agréable avec le vert tendre de la charmille. La porcelaine et la faïence de notre buffet ; la poterie commune , d'un si grand usage dans la cuisine ; les briques dont nos appartements sont carrelés ; les tuiles qui couvrent nos toits ; tout cela n'est que de la terre d'une pâte plus ou moins fine , pétrie et cuite au four. Nos verres et nos bouteilles , les vitrages de nos fenêtres , sont du sable fondu. Vous avez vu quelquefois , dans vos promenades , bâtir des maisons ? Eh bien , la chaux , le mortier , le plâtre , le ciment qu'on a mis entre les pierres pour les lier ensemble et les affermir , venoient du sein de la terre. Ces pierres elles-mêmes , entassées les unes sur les autres jusqu'à une si grande élévation au-dessus de nos têtes , étoient ensevelies à de grandes profondeurs sous nos pieds. Il en est ainsi du marbre qui pare nos consoles et nos cheminées , et de l'ardoise qui couvre nos pavillons. Les endroits creusés pour en retirer ces divers matériaux , s'appellent carrières.



Et en faire des Statues. *Pag.* 39.

LES MINES

DE CHARBON ET DE SEL.

IL est des pays où, en creusant à certaines profondeurs, on trouve dans une espèce de carrière, appelée mine, le charbon de terre que vous avez vu souvent décharger à la porte du serrurier notre voisin. Il n'est guère d'usage à Paris que pour les forges ; mais il sert dans plusieurs provinces de France, ainsi que dans des royaumes entiers, à faire le feu de la cuisine et celui des appartements.

Le charbon de bois ne vient point dans la terre ; mais il s'y fait dans de grandes fosses, où l'on jette du bois pour le faire brûler. Lorsqu'il est bien enflammé, on le recouvre afin de l'éteindre,

avant qu'il soit au point de se réduire en cendres.

Il est aussi des mines de différentes especes de sel, qu'il est inutile de vous nommer encore. Je ne vous parlerai que du sel commun. En quelques endroits le sel de ces mines est si dur, qu'on peut le tailler comme du marbre, et en faire des statues. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le feu le fait fondre encore plus promptement que l'eau. Le sel nous vient plus communément de l'eau de mer, qu'on fait entrer dans une especes de bassin peu profond, et qu'on laisse évaporer au soleil. Quand l'eau est toute évaporée, le sel reste en croûte dans ces bassins, qu'on appelle salines.

LES MINES DE MÉTAUX.

JE ne vous ai pas dit la moitié des richesses qui se trouvent dans les entrailles de la terre ; on en tire l'or, l'argent, le cuivre, le fer, le plomb et l'étain. C'est ce qu'on appelle métaux.

Regardez ma montre, elle est d'or, ainsi que les louis, les doubles louis et les demi-louis. On peut battre l'or, et l'étendre en feuilles plus minces que du papier. L'espagnolette de mes croisées, les sculptures de mon salon, les chenets de mon foyer ne

sont pas d'or, quoique vous ayez pu l'imaginer. On n'a fait que les couvrir de ces feuilles d'or légères. L'or est le plus précieux de tous les métaux.

L'argent, quoiqu'inférieur à l'or, est cependant très-estimé. Cet écu et ces petites pièces de monnaie sont d'argent. On l'emploie aussi pour les flambeaux, la vaisselle plate, et une infinité d'autres ustensiles dont les gens riches font usage. L'argent, couvert d'une feuille d'or, s'appelle vermeil.

Le cuivre sert à faire les sous, les liards, et toute la basse monnaie. On l'emploie aussi ordinairement pour faire nos poêlons, nos casseroles et nos chaudières; mais l'usage en seroit trop dangereux, si l'on n'avoit la précaution de les doubler d'étain en dedans.

Le fer est le métal le plus commun, mais le plus utile. La plupart des instruments dont on se sert pour la culture de la terre et pour les différents métiers, sont de fer. L'acier est une espèce de fer raffiné et purifié dans la trempe, par le mélange de quelques ingrédients. Les couteaux, les ciseaux, les rasoirs, les aiguilles sont d'acier.

Le plomb est aussi d'un grand usage. Vous savez combien il est pesant. On en fait des réservoirs pour contenir l'eau, des tuyaux pour l'amener des sources, des gouttières pour ramasser la pluie qui dégoutte des toits, et la conduire hors de

la maison. On en fait aussi des poids pour les balances, les tournebroches et les horloges.

L'étain est un métal blanchâtre, plus mou que l'argent, mais plus dur que le plomb. Il sert à faire des bassins, des écuelles, des assiettes et des cuillers pour les gens qui n'ont pas le moyen d'en avoir d'argent.

Tous ces différents métaux se trouvent en mines dans la terre. On y trouve aussi ce qu'on appelle les demi-métaux, tels que le vis-argent dont on couvre le derrière des miroirs, le zing, l'antimoine, etc., que l'on mêle avec les métaux pour en faire des métaux composés, comme le laiton, le bronze, etc.

LES MINES

DE PIERRES PRÉCIEUSES.

C'EST encore dans la terre que l'on trouve des pierres précieuses, telles que le diamant, qui est proprement sans couleur; le rubis, qui est rouge; l'émeraude, qui est verte; le saphir, qui est bleu. Je ne vous parle que des principales, parce que le détail en seroit trop long. Elles ne paroissent point si brillantes lorsqu'on les tire de la mine. Il faut autant de patience que de travail pour les tailler et les polir. Regardez les

diamants de cette bague ; vous voyez qu'ils sont taillés à plusieurs facettes ; c'est afin que la lumière , réfléchissant d'un plus grand nombre de points , leur donne plus d'éclat.

Il est une espece de caillou que l'on taille aussi en forme de diamant , pour en garnir des boucles et des colliers ; mais il est bien loin d'avoir le même feu. On le reconnoît à sa transparence plus terne. C'est ce qu'on appelle pierres fausses.

Vous voyez , mes amis , qu'il n'est pas une seule chose qui ne puisse servir à satisfaire agréablement notre curiosité , lorsqu'on sait l'examiner avec attention. Quelle folie de se plaindre de n'avoir rien pour se divertir , lorsqu'on peut trouver de l'amusement dans tous les objets de la nature ! Mais si vous n'êtes pas fatigués , je pense que vous devez avoir faim , et je crains que notre dîner ne se refroidisse. Ainsi hâtons-nous de gagner la maison. Je vous en ai dit assez pour occuper votre mémoire jusqu'à demain , où je me propose de faire avec vous une autre promenade.

L E S B Œ U F S .

BONJOUR , Charlotte ; je ne vous attendois pas de si bonne heure. Je me flatte , par cet empressement , que mes instruc-

tions d'hier vous furent agréables. Avez-vous vu Henri ce matin ? Allons voir s'il est levé. . . . Comment, petit paresseux, n'avez-vous pas de honte d'être encore au lit ? La matinée est charmante. Votre sœur et moi, nous voulons en profiter pour faire une petite promenade. Si vous désirez être de la partie, il n'y pas de temps à perdre. . . . Fort bien, vous voilà prêt. Faites votre prière et partons. . . .

Ne vois-je pas là-bas la laitière qui traite les vaches ? Comme ces pauvres animaux paroissent joyeux, en paissant dans la verte prairie ! J'imagine que l'herbe leur est aussi agréable que des confitures le seroient pour vous. Voyez de quels bons vêtements ils sont pourvus ! Comme ils ne peuvent pas s'en faire eux-mêmes, la nature leur en a donné qu'ils portent sur leur dos dès leur naissance, et qui grandissent avec eux.

Tous les troupeaux ont quatre pieds ; c'est ce qu'on appelle quadrupedes. Ils ne se tiennent point debout. Cette posture grotesque, avec quatre jambes, leur seroit en même temps incommode, parce que leur nourriture est attachée à la terre, et qu'ils seroient à tout moment obligés de se baisser pour la prendre ; ce qui les fatigueroit terriblement. D'un autre côté, s'ils n'avoient que deux jambes, ils ne pourroient guere mouvoir leurs corps, beaucoup plus pesants que les nôtres. Vous voyez de quelle dure corne leurs pieds sont armés.

Sans cette chaussure naturelle , ils seroient bientôt déchirés jusqu'au sang. Les grandes cornes pointues qu'ils ont sur la tête , leur servent de défense contre ceux qui voudroient les attaquer.

Savez - vous de quelle grande utilité sont pour nous les vaches et les bœufs ? Je vais vous le dire. Ne courez pas , Henri ; voyez comme votre sœur est attentive.

Les vaches , ainsi que vous le voyez , donnent du lait en grande quantité. Il sert à faire la crème , le beurre et le fromage. On le met , pour cela , reposer dans de grandes jattes. Quelques heures après , la crème épaisie s'éleve au-dessus. On retire cette touché avec de grandes cuillers , et il s'en forme bientôt une seconde , que l'on retire de même. Lorsqu'on l'a toute recueillie , on la met dans une espece de petit tonneau qu'on appelle baratte , et on la remue fortement avec un battoir passé dans le trou du tonneau , jusqu'à ce qu'à force de s'épaissir , elle devienne du beurre. Le reste est du lait de beurre , qui est très-bon pour les enfants.

Le fromage mou , et toutes les autres especes de fromages , se font également avec le lait. Je vous menerai quelque jour dans la laiterie , pour être témoins de ces différentes préparations.

Remarquez bien ce superbe taureau ; c'est le bœuf le plus vigoureux de la troupe , et le pere de tous ces petits veaux qui

retoient encore leurs meres il y a quelques jours , et qui commencent à présent à paître auprès d'elles.

Mais d'où vient ce nuage de poussiere sur le grand chemin ? Ah ! c'est un troupeau de bœufs qui passent ; n'en soyez point effrayée, Charlotte. Remarquez comme ils souffrent patiemment qu'on les pousse à coups d'aiguillon. Un seul homme suffit à les gouverner, tant ils sont dociles. Il va les conduire au marché, où les bouchers les attendent pour les acheter. Lorsqu'ils seront tués, leur chair sera vendue à nos cuisiniers pour notre dîner, et leurs peaux seront vendues aux tanneurs, qui en feront du cuir, nécessaire aux cordonniers pour les souliers et les bottes, et aux selliers pour les selles, les brides et les harnois. Leurs cornes même ne nous seront pas inutiles ; on en fera des peignes et des lanternes.

Il est des pays où les bœufs n'ont rien à faire qu'à s'engraisser paisiblement, pour être conduits ensuite à la boucherie. En d'autres endroits, leur vie est aussi laborieuse que celle du cheval. On ne monte pas, il est vrai, sur leur dos ; mais on en joint deux ensemble de front, et on leur attache autour des cornes, avec de fortes courroies, le timon d'une charrette ou d'un traîneau, ou le joug d'une charrue ; et on les voit tirer avec force les fardeaux les plus lourds, et labourer profondément la terre la plus dure.

L E S B R E B I S .

REGARDEZ ces innocentes brebis , avec ce fier belier à leur tête , et ces jolis agneaux à leur côté. Quelle paisible famille ! Douces créatures ! Vous êtes aussi pourvues de bons habits. Ils vous seront d'un grand secours dans l'hiver et dans les nuits fraîches , où vous êtes obligé de coucher à la belle étoile au milieu des champs. Mais ils vous donneroient trop de chaleur dans l'été. Eh bien , ne craignez pas ; on trouvera le moyen de vous en débarrasser sans vous faire souffrir. Aussitôt que les chaleurs étouffantes seront venues , le fermier vous réunira toutes ensemble dans la prairie. Alors de jeunes bergeres viendront avec de larges ciseaux vous délivrer adroitement du poids incommode de votre toison. Vous sortirez de leurs mains plus légères , et vous courrez , sautant et bondissant comme de petits garçons qui ôtent leurs habits pour jouer dans la campagne.

La laine des brebis et des moutons est très-précieuse ; on la vend aux cardeurs , qui la dégraissent ; et de pauvres femmes , qui vivent dans des chaumieres , la filent. N'avez-vous pas vu l'honnête Gothon , assise devant sa porte , chanter de vieilles romances en tournant son rouet , heureuse de penser qu'on la paieroit assez bien pour l'empêcher de demander l'aumône ?

Lorsque la laine est filée, puis tordue, les bonnetiers en font des bonnets ou des bas, et les tisserands en font des étoffes pour nos vêtements, ou des couvertures pour nos lits dans l'hiver.

Les pauvres moutons ne seroient pas si fringants, s'ils savoiént qu'ils doivent être, comme les bœufs, vendus aux bouchers. Ne pensez-vous pas qu'il est cruel de tuer ces innocentes créatures? En effet, mes enfants, c'est une pitié. Mais si l'on n'en tuoit pas quelques-uns, il y en auroit bientôt un si grand nombre, qu'ils ne sauroient trouver assez d'herbage pour subsister, et que plusieurs, par conséquent, seroient réduits à mourir de faim. Du moins tant qu'ils vivent, ils sont aussi heureux qu'ils peuvent l'être. Ils ont de belles pâtures pour s'y nourrir et pour y jouer. En marchant à la boucherie, ils ne savent pas encore ce qu'on va leur faire. Lorsqu'on leur coupe la gorge, ils ne sont pas longtemps à mourir; et en expirant, ils n'ont pas le chagrin de laisser après eux des parents qui s'affligent ou qui souffrent de leur perte.

Nous sommes obligés de les tuer pour soutenir notre vie; mais nous ne devons jamais être cruels envers eux tant qu'ils sont vivants.

La peau de mouton sert à faire le parchemin qui couvre votre tambour, Henri, et la basane qui couvre votre livre, Charlotte.



Perdit bientôt la selle. *Pag. 49.*

L E C H E V A L

ON conduit aussi les chevaux au marché pour les vendre, non pas aux bouchers, mais aux maquignons, qui les dressent. Leur chair n'est bonne à rien, c'est de la charogne ; elle ne sert qu'à rassasier les loups et les corbeaux. Le cheval est une noble créature. En voilà un de selle ; voyez comme il se dresse et comme il bondit, maintenant qu'il est en liberté. Mais quoiqu'il soit très-vigoureux, qu'il puisse renverser celui qui le monte, en s'élevant sur ses pieds de derrière, et le tuer d'une ruade, il est si doux, qu'il se laisse monter et guider où l'on veut. Son corps étant moins lourd que celui du bœuf, il a des jambes plus menues, en sorte qu'il se meut plus légèrement ; et sa croupe étant moins large, un homme peut

peut aisément l'embrasser entre ses genoux. Il a aussi de la corne aux pieds ; mais comme il est grand voyageur, elle seroit bientôt usée, si l'on n'avoit le soin de lui donner des souliers de fer pour empêcher qu'elle ne se brise. C'est le maréchal qui fait sa chaussure, et qui la lui attache avec des clous. Cette opération, faite avec adresse, ne lui cause aucune douleur.

Ne souhaiteriez-vous pas, Henri, de savoir monter à cheval ? Lorsque vous serez plus grand, on vous apprendra cet utile exercice : mais gardez-vous bien de l'essayer avant d'en avoir reçu des leçons ; cette épreuve pourroit vous coûter la vie.

Il y avoit un petit garçon de ma connoissance qui brûloit d'envie de monter à cheval, et qui n'eut pas la patience d'attendre que son papa lui eût acheté un joli petit bidet proportionné à sa taille. Il vit un jour le cheval du domestique attaché à la porte. Le voilà qui détache la bride, grimpe sur la selle, et donne à son coursier un grand coup de baguette. Le cheval part aussi-tôt au galop, et l'emporte avec tant de vitesse, que le pauvre petit malheureux, incapable de retenir la bride et d'atteindre jusqu'aux étriers, perdit bientôt la selle, et fut renversé contre une pierre qui lui fracassa tout le crâne. Le cheval n'étoit pourtant pas vicieux, lorsqu'il avoit un cavalier habile sur son dos. Tout le mal venoit de ce que le petit insensé ne savoit pas le conduire.

Ces deux grands chevaux rebondis, d'une taille haute et d'une superbe encolure, sont destinés pour le carrosse. Ils sont plus forts, mais moins légers que l'autre. Ceux-ci, avec leurs jambes velues et leur crin négligé, sont des chevaux de charrette. Il y a une autre espèce de chevaux très-fins et très-légers. Ils portent leurs maîtres à la chasse, ou sont réservés pour les courses; mais ils sont très-coûteux à entretenir.

Nous ne saurions faire à pied un long voyage, parce que nos jambes seroient bientôt fatiguées, au lieu que sur le dos d'un cheval, nous pouvons parcourir bien des lieues et voir nos amis, qui vivent à une certaine distance de notre maison. Il est aussi fort agréable d'aller en voiture. Vous le savez bien; mais ces plaisirs, nous ne pourrions pas nous les procurer sans les chevaux. Comment nous passer aussi de leur secours dans une infinité d'autres circonstances? Il seroit excessivement pénible pour les hommes les plus vigoureux, de faire ce que les chevaux ordinaires font avec facilité. Le pauvre laboureur, qui suit tout le long du jour sa charrue, est bien fatigué le soir, lorsqu'il rentre dans sa chaumière. Que seroit-ce donc, s'il étoit obligé de la traîner lui-même à travers son champ, sur une terre dure et raboteuse? Comment les voituriers seroient-ils en état de tirer ces grands fourgons et ces lourdes charrettes qu'ils conduisent, s'ils n'y employoient la force des chevaux? Puisqu'ils nous rendent

de si grands services , ne devons-nous pas les bien traiter ? Je crois que le moins que nous puissions faire , est de leur donner , dans le jour , une bonne nourriture , et une écurie bien close la nuit. Gardons-nous , sur-tout , d'imiter ces personnes barbares qui les poussent trop rudement à la course , qui leur donnent des coups de fouet et d'éperon , jusqu'à ce qu'ils soient prêts à mourir. Cependant , de pareilles cruautés sont exercées chaque jour. Souvenez-vous bien , Henri , qu'il est également cruel et insensé d'agir de cette manière.

L' A N E .

VOILA un pauvre âne. Il fait une figure bien triste auprès d'une aussi belle créature que le cheval. Ne le méprisez pourtant pas à cause de sa mine. Il a un grand mérite , je vous assure. Il est aussi patient qu'officieux , et il n'en coûte que bien peu pour le nourrir. Il se contente de quelques chardons qu'il broutte le long des chemins , ou même de quelques feuilles seches et d'un peu de son. Il ne demande ni écurie pour le loger , ni palefrenier pour le panser ; en sorte que les pauvres gens qui ne sont pas en état de nourrir un cheval , peuvent avoir un âne. Il tirera fort bien sa petite charrette , ou portera sa paire de paniers. Il ne dédaignera pas même de prêter son dos à un ramoneur.

N'avez-vous pas vu de ces petits Savoyards aux dents blanches et à la face noircie , grimpés sur un âne avec des sacs de suie qu'ils portent aux teinturiers ?

Je ne dois pas oublier de vous dire que le lait d'ânesse est un des meilleurs remèdes pour les maladies de poitrine. J'ai vu des personnes si foibles , qu'on les croyoit condamnées à mourir , reprendre , à vue d'œil , leur santé , pour en avoir bu le matin pendant quelque temps. Ne seroit-il pas affreux de traiter avec inhumanité des animaux si utiles ? Je ne pardonnerai , je crois , de ma vie à un petit polisson que j'ai vu tourmenter une de ces pauvres créatures de la manière la plus cruelle,

L E C H I E N .

LAISSEZ-MOI regarder à ma montre. Ho, ho ! huit heures passées. Il est temps de retourner à la maison pour déjeuner. Voilà Champagne qui venoit nous avertir. Médor est avec lui. Vous êtes bien content de nous trouver , n'est-ce pas , Médor ? Nous sommes aussi bien aises de vous voir , je vous assure. Vous êtes un brave et fidele compagnon. Voyez comme il remue sa queue et comme il fretille. Il nous regarde d'un air si joyeux , que l'on croiroit démêler un sourire sur sa physionomie. Dans le temps où nous sommes au lit et profondément

endormis , Médor fait sentinelle , et ne permet pas aux voleurs d'approcher de la maison. Lorsque votre papa est à la chasse , Médor court d'un côté et d'autre à travers les champs , et fait lever le gibier , pour que votre papa le tire. Quoiqu'il soit très-courageux , et qu'il exposât sa vie pour défendre son maître si on osoit l'attaquer , il est d'un si bon naturel , qu'il laisse les petits enfants jouer avec lui sans les mordre , pourvu cependant qu'ils ne lui fassent pas de mal.

Le brave Médor ne demande d'autre récompense de ses services , que de petites caresses , une légère nourriture , et la permission de nous accompagner quelquefois dans nos promenades. Il mérite bien notre attachement par celui qu'il nous témoigne. Je suis sûre que pour tous les trésors de l'univers , il ne pourroit consentir à nous quitter , quand un prince , en personne , viendroit chercher à le séduire.





Ce beau Cerf avec ses cornes rameuses. *Pag. 54.*

L E C E R F .

VOULEZ-VOUS traverser le petit parc en retournant à la maison ? J'en ai heureusement la clef. Voyez, Henri, ce beau cerf avec ses cornes rameuses. N'admirez-vous pas sa taille légère, et son air noble et fier ? Voyez là-bas ses petits faons qui bondissent. Si leste que vous soyez, je parie que vous ne pourriez jamais cabrioler comme eux.

Cette espèce d'animaux n'est entretenue que par ceux qui ont des parcs fermés de hautes murailles. Ils aiment trop l'indépendance pour s'arrêter dans les champs, comme les vaches et les brebis. Les grands seigneurs prennent souvent plaisir à chasser le cerf. Ils le lâchent hors du parc, et détachent à ses trousses une meute de chiens.

Leurs aboiemens furieux, les cris et le son du cor des piqueurs qui les guident, le saisissent d'une telle épouvante, qu'il se sauve devant eux de toute la vitesse de ses jambes agiles. Les chasseurs, montés sur des chevaux dressés à cet exercice, se mêlent aussi à la poursuite, et ils sont si animés dans leur course, qu'ils sautent au-dessus des haies, et à travers les fossés pour l'atteindre. Il les conduit quelquefois dans un circuit immense; mais enfin ses jambes fatiguées refusent de le porter plus loin. On le voit haletant de lassitude et de frayeur, s'arrêter tout à coup, et menacer de ses cornes les chiens dont il est assailli. Après un long combat, ceux-ci le saisissent, et le déchirent jusqu'à ce qu'il meure.

Je suppose qu'il y a du plaisir à le suivre et à voir la légèreté de sa course; mais je pense qu'il faudroit laisser la pauvre créature retourner dans sa demeure, pour la dédommager de la terreur qu'elle doit avoir éprouvée, et la payer de l'amusement qu'elle a procuré.

Ces mêmes personnes s'amuseut aussi quelquefois à chasser le lievre. Elles vont dans les champs avec leurs chiens, qui découvrent bientôt son gîte, quelque adroit qu'il soit à se cacher. Lorsqu'il se voit en danger d'être saisi, il s'élançe, et court avec toute la légèreté dont il est pourvu, pratiquant dans sa fuite plusieurs ruses pour se sauver; mais toutes ces ruses sont inutiles. Il succombe enfin d'épuisement, et

subit le même sort que le cerf, ou périt sous les traits du chasseur.

Je ne sais quel est le plaisir de la chasse, Henri ; mais je souffrirois tant pour la pauvre petite bête effarouchée, que ce sentiment détruiroit toute ma jouissance. Il me semble que j'aurois encore plus de joie d'en sauver un de sa détresse.

Maintenant, allons prendre notre déjeuner. Je crois que cette promenade vous le fera trouver bon. Il n'est rien comme l'air et l'exercice pour aiguïser l'appétit.

L E C H A T.

TANDIS que nous déjeûnons, j'ai quelques nouvelles à vous dire, Charlotte. Votre favorite Minette a fait des petits. Ils sont ici dans un panier. Appelez-la pour lapper un peu de lait, et alors nous pourrons les regarder à notre aise. Entendez comme ils miaulent ; voyez comme ils tremblotent. Ils ne peuvent pas y voir encore ; mais dans neuf jours leurs yeux seront ouverts, et alors ils commenceront à faire mille tours de souplesse. Lorsque leur mere leur aura appris à attraper les souris, elle les laissera pourvoir d'eux-mêmes à leur subsistance ; et, au lieu de se donner la moindre inquiétude à leur sujet, elle leur alonge un bon coup de patte sur le museau, s'ils osent prendre des libertés avec elle. Mais elle sera

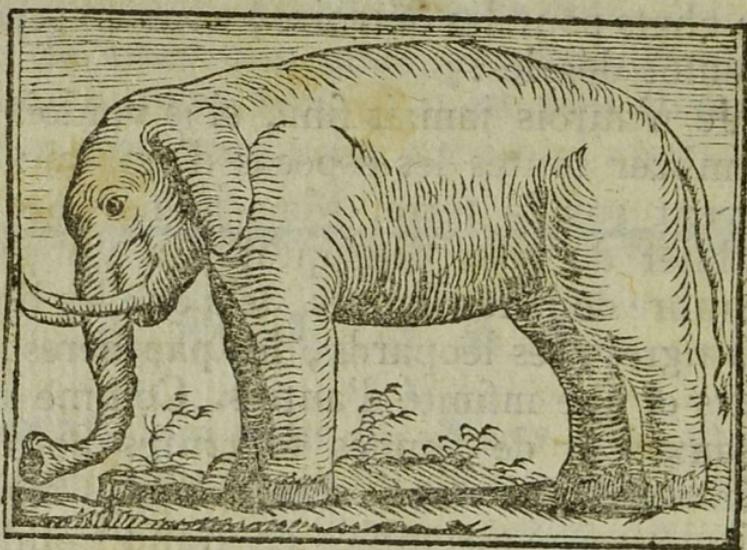
une bonne mere pour eux aussi long-temps qu'ils auront besoin de ses secours. Ils n'ont pas droit de prétendre qu'elle leur attrape des souris pendant toute leur vie, lorsqu'ils seront aussi adroits qu'elle à cette chasse.

Les souris sont de jolies petites créatures ; mais elles font beaucoup de dommage, aussi-bien que les rats. Si nous n'avions pas de chats pour les détruire, nous en serions bientôt désolés.

Je n'aurois jamais fini, si je voulois dénombrer toutes les especes d'animaux qui vivent sur la terre. Mais je ne dois pas oublier de vous dire qu'il y a un grand nombre de bêtes féroces, tels que les lions, les tigres, les léopards, les pantheres, les ours et une infinité d'autres. Comme leurs peaux font de bonnes fourrures pour les personnes qui vivent dans les pays froids, les chasseurs assemblés en grand nombre, et pourvus de bonnes armes, se hasardent à les poursuivre avec autant de confiance, que les bêtes sauvages vont rarement par troupe.

Quelquefois on vient à bout de les prendre vivantes, lorsqu'elles sont jeunes, et on les montre dans les foires comme des curiosités. Ceux qui en ont soin, ont une maniere de les élever qui leur fait perdre en grande partie leur férocité naturelle. Il n'y a aucune bête, si féroce qu'elle soit, qui ne puisse être adoucie et domptée par l'homme, témoin cet ours qui dansoit hier sous nos fenêtres.

Il est plusieurs autres animaux très-curieux que j'ai vu à la ménagerie de Versailles, où je me propose de vous mener quelque jour. Je ne vous parlerai que de deux seulement, pour vous inspirer la curiosité de connoître les autres, lorsque vous serez un peu plus formés.



L'ÉLÉPHANT.

L'ÉLÉPHANT est le plus grand des animaux qui vivent sur la terre. Sa force est prodigieuse, mais son naturel est très-doux, et il se laisse aisément gouverner par la voix de l'homme.

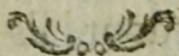
Il porte sur le museau une grande masse de chair, qu'on appelle trompe, parce qu'elle est creuse et alongée comme une trompette. Il l'étend et la recourbe de mille manières, et s'en sert comme d'une espece

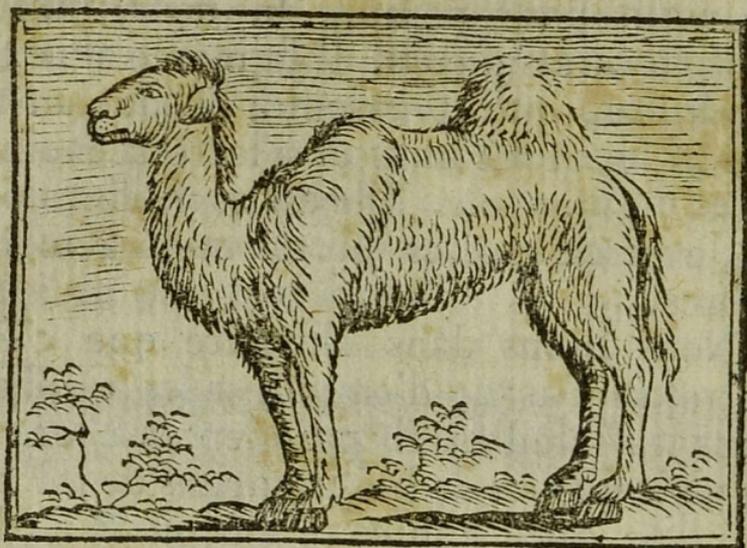
de main pour prendre la nourriture et la porter à sa gueule. Il la manie avec tant d'adresse, qu'il parvient à déboucher une bouteille, et à ramasser à terre la moindre pièce de monnaie. Elle est assez forte pour soulever de grosses pierres et déraciner les arbres.

Nous lisons dans l'histoire que c'étoit autrefois l'usage d'employer les éléphants dans les batailles. Ils portoient sur leur dos de petites tours de bois remplies de soldats, qui, de cette hauteur, lançoient au loin des traits et des javelots. Quand le combat s'animoit, l'éléphant, harcelé par l'ennemi, entroit en fureur, enfonçoit les rangs, et écrasoit sous ses pieds tous ceux qui osoient lui disputer le passage.

Voudriez-vous monter sur un éléphant, Henri? Certes vous y feriez une aussi belle figure que la poupée de Charlotte sur un grand cheval.

Les dents de l'éléphant ont quelquefois plus de dix pieds de longueur. C'est elles qui nous fournissent tout l'ivoire employé à faire quelques-uns de vos joujoux, vos peignes, le manche de votre couteau, et une infinité d'autres ustensiles.





LE CHAMEAU.

LE chameau est une autre grande créature. Nous n'en avons point dans ce pays, si ce n'est ceux qu'on y amène à dessein de les montrer dans les rues pour de l'argent.

Au milieu des contrées où vivent les chameaux, il y a de vastes déserts sablonneux, où l'on ne trouve ni une hôtellerie pour se reposer, ni même un arbre pour se mettre à l'abri des traits brûlants du soleil. Cependant les marchands sont dans la nécessité de traverser ces sables arides, pour porter les marchandises qu'ils veulent vendre d'une contrée à l'autre. Il leur seroit impossible de traîner eux-mêmes de si lourdes charges ; et les chevaux dont ils pourroient faire usage, seroient réduits à périr de soif, parce qu'on ne trouve point d'eau sur la route. Le chameau se charge des fardeaux les plus pesants, les porte avec autant de patience

que de légèreté, et ne demande point de rafraîchissement dans sa marche. Lorsqu'il est parvenu au terme du voyage, il s'agenouille de lui-même, afin que son maître puisse atteindre à la hauteur de son dos pour le décharger.

Je pourrois vous dire des choses étonnantes d'une quantité d'autres animaux ; mais j'espere que vous aurez assez de curiosité pour vous instruire un jour, dans des livres d'histoire naturelle, de tout ce qui les concerne.

L A P O U L E.

SI vous avez fini de déjeûner, et que vous ne sentiez pas de fatigue, nous irons dans la basse-cour. Prenons chacun une poignée de grain ; je suis sûre que nous serons bien venus.

Voyez quelle nombreuse couvée de poussins a cette poule blanche ! Elle prend autant de soin d'eux, que la femme la plus tendre de ses enfants. Henri, ne cherchez point à attraper les petits poulets ; elle voleroit sur vous. Hier encore ils étoient dans la coquille. Elle avoit posé ses œufs dans un panier, au coin de la voliere. Elle les a couvés pendant trois semaines, et ne les a quittés qu'un moment à la dérobée pour manger, de peur qu'ils ne périssent de froid, s'ils étoient privés de la chaleur, qu'elle leur communique. Aussi-tôt qu'ils ont été

assez forts , ils ont rompu la coquille et sont sortis d'eux-mêmes. Elle leur apprend déjà à fouiller du bec dans la terre , pour y chercher du grain et des vermisseaux. Lorsqu'elle craint que quelqu'un n'ait envie de leur faire mal , elle s'élançe sur lui avec la fureur et le courage d'un lion. Pauvre poule , que vas-tu devenir ! Voyez - vous cet oiseau de proie qui la guette ? Oh ! comme cette tendre mere est effrayée ! Les petits poussins se couchent sur le dos , attendant à tout moment d'être emportés dans les serres de leur ennemi. Leur mere court autour d'eux dans des angoisses mortelles ; car , il est trop fort pour qu'elle puisse le combattre. Allez , Henri , appelez Thomas , et dites - lui d'accourir tout de suite avec son fusil. Va , ma pauvre poule , l'épervier n'aura pas tes petits. Maintenant que nous l'avons chassé , viens chercher le grain que nous t'avons apporté pour ta famille.

Nous avons besoin d'œufs , Charlotte ; voyez s'il y en a dans le poulailler. Bon , vous en avez trois. Ils sont pondus d'aujourd'hui. Il n'y a pas encore de poulets vivants dans la coquille ; mais si nous les laissons quelque temps sous la poule , il viendrait un poulet dans chacun. Toute espece de volaille et d'oiseau vient aussi d'œufs , plus ou moins gros , suivant la grosseur de l'animal qui les produit.

Il est possible de faire éclore les œufs dans des fours , et j'ai lu que c'étoit l'usage ordinaire en Egypte. Aussi-tôt que les jeunes

poussins sortent de leur coquille, ils sont mis sous la tutelle d'une poule, qui, ayant été dressée à cet emploi, les conduit et les élève, becquetant pour eux avec la même tendresse que si elle étoit leur véritable mere. Certainement c'est une chose très-curieuse; mais je suis bien loin d'approuver ces procédés contre nature. Nous pouvons bien avoir un nombre suffisant de poulets par la méthode naturelle, si nous leur donnons les soins qu'ils demandent. Je suis ravie de savoir qu'on a voulu essayer, en ce pays, de faire naître les poulets dans des fours, et qu'on a rejeté ce moyen.

Il y a une autre coutume aussi bizarre, mais qui, cependant, est très-commune parmi nous; c'est de mettre des œufs de canne couver sous une poule. Vous auriez peine à concevoir la détresse que cela occasionne à cette seconde mere. Ignorant l'échange qui a été fait, elle suppose qu'elle a couvé ses propres petits; car elle n'a pas assez d'intelligence pour réfléchir sur cet objet. C'est pourquoi, lorsqu'elle voit les cannetons se plonger dans l'eau, suivant leur instinct, elle est saisie pour eux des craintes les plus vives, tremblant qu'ils ne se noient. Cependant elle n'ose les suivre, parce qu'elle ne sait pas nager. Vous auriez pitié de la pauvre bête, en la voyant courir autour de la marre, appelant ses nourrissons, et remplissant l'air de ses plaintes.

Il est fâcheux d'être obligé de tuer les pauvres poulets; mais, comme je vous

l'ai dit au sujet des bœufs et des moutons, si nous les laissions tous vivre, ils mourroient de faim, ou nous réduiroient au même danger, en mangeant tout le grain de nos provisions ; en sorte que nous n'aurions plus ni pain, ni viande pour soutenir notre vie. Mais nous prendrons soin de bien les nourrir, de ne pas les tourmenter, et ne les faire souffrir, en les tuant, que le moins qu'il nous sera possible. Je ne pourrois jamais me résoudre à égorger de mes mains une créature vivante ; je plains, sans les condamner, ceux qui par état sont forcés d'exécuter cette cruelle opération.

Les poules ont les pattes armées d'ongles très-pointus, pour pouvoir fouiller dans le fumier et devant la porte des granges, où elles trouvent toujours une provision suffisante de grain. Leurs pieds ont aussi plusieurs jointures ; en sorte qu'en dormant la nuit, elles se tiennent fortement accrochées aux juchoirs ; ce qui les empêche de tomber pendant leur sommeil.

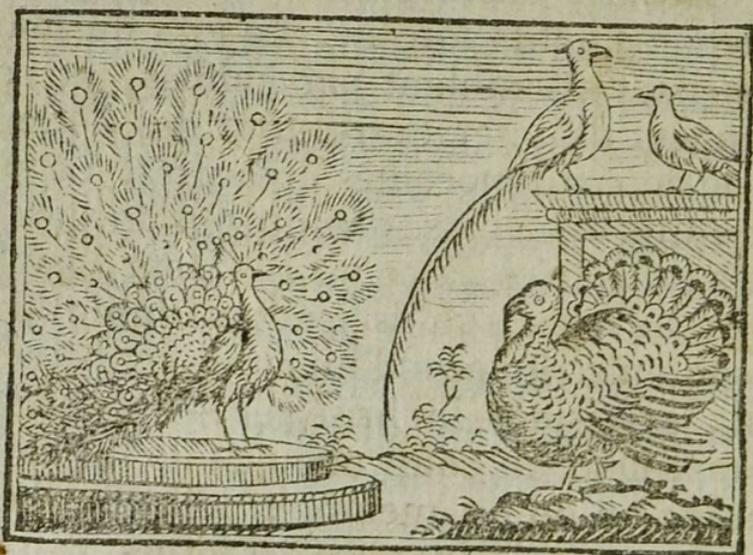
Les coqs, leurs maris, ont autant de courage que de beauté, de force et d'orgueil. Ils combattent quelquefois entr'eux jusqu'à ce que l'un ou l'autre reçoive la mort. Il y a des gens assez cruels pour trouver de l'amusement dans ces meurtres.

Ils prennent deux de ces belles créatures, et attachent à leurs jambes des éperons d'acier très-aigus ; ensuite ils les mettent au milieu d'une place ronde, couverte de gazon, et se tiennent tout au tour, criant, jurant,

et faisant des paris insensés, tandis que les deux fiers combattants se déchirent de blessures si cruelles, qu'ils meurent quelquefois sur la place. Oh, Henri ! j'espère que vous ne prendrez jamais part à ces jeux barbares. Je vois que votre cœur se révolte au seul récit que je vous en fais. Je pourrois encore vous dire que ces spectacles ont causé souvent la ruine de ceux qui risquoient leur fortune sur l'événement du combat ; mais je me flatte qu'avant de devenir homme, vous prendrez des sentiments d'humanité qui vous en éloigneront pour toujours, sans avoir besoin de ce motif.

Je veux vous parler d'une autre espece de barbarie exercée sur les coqs par de méchants petits garçons. Le jour du mardi gras ils s'assemblent par bandes, et conviennent de jeter tour-à-tour des bâtons à l'une de ces innocentes créatures. Le premier tire, et lui casse quelquefois une jambe. Cela est réparé, à ce qu'ils disent, par un morceau de bois qu'ils lient tout autour pour la soutenir ; le second lui creve peut-être un œil ; le troisieme lui brise peut-être une aile, et rarement un coup manque de lui casser quelqu'un de ses membres délicats. Aussi long-temps qu'il lui reste des forces, l'oiseau cherche à s'échapper de ses bourreaux ; mais la violence de la douleur le force bientôt de tomber. S'il montre le moindre signe de vie, il a de nouveaux tourments à souffrir. Ils mettent la tête dans la terre pour le ranimer, à ce qu'ils prétendent. La malheureuse vola-

tile se débat, de peur d'étouffer, et la persécution recommence. Quelques coups de plus achevent ce jeu barbare. Elle tombe tout-à-fait morte, tandis que ses meurtriers triomphent sur son cadavre, et s'appellent eux-mêmes de petits héros. Que pensez-vous de ces enfants, Henri? N'y a-t-il pas bien plus de plaisir à voir ce noble oiseau becquetant à la porte de la grange, ou perché sur son fumier, battant des ailes et poussant des cris de joie, que de le voir déchiré d'une manière si cruelle, de voir ses yeux, jadis si pleins de feu, maintenant éteints sous sa paupière mourante, son beau plumage souillé de boue et de sang?



LE PAON, LE COQ-D'INDE,
LE FAISAN, LE PIGEON.

ÉLOIGNONS de notre esprit de si tristes images, pour reposer nos regards sur ce paon

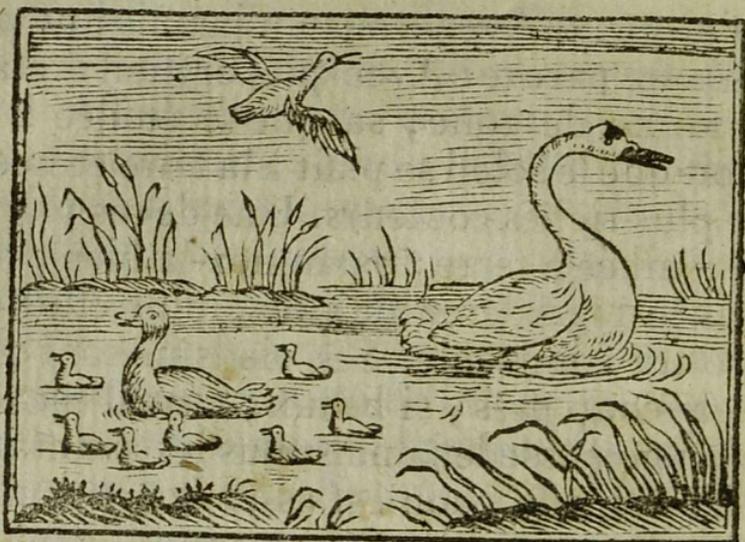
majestueux. Avez-vous vu jamais une plus brillante parure ? Avec quel orgueil il étale, en forme de roue, sa queue étoilée ! On diroit que le soleil se plait à la faire étinceler des plus riches couleurs. Une de ses plumes est tombée à terre : examinez-la bien ; plus vous la regarderez de près, plus elle vous paroîtra admirable. Ses pieds ne sont pas, à beaucoup près, si beaux ; tant il est vrai qu'on ne possède jamais tous les avantages.

La chair du paon est assez bonne à manger ; elle servoit même autrefois dans les festins d'appareil de la chevalerie : mais qui pourroit se résoudre à égorger un si bel oiseau ?

Ne soyez pas effrayé de ce coq-d'inde, Henri ; il a l'air fanfaron, mais il ne possède, en effet, que très-peu de courage. Marchez à lui sans crainte, il fuira devant vous. Une taille haute, vous le voyez, n'annonce pas toujours un grand cœur.

Cet oiseau nous vient de l'Inde ; mais il s'est fort bien naturalisé dans ce pays, et sa chair est d'un très-bon goût.

Ne croiriez-vous pas que l'on a peint et doré le plumage de ces faisans de la Chine ? Ils sont moins beaux que le paon, mais ils sont plus variés. Voyez aussi quelle diversité de couleurs dans ces pigeons. Les plumes de tous ces oiseaux nous servent pour mille embellissemens dans notre parure ; et jusqu'à celles du hibou, il n'en est point qui ne soient dignes d'occuper nos regards, d'exciter notre admiration, et de satisfaire notre curiosité.



LE CYGNE, L'OIE,
LE CANARD.

PRENEZ garde, Henri. N'approchez pas tant du bord du canal. Venez à mon côté. Bon ! donnez-moi la main. Nous sommes assez près pour être à portée de voir ce cygne superbe. Comme il navige majestueusement sur les eaux sans en troubler la surface ! Voyez-le déployer de temps en temps ses ailes argentées, et plonger son cou long et recourbé. Voyez sa compagne, avec quelle fierté elle conduit sa naissante famille. Ses petits ne sont encore que d'un gris cendré ; mais bientôt l'œil sera ébloui de la blancheur de leur plumage.

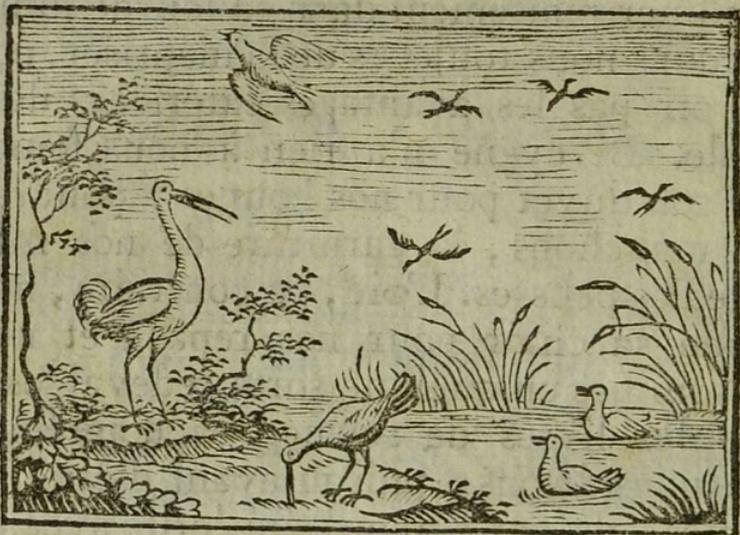
Cette pauvre oie, qui ressemble tant au cygne pour la forme, est bien loin d'avoir sa grace et sa beauté. Elle ne sait que criail-ler d'une voix rauque et glapissante, et se

dandinier niaisement dans sa lourde allure. Gardons-nous toujours de la mépriser, pour n'avoir pas les avantages extérieurs de sa rivale. Le cygne n'a rien à nous fournir que son duvet pour nos houpes à poudrer, nos manchons, la garniture de nos robes et de nos pelisses. L'oie, au contraire, nous donne sa chair pour nos repas ; et nous lui sommes en quelque sorte redevables de tous les livres de science et d'agrément que nous lisons, puisqu'avant d'être imprimés, ils ont d'abord été écrits avec des plumes tirées de ses ailes.

Regardez à présent cette canne, suivie de sa jeune couvée de cannetons. Où courent-ils donc ainsi d'un air si empressé ? Bon, les voilà tous dans l'eau. Voyez avec quelle assurance ils y plongent. Vous auriez, j'imagine, une belle frayeur à leur place.

Le cygne, l'oie et le canard sont amphibies, c'est-à-dire, qu'ils peuvent vivre dans l'eau et sur la terre. Remarquez, je vous prie, leurs pattes. Vous verrez que toutes les parties en sont liées ensemble par une mince membrane. Il en est de même de tous les oiseaux d'eau. Ils les emploient comme ces rames dont vous avez vu les bateliers se servir pour conduire leur chaloupe.





La Grue , le Canard sauvage , le Pluvier , la
Beccasse et l'Hirondelle.

LES OISEAUX DE PASSAGE.

IL est plusieurs especes d'oiseaux appellés oiseaux de passage , tels que les grues , les canards sauvages , les pluviers , les beccasses , les hirondelles , etc. , qui ne résident pas constamment dans un même endroit , mais qui vont de pays en pays , cherchant un climat favorable , suivant les différentes saisons de l'année. Ils se réunissent tous ensemble en un certain jour marqué , et prennent leur vol en même temps. Plusieurs traversent les mers , et volent jusqu'à trois cents lieues ; ce que l'on auroit de la peine à croire , sans le témoignage répété de plusieurs voyageurs dignes de foi.

OISEAUX ÉTRANGERS.

JE ne finirois pas de la journée, si j'entreprendois de vous peindre les oiseaux qui vivent dans ce pays. Que seroit-ce donc si je voulois vous entretenir de tous ceux que l'on a reconnus sur les différentes parties de l'univers ? Il est des livres fort amusants où l'on a fait leur histoire, et où vous pourrez les voir représentés avec leurs couleurs naturelles. En attendant que vous soyez en état de lire ces ouvrages avec fruit, je me borne à vous parler de deux oiseaux seulement, et je choisirai le petit et le plus grand de toute l'espece ; le colibri et l'autruche.





Se percher sur son doigt. *Pag. 75.*

LE COLIBRI.

LA nature semble avoir pris plaisir à former la taille élégante du colibri, et à rassembler sur son plumage les plus belles couleurs dont elle a peint celui des autres oiseaux. Les nuances en sont si délicates et si bien mélangées, que son coloris semble varier à chaque nouveau coup-d'œil. Sa queue est composée de neuf plumes qui vont s'allongeant en éventail, et les deux dernières sont deux fois plus longues que tout son corps. Le mâle porte sur sa tête une petite huppe, où sont réunies toutes les teintes qui brillent sur ses ailes. Ses yeux sont noirs, et étincellent de vivacité. Son bec, de la grosseur d'une aiguille, est long et un peu courbé. Sa langue, qu'il en fait sortir bien au dehors, lui

lui sert à pomper, jusqu'au fond du calice des fleurs, la rosée qui les baigne, ou à gober les petits insectes qui s'y réfugient. Il se nourrit aussi de la poussière de fleurs d'orange, de citron et de grenade, qu'il recueille en voltigeant comme un papillon, presque toujours sans s'y reposer. Son vol est si rapide, qu'on entend cet oiseau plutôt qu'on ne le voit. Le mouvement de ses ailes produit un bourdonnement pareil à celui des grosses mouches. Il se balance comme elles dans l'air et paroît quelquefois y rester immobile.

Dans les contrées où les fleurs n'ont qu'une saison, on dit qu'à la fin de leur règne, il se tapit sur la branche d'un arbre, et y reste dans un état d'engourdissement jusqu'à leur retour. Mais dans les pays où les fleurs se succèdent sans cesse, on a le plaisir de le voir toute l'année.

Il aime à suspendre son nid aux rameaux des orangers, qui ne plient certainement pas sous la charge. Ces nids, dont la forme est celle d'une demi-coque d'œuf, sont construits avec de petits brins d'herbe sèche, et tapissés d'une espèce de coton très-fin et très-doux. La femelle ne pond que deux œufs de la grosseur d'un pois, qu'elle couve avec beaucoup de soin et de tendresse. Quand les petits sont éclos, ils ne paroissent pas plus gros que des mouches. Peu à peu ils se couvrent d'un duvet aussi léger que celui des fleurs, et bientôt après de plumes brillantes.

Lorsque le pere et la mere s'éloignent pour aller leur chercher de la nourriture, certains oiseaux, qui sont très-friands de la couvée, veulent profiter de cette absence pour saisir leur proie. Mais les parents sont toujours au guet ; ils reviennent, prompts comme l'éclair, poursuivent intrépidement l'ennemi de leur jeune famille ; et lorsqu'ils peuvent l'atteindre, ils ont l'adresse de se cramponner sous son aile, et le percent, avec leur bec affilé, de mille blessures.

La maniere de les prendre est de leur jeter une poignée de gros sable, lorsqu'ils volent à une petite portée, ce qui les étourdit ; ou de leur tendre des baguettes enduites d'une gluluisante. Les petits friands y volent avec avidité ; mais leurs langues, leurs pattes et leurs ailes s'y empêtrent ; et les chasseurs qui les épient, les saisissent avant qu'ils aient pu se débarrasser.

Un voyageur raconte à leur sujet une histoire intéressante, que vous ne serez sûrement pas fâchés d'apprendre. Je le devine par votre attention à m'écouter.

Un de ses amis ayant pris un nid de ces oiseaux, les mit dans une cage à la fenêtre de sa chambre. Le pere et la mere, qui voltigeoient de tous côtés pour les retrouver, ne tarderent pas à les reconnoître, et ils venoient d'abord leur apporter à manger à travers les barreaux. Bientôt ils se rendirent assez familiers pour entrer librement dans la chambre, puis dans la cage, puis pour manger et dormir avec leurs

petits. Ils prirent enfin tant d'amitié pour le maître de la maison , qu'ils alloient quelquefois tous les quatre ensemble se percher sur son doigt , criant *serep , serep , serep* , comme s'ils eussent été sur une branched'arbre. On leur faisoit une bouillie de biscuit , de vin d'Espagne et de sucre. Ils venoient y passer légèrement leur langue ; et quand ils étoient rassasiés , ils voltigeoient dans la maison et au-dehors , revenant à tire-d'ailes au moindre son de la voix de leur pere nourricier. Il les conserva de cette maniere pendant cinq ou six mois , dans la douce espérance d'avoir bientôt de nouveaux rejetons de cette jolie famille ; mais ayant oublié un soir d'attacher la cage où ils se retiroient , à un cordon suspendu au plancher pour les garantir des rats , il eut la douleur de ne plus les retrouver le lendemain à son réveil.

On a trouvé le secret de leur conserver si bien , même après leur mort , le vif éclat de leurs couleurs , que les femmes du pays les portent à leurs oreilles en guise de girandoles. On fait aussi de leurs plumes de belles tapisseries et des tableaux charmants.

L'oiseau-mouche , ainsi nommé à cause de sa petitesse , est de l'espece du colibri.





L' A U T R U C H E .

L'AUTRUCHE tient parmi les oiseaux le même rang que l'éléphant parmi les quadrupèdes. Elle est la plus grande de toute la gente volatile. Sa hauteur égaleroit celle de Henri debout sur un cheval. Son cou est très-alongé, sa tête fort menue, l'un et l'autre couverts de poils au lieu de plumes. Ses yeux sont presque aussi grands que les nôtres, relevés d'une paupière mobile, et garnie de cils. Son corps, dont la grosseur est loin de répondre à la grandeur de sa taille, est monté sur des cuisses sans plumes jusqu'aux genoux, et sur des jambes très-hautes, qui se terminent en pieds de corne, semblables à ceux des chameaux, mais avec des griffes très-fortes. La nature lui ayant donné des ailes trop courtes, et des plumes trop molles pour pouvoir s'élever dans les airs, elle sait en

user comme d'une voile pour accélérer sa course ; aidée d'un vent favorable. Ces ailes sont armées , chacune à leur extrémité , de deux ergots qui lui servent de défense.

L'Autruche est très-vorace , et se nourrit de tout ce qu'elle rencontre. C'est de-là que l'estomac d'autruche est passé en proverbe. Elle pond plusieurs fois l'année , et chaque fois douze à quinze œufs fort gros , qu'elle dépose dans le sable , pour que le soleil les échauffe pendant la journée ; le soir , à son tour , elle se charge de ce soin dans les pays où les nuits sont froides. La coque de ces œufs acquiert avec le temps une si grande dureté , qu'on la travaille comme l'ivoire , pour en faire des coupes très-solides.

Ces oiseaux se réunissent dans les déserts en troupes nombreuses , qui , de loin , ressemblent à des escadrons de cavalerie. Leur chasse est un des plus grands plaisirs des seigneurs de la contrée. Ils les poursuivent , montés sur des chevaux barbes de la plus grande vitesse , avec lesquels toutefois ils ne pourroient les atteindre , s'ils n'avoient la précaution de les pousser contre le vent , et de lâcher à leurs trousses des lévriers pour leur couper le chemin et les arrêter un peu. Elles font des crochets dans leur fuite comme les lievres.

Les chasseurs emploient quelquefois une ruse plaisante pour les attraper. Ils se revêtent d'une peau d'autruche , élevent et réunissent leurs bras dans le cou , et le font jouer , ainsi que la tête et les autres membres , à la

maniere des véritables autruches. Celles-ci approchent, ou se laissent approcher sans défiance, et se trouvent prises à l'improviste.

La tête de ces oiseaux n'étant défendue que par un crâne très-mince, c'est cette partie qu'ils cherchent à mettre en sûreté, laissant le reste de leur corps à découvert. Toute leur force est dans leur bec, dans les piquants du bout de leurs ailes, et sur-tout dans leurs pieds. Ils peuvent renverser un homme d'une ruade. On prétend même qu'en fuyant, ils lancent des pierres avec une extrême roideur.

Les autruches sont d'un naturel très-sauvage. Cependant, à force de soin, on vient à bout de les apprivoiser, et de les monter comme un cheval. On a vu une jeune autruche porter deux negres à la fois sur son dos, avec plus de rapidité que le plus léger coureur des courses de Vincennes.

Les plumes d'autruche se blanchissent et se teignent en diverses couleurs. On les prépare pour servir de parure à la coiffure des femmes, aux chapeaux des militaires, et aux casques des acteurs sur le théâtre; comme aussi pour orner l'impériale des lits et les dais d'église. Les plumes des mâles sont les plus estimées, parce qu'elles sont plus larges, plus épaisses, et qu'elles prennent mieux la couleur que celles des femelles.

Les plumes grisâtres qu'elles ont sous le ventre, fournissent ce qu'on appelle le petit gris, dont les fourreurs font des garnitures de robes et des manchons.

Un nid d'Oiseaux. *Pag. 79.*

LES NIDS D'OISEAUX.

REGARDEZ entre ces arbres, Charlotte. N'est-ce pas le petit Lubin que je vois venir à notre rencontre ? Oh, c'est bien lui ; je le reconnois à ses gambades. Il me paroît à cette allure qu'il a des nouvelles agréables à nous annoncer. Il porte quelque chose. Qu'avez-vous donc là, mon enfant ? Un nid d'oiseaux. Fi ! Comment ! dérober à ces pauvres créatures ce qui leur a coûté tant de peines et de travail ! Les petits, dites-vous, s'étoient déjà envolés. A la bonne heure. Henri, prenez doucement ce nid dans votre main, et regardez-le avec attention. Je vous dirai comment les oiseaux l'ont construit.

Deux d'entr'eux sont convenus de vivre ensemble ; car s'ils ne peuvent pas s'expri-

mer comme nous , ils savent fort bien se faire entendre l'un à l'autre. Ils ont prévu que le printemps leur donneroit des petits , et leur premier soin a été de leur bâtir d'avance une jolie habitation. Après avoir cherché sur les arbres ou dans les buissons, l'endroit le plus propre à s'établir , ils ont commencé l'édifice par le dehors , entre-lassant avec leur bec des brins de bois et de paille , et remplissant tous les vides avec de la mousse et du crin ramassés dans la campagne. Ensuite ils ont tapissé l'intérieur de légers flocons de laine , de duvet , de plumes et de coton. La femelle a pondu ses œufs sur ce lit douillet , et pendant quelques jours les a tenus constamment réchauffés de la douce chaleur de ses ailes , tandis que le mâle l'animoit par ses caresses dans des soins si tendres , ou que , perché sur une branche voisine , il la réjouissoit de ses plus jolies chansons. Enfin , les petits sont éclos. Aussi-tôt leurs parents , pleins de joie , se sont empressés de leur aller chercher de la nourriture , et sont revenus en la broyant dans leur bec. Les petits , entendant le bruit de leurs ailes , ont soulevé la tête , se sont mis à crier tous à l'envi : *chirp , chirp* , comme pour dire : A moi , à moi. Aucun , graces à Dieu , n'en a manqué. Afin de les garantir de la fraîcheur des nuits , la mere a continué de les couvrir de ses plumes , et , dès l'aurore , le pere a volé leur chercher une nouvelle nourriture. Ainsi se sont comportés

ces tendres parents , jusqu'à ce qu'ils aient vu les petits en état de se soutenir sur leurs ailes. Alors ils les ont instruits à voltiger de branche en branche , puis à se hasarder un peu dans les airs ; enfin , ils leur ont fait prendre l'essor , pour leur indiquer les endroits où ils trouveroient leur subsistance. C'est là que leurs soins ont cessé. Leurs enfants n'en avoient plus besoin ; ils sont déjà aussi habiles qu'eux-mêmes. Vous les verrez l'année prochaine construire aussi des nids à leur tour , et faire pour leur jeune famille ce que leurs parents viennent de faire pour eux.

Je sens toujours de l'indignation contre ceux qui vont lâchement dérober des nids d'oiseaux , lorsque je pense combien de voyages ont fait ces pauvres créatures pour rassembler tous les matériaux qui leur étoient nécessaires , et quelle a dû être la difficulté de leur travail , sans autres instruments , pour bâtir , que leurs becs et leurs pattes.

Nous n'aimerions pas être chassés d'une bonne maison bien clause et bien commode , quoique peu d'entre nous eussent l'adresse d'en construire. Les fermiers , il est vrai , se trouvent dans la nécessité de détruire , autant qu'ils peuvent , quelques especes d'oiseaux qui dévorent leurs récoltes. D'ailleurs , il ne manque point d'oiseaux de proie , tels que les éperviers et les milans , pour leur faire une rude guerre. Ainsi , je pense qu'ils ont assez d'ennemis sans les petits garçons. Pour moi , je ferois volontiers le sacrifice

d'une partie de mes fruits , pour les payer de leur musique ; et je ne voudrois pas tuer ce merle joyeux , qui chante si gaiement dans le verger , même quand il devoit manger toutes mes cerises.

Vous avez un serin de Canarie dans votre cage , Charlotte ; j'espere que vous aurez soin de le tenir propre , et de le bien nourrir. Il n'a jamais connu le prix de la liberté , ainsi il n'éprouve point le regret de l'avoir perdue ; au contraire , si vous lui donniez la volée , il mourroit peut-être de faim , faute de la nourriture qu'il aime. De plus , il ne pourroit pas résister aux rigueurs de l'hiver , parce qu'il est d'une espece qu'on a transportée d'un pays beaucoup plus chaud que le nôtre. Mais si vous preniez un pauvre oiseau accoutumé à voler dans les bois , à sautiller de branche en branche , à gazouiller dans l'épaisseur des buissons , il commenceroit d'abord à se tourmenter , à se frapper la tête contre les barreaux de la cage ; enfin , lorsqu'il verroit qu'il ne peut sortir , il iroit se tapir tristement dans un coin ; il refuseroit de manger et de boire , jusqu'à ce que la faim et la soif l'y obligeassent à la dernière extrémité , et il mourroit peut-être avant que d'avoir pu s'accoutumer à sa prison.

J'ai connu un petit garçon , très-bon enfant d'ailleurs , mais qui aimoit tant les oiseaux , qu'il se servoit de tous les moyens pour en avoir. Un jour il venoit de leur tendre des lacets , et de leur dresser des

trappes , lorsqu'on vint le chercher de la ville de la part de sa maman ; il partit aussi-tôt , oubliant , dans l'étourderie de son âge , d'aller défaire ses pieges , ou d'en parler à personne dans la maison. Il ne revint qu'au bout de huit jours ; et la premiere nouvelle qu'il apprit , fut qu'un pauvre roitelet avoit été malheureusement écrasé sous une trappe , et qu'une fauvette s'étoit cassé la jambe dans les noeuds d'un lacet. Dites-moi , je vous prie , mon cher Henri , si vous n'auriez pas eu bien de la douleur à sa place , d'avoir fait souffrir une fin cruelle à deux si gentilles créatures , qui , loin de lui avoir fait aucun mal , avoient peut-être cent fois réjoui ses yeux par la légéreté de leur vol , ou charmé ses oreilles par la douceur de leur ramage ?





Oh , c'est un Papillon ! *Pag. 84.*

LES PAPILLONS, LES CHENILLES ET LES VERS A SOIE.

APRES quoi donc courez-vous si vite, Henri ? Oh , c'est un papillon ! Vous l'avez attrapé ? Ne serrez pas vos doigts , de peur de blesser la délicate et frêle créature. Vous croyez peut-être avoir pris un petit oiseau qui n'a fait que voltiger toute sa vie ? Non , non , il n'en est pas ainsi. Tel que vous le voyez , si leste et si brillant , il n'y a que peu de jours qu'il rampoit à terre sous la forme d'une chenille hideuse. En voici une. Regardez-la de tous vos yeux. Découvrez-vous sur son corps rien qui ressemble à des ailes ? Non sans doute. Eh bien , cependant , elle viendra papillonner un jour autour de cette fleur sur laquelle vous la voyez se traîner si pesamment aujourd'hui,

On compte plusieurs especes de chenilles, mais je ne vous parlerai que des vers à soie, parce que c'est l'espece dont l'histoire est la plus curieuse et la plus intéressante pour nous.

Les vers à soie, avant leur naissance, sont renfermés en de petits œufs que l'on conserve dans un lieu sec jusqu'au retour du printemps. Alors on les expose à une chaleur douce, et l'on en voit sortir de petit vers grisâtres, que l'on met soudain sur des feuilles détachées d'un arbre qu'on appelle mûrier, qu'ils aiment de préférence pour leur nourriture. Ils grossissent fort vite, car aussi-tôt qu'ils sont nés, ils se mettent, d'un grand appétit, à manger de ces feuilles, et ils en mangent tout le long de la journée. Au bout de neuf à dix jours leur peau se détache de leur corps, et ils paroissent beaucoup moins hideux avec leur robe nouvelle. Ils en changent trois fois encore de sept jours en sept jours, et à la dernière, ce sont de jolis vers très-blancs, à-peu-près de la longueur et de la grosseur de l'un de vos doigts. Ils commencent bientôt à devenir jaunâtres et transparents, leur corps grossit et se ramasse, et ils cessent absolument de manger. C'est le temps où ils se disposent à se mettre à l'ouvrage. Ils grimpent le long des petits brins de genêt ou de bruyere qu'on plante autour d'eux en forme d'arcade, et attachent d'abord, de tous côtés, des soies qu'ils filent un peu grosses, pour y suspendre leur coque. Ils en forment

l'extérieur avec une espece de bourre qu'on nomme fleuret, puis au-dessous de cette enveloppe grossiere, ils commencent leur véritable coque, en appliquant des fils plus déliés à cette bourre, qu'ils foulent continuellement avec leur tête, pour donner à l'intérieur de leur édifice une forme ronde, et de la capacité d'un œuf de pigeon. Dès le premier jour, ils se dérobent entièrement à l'œil, sous l'épaisseur de leur travail; mais la besogne n'est pas encore achevée. Il leur faut un ou deux jours de plus pour terminer en dedans leur ouvrage. Le dernier tissu qui les environne immédiatement est le plus difficile, car il est plus serré que l'étoffe la mieux fabriquée.

C'est de ces coques, appellées ordinairement cocons, que l'on tire d'abord le fleuret qui sert à faire la filoselle, et ensuite la soie employée dans nos ameublements et dans nos habits. Si nous venions à perdre ces insectes, il n'y auroit plus ni tafetas, ni satins, ni velours.

Pour retirer la soie, on jette dans l'eau bouillante tous les cocons, excepté ceux que l'on réserve pour avoir des œufs, comme je vous le dirai tout à l'heure. Les personnes accoutumées à ce travail en ont bientôt trouvé le premier bout. Elles sont obligées de joindre plusieurs brins ensemble pour en faire un d'une grosseur raisonnable, et elles le dévident sur de petites bobines. Croiriez-vous que chacun de ces fils a près de mille pieds de longueur ?

Je vous ai dit que l'on mettoit à part les cocons destinés à donner des œufs. Si vous en ouvrez un avec des ciseaux, que pensez-vous que l'on trouve au-dedans, un ver à soie ? Oh non ! rien qui lui ressemble du tout. On n'y trouve plus qu'une chrysalide, c'est-à-dire, un petit corps sans tête ni pattes qu'on puisse voir. Vous le prendriez pour une fève desséchée. Cependant si vous touchez une de ses extrémités, vous le voyez se remuer un peu ; ce qui annonce qu'il n'est pas mort. En effet, là dessous est un papillon bien emmaillotté, qui déchire ses langes au bout de vingt jours, perce lui-même sa coque, et en sort avec deux yeux noirs, quatre ailes, de longues jambes, et un corps couvert d'une espece de plumes. Le mâle et la femelle font aussitôt leur petit ménage ; et lorsque celle-ci a pondu ses œufs, au nombre de quatre ou cinq cents, ils meurent l'un et l'autre, laissant pour l'année suivante une nombreuse famille propre à leur succéder.

Vous voudriez élever des vers à soie, Charlotte ? Je suis bien aise que vous puissiez étudier de vos propres yeux les merveilles opérées par la nature dans les métamorphoses et le travail des insectes. Je vous laisserai volontiers la satisfaction d'en élever quelques-uns, et je me charge de vous instruire, alors de tous les soins qu'ils demandent. Leur éducation entraîne beaucoup d'embarras, dans les pays où l'incons-

tance des saisons exige qu'ils soient continuellement renfermés dans de grandes chambres. Il est des pays, au contraire, où ils naissent sur les mûriers, se nourrissent d'eux-mêmes, et filent parmi les feuilles. Ce doit être un joli coup-d'œil, de voir ces cocons briller comme des prunes d'or au milieu de la douce verdure.

Les différentes especes de papillons sont très-nombreuses ; le nombre des especes de chenilles est aussi grand, puisqu'il n'est pas un papillon qui n'ait été chenille, puis chrysalide, avant de prendre des ailes, comme je viens de vous le dire du papillon de ver à soie, qui n'est lui-même qu'une chenille.

Une chose bien digne de notre admiration, c'est l'instinct que la nature donne à toutes les chenilles, de se former une retraite pour le temps où l'état immobile de chrysalide les exposerait sans défense à leurs ennemis. Les unes, à l'exemple des vers à soie, filent des coques impénétrables où elles s'enveloppent ; les autres se creusent sous terre de petites cellules bien maçonnées : celles-ci se suspendent par les pieds de derriere ; celles-là se lient par une espece de ceinture qui les embrasse et les soutient. C'est ainsi que, sous une apparence de mort extérieure, tout leur corps travaille, quelquefois pendant plus d'une année, à prendre la nouvelle forme qui doit renouveler leur existence, en les faisant passer

de la condition d'un ver obscur, qui rampe sous nos pieds, à celle d'un oiseau brillant qui voltige au-dessus de nos têtes.

Les variétés qu'on remarque entre les papillons, les ont fait partager en plusieurs classes : l'histoire de chacune offre des particularités fort curieuses. Ces insectes, qui, sous leur première forme, ne nous inspirent que du dégoût et de l'horreur, deviennent, sous leur forme nouvelle, les objets de notre admiration, et nous inspirent, même en leur faveur, une sorte d'intérêt. L'éclat des couleurs dont leurs ailes sont peintes, les sucs délicats dont ils se nourrissent, le bonheur dont ils semblent jouir dans le court espace de leur vie, les métamorphoses par lesquelles ils sont parvenus à cet état, tout en eux réveille des idées gracieuses, et excite la curiosité sur une destinée aussi singulière. J'espère que vous goûterez un jour autant de plaisir que moi-même à vous instruire de tous ces détails intéressants.

Je vous aurois encore parlé de plusieurs autres animaux, dont l'histoire nous offrirait mille particularités admirables, tels que les castors, les fourmis, les abeilles, etc. Mais où pourrois-je m'arrêter, si je cherchois à vous peindre tous ceux qui doivent vous intéresser par leur instinct, leur forme et leur industrie ? Ces détails m'entraîneroient trop loin des limites que je me suis tracées. C'est à regret que je me borne à vous les annoncer, pour être un jour

l'objet continuel de vos études et de vos plaisirs. Ce que je ne cesserai jamais de vous dire, c'est que lorsque vous aurez pris du goût pour ces connoissances, rien ne pourra jamais vous paroître indifférent dans la nature.

Malgré la quantité prodigieuse d'animaux que nos yeux peuvent découvrir, il en est sans doute un plus grand nombre encore de ceux que leur petitesse dérobe à notre vue. Toutes les feuilles des arbres, des plantes et des fleurs, sont peuplées d'une infinité d'insectes invisibles; il n'est peut-être pas un grain de sable qui ne soit un monde pour ses habitants. Qui sait si un ciron n'est pas un éléphant aux yeux d'une foule d'autres créatures d'une espece inférieure? Voici un microscope, c'est-à-dire, un instrument qui grossit les objets, comme le télescope les rapproche. Charlotte, allez-moi, je vous prie, chercher ce vinaigre que je tiens, depuis quelques jours, exposé au soleil. Je vais en mettre ici une goutte. Approchez-vous, et voyez. Doucement, Henri, ce n'est pas tout d'être philosophe, il faut encore être poli. Laissez regarder votre sœur la première. A votre tour, maintenant. Eh bien, ne découvrez-vous pas une multitude de petits animaux qui s'agitent avec une extrême vivacité? Vous voyez, par cet exemple, qu'une recherche attentive peut nous faire pénétrer chaque jour de nouvelles merveilles. Quand notre vie seroit cent fois plus longue, nous ne viendrions

jamais à bout de découvrir tout ce qui est digne de notre curiosité.

Que dit votre frere, Charlotte ? qu'il souhaiteroit que ses yeux fussent des microscopes ? Hélas , mon cher enfant ! vous ne savez guere ce que vous désirez. Si vos vœux étoient accomplis , vous verriez il est vrai , des choses très-surprenantes ; mais aussi ce que vous regardez maintenant avec plaisir , deviendroit pour vous un objet de dégoût et d'horreur. Un homme vous paroîtroit si grand que vous ne pourriez voir à la fois qu'une partie de sa taille : un bœuf vous sembleroit plus haut qu'une colline : vous prendriez un ruisseau pour une riviere , un chat pour un tigre , une souris pour un ours : vous seriez continuellement exposé à des méprises ridicules ou dangereuses. Croyez-moi , contentez-vous de ce que vos yeux peuvent vous faire aisément reconnoître ce qui vous est utile ou nuisible ; aidez-vous des instruments inventés pour suppléer à leur foiblesse , dans les objets de pure curiosité ; et sur-tout restez convaincus , à l'exemple de Frédéric et de Maurice , que *l'homme est bien comme il est* , pour jouir de tout le bonheur qu'il peut goûter sur la terre.

Fin de la premiere partie.



Regardez ce globe. *Pag. 92.*

L A T E R R E .

ENTREZ, entrez, Henri. Approchez-vous, Charlotte. J'ai de grandes choses à vous expliquer aujourd'hui. Regardez ce globe. Savez-vous quel est son usage? Oh non, j'imagine. Eh bien, le croiriez-vous? Si petit qu'il soit, il représente toute la terre.

Lorsque vous étiez plus jeune encore, vous pensiez peut-être que le monde ne s'étendoit pas au-delà de la ville que vous habitez, et que vous aviez vu tous les hommes et toutes les femmes qui le peuplent. A présent vous êtes un peu mieux instruits, car je crois vous avoir dit qu'il y a des millions et des millions d'autres créatures semblables à nous. En vous pro-

menant dans la ville, vous avez été surpris de la multitude d'habitants qui se pressent en foule le long des rues, comme des abeilles dans une ruche, aussi nombreux et aussi affairés. Ce n'est pourtant que la moindre partie de ceux qui couvrent la face de la terre.

La terre est un globe énorme ; celui que nous avons sous les yeux n'en est qu'une espece de miniature. Vous y voyez une infinité de lignes droites ou tortueuses, tracées sur toute sa rondeur, et peintes, les unes en rouge, les autres en jaune ou en vert, etc. ; c'est pour distinguer les divers états, comme les haies, dans les champs, distinguent les possessions des divers particuliers.

Il n'étoit pas plus possible de retracer entièrement toutes les parties de la terre sur ce globe, qu'il ne l'étoit au peintre de faire entrer toute la grandeur du visage de votre maman sur le tableau que je porte à mon bracelet ; vous voyez cependant que le portrait lui ressemble, et on auroit pu le faire encore plus petit.

On pourroit de même, en réduisant ces lignes, les tracer sur une orange ; en les réduisant un peu plus, sur un abricot ; et toujours ainsi en diminuant, sur une prune, une cerise, un grain de raisin. Allons plus loin encore. Voici un pois. Vous voyez combien il est plus petit que le globe. Cependant, nous pourrions, avec autant d'adresse que ce graveur qui grava

plusieurs mots sur un grain de millet, figurer en raccourci, sur le pois, ces grandes places jaunes, vertes et rouges, qu'on appelle France, Angleterre, Allemagne, etc. assez bien pour montrer quels sont les contours de ces pays, et leur situation, l'un par rapport à l'autre.

De la même manière que ce pois ressembleroit au globe, le globe ressemble à celui de la terre.

La surface de la terre n'est pas unie comme celle de ce globe. Elle est hérissée de hauteurs, de collines et de montagnes. Mais quoiqu'elles nous paroissent très-élevées, et qu'elles le soient effectivement pour d'aussi petites créatures que nous le sommes, elles n'alterent pas plus la rondeur de la terre, que des grains de sable posés sur ce globe, n'en pourroient altérer la rondeur. C'est pourquoi nous disons toujours qu'elle est ronde, malgré ces inégalités.





Qu'il y avoit loin encore à un vaisseau de guerre.
Pag. 98.

L A M E R.

TOUT ce que nous appellons le monde, n'est pas composé d'une matiere solide comme le sol que nous foulons à nos pieds. Entre les différentes parties de la terre, il y a des places creuses et remplies d'eau. Les plus grandes, que vous voyez répandues çà et là sur le globe, sont appelées Océan ou mers. Il y en a de moins étendues qu'on appelle lacs ou étangs. Elles ont cela de commun, qu'elles sont toujours renfermées entre les mêmes bords. Il y en a d'autres au contraire, tels que les ruisseaux, les rivières et les fleuves, qui changent sans cesse de rivage, c'est-à-dire, qu'ils ont un écoulement qui leur fait successivement parcourir différens pays. Cene sont d'abord que des sources, des fontaines ou des filets

d'eau qui jaillissent de la terre. Sitôt qu'ils commencent à prendre un certain cours, on les appelle ruisseaux. Ces ruisseaux, dans leur route, se réunissent avec d'autres ruisseaux, et forment alors ce qu'on appelle une rivière. Les rivières, en continuant de courir, reçoivent dans leur sein d'autres rivières ou ruisseaux, et vont se décharger dans les fleuves, qui vont à leur tour se décharger dans la mer.

Vous voyez que la plus grande partie du globe est occupée par les eaux. Supposons que Henri aille déterrer une fourmillière et la porte sur ce globe; elle pourroit servir à représenter les peuplades qui habitent la terre. Comme il n'y a de l'eau qu'en peinture sur le carton, les fourmis seroient libres d'aller par le chemin qu'elles voudroient. Mais si ces endroits étoient creusés à une grande profondeur, et qu'ils formassent des rivières et des mers véritables, comment pourroient-elles aller à travers ces grands espaces d'eau? Il en est de même à notre égard. Nous n'aurions jamais pu atteindre les lieux dont la mer nous sépare, si l'imagination et l'industrie n'étoient venues à notre secours.

Je me plais à imaginer que c'est à des enfants peut-être que nous devons la première idée de la navigation.

Le premier qui, en jouant sur le rivage, vit une écorce d'arbre flotter sur un ruisseau, prit un long bâton pour l'arrêter au passage. En cherchant à l'attraper, il vit que l'écorce

ne s'enfonçoit dans l'eau que par une certaine pression. Lorsqu'il s'en fut saisi, il y mit des cailloux, de l'herbe, tant que l'écorce put en porter sans couler à fond. Il la suivit un moment des yeux, et courut plein de joie chercher son papa pour le rendre témoin de cette nouveauté. Celui-ci, en se promenant le lendemain, trouva un arbre énorme, dont le tronc étoit creusé par les ans. Il le dépouilla de ses branchages et de ses racines, et le jeta dans l'eau, où il le vit se soutenir à merveille. Peu-à-peu il eut le courage d'y entrer. Après quelques essais le long du rivage, il imagina, avec l'aide de deux perches pour se diriger, de traverser le ruisseau. Cette écorce ne résista pas long-temps aux secousses qu'elle essuyoit en abordant sur la plage. Elle se fendit, et le pauvre navigateur courut risque de se noyer. Il comprit alors qu'il lui falloit un bateau plus solide, et il se mit à creuser le tronc d'un arbre dépouillé de son écorce, pour naviguer avec plus de sûreté. Dans le même temps, sans doute, à la vue de quelques branchages flottants sur les ondes, on eut l'idée de lier plusieurs pieces de bois ensemble, pour en former ce qu'on appelle un radeau, comme ces trains de bois qu'on amène sur la rivière à Paris. En les comparant l'un avec l'autre, on vit que le tronc d'arbre étoit trop petit pour un homme et son équipage, et que la moindre vague, en s'élevant sur le radeau, mouilloit toute la car-

gaison. On chercha le moyen de réunir les avantages de l'un et de l'autre, en évitant les inconvénients auxquels chacun étoit sujet ; et comme les arts et les instruments s'étoient perfectionnés dans cet intervalle, on imagina de dégrossir les piéces de bois qui formoient le radeau, de les courber, et de les réunir ensemble par des chevilles, sous la forme du tronc d'arbre creusé. C'est ainsi que fut construit le premier canot, qui fut d'abord bien petit, sans doute. On l'agrandit peu à peu, selon la largeur des riviéres qu'on avoit à traverser. Mais de ces frêles bâtimens, à peine capables de contenir quatre ou cinq hommes, qu'il y avoit loin encore à un vaisseau de guerre qui porte douze à quinze cents hommes, avec leurs provisions pour six mois, des munitions immenses, et tout l'attirail des cordages et des voilures ! Comme vous n'avez pas vu de vaisseau de guerre, je ne puis vous donner une idée de cette différence, qu'en vous priant de comparer la guérite de la sentinelle qui est à la porte des Tuileries avec ce superbe château.

Imaginez-vous, mes amis, quelle fut la surprise de l'homme, qui, descendant le fleuve dans son petit esquif, parvint à son embouchure, c'est-à-dire, à l'endroit où le fleuve se jette dans la mer.

Transportez-vous un instant vous-mêmes sur ces bords dans votre pensée. Voyez ses vagues immenses, roulant l'une sur l'autre à grand bruit, s'avancer avec majesté sur le rivage, et le couvrir de flots blanchis-

sant d'écume. Vous avez vu cet étang qui est dans le voisinage. Il a assez de profondeur pour qu'un homme qui marcheroit sur le fond eût de l'eau par-dessus sa tête. Mais cet étang, en comparaison de la mer, est moins encore qu'une goutte d'eau en comparaison de l'étang. Regardez sur le globe quel espace elle y occupe. Mesurez en même temps des yeux les plus vastes contrées. Vous verrez que la mer est beaucoup plus étendue. En quelques endroits elle est si profonde, que la plus longue ficelle, avec un plomb au bout, n'en peut atteindre le fond. Ainsi, tâchez de vous représenter quelles idées d'admiration et d'effroi durent saisir cet homme au premier coup-d'œil. Il imagina, sans doute, que cette masse d'eau formoit les dernières barrières de la terre. Comme le vent souffloit peut-être en ce moment avec violence, il conçut sans peine que sa petite chaloupe seroit bientôt abymée sous les flots. Il résolut avec ses compagnons d'en construire une plus grande, pour suivre du moins la mer le long de ses rivages. La navigation fut long-temps bornée à ces courses timides ; mais de jour en jour les vaisseaux acquéroient plus de perfection. Enfin, un homme d'un génie plus hardi que les autres se persuada qu'au-delà de ces vastes mers, il y avoit d'autres terres, et il forma le dessein de les visiter. Il partit, et il eut la satisfaction de se convaincre par lui-même de la réalité de ses espérances.

D'autres, après lui, entreprirent d'aller plus loin encore. Croiriez-vous que, dans leur course, ils passèrent par un point du monde qui se trouve exactement sous nos pieds, à la distance de toute l'épaisseur du globe de la terre? Vous me regardez d'un air ébahi. Rien de plus vrai pourtant, et j'espère que l'*Ami de l'Adolescence* vous rendra la chose sensible.

Contentez-vous maintenant de croire sur ma parole, que l'on peut faire, sur un vaisseau, le tour entier du monde. Je vais vous donner une idée de ce qui est nécessaire pour une expédition de long cours.

Avant de venir à la campagne, je vous ai montré en petit, chez un machiniste, le mode d'un vaisseau avec ses mâts, ses voiles et ses cordages, dont on vous a fait le détail. Vous en avez suivi la description avec trop de curiosité, pour que je puisse croire que vous en avez déjà perdu le souvenir. D'ailleurs, vous avez fait une fois le voyage d'Auteuil par la galiotte de Saint-Cloud; ce qui est, à votre âge, un fort joli commencement de navigation.

Si le vaisseau n'est pas nouvellement construit, avant de s'embarquer on commence à le réparer à neuf, c'est-à-dire, à faire entrer de force, entre les jointures des planches qui le doublent, de grosse filasse qu'on nomme étoupe, et à le bien enduire de poix et de goudron, pour le rendre impénétrable à l'eau, qui pourroit

le faire couler à fond , si elle y entroit par ses fentes. Il faut que les mâts soient bien solides , et les voiles en bon état , pour résister à la force des vents. Alors, on porte dans le vaisseau une grande quantité de biscuit bien sec , au lieu de pain , qui se moisiroit bientôt ; plusieurs tonneaux d'eau douce , parce que l'eau de la mer est trop amere pour qu'on puisse la boire ; enfin , des barils de viande salée , attendu que la viande fraîche ne tarderoit guere à se corrompre , et qu'on ne trouve point de boucheries sur la route. On emporte aussi des légumes secs , pour faire la soupe des matelots dans toute la traversée.

Un vaisseau marchand , outre ces provisions de bouche , prend encore une cargaison , c'est-à-dire , des denrées et des marchandises qu'on se propose de vendre dans les pays étrangers , ou d'y échanger contre les productions de l'endroit. C'est ainsi que nous envoyons en Amérique du vin , de la farine , des toiles , des étoffes , etc. , et que nous en rapportons du sucre , du café , du coton que vous connoissez à merveille , et de l'indigo qui sert à faire les teintures en bleu.

Les vaisseaux doivent aussi emmener un certain nombre d'hommes , les uns plus , les autres moins , à proportion de leur grandeur. Ces hommes s'appellent matelots ; et ils ont toujours beaucoup d'ouvrage à faire sur le bord , sur-tout dans les temps orageux. Représentez-vous , en effet , un

pauvre navire balotté par la mer en furie, dont les vagues s'élevent de la hauteur d'une maison, et semblent le lancer dans les airs, pour le précipiter ensuite dans des abymes. Représentez-vous ses voiles déchirées, ses mâts brisés, ses cordages rompus. C'est alors que les matelots ont une terrible besogne. Les uns sont occupés à faire jouer la pompe pour vider l'eau qui est entrée dans le vaisseau. Les autres grimpent sur des échelles de cordes jusqu'au bout des mâts, pour baisser les voiles, de peur que la violence de la tempête ne fasse renverser le navire, ou ne le pousse contre les rochers, qu'il briseroient comme un verre. Vous mourriez, j'en suis sûre, de frayeur, dans cette occasion. Mais les marins, avec du courage et de la présence d'esprit, se jouent en quelque sorte de ces bourrasques. Ils veillent sur-tout à conserver leur gouvernail, cette grosse piece de bois qui descend dans l'eau le long du derriere du navire, comme une espee de queue, et qui, tournée à droite ou à gauche, lui fait changer de direction, comme vous voyez ces poissons rouges, renfermés dans un bocal sur ma cheminée, se servir de leur queue pour tourner à leur volonté d'un côté ou de l'autre.

Vous auriez de la peine à croire que les matelots craignent presque autant que la tempête, l'état opposé de la mer, c'est-à-dire, un calme profond. Dans cette situation, les ondes, que je vous ai peintes

tout à l'heure si enflées et si turbulentes , sont tranquilles et unies comme une glace. Les voiles tombent applaties le long des mâts ; la mer semble dormir , et le vaisseau immobile est comme un tombeau qui renfermeroit des êtres vivants. On diroit que ces matelots , si actifs et si vigoureux , sont frappés d'un engourdissement léthargique. Vous auriez pitié de les voir, les bras croisés sur le pont , se livrer au dégoût et à l'ennui. Mais aussi quelle joie , lorsque le vent recommence à s'élever , que les voiles se renflent , que la mer s'agite , et que , d'un cours heureux , ils s'avancent vers le port , objet de leur désir ! Déjà le capitaine , sa lunette en main , cherche le rivage. Les mousses , perchés au plus haut du vaisseau , le sollicitent avidement des yeux. Enfin , un cri s'élève : Terre ! terre ! Toutes les fatigues , tous les dangers sont oubliés. On court , on s'embrasse , on presse la manœuvre , on entre dans le port , et l'on en prend possession en y jetant , au bout d'un long cable , une grosse piece de fer , nommée ancre , dont les deux bras recourbés en crochet , s'attachent au fond de la mer , et qui , par ce moyen , retient le vaisseau dans l'endroit où il vient de s'établir. On se précipite alors dans une chaloupe , et l'on aborde la terre , que la plupart baisent de joie , comme après une longue absence vous embrasseriez votre maman.

Mais je viens de vous peindre le vaisseau déjà parvenu au terme de son voyage ,

tandis que nous l'avons laissé dans les préparatifs de son départ. Il est temps de l'aller rejoindre, de peur qu'il ne s'esquive à notre insçu. Aussi-tôt qu'il a reçu toutes ses provisions et toutes ses marchandises, et qu'il est prêt à mettre à la voile, le capitaine et les matelots n'ont plus qu'à attendre un bon vent pour partir. Je pense qu'il faut d'abord vous apprendre ce que c'est qu'un bon vent. Allons un peu dans le jardin, il est midi. Plaçons-nous en face du soleil. De cette manière, votre visage est tourné vers le midi, et vous tournez le dos au nord; à votre main droite est l'ouest, et l'est à votre gauche. Or, vous sentez que lorsque le vent souffle derrière vous, il tend à vous pousser en avant; lorsqu'il vous donne au visage, il tend à vous pousser en arrière. Vous en avez fait mille fois l'observation par votre cerf-volant; mais il ne souffle pas toujours du même endroit. De quel côté souffle-t-il à présent, Henri? Tirez votre mouchoir, prenez-en deux bouts dans vos mains, écartez vos bras. Voyez-vous? Le vent le fait renfler, et le pousse contre votre corps et contre vos jambes. Vous êtes tourné vers le midi, le vent vient donc du midi. Rentrons maintenant, et retournons à notre globe. Voici les quatre points que je vous ai fait remarquer: midi, nord, est, ouest. Lorsque le vaisseau veut aller dans un pays qui est au nord, il faut qu'il ait un vent de midi, qu'on appelle ordinairement de sud, pour le pousser de

ce côté ; car si le vent lui venoit du nord , il lui seroit impossible d'aller vers cet endroit ; en sorte qu'un voyage devient quelquefois plus long qu'il n'auroit dû l'être par l'inconstance des vents , qui changent d'un point à l'autre , et qui obligent , par conséquent , le vaisseau de changer de direction. Ne croyez pas , toutefois , qu'on soit obligé de retourner sur ses pas pour chaque variation du vent. L'art de la navigation apprend aux marins une méthode de gouverner le vaisseau , qu'on appelle louvoyer , et qui consiste à courir en zigzag à droite , tantôt à gauche , en s'approchant par degrés du point où l'on tend ; au lieu qu'un vent favorable y porteroit tout droit , sans avoir besoin de cette pénible manœuvre.

C'est une chose bien surprenante , mais qui n'en est pas moins vraie , que dans quelques parties de la mer le vent souffle constamment , chaque année , des mois entiers du même côté ; ce qui facilite extrêmement aux vaisseaux le moyen d'atteindre leur destination ; puis après quelques jours , et souvent même un mois de calme , le vent change , et souffle précisément du point opposé ; ce qui ramène les vaisseaux à pleines voiles aux lieux d'où ils sont partis. Vous comprenez bien que les marins s'arrangent en conséquence , et qu'ils savent profiter tour à tour de ces directions contraires. On appelle ces vents moussons , ou vents de commerce. Les

flèches peintes sur le globe marquent les endroits particuliers vers lesquels ils soufflent.

Lorsque le vaisseau est en pleine mer, on est fréquemment des mois entiers sans voir autre chose autour de soi que le ciel et l'eau. Transportez-vous, par exemple, au milieu de la grande mer du Sud ; la terre de tous côtés en est très-éloignée, et il n'y a point de traces marquées sur la surface des eaux, pour montrer le chemin le plus court vers l'endroit où l'on veut aller. Mais ceux qui ont fait ces voyages, ont tenu le compte le plus exact qu'il leur a été possible, des rochers qu'ils ont évités, des petites isles qu'ils ont rencontrées, et d'autres particularités qui servent à ceux qui viennent après eux, de règle pour se diriger. On a rassemblé toutes les observations faites sur les différentes parties de la mer ; et d'après elles, on a formé des tableaux appelés cartes marines, dont tous les vaisseaux ont soin de se pourvoir. En consultant ces cartes, ils trouvent le moyen d'éviter les rochers, les bancs de sable, les gouffres, et tous les autres dangers que l'on doit craindre dans cette partie.

Malgré ces secours, on seroit encore bien embarrassé, si l'on n'avoit la précaution d'emporter une boussole. Vous allez me demander ce que c'est. Je ne demande pas mieux que de vous le dire. C'est un

instrument qui a l'air d'un cadran de pendule, excepté qu'au lieu des heures, on a mis les points est, ouest, nord, sud, et tous ceux qui se trouvent entre ces quatre principaux. Dans le milieu s'éleve un petit pivot, sur lequel est légèrement suspendue une aiguille qui, étant dans un parfait équilibre, a la liberté de se mouvoir tout autour du cadran. On frotte l'aiguille avec une pierre d'aimant; ce qui lui donne la singuliere propriété de tourner toujours sa pointe vers le nord. De cette maniere, quand on regarde la boussole, on peut toujours voir de quel côté le nord se trouve, et diriger son vaisseau en conséquence, soit qu'on veuille aller vers ce point, ou s'en éloigner.

Puisque je vous ai parlé de l'aimant, il faut bien que je cherche à vous le faire connoître. C'est une espece de pierre qui ressemble beaucoup au fer, et qu'on trouve ordinairement dans les mines avec ce métal. Il attire à lui le fer et l'acier, et se les attache étroitement. Si vous le frottez contre de l'acier ou du fer, il leur communique sa vertu, quoique dans un moindre degré de force. Vous verrez un jour des expériences très-curieuses à ce sujet. En attendant, en voici une petite pierre. Seriez-vous curieux de voir l'effet qu'elle produit sur mes aiguilles? Fort bien. Je vais renverser mon étui sur la table. Les voilà immobiles. Approchez-en l'aimant. Hé, hé! Voyez-vous comme elles s'agitent? On

diroit qu'elles sont vivantes. N'allez pas le croire, au moins. Elles n'ont ce mouvement, que parce que l'aimant les attire. Elles seroient parfaitement tranquilles hors de son approche.

Je vous ai dit que l'aimant communiquoit au fer et à l'acier la vertu qu'il a de les attirer. Donnez-moi votre couteau, Henri ; je vais en faire l'expérience devant vous. Observez comme je le frotte d'un bout à l'autre, et toujours dans le même sens. Approchez-le maintenant des aiguilles. Eh bien, ne font-elles pas à-peu-près le même exercice que si elles étoient approchées d'une véritable pierre d'aimant ? Vous seriez curieux de savoir comment cela s'opere, n'est-ce pas ? De plus habiles que moi se trouveroient embarrassés à vous l'expliquer. Votre ami vous fera connoître un jour les opinions les plus raisonnables des philosophes sur cet objet. Contentons-nous à présent de nous féliciter sur cette heureuse découverte, qui a tiré mille et mille fois les marins d'un grand embarras. Représentez-vous, en effet, un vaisseau au milieu d'une nuit obscure ou de sombres brouillards, ne pouvant consulter le soleil ni les étoiles, qui lui serviroient à régler sa marche. Que feroit-il sans sa boussole ? Il seroit obligé de s'abandonner au hasard, et prendroit souvent une route contraire à celle qu'il veut tenir. Mais sa boussole est toujours prête à le remettre sur la voie. C'est un guide qu'on peut

interroger en tout temps, et qui ne trompe jamais.

Il me semble voir sur votre mine, Charlotte, que vous n'y prendriez pas encore trop de confiance. On auroit, je crois, de la peine à vous persuader de faire un petit tour en Amérique. Pas tant, dites-vous, s'il n'y avoit pas d'eau dans l'intervalle qui nous en sépare. Avez-vous bien réfléchi à ce qui vient de vous échapper ? Voyez-vous ici cette isle qu'on appelle la Martinique ? Elle est éloignée des ports de France de plus de quinze cents lieues. Cependant il y a des exemples de vaisseaux qui n'ont employé que vingt jours à faire cette traversée ; ce qui suppose à-peu-près une vitesse de trois lieues par heure. Si l'on avoit ce trajet à faire sur la terre ferme, emportant avec soi, sur des chariots, toutes les marchandises dont un navire est chargé, croyez-vous que six mois puissent suffire à ce voyage, et qu'il ne fallût pas au moins cent fois plus de dépense ? Je suppose encore que nous aurions de beaux chemins bien alignés ; mais si, au lieu de ces belles routes, nous avions toutes les profondeurs de la mer à descendre et à remonter, des gouffres presque sans fond à franchir, cette expédition vous sembleroit-elle alors aussi agréable ? Voilà pourtant ce qui arriveroit, si la mer, en se retirant, laissoit son lit à sec ; et je crois maintenant que si vous aviez de toute nécessité le voyage à faire, et l'une

des deux manières à choisir, la mer, malgré tous ses dangers, vous paroîtroit encore mériter la préférence.

Qu'en dites-vous pour votre compte, Henri? Oh, vous voudriez des ailes; cela ne vous paroît pas mal imaginé. Je vous avouerai que moi-même, en voyant les oiseaux voltiger sur ma tête, et parcourir les espaces de l'air avec tant de vitesse, j'ai souvent désiré d'être pourvue d'une bonne paire d'ailes comme eux. Eh bien, j'étois alors aussi folle que vous l'êtes à présent, mon petit ami; car, si nous considérons de quelle étendue elles devroient être pour soutenir des corps aussi lourds que les nôtres, je suis persuadée qu'elles nous causeroient plus d'embarras qu'elles ne sauroient nous procurer d'avantages, et que nous sommes bien plus heureux d'en être privés. De plus, si nous avons à traverser un si grand espace, n'aurions-nous pas besoin de nous reposer par intervalles, et ne courrions-nous pas le risque de nous briser en mille pièces, en descendant, les ailes déployées, dans les abîmes que je viens de vous peindre?

Je reviens à vous, Charlotte, pour le projet que vous aviez tout à l'heure de dessécher d'un souffle le lit de la mer. Savez-vous ce que cette belle imagination nous auroit coûté? Le dépérissement de la nature entière. Vous frémissez du risque auquel vous nous avez exposés. Rassurez-vous. Le Créateur, qui a su disposer toutes

choses avec tant de sagesse pour notre bonheur, n'écoute point nos vœux téméraires. Cette mer, qui semble à chaque instant menacer la terre de l'engloutir, est la source de sa fertilité. C'est elle qui lui fournit ces douces ondées qui la fécondent et qui rafraîchissent ses habitants. Vous avez eu souvent occasion de voir de l'eau exposée sur le feu, produire des vapeurs qui s'attachent en goutte au couvercle du vase qui la contient ; c'est ainsi que la chaleur produite par la présence du soleil, fait exhaler de la mer des vapeurs qui s'élèvent dans les airs, d'où elles retombent ensuite en pluie, en neige ou en rosée, soit pour féconder la terre par une humidité bienfaisante, soit pour entretenir les ruisseaux, les rivières et les fleuves qui la baignent, et facilitent les communications entre les différents peuples de l'univers. Je ne puis à présent vous donner qu'une idée légère de cette admirable opération de la nature. Mon dessein n'est pas de faire de vous des savants, mais d'exciter un peu votre curiosité, sans fatiguer votre attention ni votre intelligence. Vous trouverez un jour des détails plus étendus dans l'ouvrage de votre ami.

En nous entretenant de la terre, dans la première partie de ce livre, je vous ai parlé des animaux qu'elle nourrit, et de ses productions naturelles. Vous semblez désirer que je vous fasse également connoître ce qui nous vient de la mer ; je me fais un plaisir de vous donner cette satisfaction.

LES POISSONS.

LES habitants des eaux sont les poissons , dont les différentes especes sont tout au moins aussi nombreuses que celles des animaux terrestres. Il en est d'une grandeur si étonnante , que je ne saurois à qui les comparer ; il en est au contraire d'une petitesse qui les dérobe à la vue , quelques-uns très-jolis à voir , quelques autres d'un aspect hideux.

Vous avez vu souvent servir sur nos tables des turbots , des soles , des merlans , des brochets , des dorades , des maquereaux , des esturgeons , et une infinité d'autres dont vous avez trouvé la chair d'un goût délicieux. Tous ceux-là se prennent sur nos côtes. Les pêcheurs , montés sur leurs barques , n'ont qu'à s'avancer un peu dans la mer , et laisser tomber leurs filets , pour les attraper en grande abondance. Ils les amènent aussi-tôt dans le port , et de-là ils sont dispersés dans tous les lieux où ils peuvent arriver avant de se corrompre.

Il en est en revanche qu'il faut aller chercher un peu loin , tels que la baleine , la morue et le hareng. Je vais vous en parler avec quelque détail , parce que cette pêche est plus considérable , et qu'elle offre des particularités dignes de votre attention.



L A B A L E I N E .

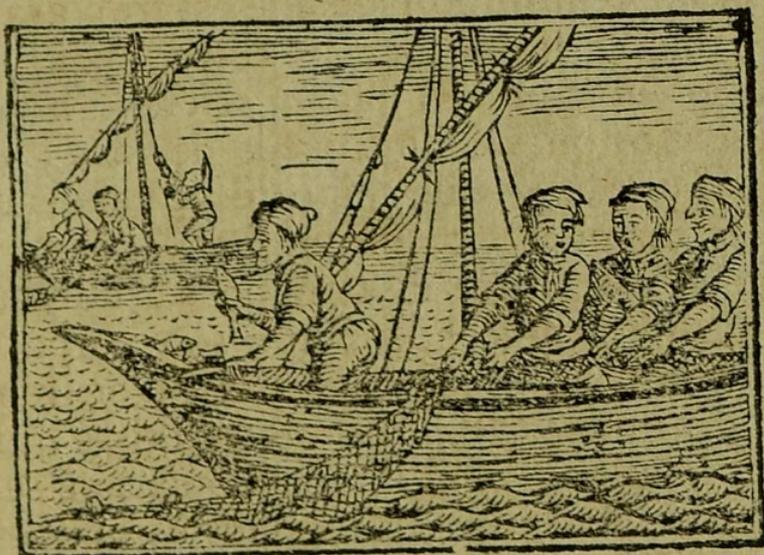
ON peut donner à la baleine le titre de reine de l'Océan. Sa grandeur est énorme. Quelques-unes ont deux cents pieds de long. Vous avez trois pieds, Henri ; ainsi une baleine est soixante fois plus longue que vous, et vingt fois plus grosse. Un homme pourroit se tenir à l'aise dans ses entrailles. Elle a une grande queue, capable, par sa force, de renverser d'un seul coup un vaisseau ; ce qui rend la pêche très-dangereuse. Voici comment elle se fait.

Cinq à six hommes montent sur une chaloupe ; l'un d'eux se tient sur le bord. Aussi-tôt que la baleine s'élève du fond de la mer pour respirer, il lui lance sur le dos un crochet long d'environ six pieds, et qui tient à une longue corde. La baleine se sentant blessée, plonge aussi-tôt pour se

dérober à d'autres coups. On file la corde de toute sa longueur, et on suit l'animal à la trace de son sang. Le besoin de respirer la fait bientôt remonter, et on lui lance de nouveaux harpons, jusqu'à ce qu'elle meure de ses blessures. Alors elle surnage, et le vaisseau qui suit la chaloupe vient la prendre. Lorsqu'elle est trop grande, on la traîne sur le rivage pour la couper en morceau; mais si elle n'a que cinquante ou soixante pieds de long, on en fait une espece de ceinture au vaisseau; et les matelots, avec des bottes dont la semelle est armée de crampons, de peur de glisser, descendent sur son corps et la dépouillent de sa graisse, dont on remplit des tonneaux. C'est cette graisse qui, étant bouillie, rend l'huile dont on se sert ordinairement pour brûler dans les lampes, pour préparer la laine, les cuirs, et pour une infinité d'autres usages. Les buscs du corset de votre sœur, et les baleines de mon parasol, ne sont que des poils de sa barbe. Ils lui servent à ramasser les plantes marines, les vers et les insectes dont elle se nourrit. Elle mange aussi de petits poissons, tels que les anchois, les merlus, et sur-tout les harengs, dont elle est très-friande. Ses petits, lorsqu'ils finissent de teter, sont de la grosseur d'un taureau.

Outre le danger d'être renversés par la queue de la baleine, ou par l'eau qu'elle lance en colonne par deux trous ouverts sur sa tête, les pêcheurs courent un autre

risque non moins affreux. Comme cette pêche se fait ordinairement dans une mer que la rigueur du climat couvre de glaces, les vaisseaux sont quelquefois brisés par les glaçons, ou s'en trouvent tout-à-coup enveloppés, de manière que l'équipage est réduit à périr de froid.



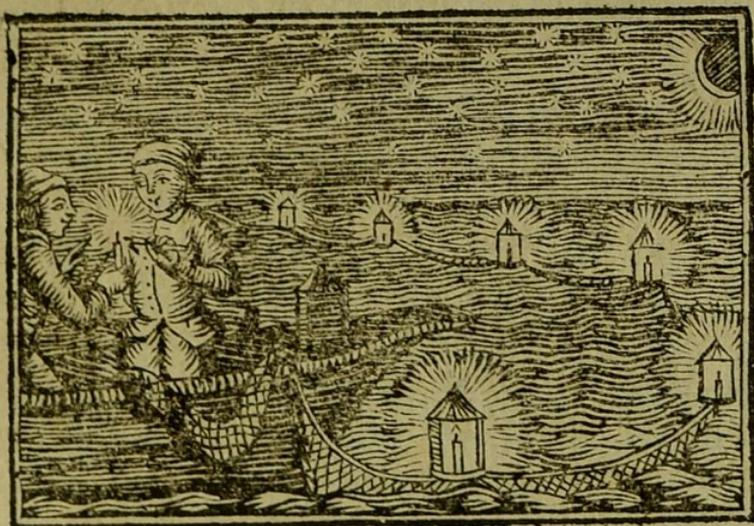
Qu'ils se pressent les uns sur les autres. *Pag. 116.*

LA MORUE.

LA chair de la baleine n'est pas bonne à manger ; celle de la morue, au contraire, est d'un goût délicieux. Elle fait presque la seule nourriture d'une très-grande partie des peuples du nord, qui ne recueillent chez eux que peu de fruits et de bled. Ils en font sécher une partie, qu'ils mangent au lieu de pain, et ils vendent le reste à des marchands qui vont les acheter à vil prix, pour les répandre en différentes contrées.

Mais cette pêche n'est rien en comparaison de celle qui se fait bien loin d'ici, au banc de Terre-Neuve, qu'on appelle le grand banc des morues. Il s'y rend des vaisseaux de tout les coins du monde. Vous pourrez vous former une légère idée de la grande quantité de poissons que l'on y prend, quand vous saurez que la pêche dure trois mois entiers, depuis le commencement de janvier jusqu'à la fin d'avril, que 50,000 hommes au moins y sont employés, et que chacun prend 3 ou 400 morues par jour. Ces animaux sont si voraces, qu'il suffit pour les amorcer d'un morceau d'étoffe rouge, ou d'un hareng de fer-blanc, d'où pend l'hameçon. En jetant dans la mer les entrailles de ceux que l'on a déjà pris, on attire les autres, qui viennent pour les dévorer en si grande foule, qu'ils se pressent les uns sur les autres, au point que leurs nageoires sont au-dessus de l'eau.

La morue verte et la morue sèche, appelées ordinairement merluche, ne sont que le même poisson, diversement préparé. Il suffit de saler la première aussi-tôt qu'on vient de la vider, parce qu'on la mange dans l'année. L'autre doit rester exposée pendant quelques jours au vent du nord, qui est si froid et si pénétrant, qu'il la desseche, et la met ainsi en état d'être conservée plusieurs années de suite, sans se gâter. On en fait des tas plus hauts que des maisons, et l'on en remplit ensuite la cale des vaisseaux qui nous les apportent.



Qu'on peut les attirer par l'éclat des lanternes qu'on allume. *Pag. 118.*

L E H A R E N G .

UNE pêche plus considérable encore est celle des harengs. La multiplication de ces poissons est prodigieuse. Aussi-tôt qu'ils ont déposé leurs œufs sous les glaces du nord, où leurs ennemis ne peuvent pénétrer, ils partent pour aller chercher leur nourriture en d'autres mers. Ils nagent en grandes colonnes, qui s'élargissent ou se rétrécissent au signal qu'ils reçoivent de leurs conducteurs. Ils forment quelquefois une ligne de plus de cent lieues de front, puis ils se séparent par grosses troupes, pour se répandre en divers quartiers ; et enfin après avoir parcouru une grande partie du globe, ils se réunissent, et reviennent par deux co-

lonnes opposées aux lieux d'où ils sont partis.

On est averti de leur passage par les oiseaux de mer qui volent au-dessus de leurs têtes pour les saisir quand ils approchent de la surface de l'eau , et par les baleines et d'autres gros poissons , qui les suivent toujours comme une proie assurée. La pêche commence le lendemain de la Saint-Jean. Elle ne se fait que la nuit , soit parce qu'il est plus facile de les distinguer à la lueur que jettent leurs yeux et leurs écailles , soit parce qu'on peut les attirer par l'éclat des lanternes qu'on allume le long des filets. Ces feux qu'ils prennent pour le jour , servent aussi à les éblouir , et à les empêcher de voir le piège qu'on leur a tendu. Il est impossible de se figurer le nombre que l'on en prend dans vingt jours à peu près que dure cette pêche. Les filets qui ont plus de douze cents pieds de longueur , rompent sous le poids. Il est tel port de la Hollande , d'où il part plus de trois cents barques pour cette expédition , et l'on y compte environ cent mille hommes dont elle occupe les bras.

Les harengs frais se préparent comme la morue , par la salaison. Les harengs saurs , après avoir été exposés pendant six semaines à la fumée , deviennent secs comme vous les voyez. On les met ensuite dans des barils , bien serrés les uns contre les autres , et on les envoie dans presque

toutes les parties du monde , pour servir à la nourriture des pauvres.

Quand je vous ai dit que les différentes especes d'animaux qui vivent dans la mer, étoient tout au moins aussi nombreuses que celles des animaux terrestres , vous n'avez pas attendu que je vous fisse une description particuliere de chacun. Je n'ai voulu vous faire connoître que ceux dont vous pouvez entendre parler tous les jours, ou que vous avez occasion de voir le plus souvent. Je me flatte que lorsque votre intelligence sera un peu plus formée , vous vous empresserez de vous-mêmes de vous instruire davantage ; et je puis vous promettre d'avance que vous y trouverez infiniment de plaisir. Savez-vous pourquoi il y a tant de personnes ignorantes dans le monde ? C'est que l'on a négligé , dans leur enfance , de leur présenter les objets qui étoient à leur portée , et de les accoutumer ainsi à observer de bonne heure les merveilles de la nature. Les pauvres gens ! il faut les plaindre , sans leur faire de reproches , puisqu'ils n'ont pas trouvé de secours pour leur instruction. Mais aujourd'hui que les enfants ont tant de bons livres destinés à leur former l'esprit et le cœur , ne seroit-il pas honteux qu'ils fussent méchants ou mal instruits ? En tout cas , malheur à ceux qui le seront ! puisque les lumieres et les bons principes étant aujourd'hui très-répendus , ils ne pourront pas , comme autrefois , se cacher dans la foule pour se

sauver du mépris. Ils trouveront de toutes parts des yeux éclairés , qui , d'un seul regard , découvriront leurs vices ou leur ignorance ; et ils seront forcés de vivre seuls , abandonnés aux dédains des autres , et au sentiment , peut-être plus cruel encore , de leur propre indignité.

Mais revenons à nos poissons. N'allois-je pas oublier de vous dire qu'ils n'ont point de jambes ? De quel air vous me regardez , Henri ? Pardon , Monsieur , je ne me doutois pas encore à quel observateur je parlois. Permettez-moi cependant de vous apprendre pourquoi ils n'en ont point. C'est parce qu'ils ne sauroient en faire usage , et qu'elles ne feroient que les embarrasser. Comme ils ne sortent point de l'eau , elles leur seroient aussi inutiles pour nager , que des nageoires nous seroient inutiles pour marcher sur la terre.

N'allez pas croire , d'après cela , que tous les poissons aient des nageoires. La nature , qui n'a rien épargné pour nous donner tout ce qui nous est nécessaire , est en même temps assez économe pour ne nous donner rien de superflu. C'est pour cela que les huîtres et les moules , qui passent leur vie attachées à l'endroit où elles ont pris naissance , ne sont pas pourvues d'un instrument qui ne leur serviroit à rien. Je vais vous apprendre quelques particularités sur ces coquillages.

L'HUITRE.



Quelquefois aussi l'huître leur prend à eux-mêmes le bec en se refermant. *Pag. 122.*

L' H U I T R E.

L'HUITRE est un de ces animaux qui paroissent, au premier coup-d'œil, avoir été traités avec un peu de rigueur par la nature, mais qui, sous un autre aspect, attestent le plus hautement la sagesse et la providence divine. Renfermée dans une étroite prison, privée de mouvement et d'industrie, elle n'en trouve pas moins sa subsistance. En entr'ouvrant ses écailles, elle reçoit à chaque instant de la mer les petits insectes, les débris de plantes, et les sucs limoneux dont elle se nourrit. Les flots se chargent de ses œufs, et vont les déposer dans le fond de la mer ou sur les rochers, quelquefois même aux branches des arbres que la marée baigne, en sorte

qu'elles se trouvent tour-à-tour plongées dans l'eau et suspendues dans l'air. On se plaît à servir sur la table ces branches couvertes à la fois d'huîtres et de fleurs.

La chair des huîtres est naturellement blanche. Pour les rendre vertes, on va les pêcher sur les rochers ou au fond des eaux, et on les enferme le long des bords de la mer dans de petites fosses. Au bout de six semaines, la mousse qui se forme dans ces fosses, qui rend l'eau verdâtre comme vous la voyez dans nos mares, impregne les huîtres de cette couleur.

Les écailles, au bout de vingt-quatre heures, commencent à se former sur les huîtres naissantes. Je vous en ai fait observer de presque imperceptibles, attachées à la coquille de leur meres.

Quelques oiseaux de mer aiment les huîtres autant que nous. Ils attendent qu'elles ouvrent leurs écailles pour fondre précipitamment sur elles, et les percer à coups de bec, avant qu'elles aient pu se claquer-murer. Quelquefois aussi l'huître leur prend à eux-mêmes le bec en se refermant.

Le cabre, son ennemi mortel, est plus adroit que l'oiseau. Lorsqu'il voit l'huître s'entr'ouvrir, il jette entre ses coquilles un petit caillou, qui les empêche de se rejoindre; et alors il dévore sa proie sans danger.

Il est une espèce d'huître appelée perlière, qui produit les perles que vous voyez aux colliers des femmes, et la nacre dont on fait des jetons, des navettes et des man-

ches de couteaux. Les perles se trouvent soit dans le corps de l'animal, soit attachées à l'intérieur de ses écailles ; ces mêmes écailles forment la nacre. Des hommes accoutumés dès l'enfance à plonger, vont les chercher au fond de l'eau, quelquefois à cent pieds de profondeur. Ils en remplissent des sacs, et viennent les décharger sur le rivage. On attend que l'huître s'ouvre d'elle-même, ce qui arrive au bout de deux ou trois jours, et alors on lui arrache ses trésors, auxquels notre folie met un assez grand prix pour exposer de malheureux plongeurs à être dévorés par des poissons voraces, à se briser contre les rochers, ou à être étouffés par les eaux.

On est parvenu à imiter les perles naturelles par des perles fausses, au point d'en rendre la différence très-peu sensible. Il est un petit poisson appelé ablette, dont les écailles sont très-brillantes. On rassemble ces écailles dans l'eau, et on les frotte pour en détacher une matière visqueuse dont elles sont couvertes. Cette matière se précipite en liqueur argentée au fond du vase. On la recueille avec soin, et on y mêle un peu de colle de poisson, qui lui donne plus de consistance. Ensuite on a des grains de verre fin, creux et très-minces, où l'on fait entrer une goutte de cette liqueur. On roule les grains avec adresse pour que la matière s'y répande par-tout également, et y forme une couche bien unie. Lorsqu'elle est sèche, on fait couler de la cire fondue

dans le verre , pour donner à la perle de la solidité , du poids et de la blancheur.

Les perles fausses ont l'avantage d'être plus égales entr'elles que les perles véritables , et d'avoir la grosseur qu'on veut leur donner. Si elles n'ont pas tout-à-fait le même éclat , du moins elles sont infiniment moins coûteuses ; elles réussissent aussi-bien dans la parure , et n'inspirent jamais à celle qui les porte, la crainte de les avoir achetées au prix de la vie d'un de ses semblables. N'est-il pas déjà assez cruel de compromettre l'existence de ses freres pour se procurer les douceurs de la vie , sans la risquer encore pour les plus méprisables jouissances de la vanité ? Quelle petitesse d'esprit, de s'estimer davantage pour de beaux habits et des bijoux ! Ces insensés devroient considérer un moment , que l'or , l'argent et les pierreries dont ils sont chargés , étoient ensevelis dans les entrailles de la terre , et qu'ils n'ont pas même le mérite de les avoir travaillés ; que leurs soiries ne sont que les dépouilles d'un petit ver rampant qui les a portées avant eux ; que sans l'industrie de ces honnêtes ouvriers qu'ils méprisent , ils n'auroient su en tirer aucun parti. Eh ! que deviendroient les riches sans les pauvres ? Seroient-ils en état de faire leur chaussure , de bâtir leurs maisons , de labourer leurs terres , de tondre leurs troupeaux , et de faire une infinité d'autres choses devenues nécessaires dans l'état où se trouve aujourd'hui la société ? Qu'ils se

parent , s'ils veulent , avec un peu plus d'éclat , pour encourager l'industrie et soutenir les manufactures ; mais qu'ils apprennent en même temps à se conduire avec douceur et bienveillance , envers ceux dont les mains sont employées à leur service. Qu'ils se souviennent que le moindre artisan, s'il remplit les devoirs de sa condition, est un membre de l'état plus utile qu'eux-mêmes , à moins qu'ils ne se distinguent autant par leur modestie et leur générosité , que par leur rang et par leurs richesses.

De leur côté , les pauvres ne doivent jamais oublier les égards dont ils sont tenus envers leurs supérieurs , mais les traiter avec respect et fidélité , et sur-tout ne point leur porter une jalouse envie. S'ils sont économes , sobres et laborieux , ils peuvent , dans quelque métier qu'ils exercent , être aussi heureux que les riches , par la jouissance d'une santé robuste , le repos de l'esprit et le calme de la conscience , sans être exposés aux inquiétudes et aux agitations qui tourmentent presque toujours dans une situation plus élevée.

Ces réflexions nous ont un peu écartés de l'objet de notre entretien ; mais je vous les ai présentées comme elles devroient se présenter souvent à notre esprit , afin de nous former une philosophie aussi douce pour nous-mêmes , que favorable pour nos freres. Tout le bonheur sur la terre consiste en deux choses bien simples , et qui devroient être bien aisées , *aimer et se faire aimer.*

L A M O U L E .

IL est aussi des moules dans lesquelles on trouve de la nacre et des perles. D'autres ont des coquilles de la plus grande beauté, qui réunissent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Quelques-unes sont si grosses, qu'elles pesent jusqu'à une demi-livre sans leurs coquilles.

La moule, comme l'huître, demeure immobile sur le rocher où elle a pris naissance. Pour empêcher que les vents ou les flots n'emportent sa maison, elle alonge hors de la coquille une espee de bras dont elle est armée, et tend autour d'elle une multitude de petits filets, qui, l'assujettissant de tous les côtés, sont comme autant de cables qui la retiennent à l'ancre.

L'ennemi particulier de la moule est un petit coquillage qui s'attache sur sa coquille supérieure, la perce d'un petit trou fort rond, et passant une trompe aiguë par cette ouverture, suce la chair jusqu'au dernier morceau.

L E N A U T I L E .

APRES vous avoir parlé de navigation et de coquillages, la peinture d'un poisson qui navigue dans sa coquille doit sûrement vous

intéresser. Ce poisson est le nautile. On prétend que c'est de lui que les hommes ont appris à naviguer ; au moins la forme de sa coquille approche de celle d'un vaisseau , et l'animal semble se conduire sur les ondes, comme un pilote conduiroit son navire.

Quand le nautile veut s'élever du fond de la mer, il retourne sa coquille s'en-dessus-dessous ; et à la faveur de certaines parties de son corps qu'il gonfle ou qu'il resserre à volonté, il traverse toute la masse des eaux. En approchant de leur surface, il retourne adroitement son petit navire, dont il vide l'eau, à l'exception de ce qu'il lui en faut pour le lester, et pour marcher avec autant de sûreté que de vitesse. Alors il élève deux especes de bras, et étend, comme une voile, la membrane mince et légère qui les unit. Il allonge et plonge dans la mer deux autres membres qui lui tiennent lieu d'avirons. Un autre lui sert de gouvernail, et il se met à voguer habilement, soumettant les vents et les flots à son adresse. A l'approche d'un ennemi, ou dans les tempêtes, il baisse sa voile, retire son gouvernail et ses rames, et penchant sa coquille, il la remplit d'eau pour se précipiter plus aisément sous les ondes.

Le nautile est un navigateur perpétuel, qui est à la fois le pilote et le navire. On voit quelquefois dans les temps calmes, de petites flottés de cette espece sur la surface de la mer.



L A T O R T U E .

JE vais maintenant vous parler de la tortue, dont le nom vous est assez connu par les fables de notre bon ami la Fontaine, où elle remplit souvent un personnage.

On en compte de trois especes, de mer, d'eau douce et de terre.

Les tortues de mer sont les plus grandes. Il en est de si énormes, qu'on a vu quatorze hommes à la fois monter sur une écaille. Cette écaille peut former toute seule une barque et une maison. Lorsqu'on s'en est servi pendant le jour pour naviguer le long des côtes de la mer, on la porte le soir sur le rivage, et la voilà qui, soutenue par les rames qui l'ont fait voguer, devient une petite cabane, où l'on trouve un abri contre la pluie et les injures de l'air.

Les tortues de mer prennent leur nourriture dans des especes de prairies qui sont au fond des eaux, le long de plusieurs isles de l'Amérique. Les voyageurs rapportent que dans un temps calme, on découvre sous les ondes ce beau tapis vert, et les tortues qui s'y promènent. Quand elles ont fini leurs repas, elles s'élevent sur la surface des flots, toujours prêtes à s'enfoncer bien vite à l'approche de l'oiseau de proie ou des pêcheurs qui les guettent. Quelquefois cependant la grande chaleur du jour les surprend et les assoupit. On profite alors de leur sommeil pour les harponner de la même maniere que les baleines, ou pour les prendre vivantes, ainsi que je vais vous le raconter.

Un plongeur vigoureux se place sur le devant d'une chaloupe. Parvenu à une petite distance de la tortue flottante, il plonge doucement, de peur de la réveiller, et va remonter fort près d'elle. Alors, saisissant tout-à-coup l'écaille vers la queue, il s'appuie sur le derriere de l'animal, et fait enfoncer cette partie dans l'eau. La pauvre tortue n'a pas l'esprit de réfléchir qu'en plongeant elle se débarrasseroit de son ennemi. Vous avez lu l'histoire de l'âne de la fable, qui, après avoir fait tant de façons pour entrer dans le bateau quand on le tiroit par son licou, s'y précipita brusquement lorsqu'on s'avisa de le tirer en arriere par la queue; eh bien, la tortue n'y met pas plus de finesse. Dès qu'elle se

sent tirer vers le fond de l'eau, elle s'efforce de se soutenir au-dessus, en agitant ses pattes par derriere. Ce mouvement, en effet, l'y soutient, elle et le plongeur; mais pendant ce débat, les autres pêcheurs arrivent, la renversent adroitement sur le dos; et comme dans cette situation elle ne peut plus s'enfoncer, ils la poussent de leurs mains jusqu'à la chaloupe. On prétend qu'elle jette alors de profonds soupirs, et verse des larmes abondantes.

On prend aussi les tortues de mer sur la terre. La chasse la plus considérable se fait dans l'isle de l'Ascension. Elle est encore inhabitée, parce qu'on n'y a pu découvrir aucune source d'eau douce; mais la quantité de tortues qu'on y trouve, engage la plupart des vaisseaux à s'y arrêter, à dessein d'en faire leur provision pour les matelots attaqués du scorbut, qui est une maladie que l'on prend ordinairement sur la mer. Cette isle, pour vous le dire en passant, est une espece de bureau de poste, parce que les marins, en s'éloignant du rivage, y laissent un billet dans une bouteille bien fermée, pour donner de leurs nouvelles à ceux qui viennent après eux en reprendre à leur retour.

La pente unie et facile du sable dont elle est bordée, est très-favorable pour les tortues, qui viennent, dit-on, de plus de cent lieues pour y faire leur ponte. Vous voyez encore par-là combien la tortue de mer est différente, à cet égard, de la tortue

de terre, dont la lenteur a passé en proverbe. Celle-ci emploieroit toute sa vie à faire ce voyage. Les autres, graces à leur talent de nager, le font en peu de temps. Elles descendent sur la plage, et remontent un peu au-dessus de l'endroit où les flots peuvent atteindre. Alors, avec leurs pattes, elles creusent un trou plus profond, où elles déposent leurs œufs; puis elles les recouvrent légèrement de sable, afin que la chaleur du soleil les échauffe, et fasse éclore les petits.

Ces œufs sont d'une forme ronde, et de la grosseur d'une bille de billard. Ils ont du blanc et du jaune comme les œufs de poule, mais ils ne sont pas si bons à manger. L'enveloppe en est molasse, et ils paroissent au toucher comme un œuf de poule durci, qu'on a dépouillé de sa coque.

Vingt-cinq jours environ après la ponte, on voit de tous côtés percer de dessous le sable de petites tortues déjà formées et couvertes de leurs écailles, qui, sans être guidées par leurs meres, seules et par le pur mouvement de leur instinct, s'acheminent tout doucement vers la mer. Malheureusement pour elles, la force des vagues les repousse, et les oiseaux de proie en enlèvent la plupart, avant qu'elles aient acquis assez de vigueur pour manoeuvrer contre les flots, et gagner le fond de la mer comme un refuge pour leur faiblesse. Aussi, de deux cent soixante œufs ou environ, que pond chaque tortue,

à peine en voit-on réchapper une douzaine.

Comme les tortues attendent ordinairement les ténèbres, afin de dérober à la vue des oiseaux le dépôt où elles cachent l'espérance de leur famille, les marins attendent aussi ce moment pour faire leur coup. Dès la fin du jour ils abordent sur la côte, et se tiennent sans bruit en embuscade, guettant leur proie d'un œil attentif. Aussi-tôt que les tortues ont quitté la mer, et en sont assez éloignées pour qu'ils puissent leur couper le retour, ils marchent à elles, et les renversent sur le dos les unes après les autres. Cette opération doit se faire avec autant de prudence que d'agilité, de peur que la tortue, en se débattant avec ses pattes, ne leur fasse voler du sable dans les yeux. Dans cette posture incommode, qui la prive de tout moyen de défense, elle ne songe qu'à faire rentrer ses pattes et sa tête sous son écaille, laissant de cette manière la plus grande facilité pour la transporter à bord du vaisseau. Quelquefois on la mange sur le rivage même. Après l'avoir tuée avec précaution, crainte d'endommager ses œufs, on l'assaisonne avec du poivre, du sel, du girofle et du citron, et son écaille sert de casserole pour la faire cuire.

La chair de tortue salée est d'une aussi grande ressource dans l'Amérique, que la morue en Europe. On en tire aussi de l'huile. Une grosse tortue en fournit plus

de trente bouteilles. La chair des plus petites pese cent cinquante livres ; les tortues ordinaires en donnent deux cents. On en prit une , il y a plusieurs années , sur les côtes de France , d'environ six pieds de long , qui pesoit entre huit et neuf cents livres. Deux ans après on en prit une autre longue de cinq pieds , et du poids de près de huit cents livres. Le foie seul se trouva suffisant pour fournir abondamment à dîner à plus de cent personnes. Sa graisse , que l'on fit fondre , prit la consistance du beurre , et fut trouvée d'un fort bon goût.

La croissance des tortues de mer est très-rapide. Un de ces animaux , qu'on avoit mis très-jeune dans un petit baquet , s'y trouva trop à l'étroit au bout de quelques jours. On la mit dans une moitié de barrique ordinaire , et l'on se vit bientôt obligé de lui donner un grand muid pour logement. Le vaisseau qui la portoit ayant fait naufrage sur les côtes de France , la tortue se sauva dans la mer. Comme il n'en vient point ordinairement dans ces climats , on a soupçonné que celle-ci est l'une des deux dont il étoit question tout-à-l'heure , qui fut prise quatorze ans après , pesant près de huit cents livres. Elle n'en pesoit que vingt-cinq lorsqu'on l'embarqua.

La force de ces animaux est extrême. On en voit qui portent cinq à six hommes assis sur leur dos. Leur vie est aussi très-dure et

très-longue ; elle s'étend quelquefois au-delà de quatre-vingts ans.

Les tortues d'eau douce ressemblent beaucoup à celles de la mer. Aux approches de l'hiver elles viennent à terre, s'y creusent des trous, et y passent toute la saison, sans manger, dans un état d'engourdissement. On les voit même dans l'été passer plusieurs jours sans prendre de nourriture. Elles détruisent beaucoup de poisson dans les étangs.

La tortue de terre se trouve sur les montagnes, dans les forêts, dans les champs et dans les jardins. Elle vit d'herbes, de fruits, de vers, de limaçons et d'autres insectes. Celles que l'on garde dans les maisons pour en faire des remèdes, peuvent se nourrir avec du son et de la farine.

L'écaille de toutes les espèces de tortues sert à faire des tabatières, des étuis, des manches de couteaux, de rasoirs, de lancettes, et une infinité de jolis bijoux.





Des plongeurs vont chercher des coquilles au fond des eaux. *Pag. 139.*

LES COQUILLAGES.

OUTRE les poissons dont je viens de vous entretenir, je pourrois vous en nommer plusieurs encore, dont la seule peinture ne vous intéresseroit pas moins vivement. Les uns sont armés d'une épée ou d'une scie, les autres hérissés de pointes ou d'épines, etc. L'objet pour lequel la nature leur a donné ces armes, l'usage qu'ils en savent faire, les besoins qu'ils éprouvent pour leur subsistance, les moyens qu'ils emploient pour y pourvoir, les différents degrés de leur instinct et de leur industrie, tout en eux, et dans tous les autres, est bien digne de votre curiosité. Ne sentez-vous pas déjà le plaisir que vous goûterez un jour en cherchant à pénétrer

les merveilles étalées de tous côtés à vos regards ? Que diriez-vous de celui qui, venant d'hériter d'un superbe palais, iroit se renfermer stupidement dans l'alcove la plus enfoncée, sans chercher à connoître les ameublements précieux dont il est environné ? Tel, et plus stupide mille fois, seroit l'homme, héritier de Dieu sur la terre, qui végéteroit entouré de prodiges vivants, qui sollicitent sans cesse sa curiosité, sans qu'un noble désir le portât jamais à la satisfaire. Les devoirs que son état, quel qu'il soit, l'obligent de rendre à la société, ne sont point un obstacle à son instruction. Combien d'heures perdues dans des amusements frivoles, qu'il pourroit consacrer à acquérir des connoissances utiles, sources inépuisables des plaisirs les plus flatteurs ! L'homme instruit n'éprouve jamais dans sa vie un seul moment de solitude ou d'ennui. Dans la profondeur des déserts il trouve une société nombreuse qu'il interroge, et dont il sait entendre la voix. Un brin d'herbe, un insecte suffisent pour réveiller en lui une foule d'idées, et pour lui faire parcourir dans un instant le cercle immense de la création. La juste valeur dont il s'accoutume à priser les choses humaines, l'étendue et la dignité que ses réflexions donnent à son esprit, le tiennent aussi loin de l'orgueil que de la bassesse, et ses lumières peuvent élever sa fortune, sans en dégrader l'ouvrage par de vils moyens.

Vous n'êtes pas encore en état, mon cher Henri, de sentir toute la vérité de ce que je viens de vous dire ; mais il me sembloit voir vos parents auprès de vous, et c'est à eux que je m'adessois pour leur inspirer le désir de travailler à votre bonheur, en vous faisant acquérir les connoissances qui le procurent. Je crois aussi lire dans vos yeux que tout ce que vous avez pu saisir de ce tableau, vient d'allumer votre imagination, et que vous brûlez d'impatience de vous instruire. Mettons à profit des dispositions si favorables, et reprenons le ton familier de nos entretiens.

Vous avez vu des bouquets formés de coquilles, dont les nuances représentoient celles des plus belles fleurs. Vous avez admiré les jolis compartiments qu'on en faisoit sur nos surtout de desserts, l'effet agréable qu'elles produisent sur le bord des bassins, dans la décoration des grottes et des cascades ; mais ce ne sont encore là que des coquillages uniformes et communs, tels que la mer les jette en profusion sur ses rivages. C'est dans les cabinets des curieux que vous pourrez en observer d'un choix rare et d'une variété presque infinie. C'est là que vous passerez des journées entières à vous extasier sur l'élégance et la singularité de leurs formes, l'éclat et la diversité de leurs couleurs.

Chacune de ces coquilles renfermoit au-

trefois un poisson qui vivoit au fond de la mer, retiré dans son palais immobile, ou qui l'emportoit avec lui en nageant, par une manœuvre admirable, telle que je vous l'ai peinte tout-à-l'heure dans l'histoire du nautile.

Une autre histoire non moins intéressante pour vous, est celle d'une espece d'écrevisse qu'on nomme bernard l'hermite, ou le soldat.

Bernard l'hermite est couvert d'écailles dans tout son corps, excepté sur l'extrémité du dos. Pour mettre cette partie à l'abri de ce qui pourroit la blesser, il va, dès sa naissance, chercher une coquille vide dans laquelle il s'établit, jusqu'à ce qu'en grandissant il ait besoin d'un logement plus vaste.

Lorsque le moment est venu, sans quitter sa premiere coquille, il va sur le rivage en chercher une autre; dès qu'il l'a trouvée, il sort de l'ancienne pour essayer la nouvelle.

S'il ne la juge pas bien proportionnée à sa taille, il va plus loin, mesurant toutes celles qu'il rencontre, jusqu'à ce qu'il en ait une qui lui convienne. Aussi-tôt il s'y glisse avec une extrême précipitation, et, dans sa joie, il fait deux ou trois caracoles sur le sable. Il a toujours soin de choisir un hermitage assez spacieux pour pouvoir se tapir dans le fond, de maniere à le faire croire inhabité; ce qu'il pratique au moindre bruit qui se fait entendre. Si par hasard un de ses camarades

se trouve dépouillé en même temps que lui, pour entrer dans la même coquille, il se livre aussi-tôt entr'eux un combat, et le plus foible abandonne la coquille au vainqueur.

C'est apparemment pour ces combats, que bernard l'hermite a obtenu le surnom de soldat, ou peut-être aussi parce qu'il a l'air d'une sentinelle dans sa guérite.

L'histoire des coquillages forme une branche très-curieuse de la connoissance de la nature. On aime à voir comment, pour nous donner dans tous ses ouvrages une idée de sa grandeur et de sa richesse, elle a revêtu un vil poisson de sa livrée la plus brillante.

Des plongeurs vont chercher les coquilles au fond des eaux. La mer, dans les tempêtes qui la bouleversent de toute sa profondeur, en jette aussi quelquefois sur ses bords.

PLANTES MARINES.

LES plantes marines ne sont pas, à beaucoup près, aussi variées que celles de la terre. Je me contenterai de vous dire quelques mots des algues et des fucus.

Les feuilles de l'algue commune sont d'environ deux ou trois lignes de longueur, molles, d'un ver sombre, et semblables

à des courroies. On en trouve une espece dans les mers du nord, dont les feuilles sont jaunâtres. Lorsque cette plante est exposée au soleil, il transpire de ses feuilles de petits grumeaux d'un sel doux et de bon goût, dont on en fait usage en guise de sucre.

Les fucus sont la plupart ramifiés en arbrisseaux. Il s'éleve sur leurs feuilles de petites vessies remplies d'air comme des ballons, qui tiennent la plante debout dans l'eau, ou l'y font flotter. Il en est quelques especes d'une jolie couleur de rose, de vert et de citron; on les fait bien tremper dans de l'eau douce en sortant de la mer, puis on les fait sécher entre deux papiers, ou sur un carton que l'on couvre d'un verre; ce qui produit des tableaux fort agréables.

L E C O R A I L .

Vous avez pris souvent, mes amis, pour des arbrisseaux ou des plantes, ces productions marines que vous aviez tant de plaisir à considérer dans le cabinet de votre papa. Des personnes qui, soit dit sans vous offenser, étoient incomparablement plus habiles que vous, ont toujours vécu dans la même erreur, qui s'est perpétuée pendant plusieurs siècles; ce qui vous prouve avec quelle attention

il faut étudier la nature pour découvrir ses secrets.

Je vais d'abord vous parler du corail, qui a dû vous frapper le plus vivement, et qui vous servira à mieux comprendre ce qui concerne les autres.

Le corail, dont la teinte est ordinairement rouge, et quelquefois blanche, ou mélangée de ces deux couleurs, a la figure d'un arbrisseau. Sa plus grande hauteur est d'un pied ou un peu plus. Sa tige, à-peu-près de la grosseur de mon pouce, est couverte d'une espece d'écorce, et porte des branches dépouillées de feuilles, mais qui semblent présenter des graines et des fleurs. Voilà des apparences bien séduisantes pour le croire un petit arbre, n'est-ce pas? Cependant, ce n'est que l'ouvrage de petits vers appelés polypes. Je vais vous dire comment ces ingénieux architectes en forment l'édifice pour leur habitation.

Aussi-tôt que les œufs de polypes, assemblés en pelotons sous quelque rocher, sont éclos, ces animaux commencent à se bâtir en rond, et l'une contre l'autre, de petites cellules qu'ils forment à la maniere des limaçons, et de coquillages, d'une substance qui s'échappe de leur corps. A mesure que cette substance devient plus abondante, et s'épaissit au point de remplir le fond des tuyaux qu'ils habitent, ils sont forcés de monter un peu plus haut, et d'en former d'autres au-dessus dans la même direc-

tion. Ceux-ci se remplissent de la même manière par où le corail acquiert sa dureté ; et comme , dans l'intervalle , la famille se multiplie , les nouveaux nés forment d'un côté et d'autre des colonies , d'où proviennent les branches qui se ramifient à leur tour.

Les fleurs qu'on avoit cru remarquer sur les branches , ne sont que les bras de ces polypes , qu'ils étendent en forme de griffes , pour saisir les débris d'insectes dont ils se nourrissent , et les graines prétendues ne sont que leurs œufs. C'est de la même manière , mais avec quelque variété , suivant les différentes especes de polypes , que se forment les corallines , les litophytes , les éponges , les madrepores , et d'autres polypiers qui se trouvent en certains endroits dans une si grande abondance , que le fond de la mer ressemble à une épaisse forêt.

Vous vous félicitez sans doute , mes amis , de tout ce qu'il vous reste d'intéressant à apprendre dans l'étude de la nature. Je ne vous en ai présenté qu'un petit tableau , seulement pour vous montrer la perspective de ce qu'elle doit offrir un jour à vos regards , si vous savez les accoutumer de bonne heure à l'observation qu'elle exige pour pénétrer ses mystères. Je ne connois rien de plus satisfaisant et de plus récréatif. Quand nous serons de retour à Paris , je vous menerai de temps en temps au cabinet du roi , pour vous y faire remarquer peu-

à-peu tous les objets curieux qu'il renferme. Nous y emploierons nos heures de récréation, afin de ne pas déranger l'ordre de vos études. Je me flatte que vous me remercirez de vous avoir fait connoître ces nouveaux plaisirs, et qu'ils vous paroîtront bien préférables aux amusements ordinaires de votre âge.

Nous avons jusqu'ici promené nos regards sur la terre, pour nous former une première idée de ses habitants et de ses productions. Nous venons de les plonger avec le même dessein jusque dans les profondeurs de la mer. Dans notre premier entretien, nous les éleverons vers les cieux, pour étudier les mouvements des astres qui roulent dans leur immense étendue.

Fin de la seconde Partie.



Il n'est pas que vous n'ayez vu un de ces animaux que les petits Savoyards , etc. *Pag. 152.*

L E S O L E I L .

REPOSONS-NOUS ici , mes amis. Nous voici parvenus sur le sommet le plus élevé de la colline. Venez vous asseoir près de moi , et jouissons ensemble de la fraîcheur de cette belle soirée. Quelle charmante perspective s'offre à nos regards ! Comme ce vaste paysage réunit l'agrément et la richesse dans le mélange de ces vertes prairies , où l'œil s'égaré avec tant de plaisir ; de ces petits ruisseaux qui semblent se jouer en les baignant de leurs eaux fécondes ; de ces champs couverts de moissons dorées , et de cette forêt , dont les robustes enfants vont se transformer en vaisseaux pour aller nous chercher mille trésors précieux aux bornes de la terre !

Au-dessus

Au-dessus de cette scene admirable , contemplez le soleil , qui du seul éclat de sa couronne , remplit l'immensité de son empire. Toute cette magnificence est son ouvrage. Après avoir rendu , par la chaleur de ses rayons , la vie à la nature , il en fait briller les traits rajeunis de la splendeur de sa lumiere , et jette sur les plis de sa robe verdoyante les plus vives couleurs.

Occupons-nous un moment de ce qu'il est , et des bienfaits qu'il répand sur la terre , avant de rechercher la place qu'il occupe , et de parcourir les espaces immenses où s'étend sa domination.

Le soleil est un globe de feu qui , tournant sur lui-même d'une rapidité prodigieuse , darde sans cesse et de tous les côtés , en lignes droites , des rayons formés de sa substance , et destinés à porter avec une vîtesse inconcevable , jusqu'au bout de l'univers , la lumiere qui l'éclaire , la chaleur qui l'anime , et les couleurs qui l'embellissent.

C'est un globe , puisque dans toutes ses parties il se montre à nos yeux sous une forme circulaire , et qu'avec un bon télescope on découvre sa convexité. Il est de feu , puisque ses rayons rassemblés par des miroirs concaves ou des verres convexes , brûlent , consomment et fondent les corps les plus solides , ou même les convertissent en cendres ou en verre.

Il tourne sur lui-même , puisque l'on observe sur son disque des taches qui ,

se montrant sur un de ses bords , semblent passer à travers toute sa largeur sur le bord opposé , se dérobent pendant quelques jours , et reparoissent ensuite au premier point d'où elles sont parties. Ces taches peuvent aisément se découvrir avec une bonne lunette ; leur nombre va quelquefois jusqu'à cinquante , et il en est que l'on a vu dix-sept cent fois plus grandes que la terre entière. Soit qu'on les considère comme des écumes formées par l'action d'un feu violent , soit plutôt comme des éminences solides du corps du soleil , que les flots de matière enflammée qui le baignent laissent quelquefois à découvert dans leur agitation ; ces taches , unies à sa masse , ne laissent pas douter , par leur cours régulier , qu'il ne tourne avec elles sur lui-même ; et cette rotation , qui se fait en vingt-cinq jours et demi , quoique plus lente que celle de la terre , qui n'y emploie qu'un jour , doit être d'une rapidité prodigieuse pour un globe quatorze cent mille fois plus gros que le nôtre.

Le soleil darde ses rayons sans cesse de tous côtés , et même de tous les points de sa surface ; car il n'est pas un seul instant où sa lumière ne se répande sur toutes les parties de l'univers tournées vers lui , et pas un seul point qu'il éclaire , d'où on ne le voie tout entier.

Ses rayons sont dirigés en lignes droites , et non par des ondulations semblables à celles que le mouvement excite dans l'air et

dans l'eau ; car autrement on le verroit lorsqu'il seroit caché derriere une montagne, et même lorsqu'il seroit de l'autre côté de la terre, c'est-à-dire, pendant la nuit, puisque sa lumiere étant répandue par ondes comme le son, l'impression en viendroit toujours à nos yeux. La lune, par la même raison, ne pourroit jamais l'éclipser. J'en ai une autre preuve plus à votre portée. Lorsque j'ai fait votre portrait à la Silhouete, c'est que votre tête jetoit sur la muraille une ombre exactement de la même forme qu'elle-même ; ce qui prouve clairement que les rayons croisoient en lignes droites toutes les extrémités de votre profil. On peut enfin s'en convaincre d'une autre maniere, en fermant les volets d'une chambre, et en y pratiquant un petit trou : les rayons qui passent par cette ouverture, ne se répandent point en ondes dans la chambre, mais la traversent en lignes droites, sans éclairer autre chose que les objets qu'ils rencontrent dans cette direction.

Les rayons du soleil sont formés de sa propre substance. Ce sont des flots de sa matiere enflammée qu'il lance de tous côtés. A la distance où il est de nous, comment ses rayons pourroient-ils nous échauffer, s'ils ne partoient d'une source brûlante, en conservant dans le trajet leur chaleur par la vitesse de leur mouvement ? Vous branlez la tête, Henri ; vous pensez sans doute que le soleil devoit être dès long-temps épuisé. Votre arrosoir, dites-vous, n'est

pas une minute à se vider de l'eau qu'il contient. Je veux renchérir encore sur votre objection. L'arrosoir ne verse de l'eau que d'un côté, et le soleil répand de toutes parts sa lumière. Il la fait jaillir jusqu'à des lieux un million de fois peut-être plus éloignés de lui que nous ne le sommes, puisque certaines étoiles qui sont à cette distance, envoient leur lumière jusqu'à nos yeux. Il ne paroît pas cependant que ni le soleil, ni les étoiles aient souffert, depuis tant de siècles, quelque diminution de leur éclat. Vous voyez que je n'ai pas affoibli votre difficulté. Ecoutez maintenant ma réponse.

Il est d'abord nécessaire de vous donner une idée de la petitesse prodigieuse des parties dont les rayons de lumière sont composés. Au moyen d'un microscope, je vous ai fait voir dans une goutte d'eau de mare, pas plus grosse qu'une lentille, des milliers de petits insectes vivants. Ces insectes ont des yeux, des membres, du sang, ou une autre liqueur qui circule dans leur corps pour les animer. Il vous est aisé, ou plutôt il vous est impossible de vous figurer combien chaque goutte de ce sang ou de cette liqueur doit être menue. On prouve par le calcul, qu'elle est moins grande par rapport à un grain de sable d'une ligne, que ce grain de sable n'est au globe de la terre. Eh bien, cette petitesse n'est rien encore en comparaison de celle des parties de la lumière, ainsi que vous allez en convenir. Je vous ai dit tout à l'heure que nous ne voyons le

soleil entier, que parce que de tous les points de sa surface, il part des rayons qui viennent peindre son image au fond de nos yeux. Il n'est pas douteux que ces insectes ne voient le soleil pendant le jour; peut-être voient-ils pendant la nuit les étoiles. Or, ils ne peuvent les voir que, de tous les points de toute la surface des étoiles et du soleil, il ne soit parti des rayons pour en porter jusqu'au fond de leurs yeux l'image entière. Le soleil est plus de quatorze cent mille fois plus grand que la terre; chacune des étoiles est aussi grande que le soleil. Voilà donc des corps d'une masse si incompréhensible, qui, de tous les points de leur étendue, envoient des flots de lumière dans l'œil d'un petit insecte, confondu avec des milliers de ses semblables dans une goutte d'eau, à peine sensible à nos regards.

Vous refuserez peut-être de croire qu'un si petit animal puisse porter sa vue jusqu'aux étoiles. Je ne vous chicanerai point là-dessus, quoique je puisse vous citer un très-beau vers de M. de Bonneville, qui dit, en parlant de la puissance de Dieu :

Et sur l'œil de l'insecte il a peint l'univers.

Mais si l'insecte ne jouit pas de ce vaste spectacle, nous en jouissons nous autres. Notre œil peut, dans une seconde, parcourir toute l'étendue des cieux. Il aura vu non-seulement toutes les étoiles, mais encore toutes les parties de l'espace qui les sépare; ce qui multiplie bien davantage

la quantité des rayons qui seront venus successivement aboutir à nos yeux ; et cette nouvelle expérience est une preuve plus forte encore de l'infinie petitesse des parties de la lumière, puisqu'un si grand nombre de rayons se sont combattus et effacés les uns les autres dans notre œil, sans lui causer la plus légère impression de douleur, malgré la vitesse inconcevable dont ils viennent la frapper.

Il vous est arrivé fort souvent de voir dans la campagne la lumière d'une chandelle qui brûloit à une lieue au moins de vous. En traçant un cercle autour de cette chandelle, à la distance où vous en étiez, il est clair que de tous les points de ce cercle on auroit pu la voir, et, à plus forte raison, de tous les points de l'étendue qu'il renferme. Tous les points de cet espace, jusques à une distance pareille en-dessus et en-dessous, si le flambeau étoit suspendu dans les airs, seroient donc remplis de parties de lumières émanées de la flamme de la chandelle. Elle ne consume pas, dans la durée d'un clin-d'œil, un globule de suif gros comme la tête d'une épingle. Ce petit globule de suif a donc fourni à la lumière une matière capable de remplir, par sa division, un globe de deux lieues de diamètre. Aussi le calcul peut-il démontrer qu'un pouce de bougie, après avoir été converti en lumière, a donné un nombre de parties plusieurs millions de fois plus grand que celui des sables que pourroit

contenir la terre entière, en supposant qu'il tienne cent parties de sable dans la largeur d'un pouce. Que seroit-ce donc d'un pouce de matière lumineuse infiniment plus pure, et par-là susceptible d'une plus grande division? Enfin, si un grain de musc exhale sans cesse, et de tous côtés, des particules de sa substance, s'il les exhale pendant vingt-cinq ans sans rien perdre sensiblement de son volume; si un boulet de fer d'un pied de diamètre, rougi à un grand feu, laisse échapper des flots de particules enflammées et lumineuses, sans que cette effusion lui fasse perdre l'équilibre dans la plus juste balance, vous concevrez plus aisément que le soleil puisse répandre des torrents de lumière sans paroître s'affoiblir, et qu'une petite partie de sa masse lui suffise pour remplir pendant des siècles, de sa lumière et de sa chaleur, toutes les planètes et les espaces qui lui sont soumis.

Quant à la vitesse inconcevable de ses rayons, il est prouvé qu'ils n'emploient qu'environ huit minutes pour venir de lui jusqu'à nous. Lorsque vous serez un peu plus avancé dans l'étude des cieux, je vous dirai par quelle observation on a fait d'abord cette découverte, et comment une expérience ingénieuse l'a confirmée. Il me suffit à présent de vous garantir que ce point est de nature à ne pas être plus contesté que l'existence même de la lumière.

Tout ce qui regarde les couleurs demanderoit trop de détails pour vous être

expliqué dans le cours de cet entretien ; nous y reviendrons dans un autre moment.

Il ne me reste donc plus qu'à vous parler de la chaleur que nous devons au soleil. C'est le plus grand et le plus sensible de ses bienfaits , puisqu'il produit le mouvement et la vie dans tout ce qui respire. Je me borne à présent à vous en montrer les effets dans la végétation.

Vous vous souvenez de l'état de langueur où gémissoit la nature pendant la triste saison de l'hiver. La terre étant saisie d'un profond engourdissement , les fleurs n'osoient paroître sur son sein , et les arbres étoient dépouillés de tout leur feuillage. La seve qui les anime en circulant , comme je vous l'ai fait voir , dans leurs troncs , leurs branches et leurs rameaux , n'avoit plus qu'un mouvement paresseux et de défaillance , qui suffisoit à peine à leur conserver un reste de vie presque insensible et tout voisin de la mort. Le printemps est venu réchauffer la terre ; et soudain la seve reprenant la liberté de son cours , la verdure s'est déployée sur toutes les plantes. Comment le soleil a-t-il produit ce changement ? Je vais prendre un exemple plus près de vous , pour vous en rendre l'explication plus aisée à concevoir.

Il n'est pas que vous n'ayez vu un de ces animaux que les petits Savoyards portent dans des boîtes , et qu'ils se plaisent à montrer pour quelques piéces de monnoie aux enfants , une marmotte , s'il faut vous dire

son nom. Ces bêtes sont très-sensibles au froid ; et comme il est plus pénétrant dans les montagnes de la Savoie, où elles ont pris naissance, afin de se dérober à sa rigueur, elles creusent dans la terre des trous profonds, où elles restent renfermées pendant l'hiver dans un morne assoupissement. Rien, comme vous le voyez, ne peut se ressembler davantage dans cet état qu'un arbre et une marmotte. Ils sont tous les deux engourdis, parce que la seve de l'un et le sang de l'autre, qui sont les principes de leur vie, n'ont qu'une circulation embarrassée dans les tuyaux du premier et dans les veines du second, par l'action du froid qui les resserre. Laissons l'arbre un moment, et ne nous occupons que de la marmotte.

Si vous étiez en voyage dans les montagnes de la Savoie, et que vous trouvassiez un de ces animaux engourdi, voici le raisonnement que vous feriez sans doute : puisque c'est le froid qui cause son engourdissement, je puis l'en retirer en lui rendant la chaleur. Mais si vous ne faisiez qu'allumer auprès de lui un feu peu vif et de courte durée, quand vous renouvellez cent fois par intervalles cette opération, l'engourdissement n'en subsisteroit pas moins. Si au contraire, en allumant d'abord un petit feu, vous l'augmentiez successivement, et que vous eussiez grand soin de le renouveler sans cesse avant qu'il fût tout-à-fait éteint, il n'est pas douteux

que la marmotte ne sortît de sa léthargie, puisque son sang reprendroit sa fluidité. Vous la verriez bientôt étendre ses jambes, ouvrir ses yeux, secouer ses oreilles, et vous réjouir par la souplesse et la vivacité de ses mouvements.

Voilà précisément les degrés par lesquels le soleil tire la nature de l'engourdissement où elle étoit plongée, et la ramene à la vie. La longueur des nuits de l'hiver vous a donné lieu d'observer combien peu le soleil restoit alors sur la terre. Il venoit bien l'éclairer chaque jour; mais à peine avoit-il paru quelques heures sur nos têtes, qu'on le voyoit déjà s'éloigner. D'ailleurs, il ne nous envoyoit ses rayons que d'une médiocre hauteur, même dans son midi. Il n'est donc pas étonnant que la terre, perdant pendant la nuit le peu de chaleur qu'elle avoit reçu pendant le jour, n'en conservât pas assez pour se ranimer. Depuis le printemps, vous avez vu les jours s'agrandir par des progrès plus marqués, et le soleil darder ses rayons plus directement sur nos têtes. Peu-à-peu la terre s'est dégourdie, son sein s'est réchauffé, la seve, qui est le sang des plantes, a repris son cours, les arbres se sont couverts de feuilles et de fleurs; et maintenant que nous sommes aux jours les plus longs de l'année, et le soleil au plus haut point de son élévation sur la terre, vous voyez des fruits déjà mûrs, d'autres qui tendent rapidement à le devenir. Comme la chaleur ira toujours

en augmentant pendant l'été, les fruits qui en demandent le plus pour mûrir, trouveront à leur tour le degré qui leur est nécessaire, avant que le soleil, qui va dès la fin de ce mois (juin) perdre de son élévation sur nos têtes, et diminuer graduellement jusqu'à la fin de l'automne son cours journalier, laisse peu-à-peu retomber la terre dans les horreurs de l'hiver.

Quelle idée vous passe donc par la tête en ce moment, Charlotte? Je croyois tout à l'heure lire sur votre visage que mon explication avoit le bonheur de vous satisfaire. Pourquoi venez-vous de froncer le sourcil aux dernières paroles? Auriez-vous quelques difficultés à me proposer? Vous savez que je les aime. Voyons, je vous écoute. Ah! je comprends votre objection, et je vais moi-même vous la rapporter. Puisque le soleil n'a fait cesser le froid de l'hiver qu'en s'élevant plus directement sur nos têtes, et en prolongeant la durée du jour, comment la chaleur pourra-t-elle augmenter pendant l'été, puisque dès la fin de ce mois, le soleil va perdre chaque jour de sa hauteur sur l'horizon, et s'en éloigner plus long-temps pendant la nuit? N'est-ce pas là ce que vous vouliez dire, seulement en termes un peu plus clairs? Fort bien. Je suis très-aise que vous m'ayez proposé cette difficulté. Elle est toute naturelle; d'ailleurs, elle me prouve que vous m'avez prêté une oreille attentive, et que votre esprit est déjà capable d'une certaine

justesse de raisonnement. Je me fais un vrai plaisir de vous répondre.

Vous souvenez-vous que l'autre jour après souper, voulant vous aller reposer à dix heures du soir sur le banc du jardin, vous trouvâtes la pierre encore si chaude, quoique le soleil eût cessé depuis deux heures d'y darder ses rayons, qu'il vous fut impossible de vous y asseoir? Vous voyez par-là qu'un corps échauffé par le soleil, peut conserver long-temps la chaleur qu'il en a reçue, bien qu'il ne soit plus exposé à ses feux. Vous concevez aussi qu'un caillou placé sur le banc même, l'auroit bien plutôt perdue, parce que plus le corps est petit, plus elle est prompte à s'en échapper. Il vous seroit aisé d'en faire l'expérience, en jetant à la fois dans un brasier un clou et une grosse barre de fer : la barre seroit bien plus long-temps à se refroidir que le clou. Ainsi, si le banc de pierre a conservé pendant deux heures, après le coucher du soleil, une chaleur assez forte pour vous être insupportable, il est à présumer que la terre, qui est d'une masse infiniment plus grande, l'a conservé plus avant dans la nuit, et même jusqu'au lendemain au matin. Le soleil la trouvant encore échauffée, aura donc ajouté de nouveaux degrés de chaleur à ceux qu'elle avoit gardés de la veille ; et comme avec cette plus grande quantité elle en aura retenu encore davantage la nuit suivante, la chaleur ira toujours en augmentant, soit dans son sein, soit dans

l'air, à qui elle se communique, jusqu'à ce que les nuits devenant beaucoup plus longues, et par conséquent plus fraîches, la terre perde enfin, dans leur durée, la plus grande partie de la chaleur qu'elle a reçue pendant le jour; ce qui arrive ordinairement au commencement de l'automne. C'est par ce moyen que les raisins, qui, mûrissant plus tard que les cerises, ont besoin d'une plus grande continuité de chaleur, la trouvent même lorsque le soleil ne darde plus si long-temps ses rayons sur leurs grappes.

C'est par la même raison que la chaleur est ordinairement plus accablante à trois heures qu'à midi, quoique le soleil soit déjà descendu pendant trois heures vers l'horizon. Cet été du jour, si j'ose ainsi parler, répond à merveille à l'été de l'année.

Après avoir parlé si long-temps des bienfaits du soleil, il vous tarde sans doute de savoir quelle place ce roi de l'univers occupe dans son empire. C'est ici, je l'avoue, que j'éprouve un peu d'embarras à vous satisfaire. Tout ce que je vous ai dit jusqu'à présent, s'accordoit à merveille avec vos sens et vos idées, ou du moins ne contrarioit que votre inexpérience: ce qui me reste à vous annoncer, contredit tout absolument, et j'ai besoin de la confiance que je vous ai inspirée, pour vous préparer à changer d'opinion.

Tous les peuples de l'antiquité, même les plus éclairés, excepté un ancien phi-

losophe et ses disciples, ont cru que le soleil tournoit autour de la terre : tous les plus grands philosophes modernes, sans exception, le croyoient aussi, il n'y a pas plus de 240 ans : tous les enfants le croient encore aujourd'hui, sur la foi de leurs mères et de leurs bonnes, et tout le peuple ignorant et grossier le croira toujours. Les expressions ordinaires du lever, de l'élévation et du coucher du soleil, employées dans l'usage familier, même par les astronomes, pour s'accommoder aux idées du peuple, ont contribué à entretenir cette erreur. Il faut convenir que le premier témoignage de nos yeux lui est aussi favorable. Comment se douter que la terre tourne autour du soleil, tandis qu'on le voit au niveau de nos pieds le matin, à midi sur nos têtes, le soir encore à nos pieds, et qu'il doit, selon toute apparence, se trouver la nuit par-dessous ? Mais, dites-moi, je vous prie, si vous n'aviez pas vu les arbres trop bien affermis sur le rivage pour bouger légèrement, n'auriez-vous pas cru mille fois, en descendant la rivière dans un bateau, que les uns s'enfuyoient derrière vous, et que les autres accouroient à votre rencontre ? Lorsqu'on faisoit faire un demi-tour au bateau pour aborder, n'auriez-vous pas cru que le rivage lui-même tournoit autour de vous, si vous ne l'aviez pas jugé plus tenace encore que les arbres ? Vous sentez donc que nos yeux peuvent nous en imposer sur les apparences des choses. Il

étoit peut-être permis d'en être dupe avant l'invention du télescope. Les anciens, ignorant la véritable grandeur du soleil, et la jugeant beaucoup moins considérable que celle de la terre, s'applaudissoient de leur sagesse, en le faisant tourner autour d'elle. Mais si la terre est plus de quatorze cent mille fois plus petite, comme cela est démontré sans réplique, ne serons-nous pas plus sages, à notre tour, de le rendre immobile au centre de notre monde, et de la faire tourner, dans l'espace d'une année, autour de lui, en tournant chaque jour sur elle-même? Si nous devons nous former les idées les plus simples de l'ordre de la nature, que diriez-vous d'un architecte qui auroit la bizarrerie de construire la cheminée de cuisine, de manière que le foyer tournât autour du gigot que l'on voudroit faire cuire à la broche? Mais de plus, il est certain, par des observations invariables, que c'est le gigot qui tourne devant le foyer, je veux dire la terre autour du soleil. Je vous en promets les preuves les plus évidentes, quand vous serez un peu plus en état de les saisir. Tout ce que je vous demande à présent, est de vous prêter du moins à ce système comme à une supposition, pour me mettre en état de vous conduire aux preuves qui doivent en établir dans votre esprit l'incontestable vérité.

Je croyois avoir terminé la partie la plus difficile de mon entreprise, mais voilà des étoiles qui viennent me jeter dans un

nouvel embarras. Puisque nous sommes sur le chemin des grandes vérités, il faut aller plus loin, et vous dire que cette voûte céleste ne tourne pas plus que le soleil autour de la terre, et que c'est la terre, au contraire, qui tournant sur elle-même en vingt-quatre heures, s'imagine que les étoiles font dans le même temps cette révolution. Cela seroit aussi un peu trop exigeant de sa part; car il faudroit, pour obéir ponctuellement à ses ordres, qu'elles fissent quarante-neuf millions de lieues par seconde; ce qui surpasse tant soit peu la plus grande vitesse de nos messageries. Si la terre a besoin de la chaleur et de la lumière du soleil, il est de toute bienséance qu'elle se donne la peine de tourner autour de lui, et sur elle-même, pour les recevoir, d'autant mieux que, par la même occasion, et sans faire sa pirouette plus vite, elle peut jouir du plaisir de promener successivement ses regards sur la douce illumination des étoiles, bien qu'elles lui soient tout-à-fait étrangères.

Mais je commence à sentir que la soirée devient un peu fraîche. Je crois qu'il seroit à propos de rentrer au logis pour continuer cet entretien.

Nous voilà un peu remis de la fatigue de notre promenade. Sonnez, je vous prie, Henri, pour qu'on nous donne des lumières; et vous, Charlotte, apportez ici votre globe.

Je vous ai dit que le soleil demeure tou-

jours constamment à la même place, et que la terre décrit un grand cercle autour de lui chaque année, en tournant chaque jour sur elle-même. Il vous paroît difficile de concevoir qu'elle puisse se livrer à ces deux mouvements à la fois. Comment donc ? Qui vous empêcheroit de tourner tout autour de la chambre en pirouettant ? Si vous faisiez le tour en 365 pirouettes, le grand cercle que vous décririez représenteroit le mouvement annuel de la terre, et chaque pirouette son mouvement journalier. Si ce flambeau étoit placé au milieu du cercle, n'est-il pas vrai qu'à chaque demi-pirouette vous le verriez ou le perdriez de vue, selon que vous lui tourneriez le visage ou le dos ? Cette alternative peut vous donner une idée de la manière dont la terre reçoit tour-à-tour la lumière du jour et l'obscurité de la nuit. Appliquons cette expérience à notre globe. Je vais piquer une épingle blanche sur cette moitié qu'il présente au flambeau, et une épingle noire sur l'autre qu'il lui dérobe. Si je tourne le globe, cette partie où est l'épingle noire, qui est maintenant dans l'obscurité, va s'éclairer, et celle où est l'épingle blanche, et qui est maintenant éclairée, va se cacher dans l'obscurité. C'est une image fidelle de ce qui arrive à la terre chaque jour et chaque nuit. Chaque pays, à mesure qu'il se tourne vers le soleil, reçoit la lumière de ses rayons, et à mesure qu'il s'en détourne, rentre dans l'obscurité des ténèbres. Par ce

moyen toutes les parties de la terre ont, l'une après l'autre, la chaleur du jour pour échauffer et mûrir leurs productions, et les douces rosées de la nuit pour humecter le sol brûlant et l'air embrasé, rafraîchir les plantes, les animaux et les hommes. Les parties de la terre qui sont représentées autour de ces deux points, où la branche de fer qui traverse le globe en sort des deux côtés, sont appellées les pôles du sud et du nord. Ce sont des places très-froides, attendu que le soleil ne s'y laisse pas voir pendant plusieurs mois ; mais en revanche, après cette longue nuit, on est plusieurs mois sans le perdre de vue ; en sorte que l'année se partage pour les habitants de ces lieux, en un seul jour de six mois, et une seule nuit de la même durée. On vous en fera sentir la raison, lorsque vous apprendrez à connoître en détail les usages du globe. Vous plaignez les pauvres gens qui vivent dans ces contrées ? En effet, le séjour du pays que nous habitons me paroît infiniment préférable. Je vous dirai seulement, afin d'adoucir les regrets que leur sort vous inspire, que l'absence du soleil n'est pas un si grand malheur pour eux qu'il le seroit pour nous, s'il venoit tout-à-coup à nous priver pendant six mois de ses bienfaits. Les productions de ces contrées sont différentes de celles de notre pays, et sont formées par la nature de manière à croître sous ce climat. Les habitants sont peut-être aussi heureux que nous, avec des

plaisirs différents. Ils travaillent d'un grand courage pendant leur été, à dessein de ramasser des provisions pour leur hiver, et alors ils dansent et chantent à la lueur de leurs torches, comme nos gens de la campagne aux doux rayons du soleil.

Je crois lire sur votre physionomie, Henri, que vous n'êtes pas bien pleinement satisfait de ma démonstration. Voyons, je serois bien aise de savoir ce qui vous embarrasse. Oh ! je m'en doutois. Vous pensez que si la terre tourne ainsi sur elle-même, les gens qui sont sous nos pieds, de l'autre côté du globe, doivent s'éloigner d'elle, et tomber vers les cieus qui l'enveloppent de toutes parts. Je me réjouis de ce que vous m'avez fait connoître vos doutes, pour me mettre en état de les dissiper. Supposons que ce globe, au lieu d'être de carton, est d'aimant, comme la petite pierre que je vous ai donnée. N'est-il pas vrai que si vous lui présentez un morceau de fer, soit en haut, soit en bas, il ne manquera pas de l'attirer, et que le globe d'aimant aura beau tourner sur lui-même, le morceau de fer ne s'en détachera plus, soit que la partie à laquelle il tient s'éleve ou s'abaisse ? Il est vrai, dites-vous ; mais c'est parce que l'aimant attire le fer. Eh bien, mon petit ami, vous venez de résoudre vous-même la difficulté. Nous sommes portés vers la terre par une force d'attraction, comme le fer est porté vers l'aimant. Il n'y a pas d'autre en bas pour le fer que le centre de la boule

d'aimant vers lequel il est attiré, comme il n'y a d'autre en bas pour nous que le centre de la terre qui nous attire. Vous aurez donc beau faire tourner le globe, nous serons toujours sur nos pieds, tant qu'ils seront dirigés vers le centre de la terre, comme ils le sont sur chaque point de sa surface. Posez une aiguille sur votre aimant, et faites-le tourner ensuite entre vos doigts : voilà l'aiguille en dessous ; cependant elle ne tombe point. Essayez de l'en séparer, elle résiste ; vous en êtes pourtant venu à bout : rendez-lui maintenant sa liberté, elle retourne à l'aimant, et quoique de bas en haut, retombe vers lui. Il en seroit de même dans cette partie du globe que vous appelez en dessous : si je vous séparois de la terre, et que je vous abandonnasse à vous, vous y retomberiez comme ici. L'aiguille n'a pas de vie, et par conséquent ne peut se mouvoir autour de l'aimant ; ainsi une pierre inanimée ne se meut pas d'elle-même sur la terre. L'homme et les animaux qui sont vivants, peuvent au contraire se mouvoir sur le globe, malgré la force qui les porte vers son centre, parce qu'étant également éloignés de ce point, une partie de la surface ne les attire pas plus que l'autre. Lorsque je monte à cheval, je ne laisse pas que d'être toujours attiré vers la terre ; mais je n'y tombe point, parce que le corps du cheval, en me soutenant, m'en sépare, et qu'il m'est impossible de tomber à travers un cheval ; mais si un de ses soubresauts me

fait perdre la selle , je tombe à terre immédiatement.

Vous vous étonnez de ce que nous ne sentons pas le mouvement de la terre ? Je vous dirai d'abord que , quoiqu'elle soit emportée d'un cours très-rapide , ce mouvement doit nous paroître insensible , parce que ne trouvant point de résistance , elle ne doit point éprouver de secousse , et qu'il nous est souvent arrivé de ne point sentir le mouvement d'un bateau lorsqu'il suit le fil d'un courant. D'ailleurs , pensez-vous qu'un ciron posé sur une boule aussi grosse que le Louvre , qui tourneroit sans cahotement sur elle-même , pût sentir cette rotation ? Je ne le crois pas. Comme rien ne changeroit autour de lui , et que tous les objets à la portée de sa vue resteroient à la même place sur la boule , il devroit naturellement la juger immobile. Nous devons , par la même raison , ne pas nous appercevoir du mouvement de notre globe , tout ce qui nous environne sur sa surface étant emporté de la même vitesse que nous-mêmes.





Prenez ma montre , Henri , et portez-la dans un endroit obscur , etc. *Pag.* 167.

L A L U N E .

EN vous faisant tourner vos pensées vers les cieux , je ne dois pas oublier de vous parler de la lune , compagne fidelle de la terre , qui tourne autour d'elle , en la suivant dans sa course autour du soleil , et l'éclaire en l'absence du jour. Elle n'est pas un globe de feu comme le soleil , mais elle reçoit de lui toute la lumière qu'elle envoie vers nous. On suppose qu'elle est à-peu-près de la même nature que la terre sur laquelle nous vivons , mais cinquante fois plus petite. Ses habitants , s'il est vrai qu'elle soit peuplée , reçoivent comme nous la lumière du soleil , et retirent les mêmes avantages de sa chaleur et de ses rayons

vivifiants. Si nous étions transportés sur sa surface, la terre, de ce point, nous paroîtroit comme une lune, excepté seulement qu'elle seroit beaucoup plus grande, et par conséquent elle nous réfléchiroit avec plus d'éclat les rayons du soleil. La terre et la lune ont, l'une et l'autre, trop d'épaisseur pour que le soleil puisse les traverser de sa lumière ; il ne peut qu'en faire briller la surface, comme le flambeau fait briller la surface de tous les objets qu'il éclaire, et qui sans lui se déroberoient à nos regards dans la profondeur des ténèbres.

Prenez ma montre, Henri, et portez-la dans un endroit obscur, on ne la verra point : que le flambeau brille sur elle, vous la verrez aussi-tôt paroître reluisante, parce qu'elle reçoit sa lumière. Il en est ainsi de la lune. Nous voyons reluire cette partie de sa surface, sur laquelle brille le soleil. Tantôt nous la voyons sous la forme d'un petit croissant, et tantôt dans toute la plénitude de sa rondeur. Ce n'est pas que le soleil ne brille toujours sur toute une de ses moitiés à la fois ; mais il arrive qu'une partie de cette moitié se dérobe à nos regards. Je puis vous le faire comprendre par le secours du globe, plus aisément que par aucune figure que je pourrois vous tracer.

Supposons que ce flambeau soit le soleil, ce globe la lune, et que votre tête, Henri, soit la terre. Tandis que la terre tourne autour du soleil, la terre tourne autour de

la lune , et à-peu-près dans le même plan. Il est donc clair que tantôt la lune doit se trouver entre le soleil et la terre , et tantôt la terre entre le soleil et la lune. Il est facile de vous représenter ces mouvements. Plaçons d'abord la lune entre le soleil et la terre , c'est-à-dire , le globe entre le flambeau et vous. Telle est la situation de la lune lorsqu'elle est nouvelle. Toute la moitié du globe éclairée par le flambeau est tournée vers lui ; ainsi vous ne pouvez l'appercevoir. Toute la moitié obscure est tournée vers vous ; ainsi vous ne pouvez pas la voir davantage. Aussi la lune nouvelle se dérobe-t-elle toujours à nos yeux.

Si je détourne un peu le globe à votre gauche , vous commencez à en appercevoir une petite partie éclairée , sous la forme d'un croissant qui s'agrandit peu-à-peu , jusqu'à ce que le globe soit parvenu à un quart du cercle que je lui fais décrire autour de vous. Tournez la tête sur votre épaule gauche , vous voyez déjà la moitié de sa moitié qui est éclairée ; voilà le premier quartier.

Ce quartier s'agrandit par degrés à son tour , jusqu'à ce que le globe soit parvenu derrière vous. Tournez le dos au flambeau , vous voyez toute la moitié du globe éclairée , parce que toute cette moitié est tournée vers vous en même temps qu'elle regarde le flambeau ; c'est ce qu'on appelle pleine lune.

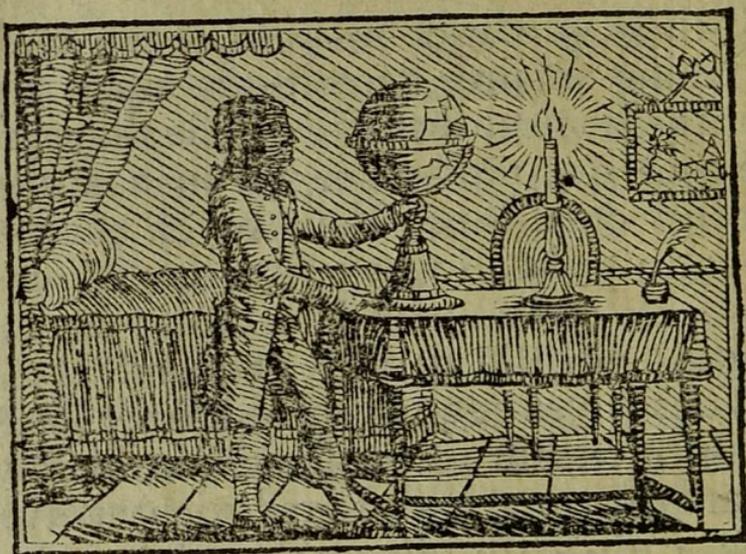
Tandis

Tandis que le globe continue son cercle, sa moitié éclairée décroît peu-à-peu à nos yeux de la même manière qu'elle s'est agrandie ; ce qui produit ce qu'on nomme le décours de la lune. Vous voyez encore le globe se présenter aux trois quarts de sa moitié éclairée, puis à la moitié de cette moitié ; voilà le dernier quartier.

Vous voyez ce quartier ne former bientôt qu'un croissant, et enfin se dérober à vos regards, lorsque le globe redevient nouvelle lune, c'est-à-dire, dès qu'il revient au point d'où il est parti, quand je lui ai fait commencer à décrire son cercle autour de vous, c'est-à-dire, entre le flambeau et votre tête.

La lune emploie vingt-sept jours, sept heures quarante-trois minutes à tourner autour de la terre, et un pareil espace de temps à tourner sur elle-même. C'est pour cela qu'elle présente toujours la même face à la terre. On vous en fera sentir un jour la raison.





Vous vous trouvez alors tous les trois dans la même ligne, etc. *Pag. 171.*

LES ÉCLIPSES.

LES éclipses de soleil et de lune, que j'ai toujours pris soin de vous faire observer, sont occasionées par cette révolution de la lune autour de la terre.

Le soleil est éclipié à nos yeux, lorsque la lune se trouve exactement entre lui et la terre. Par ce que je viens de vous démontrer, vous comprenez aisément que les éclipses de soleil ne peuvent arriver que dans la nouvelle lune, parce que c'est le seul temps où la lune soit entre le soleil et la terre.

La lune est éclipiée à nos yeux, lorsque la terre se trouve entr'elle et le soleil; et vous sentez également que les éclipses de lune ne peuvent arriver que lorsqu'elle est

à son plein, parce que c'est le seul temps où la terre se trouve entre le soleil et la lune.

Chaque nouvelle lune ameneroit une éclipse de soleil, et chaque pleine lune une éclipse de lune, si le soleil, la lune et la terre, ou le soleil, la terre et la lune se trouvoient toujours alors exactement dans la même ligne; mais comme la lune se trouve tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de cette direction, les éclipses ne peuvent arriver à chaque lune pleine ou nouvelle.

Supposons encore que le flambeau, le globe et votre tête, Henri, représentent les mêmes objets que tout à l'heure, je puis aisément vous faire une éclipse de soleil, en plaçant le globe, qui est la lune, entre le flambeau qui est le soleil, et votre tête qui est la terre, puisque vous vous trouvez alors tous les trois dans la même ligne, et que le globe vous cache le flambeau. Mais si j'éleve un peu le globe au-dessus de cette direction, il se trouvera bien entre le flambeau et vous; mais il ne pourra vous le cacher, puisque vous cessez d'être tous les trois dans la même ligne, et que l'ombre du globe passe au-dessus de votre tête.

Je puis de même vous faire une éclipse de lune, en plaçant votre tête qui est la terre, entre le flambeau qui est le soleil, et le globe qui est la lune, puisque vous vous trouvez alors tous les trois dans la

même ligne , et que votre tête cache au globe le flambeau. Mais si je vous faisais un peu baisser la tête au-dessous de cette direction, votre tête se trouveroit bien entre le flambeau et le globe , mais elle ne pourroit cacher au globe le flambeau , puisque vous cessez d'être tous les trois dans la même ligne , et que l'ombre de votre tête , qui se répandoit tout à l'heure sur le globe , passe maintenant au-dessous.

Je n'ai pu vous donner ici qu'une image imparfaite et grossiere , soit de la révolution de la terre autour du soleil , et de celle de la lune autour de la terre , soit des éclipses qui en résultent , parce qu'il auroit fallu prendre les choses de plus loin. C'est dans l'*Ami de l'Adolescence* que vous trouverez des détails plus exacts et plus étendus sur ces phénomènes , et que l'on vous en fera sentir en même temps les causes et les effets. C'est là que vous apprendrez comment tout se combine et s'accorde dans la marche invariable des corps célestes ; comment l'homme a su démêler toute la complication de leurs mouvements , et les calculer avec précision ; par quel mélange de conjectures ingénieuses , d'analogies sensibles et d'observations sûres , il a su tracer leur cours , mesurer leurs distances , et déterminer jusqu'à leurs influences mutuelles dans leur immense éloignement.

LES PLANETES.

LA terre n'est pas le seul corps qui fasse une révolution autour du soleil pour en recevoir la lumière. Il en est d'autres qu'on nomme planetes comme elle, c'est-à-dire, astres errants, parce que, malgré la régularité de leurs mouvements, ils changent continuellement de place, soit entr'eux, soit par rapport aux étoiles fixes, dans la course qu'ils font autour du soleil, placé au milieu des orbites qu'ils parcourent les uns au-dessus des autres.

On compte sept planetes principales, dont voici l'ordre : Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne, et la planete d'Herschell, découverte, il y a cinq ans, par un astronome dont on lui a donné le nom. Nous allons les parcourir successivement.

MERCURE.

Mercure, la planete la plus voisine du soleil, est la plus petite de toutes, et celle dont la révolution se fait en moins de temps. Elle n'y emploie que quatre-vingt-huit jours. Elle est quinze fois moins grosse que la terre, et sa moyenne distance en est de trente-quatre millions, trois cent cinquante-sept mille quatre cent quatre-vingts lieues. On n'a pu découvrir encore si Mercure tourne sur lui-même, tandis qu'il

tourne autour du soleil. Quoiqu'il brille plus que les autres planetes , il est plus difficile de le voir , parce que sa trop grande proximité de l'astre de la lumiere fait qu'il est presque toujours perdu dans l'éclat de ses rayons. On ne le voit que comme un point obscur sur la face du soleil.

V É N U S .

Vénus , que nous appellons tour-à-tour , par excellence , l'étoile du matin et du soir , se voit peu avant le lever du soleil , ou peu avant son coucher. Sa juste proximité de l'astre du jour et les inégalités de sa surface , propres à réfléchir de tous côtés la lumiere qu'elle en reçoit , la font scintiller comme les étoiles. Elle est plus petite d'un neuvieme que la terre , et sa distance moyenne en est , comme celle de Mercure , de trente-quatre millions , trois cent cinquante-sept mille , quatre cent quatre-vingts lieues. Le temps de sa rotation sur elle-même est de vingt-trois heures vingt minutes , et celui de sa révolution autour du soleil , de deux cent vingt-quatre jours quinze heures. Avec une lunette de seize pieds , on la voit trois fois plus grande que la lune dans son plein , à la simple vue. Vous apprendrez un jour avec autant de plaisir que de surprise , de quelle utilité pour nous est l'observation de son cours.

L A T E R R E .

Je vous ai déjà parlé de la révolution

que la terre fait autour du soleil ; il me suffira d'ajouter qu'elle y emploie trois cent soixante-cinq jours cinq heures quarante-neuf minutes , tandis qu'elle emploie vingt-quatre heures à tourner sur elle-même, c'est-à-dire , à présenter successivement au soleil les différentes parties de sa surface. On estime sa distance moyenne du soleil trente-quatre millions , trois cent cinquante-sept mille , quatre cent quatre-vingts lieues , et sa distance moyenne de la lune , quatre-vingt-six mille , trois cent vingt-quatre lieues (1).

Quant à sa mesure , on compte qu'elle a deux mille huit cent soixante-cinq lieues de diamètre , c'est-à-dire , d'un point de sa surface à un autre , en passant par le centre , et neuf mille lieues de circonférence ou de tour.

Pour ce qui regarde sa figure , et les mesures que l'on a prises pour la déterminer , ainsi que sa distance des corps célestes , la vicissitude des saisons qu'elle éprouve , l'inégalité de ses jours et de ses nuits , etc. ; tout cela , dis-je , vous sera expliqué avec le plus grand détail dans l'*Ami de l'Adolescence* ; et l'on tâchera de vous les présenter de la manière la plus propre à vous intéresser , soit par la clarté , la précision et la méthode , soit par le choix des images et des comparaisons empruntées des

(1) Il est nécessaire de prévenir que les lieues dont on parle dans toute la suite de cet entretien , sont de 2283 toises , ou de 25 au degré.

objets les plus sensibles, et qui vous sont les plus familiers.

M A R S .

Mars est beaucoup moins gros que la terre, puisqu'il n'a que les trois cinquièmes de son diamètre. Il parcourt son orbite autour du soleil en une année, trois cent vingt-un jours, vingt-trois heures et demie, et tourne sur lui-même en vingt-quatre heures, quarante minutes. Sa distance moyenne de la terre est de cinquante-deux millions, trois cent cinquante mille, deux cent quarante lieues. Il est un point de son orbite, où il se trouve de soixante-huit millions de lieues plus près de nous que dans le point opposé. Aussi paroît-il alors presque sept fois plus gros que dans son plus grand éloignement. On y découvre quelquefois des bandes, les unes obscures, qui absorbent les rayons du soleil, les autres claires, mais qui nous renvoient une lumière rougeâtre. Dans sa plus grande et sa plus petite distance de la terre, il nous présente une de ses moitiés, éclairée toute entière par le soleil; mais dans ses quartiers, on le voit s'agrandir et décroître comme Vénus, toutefois sans paroître jamais, comme elle, sous la forme d'un croissant; ce qui sera facile à vous expliquer.

J U P I T E R .

Jupiter, la plus considérable des planètes, est treize cents fois environ plus gros

que la terre. Il tourne sur lui-même en neuf heures cinquante-six minutes, et emploie onze ans et trois cent quinze jours, huit heures, à faire sa révolution autour du soleil. Sa distance moyenne de la terre est de soixante-dix-huit millions, six cent cinquante lieues. Il est accompagné de quatre lunes, qu'on appelle satellites, qui font leur révolution autour de lui, comme la lune autour de la terre. Ces satellites sont sujets entr'eux, et de la part de leur planète, à plusieurs éclipses qui ont été du plus grand secours pour avancer les progrès de la géographie, et pour déterminer la nature du mouvement de la lumière et les degrés de sa vitesse, ainsi que vous le verrez un jour, avec d'autres particularités fort curieuses, concernant cette planète.

S A T U R N E.

Saturne, jusqu'à la découverte de la planète d'Herschell, a passé pour la planète la plus éloignée de nous, ainsi que du soleil. Sa révolution autour de lui est de vingt-neuf années et cent soixante-dix-sept jours. Il est environ mille fois plus gros que la terre, et sa distance moyenne en est de trois cent vingt-sept millions, sept cent quarante-huit mille, sept cent vingt lieues. On n'a pu encore découvrir de lui, non plus que de Mercure, s'il a un mouvement de rotation sur lui-même. Il a, comme Jupiter, des satellites qui l'accompagnent, au nombre de cinq, que

l'on a découvert successivement. Outre ces satellites, Saturne est environné d'un anneau qui lui forme une large ceinture, mais sans le toucher en aucun point, puisqu'à travers l'intervalle qui les sépare, on peut appercevoir des étoiles fixes. Cet anneau, suivant les différentes positions qu'il prend autour de Saturne, le fait paroître à nos yeux sous divers aspects singuliers, dont on aura soin de vous donner la peinture et l'explication.



Nous la devons aux observations infatigables de
M. Herschell. *Pag.* 179.

LA PLANETE D'HERSCHELL.

CETTE planete vient de faire perdre à Saturne le poste qu'on lui supposoit aux dernieres limites du monde planétaire. C'est elle qui renferme à présent toutes les autres planetes, et Saturne lui-même, dans son immense orbite. C'est les 13 et 17 mars

1781, que M. Herschell l'a observée à Bath, ville d'Angleterre. Confondue parmi les étoiles fixes, il ne l'a reconnue que par son mouvement, qui est d'une extrême lenteur. Sur ce qu'on a pu observer dans une très-petite partie de son cours, on la suppose deux fois plus éloignée du soleil que Saturne, et sa révolution autour de lui, de près de quatre-vingt-dix ans. La ressemblance de sa lumière avec celle des plus petites étoiles, avoit fait méconnoître son véritable caractère; et nous ne la devons qu'aux observations infatigables de M. Herschell, et à la bonté de ses instruments, qu'il fabrique lui-même avec une constance et un génie qui lui ont valu un nom dans les cieux.

La découverte de cette planète jettera sans doute un nouveau jour sur notre système, en reculant ses bornes si avant dans la profondeur des ténèbres.

LES COMETES.

AU-DELA des planètes dont nous venons de parler, roulent encore d'autres grands corps, dépendants comme elles de l'empire du soleil, qui viennent se montrer à nos yeux, et y demeurent souvent exposés quelques mois, puis ensuite se dérobent à notre vue, la plupart pour des siècles, à cause de l'éloignement immense où ils se

perdent dans une partie de leur cours. Ces corps errants, à-peu-près de la grosseur de notre globe, sont appellés cometes.

Suivant les meilleures observations qu'on a faites jusqu'à présent, le mouvement des cometes semble être sujet aux mêmes loix par lesquelles les planetes sont gouvernées. Les orbites, que les unes et les autres décrivent autour du soleil, sont des ovales ou éclipses, avec cette différence toutefois que l'ovale de l'orbite des planetes se rapproche beaucoup d'un cercle parfait, au lieu que celui de l'orbite des cometes est si excessivement alongé, qu'elles paroissent se mouvoir presque en ligne droite, et tendre directement vers le soleil.

Il suit de là que lorsqu'elles sont le plus près de cet astre, soumises à la plus grande force de son attraction, et par-là même acquérant le plus de vitesse pour s'en éloigner, comme on vous l'expliquera dans la suite; il suit de là, dis-je, que leur cours doit être alors infiniment plus accéléré que lorsqu'elles en sont à la plus grande distance. C'est la raison pour laquelle les cometes font un séjour de si courte durée parmi nous, et que lorsqu'elles s'en éloignent, elles sont si long-temps à reparoître. Une autre différence qui les distingue des planetes, c'est que celles-ci ont toutes un mouvement commun, qui les emporte d'occident en orient, et que les cometes, au contraire, n'ont point de direction uniforme, les unes allant d'orient en occident,

les autres vers le nord ou vers le midi. Celle qui parut en 1707 alloit presque directement du midi au nord, d'un pôle à l'autre ; mais sur sa fin, elle paroissoit retourner du nord au midi, et de là tendre, par une route oblique, de l'occident vers l'orient.

Les comètes se distinguent enfin des planètes par une longue traînée de lumière qui les accompagne, toujours étendue dans une direction opposée au soleil, et qui semble prendre la forme d'une queue, d'une barbe ou d'une chevelure, suivant les différentes positions où la comète se trouve autour de lui, et par rapport à nous. Comme à mesure qu'elle en approche ou qu'elle s'en éloigne, on voit cette traînée de lumière s'accroître ou diminuer, l'opinion la plus générale est qu'elle est formée par des vapeurs très-subtiles, que la chaleur du soleil fait exhiler du corps de la comète. Celle de 1680 n'étant éloignée du soleil que d'environ deux cent mille lieues, sa queue fut la plus longue qu'on ait encore observée. Newton a démontré que cette comète dut éprouver un degré de chaleur deux mille fois plus grand que celui d'un fer rouge, et vingt-huit mille fois plus grand que celui de nos jours brûlants d'été, à l'heure de midi.

Ces vapeurs si subtiles que laissent entrevoir, dans leur transparence, les étoiles fixes, ne suivent point les comètes dans le reste de leur cours ; mais à mesure qu'elles

se répandent dans les régions célestes , elles sont , suivant Newton , attirées par les planetes , et servent à nourrir leur atmosphere. Les cometes , à leur tour , soumises , dans chaque nouvelle révolution , à une attraction plus puissante de la part du soleil , se rapprochent de plus en plus de son atmosphere , et finissent par y être englouties , pour réparer les pertes qu'il fait par l'émission de sa lumiere.

Les anciens ne voyant dans les cometes que des vapeurs et des exhalaisons élevées jusqu'à la région supérieure de l'atmosphere terrestre , et enflammées par l'action des vents , ne songeoient guere à faire des recherches suivies sur leurs périodes. Aussi n'en avons-nous pu recueillir que des notions très-imparfaites. En moins d'un siecle et demi , les astronomes modernes ont fait sur les cometes plus d'observations que n'en avoit pu fournir toute l'antiquité. La science sur cet objet est cependant encore toute nouvelle. Le retour de la comete de 1682 en 1759 , suivant les prédictions de Halley et de Cassini , et les savants calculs de MM. Clairaut et de la Lande , a bien fait connoître que sa révolution autour du soleil étoit de soixante-quinze ans et demi , à quelques inégalités près , occasionées par l'action que Jupiter et Saturne exercent sur elle , puisqu'elle avoit déjà été observée en 1446 , 1532 et 1607 : on a aussi des observations exactes sur plus de soixante cometes ; mais s'il est vrai , comme le

conjecture M. de la Lande, qu'il y en ait plus de trois cents dans notre système solaire, combien de temps ne faut-il pas encore pour que l'on ait été à portée d'en déterminer le nombre, d'en calculer la masse, la distance et l'orbite, d'en démêler le mouvement et les nœuds, et d'établir la durée invariable de leurs révolutions? Celle de 1680, que M. Bernoulli avoit cru devoir reparoître en 1719, a trompé les calculs de cet habile géometre. Peut-être en faudra-t-il revenir à l'opinion de M. Halley, qui lui donne une période de cinq cent soixante-quinze ans, et la fait remonter par une suite de révolutions régulières, dont les quatre dernières sont déjà connues jusqu'à l'année précise du déluge universel. C'est dans l'année 2255 que l'on pourra s'assurer si tel est en effet le temps de sa période.

D'après les observations faites sur sa forme, sa grandeur et sa route, par tous les savants de l'Europe à son dernier passage, il ne sera pas difficile de la distinguer de toute autre, s'il en paroïssoit dans la même année, sur-tout si les observations diverses que l'on aura occasion de faire dans l'intervalle, ont fait prendre à l'astronomie, sur la théorie des comètes, le degré d'avancement que l'on doit naturellement espérer.

La comète de 1680, dans un point de son passage, s'approcha de si près d'une partie de l'orbite de la terre, que si la terre se fût trouvée alors dans cette partie, sa

distance de la comete n'eût pas été plus grande que la distance où elle est de la lune, et qu'elle auroit vraisemblablement souffert de ce voisinage. Celle de 1769, arrivée un mois plus tard, auroit produit un bouleversement terrible dans les eaux de la mer. Huit autres cometes passent dans leurs orbites assez près de notre globe pour lui faire craindre le même sort. Quelle idée ne devons-nous pas prendre, à cet aspect, de la sagesse qui regne dans l'ordre sublime de l'univers ? Le moindre dérangement produit dans la combinaison des attractions mutuelles du soleil et des corps dont il est le centre, un seul de ces corps arrêté pour un instant dans son cours, suffiroit pour replonger tout notre monde dans le cahos, et entraîner peut-être la ruine des mondes innombrables qui nous environnent. Cependant cet équilibre admirable se soutient depuis des milliers d'années, et chaque instant de sa durée semble ajouter à sa solidité, en nous montrant une providence éternelle qui veille sans cesse à l'entretenir. Cherchons à lire sur le front des étoiles, des caracteres bien plus frappants encore de sa magnificence et de sa grandeur.



LES ÉTOILES FIXES.

LES étoiles fixes sont ces astres étincelants et lumineux, qui, dans la sérénité d'une belle nuit, nous paroissent répandus de tous côtés dans les régions sans borne de l'espace céleste. On les appelle fixes, parce qu'on a remarqué qu'elles gardoient toujours entr'elles la même distance, depuis l'origine des siècles, sans avoir aucun des mouvemens observés dans les planetes. Elles doivent être placées à un éloignement bien prodigieux, puisque non-seulement Saturne, dont la distance de la terre est de près de trois cent vingt-huit millions de lieues, les éclipe, mais encore que le télescope, qui grossit deux cents fois le disque apparent de Saturne, en produisant le même effet sur les étoiles, ne nous les représente cependant que comme un point presque insensible, parce qu'il les dépouille en même temps de ce rayonnement et de cette scintillation, sans lesquels elles seroient invisibles à nos regards. En sorte que l'on soupçonne la distance de Sirius, la plus brillante des étoiles fixes, et à qui l'on donne un diametre de trente-trois millions de lieues, capable, s'il étoit entre la terre et le soleil, de remplir l'intervalle qui les sépare, et de les toucher presque l'un et l'autre par ses points opposés, d'être quatre

cent mille fois plus grande que celle de la terre au soleil (1).

Une autre preuve de l'éloignement incompréhensible des étoiles fixes, c'est que, quoiqu'en un temps de l'année, la terre, dans un point de son orbite, soit d'environ soixante-six millions de lieues plus près de certaines étoiles fixes que dans le point opposé, cependant, malgré ce rapprochement considérable, la grandeur ou la position de ces étoiles n'en est pas variée; de manière que cet immense orbite n'est qu'un point dans la mesure de la distance, et que nous pouvons toujours nous supposer dans le même centre des cieux, puisque nous avons toujours le même aspect sensible des étoiles, sans aucune altération.

Si un homme pouvoit se placer aussi près de quelque étoile fixe, que nous le sommes du soleil, il verroit sans doute cette étoile de la même grandeur et sous la même forme que le soleil paroît à nos yeux; et

(1) Telle est aussi l'opinion de M. Euler. Quelque prodigieuse, dit-il, que nous paroisse la distance du soleil, dont les rayons nous parviennent cependant en huit minutes, l'étoile fixe, la plus près de nous, en est pourtant plus de quatre cent mille fois plus éloignée que le soleil. Un rayon de lumière qui part de cette étoile, emploiera donc un temps de quatre cent mille fois huit minutes à parvenir jusqu'à nous; ce qui fait cinquante-trois mille trois cent trente-trois heures, ou deux mille deux cent vingt-deux jours, à-peu-près six ans. Il y a donc six ans que les rayons de l'étoile fixe, même la plus brillante, et probablement la plus proche, qui entrent dans nos yeux pour y représenter cette étoile, en sont partis, et ont employé un temps si long pour parvenir jusqu'à nous.

le soleil, à son tour, ne lui paroîtroit pas plus grand que nous ne voyons actuellement cette étoile ; et en comptant de là les étoiles fixes les plus reculées, il feroit entrer notre soleil dans leur nombre, sans être désormais capable de le distinguer.

Il est évident par-là que toutes les étoiles fixes sont autant de soleils qui brillent par leur lumière propre et naturelle. Des corps qui ne feroient que nous réfléchir une lumière empruntée, n'auroient, à une distance si prodigieuse, ni scintillation, ni rayonnement, puisque la lune, qui n'est éloignée de nous que d'environ quatre-vingt-six mille lieues, n'en a point ; et il nous seroit impossible de les appercevoir, puisque les satellites de Jupiter et de Saturne sont invisibles à la simple vue.

Nous n'avons aucune raison de supposer, dit le célèbre d'Alembert, que les étoiles soient dans une même surface sphérique du ciel, car sans cela elles seroient toutes à la même distance du soleil, et différemment distantes entr'elles, comme elles nous le paroissent. Or, pourquoi cette régularité d'une part, et cette irrégularité de l'autre ? Il me paroît en effet plus raisonnable de penser qu'elles sont répandues de toutes parts dans l'espace illimité du grand univers, et qu'il peut y avoir un aussi grand intervalle entr'elles dans la profondeur reculée des cieux, qu'entre notre soleil et une étoile fixe. Si elles nous paroissent de différentes grandeurs, ce n'est peut-être pas

qu'elles soient ainsi réellement, c'est qu'elles sont à des distances inégales de nous ; celles qui sont plus proches surpassent en éclat et en grandeur apparente celles qui sont plus éloignées, dont la lumière par conséquent doit être moins vive, et qui doivent paroître plus petites à nos regards.

Les astronomes distribuent les étoiles en différentes classes. Celles qui nous paroissent les plus grandes et les plus brillantes, sont appellées étoiles de la première grandeur. Celles qui en approchent le plus pour l'éclat et la masse, sont appellées étoiles de la seconde grandeur, et ainsi de suite, jusqu'à ce que nous arrivions aux étoiles de la sixième grandeur, qui sont les plus petites qu'on puisse observer à la simple vue.

Il y a un grand nombre d'étoiles qu'on découvre à l'aide du télescope ; mais elles ne sont point rangées dans l'ordre des six classes, et on les appelle seulement étoiles télescopiques. On n'y a pas fait entrer non plus celles qui ne sont distinguées qu'avec peine, et qui paroissent sous la forme de petits nuages brillants. On les appelle étoiles nébuleuses. On croit que ce sont des amas de petites étoiles fort éloignées.

Il faut observer que quoique l'on ait compris dans l'une des six classes toutes les étoiles qui sont visibles à l'œil, il ne s'ensuit pas que toutes les étoiles répondent réellement à l'une ou à l'autre de ces classes. Il peut y avoir autant de classes d'étoiles que d'étoiles

même, peu d'entr'elles paroissant être de la même grandeur et du même éclat.

Les anciens astronomes, afin de pouvoir distinguer les étoiles par rapport à leur position respective, ont divisé tout le firmament en constellations ou assemblage d'étoiles, composées de celles qui sont près l'une de l'autre. On les rapporte à la forme de quelques animaux, tels que des lions, des serpents, des ours, ou à l'image de quelques objets familiers, comme une couronne, une harpe, un triangle, et on leur en donne le nom, quoiqu'elles ne représentent nullement ces figures.

Les anciens avoient arrangé ces constellations dans les cieux, soit pour se retracer le cours des travaux de l'agriculture, soit pour conserver le souvenir d'un événement mémorable, soit pour éterniser le nom de leurs héros, soit enfin pour consacrer les fables de leur religion. Les astronomes modernes leur ont continué les mêmes noms et les mêmes formes, pour éviter la confusion où l'on tomberoit en leur en donnant de nouveaux, lorsqu'il s'agiroit de comparer les observations modernes avec les anciennes. Je vous ferai connoître dans un autre temps ces vieilles constellations, et celles qu'on leur a ajoutées de nos jours. Elles ne feroient maintenant que surcharger votre mémoire et y jeter de l'embarras.

Quelques-unes des principales étoiles ont des noms particuliers, comme Sirius, Arcturus, Aldebaran, etc. Il y en a aussi d'autres

qu'on n'a pas fait entrer dans les constellations, et qu'on appelle étoiles informes.

Outre les étoiles qu'on apperçoit à la simple vue, il y a un espace très-remarquable dans les cieux, connu sous le nom de voie lactée. C'est cette large bande d'une couleur blanchâtre, qui paroît se dérouler autour du firmament comme une ceinture. Elle est formée d'un nombre infini de petites étoiles trop éloignées de nous pour être vues séparément, mais dont la lumière réunie fait distinguer cette partie des cieux qu'elles traversent.

Les places des étoiles fixes, leur situation relative et leur nombre, ont occupé de tout temps les observateurs qui en ont dressé des catalogues. Le premier, qui date de cent vingt ans avant Jesus-Christ, est composé de mille vingt-deux étoiles. Ce catalogue a été souvent augmenté et rectifié par d'habiles astronomes, qui ont porté le nombre des étoiles au-delà de trois mille, en y comprenant celles que le télescope, ignoré des anciens, nous a fait connoître, et que l'on désigne sous le nom d'étoiles de la septieme grandeur.

Les observateurs les plus attentifs peuvent à peine compter quatorze cents étoiles visibles à l'œil. Cependant on seroit tenté, dans une belle nuit, de les croire innombrables au premier aspect. C'est une illusion de notre vue, qui naît de leur vive scintillation, et de ce que nous les regardons confusément, et sans les réduire en

aucun ordre. Lorsqu'on les parcourt d'un regard, l'impression des unes subsiste encore au moment où l'on va chercher les autres, et nous les répète. Un bon télescope rectifie les erreurs de notre vue. C'est alors que le spectacle des astres devient plus riche et plus vrai. On les voit, dans une multitude infinie, se répandre de tous côtés dans l'immense étendue des cieux. Telle étoile qu'on croyoit simple et unique, paroît double, et laisse observer entre les deux qui la composent sensiblement, un intervalle que la distance ne permettoit pas à nos yeux de voir sans ce secours. On en a observé soixante-dix-huit dans la constellation des pléiades, où la vue n'est pas capable d'en distinguer plus de six ou sept. Je n'ose vous dire quel nombre un observateur affirme en avoir vu dans celle d'Orion.

Les changements qui arrivent dans les corps célestes, quelque insensibles qu'ils soient pour nous, à cause de la distance infinie qui nous en sépare, doivent causer dans leurs sphères des révolutions prodigieuses. Chaque siècle semble en amener de nouvelles. Il est des étoiles dont la lumière, après s'être affoiblie par degrés, s'éteint presque absolument pour briller ensuite d'un plus vif éclat ; d'autres qui s'évanouissent pendant quelques mois, et reparoissent avec une augmentation ou diminution sensible de grandeur. Un géometre et un astronome célèbres (MM. d'Alembert et de la Lande) ont formé là-dessus des conjectures très-

ingénieuses pour en appuyer l'opinion générale des philosophes, sur l'existence de quelques planetes autour de ces astres, et attribuer ces changements à leur action. Je vous les ferai connoître un jour, ainsi que l'opinion de M. de Maupertuis à ce sujet.

On voit plus d'étoiles du côté du nord que du midi ; mais la partie méridionale a plus d'étoiles distinguées par leur grandeur et par leur éclat ; ce qui rétablit l'équilibre des cieux.

Vous avez peut-être observé vous-même que les étoiles paroissent moins grandes et moins nombreuses dans les nuits d'été que dans les nuits d'hiver ; c'est que pendant l'hiver, le soleil étant enfoncé plus avant sous l'horizon, l'éclat des étoiles est moins affoibli par les reflets de sa lumiere, et que l'air épuré par la gelée, intercepte moins de leurs rayons, et laisse parvenir jusqu'à notre œil ceux qui nous viennent des astres les plus éloignés.

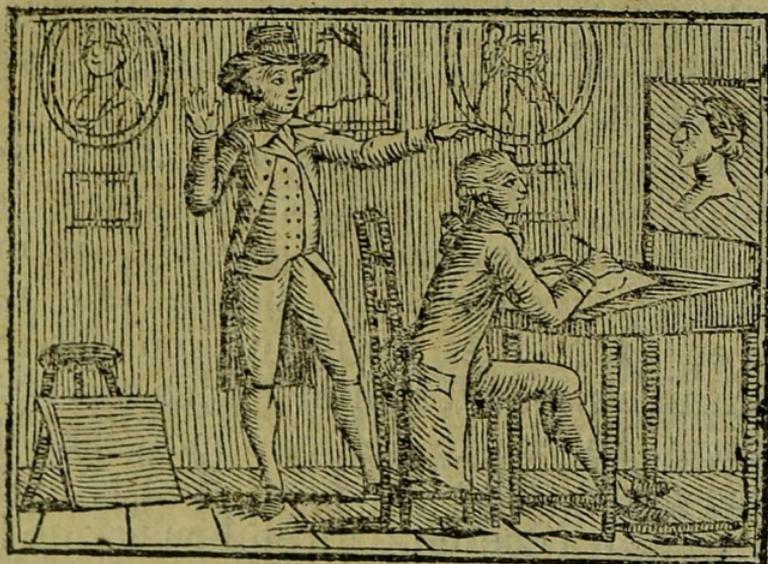
Les personnes qui pensent que tous ces corps resplendissans n'ont été créés que pour nous donner une tremblante lueur, dérobée souvent à nos yeux par les moindres nuages, doivent concevoir une idée bien peu relevée de la sagesse divine ; car nous recevons plus de lumiere de la lune seule, que de toutes les étoiles ensemble. Osons nous former une image plus vaste de la divinité. Puisque les planetes sont sujettes aux mêmes loix de mouvement que notre terre, et que quelques-unes non-seulement l'égalent, mais
la

la surpassent même de beaucoup en étendue, n'est-il pas raisonnable de penser qu'elles sont toutes des mondes habitables? D'un autre côté, puisque les étoiles fixes ne le cedent ni en grandeur, ni en éclat à notre soleil, n'est-il pas probable que chacune a un système de terres planétaires qui tournent autour d'elle, comme nous tournons autour de l'astre qui nous donne le jour, et que leur seul éloignement dérobe à nos regards?

Mais n'allons pas d'abord porter si loin notre vue. Laissons aux astronomes le soin de perfectionner leurs instruments et d'agrandir leurs recherches, pour trouver de nouveaux mondes dans les cieux. Renfermons-nous dans le nôtre, entre ces corps soumis, comme nous, à l'empire du soleil, et dont l'observation peut être d'une si grande utilité pour le progrès de nos lumières, appliquées au globe même que nous habitons. Les étoiles, à qui les hommes ont dû le premier partage du temps pour les travaux de l'agriculture, et qui ont été, durant tant de siècles, leurs guides fideles dans leurs entreprises et leurs voyages, indépendamment des secours multipliés qu'elles nous offrent encore aujourd'hui, mériteroient d'intéresser vivement notre curiosité, par la seule magnificence du spectacle qu'elles nous étalent. Leur nombre, leur position et leur marche, leur destination et leur nature, deviendront aussi, à leur tour, le sujet de nos considérations.

Tels sont les objets dont l'*Ami de l'Adolescence* se propose de vous entretenir. Nous commencerons d'abord par la terre, soit parce que sa connoissance est la plus importante pour nous, soit parce qu'elle peut nous conduire plus aisément à celle des autres globes qui composent avec elle notre système. Nous nous élèverons successivement vers toutes les parties des cieux, pour en redescendre sur notre séjour toutes les fois que son intérêt se trouvera lié par quelque rapport avec leur étude. Ne serez-vous pas charmés de connoître plus particulièrement ces corps glorieux, dont l'éclat avoit si souvent frappé vos regards, et charmé vaguement vos pensées; d'ajouter de si hautes lumières à celles qu'une éducation distinguée vous donne pour élever votre esprit et vos sentimens, et de vous préserver des idées absurdes et superstitieuses où vous plongeroit une stupide ignorance? Et quelle autre science seroit plus digne de vous occuper? Que sont les troubles et le choc passager des royaumes de la terre, en comparaison de cet accord éternel et sublime qui regne entre les immenses états de la république céleste? Que sont les conquêtes de l'homme sur ce globe de boue, auprès de celles qui l'ont fait entrer en société avec le soleil, de l'empire sujet à sa domination? Qu'il est beau de voir le premier atteindre de son génie jusqu'à ces corps reculés, où le second atteint à peine de sa lumière; et l'un soumettre à des loix savantes, le cours aveugle où l'autre les tient enchaînés! Quelle nouveauté dans les objets pour captiver votre imagination! quelle grandeur pour la remplir! et en même temps quelle simplicité de loix dans ces vastes mouvements, pour se mesurer aux premiers efforts de votre intelligence!

*Fin de la troisieme et derniere Partie de l'introduction
à la Nature.*



Il le trouva occupé à dessiner une tête romaine.

Pag. 196.

L'AMI DE L'ADOLESCENCE.

L'INCONSTANT.

ZÉPHIRIN DE S. LEGER étoit né avec une mémoire facile, un esprit vif et pénétrant, une imagination souple, active et féconde. La fortune sembloit promettre de couronner de si belles espérances, en lui donnant des parents dont le plus tendre désir étoit de cultiver, dans leur fils, les heureuses dispositions qu'il tenoit de la nature. Une promptitude extrême à saisir les éléments des premières connoissances, l'avoit

avancé de très-bonne heure , et il brûloit déjà de joindre des talents agréables à son instruction.

Un jour qu'il étoit allé voir un de ses camarades , il le trouva occupé à dessiner une tête romaine , dont le grand caractere le frappa vivement. A mesure que son ami en formoit les traits sur son dessin , Zéphirin les sentoit s'animer dans son imagination. La vue de quelques morceaux du même genre , dont le cabinet étoit tapissé , acheva de le pénétrer d'un enthousiasme tel que Raphaël dut le sentir la première fois qu'on lui donna des crayons.

Il revint , en courant , au logis ; et ayant rencontré son pere sur l'escalier , il se jeta à son cou , en le priant de redescendre , pour aller tout de suite lui chercher un maître de dessin. Son pere , enchanté de l'ardeur qu'il témoignoit , se rendit sans peine à ses instances. Ils allerent ensemble chez le plus célèbre. Zéphirin auroit bien voulu que le maître eût abandonné tous ses élèves , pour ne s'occuper que de lui seul depuis le matin jusqu'au soir. Comme il ne put le décider à ce sacrifice , il insista du moins pour que la leçon fût de deux grandes heures par jour. Il ne pouvoit concevoir comment on n'employoit pas chaque instant de sa vie entière à cultiver un art si plein de génie.

Son maître ne devoit venir que le lendemain. Je ne vous dirai pas combien il avoit tracé de figures avant la fin de la soirée. Tous ses cahiers étoient déjà couverts de têtes de

caractere. Vous lui pardonneriez sans doute de n'y avoir pas mis du premier coup cette correction qui décele une longue pratique. Il y avoit, par exemple, un grand œil pour répondre à un petit. Le nez partoît quelquefois du milieu du front, et l'oreille venoit écouter la bouche, ou la bouche alloit mordre l'oreille à travers la rondeur de la joue ; mais à ces petits défauts près, son trait avoit toute la pureté qu'on pouvoit en attendre.

Il avoit préparé lui-même un cahier énorme, du plus grand papier qu'on eût trouvé dans la ville. Bientôt cet espace se trouva trop étroit pour loger le nombre d'yeux, d'oreilles, de bras et de jambes qu'il figuroit sous la direction de son maître. L'hôtel des Invalides y auroit trouvé d'excellents modeles pour se remonter de tous les membres qui manquent à ses respectables habitants. Son impatience naturelle étoit un peu contrariée par la monotonie de ces premières études, auxquelles on le tenoit rigoureusement asservi dans ses leçons pour assurer sa main. Aussi, dès qu'il étoit seul, s'affranchissoit-il de la lenteur de cette marche, en cherchant déjà, dans ses idées, à former de grands tableaux. On venoit de recrépir les murs du grenier ; il imagina d'y retracer l'histoire romaine, dont il avoit achevé la lecture. En effet, au bout de huit jours il y eut charbonné une très-belle suite de têtes de tribuns, de bustes de consuls, de dictateurs en pieds, d'empereurs à cheval ; et je ne doute pas

que si les noms eussent été sous les figures , pour les rendre tout-à-fait ressemblantes , un antiquaire n'eût trouvé le secret de composer sur cette galerie une foule de mémoires fort intéressants.

Il se proposoit de tracer , dans le même esprit , les progrès de l'histoire de notre monarchie , lorsqu'il trouva un jour soir ouvrage effacé par les domestiques , qui prétendoient que ces héros Romains faisoient peur aux chats , et n'intimidoient point les souris. Cette infortune avoit un peu ralenti son penchant : le dépit de se voir encore si loin de son ami , qu'il s'étoit flatté de surpasser dès les premières tentatives , aliéna encore plus son goût. Il craignit bientôt de salir ses doigts avec son crayon , et d'ébrêcher son canif à le tailler. Son maître , qui avoit eu d'abord tant de peine à modérer son ardeur , en éprouvoit maintenant bien davantage à la faire renaître. En vain il lui racontoit les effets merveilleux de la peinture , et les anecdotes intéressantes de la vie des grands artistes. Il lui avoit amené un jeune élève qui revenoit de Rome , pour l'entretenir des superbes tableaux qu'il avoit étudiés en Italie. Celui-ci , en exprimant son admiration , employoit des mots italiens , selon qu'ils lui sembloient plus prompts ou plus heureux pour rendre sa pensée. Ces sons , nouveaux pour l'oreille de Zéphirin , l'eurent à peine frappé , qu'il jugea tout de suite qu'il étoit bien plus agréable de parler une langue vivante , que de faire des têtes qui , toutes expressives qu'elles fussent , ne

parleroient jamais. Il courut faire part de cette réflexion à son pere, qui le vit, avec peine, renoncer à un talent agréable qu'il avoit désiré avec tant de passion ; mais il ne voulut point contrarier ce nouveau goût ; et le jour d'après Zéphirin eut un maître de langue italienne, pour remplacer le maître de dessin.

Je lui dois publiquement cette justice, que ses progrès furent dans les premiers jours aussi soutenus que sa constance. Toutes les difficultés de la grammaire cédoient à la facilité de sa pénétration. Il raffoloit d'un langage si plein de douceur et d'harmonie ! On l'entendoit sans cesse le parler à tous les gens de la maison, sans s'inquiéter s'ils pourroient le comprendre. Il appelloit *Vostra Signoria*, la cuisiniere, et *Cor mio*, le portier. La traduction italienne de Télémaque commençoit à lui devenir presque aussi familiere que l'original. En cherchant un livre plus difficile dans la bibliotheque de son papa, un dom Quichotte espagnol lui tomba sous la main. Dom Quichotte ! l'ami de ses premieres lectures ! Oh ! quel plaisir de pouvoir goûter les admirables proverbes de son naïf écuyer, assaisonnés de tout le sel de leur langue naturelle ! Les graves discours de Mentor valaient-ils les plaisantes reparties de Sancho ? Et Calypso abandonnée par Ulysse, malgré les plaisirs de son isle enchantée, pouvoit-elle inspirer autant d'intérêt que l'incomparable Dulcinée, pour qui son amant alloit conquérir des royaumes ! Cette entreprise demandoit du

courage. Il falloit sans cesse batailler contre des mots inconnus , comme le chevalier de la Triste-Figure contre les troupeaux et les moulins. Il se tira cependant , avec autant de gloire que lui , de cette première campagne. Mais , vous le dirai-je ? avant la seconde sortie du héros de la Manche , Zéphirin étoit déjà sorti de l'espagnol pour entrer dans l'anglais , qu'il abandonna bientôt pour l'allemand : en sorte qu'au bout de l'année il parloit déjà quatre langues vivantes ; mais si peu de chacune , et les mêlant de telle façon dans ses discours , qu'il auroit fallu lui composer un auditoire de députés de ces quatre nations , pour s'interpréter l'un à l'autre ce que chacun auroit pu saisir par lambeaux dans le décousu de ses périodes.

L'adresse dans les exercices du corps semble prêter un nouveau charme à la culture de l'esprit ; et les connoissances les plus étendues ne peuvent , aux yeux de la société , faire pardonner les gaucheries. Zéphirin en avoit fait une épreuve assez désagréable. On avoit donné un petit bal le jour de la fête de son papa , où , malgré son érudition , il avoit brouillé toutes les danses. Il voulut s'instruire à y figurer suivant les principes de l'art ; mais à peine commençoit-on à lui montrer les pas du menuet , que les entrechats lui tournerent la tête. Ce qu'il désiroit le plus vivement d'apprendre dans chaque leçon , étoit précisément ce qu'on ne devoit pas encore lui enseigner. Toujours avide de ce qu'il igno-

roit, et mécontent de ce qu'il avoit appris, rien ne pouvoit s'arranger dans sa mémoire. Il s'avisait quelquefois de vouloir faire des *chassés* dans les rondes. Un rigaudon ne lui coûtoit rien à figurer pour un pas grave ni un balancé, quand il étoit question du moulinet; et il n'avoit jamais besoin que le violon changeât d'air pour commencer à lui seul un *pot-pourri*; ce qui le rendoit insupportable aux jeunes demoiselles.

Pour se remettre un peu dans leur esprit, il mit dans le sien d'apprendre la musique, afin de pouvoir les accompagner dans leur chant ou à leur clavecin. Mais par quel instrument commencer? A l'en croire, rien n'étoit si aisé que de s'exercer sur tous à la fois. Néanmoins son pere ne jugea pas à propos d'en risquer l'épreuve, et ne lui laissa que la liberté de choisir. Au milieu de ses incertitudes, il crut devoir prendre, par forme d'essai, le violon; et il ne se décida pour la flûte que six mois après, lorsqu'il commençoit passablement à connoître son manche, et à manier légèrement son archet.

Cependant l'instabilité de ses idées, et l'inconstance de ses goûts, donnoient de vives alarmes à son pere, quoique l'aveuglement d'un cœur paternel ne lui fit attribuer ces défauts qu'à la seule jeunesse de son fils. Dans la vue d'en avancer plus promptement la maturité par l'observation et l'expérience, il résolut de lui faire visiter une partie de l'Europe. Zéphirin ne

demandoit pas mieux que de se déplacer. Les relations des voyageurs avoient toujours été sa lecture favorite, et son imagination l'avoit mille fois transporté dans les contrées qu'ils avoient parcourues. Le récit que je lui avois fait, à mon retour d'Angleterre, de l'accueil gracieux que j'y avois reçu ; les tableaux que je me plaisois, par reconnoissance, à lui retracer de ce pays célèbre par sa culture, ses fabriques et son commerce, où l'on jouit du spectacle si touchant de voir toutes les vertus royales et humaines assises sur le trône avec la beauté, la jeunesse et les graces à l'entour ; les lettres que je lui offrois pour mes dignes amis, madame de la Fite, MM. de Luc, Wilkes et Hurton, et la famille de Burney (1), si favorisée de la nature par la réunion des qualités aimables et des grands talents ; enfin, les vœux ardents qu'il m'entendoit former pour voir cette nation et la nôtre unies aujourd'hui par la paix,

(1) On ne sera peut-être pas fâché d'apprendre que la maison habitée autrefois par Newton, et dans laquelle on voit encore son observatoire, est occupée aujourd'hui par miss Burney, auteur d'*Evelina* et de *Cécilia*. Cette demeure semble être le temple du génie, d'où, après nous avoir éclairés sur les mysteres des grands mouvements de l'univers, il revient, après cent ans, nous éclairer d'une aussi vive lumière sur les mouvements les plus profonds du cœur humain.

M. le docteur Burney, pere de miss Burney, est connu dans toute l'Europe savante, par une excellente *histoire de la musique ancienne et moderne*, où les agréments du style et l'intérêt des anecdotes se trouvent réunies à ses idées ingénieuses.

ajouter à ces nœuds une étroite alliance, pour s'enrichir mutuellement par un libre échange de leurs productions et de leurs lumières, et forcer au repos, par l'image de leur bonheur, autant que par la terreur de leurs forces, le reste de la terre : toutes ces peintures et ces sentiments, enflammant son enthousiasme naturel, lui firent désirer de commencer par cette isle fameuse le cours de ses voyages ; et ce fut avec une joie difficile à vous exprimer, qu'il vit arriver le moment fixé pour son départ, sous la conduite d'un gouverneur aussi sage que plein de dévouement pour sa famille.

Il faudroit avoir parcouru ces belles routes du comté de Kent, semées de jolis villages, et bordées de terres en riche culture, ou de jardins délicieux, pour se former une idée de l'impression que cette vue produisit sur notre jeune voyageur. La rapidité de ses pensées ne pouvoit suffire à tout ce qui le frappoit dans cette succession de tableaux intéressants. Le noble spectacle du travail et de l'industrie élevoit son esprit, autant que les douces images de l'aisance et de la fertilité attendrissoient son ame. Une extase continue le conduisit jusqu'aux portes de Londres, où il entra vers la nuit, pour jouir d'un coup-d'œil encore plus ravissant pour son âge, dans le concours nombreux du peuple, la largeur imposante des rues, et l'éclat de leur illumination. Il employa les premiers jours, après son arrivée, à parcourir les différents

quartiers de cette ville superbe. La magnificence des places publiques qui l'embellissent à l'une de ses extrémités ; la multitude innombrable de vaisseaux rassemblés à l'autre sur la rivière majestueuse dont elle est baignée ; la masse fière des ponts qui la traversent, pour aboutir à des dehors d'un aspect enchanteur ; dans l'intérieur, la décoration brillante des boutiques, ces larges trottoirs, où vous rencontrez toujours en foule, autour de vous, les deux objets les plus intéressants de la nature animée ; de beaux enfants et de belles femmes, parés de la fraîcheur et de la propreté d'un habillement simple, mais élégant ; quelles sensations toutes ces beautés réunies durent produire, dans leur premier effet, sur une ame ardente et facile à s'exalter, puisqu'elles ont été pendant plus d'un an le sujet continuel de mon admiration, et qu'elles se représentent encore sous des couleurs si vives à mon souvenir !

Leur impression ne fut pas d'une si longue durée sur Zéphirin. Son avide curiosité une fois satisfaite, il n'éprouva plus que de la langueur et de la satiété. Son gouverneur s'en aperçut, et lui proposa de visiter les endroits les plus remarquables des provinces. Zéphirin, dans l'excès de sa joie, ne lui répondit qu'en le pressant d'envoyer arrêter des chevaux de poste pour le lendemain.

Je ne les suivrai point dans toute l'étendue de leur course, de peur de vous fatiguer. Je ne m'arrêterai un instant avec

eux qu'à Richmond et à Windsor, parce que ces deux noms seront un jour précieux à votre mémoire, par les vers admirables qu'ils inspirerent à deux grands poètes (Thomson et Pope) qui les ont célébrés. Ils ont encore un charme de plus pour la mienne, en me rappelant un bon roi, l'ami éclairé de toutes les sciences et de tous les arts, qui a formé les riants jardins du premier de ces beaux lieux; et une reine auguste, qui passe la plus grande partie de l'année dans le second, occupée à couronner, par sa tendresse, la félicité de son époux, et à mériter, par ses soins maternels, par ses vertus et sa bienfaisance, les adorations de ses enfants, et de tout un peuple qui sait apprécier le bonheur de la posséder.

Des tableaux aussi intéressants que ceux qui avoient tant charmé Zéphirin dès son arrivée, se retraçoient bien toujours devant lui : par-tout il retrouvoit des objets aussi dignes de remplir son esprit que de captiver ses regards; mais il étoit dans son génie de ne désirer jamais que ce qui étoit hors de sa portée, et de ne se plaire que dans les lieux dont il étoit éloigné. Ce qui l'occupoit le plus vivement en Angleterre, étoit, ainsi qu'il s'extasioit à la nommer, la céleste Italie. Il n'avoit cherché que le capitole au milieu de la tour de Londres : il poursuivoit maintenant la Calabre dans le comté de Cornouailles. Son gouverneur avoit épuisé toutes sortes de moyens pour

le guérir de cette inquiétude : il craignit bientôt que son élève ne gagnât à ses remèdes que la consommation ; et il appuya ses instances auprès de son père, pour en obtenir la permission de courir après cette Italie, le dernier terme de ses vœux, comme autrefois de ceux des Troyens fugitifs.

A l'exception de la traversée du Pas-de-Calais, toutes les courses de Zéphirin s'étoient faites sur la terre ferme, et il y avoit près de deux mois qu'il arpenoit les grands chemins. C'en étoit assez pour que les voyages ne lui présentassent plus d'agrémens que dans la navigation. Son gouverneur fondant quelques espérances sur cette épreuve, pour dompter un peu son caractère, feignit de trouver autant de raison que lui dans cette nouvelle fantaisie, et ils s'embarquerent ensemble sur un vaisseau qui faisoit voile vers la Toscane.

Zéphirin passa le premier jour sur le tillac, sans pouvoir détacher ses yeux de la mer, dont les vagues mollement agitées sembloient venir se jouer autour de son navire. Le lendemain, il étoit encore si fier à ses propres yeux d'avoir osé tenter cette expédition, que l'orgueil de son courage le soutint assez bien contre les premières surprises de l'ennui. Mais dès le troisième jour, et le profond ravissement où l'avoient plongé les beautés de la mer, et son enthousiasme de lui-même, l'abandonnerent. Il ne sentit que les dégoûts de son entreprise ; il appelloit la terre de tous les cris de son cœur. Malheu-

reusement elle se trouvoit alors trop éloignée pour se prêter à son caprice ; et ceux de l'Océan, un peu plus respectables que les siens, étoient les seuls dont s'occupoient les matelots. Il lui fallut donc prendre patience, ou plutôt s'impatier de toutes les manières jusqu'au débarquement.

Heureux pouvoir de l'imagination, qui, dans les doux prestiges de l'espérance, nous dérobe le souvenir de nos maux ! Zéphirin oublia tous les siens sur le rivage. Il venoit enfin de l'aborder cette contrée fameuse, trésor de toutes les richesses de la nature et des arts. Après deux jours de repos à Livourne, il partit pour Florence. Il savoit que la célèbre galerie de cette ville y prolongeoit involontairement le séjour des voyageurs. On lui monroit des curieux qu'elle retenoit depuis six mois, en dépit des belles résolutions qu'ils formoient chaque jour de s'en arracher. Une telle conduite ne lui parut pas si étrange au premier coup-d'œil qu'il jeta sur cette superbe collection de chef-d'œuvres. Peut-être même auroit-il conservé cette opinion jusqu'au bout de la galerie, sans l'image qui vint tout-à-coup s'offrir à son esprit de saint Pierre de Rome, et de la bibliothèque du Vatican. Ces deux objets le tourmentèrent toute la journée, en s'agrandissant sans mesure dans sa tête. Afin de savoir au juste à quoi s'en tenir sur leurs dimensions, il pressa dès le soir son gouverneur de les aller vérifier eux-mêmes. Qu'on ne me parle point de ces observateurs éternels, auxquels un

siècle pourroit à peine suffire pour l'examen de chaque merveille. Zéphirin, au bout de trois jours, étoit sûr de n'avoir laissé rien échapper de tout ce qu'il y a de remarquable dans l'ancienne capitale du monde ; encore avoit-il trouvé, dans les intervalles, le temps d'arranger fort proprement sa valise pour Naples, où il brûloit déjà de se rendre. Ce n'étoient point cependant les beautés particulières de cette ville qui tentoient le plus vivement sa curiosité. Il avoit traversé tant de cités magnifiques depuis quelque temps ! mais toutes celles qu'il avoit vues jusqu'alors, étoient élevées sur le niveau de la terre. Herculanium et Pompéïa se trouvoient au contraire ensevelies dans ses entrailles. Des villes souterraines étoient désormais les seules qui pussent l'intéresser. La fécondité romanesque de son imagination lui faisoit arranger de mille manières l'événement terrible qui les avoit réduites à cet état. Il fut surpris, en y descendant, de s'être passionné pour un amas de ruines et de décombres ; car il n'y vit alors rien de plus, malgré les beaux restes que le temps en a conservés. Un autre auroit au moins trouvé quelques motifs de consolation, en admirant à Naples un des plus beaux ports de l'Europe. Mais Zéphirin ne pouvoit le voir sans lui opposer aussitôt dans sa pensée les ports d'Amsterdam, de Bordeaux et de Constantinople, à qui l'éloignement faisoit prendre l'avantage dans ses comparaisons. Quant à cette montagne

brûlante qui domine la ville, et qui ajoute tant d'intérêt à sa situation pittoresque, en la menaçant sans cesse de la couvrir des cendres et des feux qu'elle vomit, n'étoit-il pas reconnu, de l'aveu de tous les voyageurs, que l'Etna l'emporte de beaucoup sur le Vésuve? Et les suites désastreuses de sa dernière éruption, ne réunissoient-elles pas sur lui seul tous les sentiments divers d'admiration et d'effroi qu'un volcan peut exciter? Ainsi, dans cette belle contrée qu'il avoit si vivement désiré de parcourir, Zéphirin n'avoit plus qu'une seule ville dont l'aspect pût le dédommager des fatigues de son voyage. C'étoit la singulière Venise, s'élevant du sein des lagunes avec ses cinq cents ponts, ses canaux et ses gondoles. Il est vrai que pour y parvenir, il lui falloit traverser l'Italie dans presque toute sa longueur; mais son imagination, dont l'audace applanissoit tous les obstacles, le servoit aussi-bien par sa mobilité pour rapprocher toutes les distances; et il ne prit que le temps de faire son paquet, pour fixer le moment de se mettre en route vers l'état Vénitien.

Je crains, mes chers amis, que vous n'ayez peut-être déjà soupçonné son gouverneur d'une lâche complaisance, en le voyant céder avec tant de foiblesse à toutes les boutades de son élève. Je me vois réduit, pour le justifier, à vous révéler ici un secret de famille, dans la confiance que je prends en votre discrétion.

Pendant tout le cours de ses voyages,

Zéphirin avoit écrit régulièrement à son pere , et celui-ci avoit toujours remarqué que ses lettres étoient pleines d'expressions de dégoût au sujet des lieux d'où elles étoient datées , et d'enthousiasme pour ceux qu'il étoit prêt à visiter. De cette maniere , il étoit clair que chaque pays , après lui avoir présenté de loin des espérances agréables , ne lui avoit offert , pendant le séjour , que des sujets de mécontentement et d'ennui. Ces observations , jointes à celles qui venoient de la part du gouverneur , et qui en confirmoient la justesse , ainsi que vous seriez prêts , sans doute , à le témoigner vous-mêmes d'après ce que vous venez de lire , lui donnerent à juger que son fils n'étoit pas d'un caractere ou dans une disposition propre à lui faire recueillir un grand fruit de ses voyages. Cependant il ne vouloit point , en le rappelant brusquement auprès de sa personne , lui fournir le prétexte de se plaindre un jour que ce rappel eût fait manquer l'objet d'instruction qu'on s'étoit proposé. Seulement il avoit recommandé au gouverneur de ne point contrarier les caprices de son fils , qui tendroient à le ramener dans sa patrie. C'est ainsi que Zéphirin , après avoir vu en courant Venise , Turin , la Suisse et la Hollande , toujours avec la même précipitation et la même légèreté , n'aspiroit plus , par un nouveau trait d'inconstance , qu'à retourner auprès de ses foyers avant le terme qu'il avoit demandé lui-même pour ses courses.

Un pere est toujours pere. C'est assez vous dire combien celui de Zéphirin s'émut en le revoyant. Mais pourquoi n'ai-je pas à vous peindre ces transports, cette ivresse de joie d'un cœur paternel au moment où lui est rendu un enfant digne de sa plus vive tendresse ? Pourquoi n'ai-je pas à vous les représenter dans les bras l'un de l'autre, muets de ravissement, et se baignant de leurs larmes confondues, le pere orgueilleux des nouvelles perfections qu'il reconnoît dans son fils, celui-ci tout fier de les étaler devant les yeux de son pere, comme un gage de reconnoissance pour son amour ? Que j'aurois été heureux de vous offrir cette scene touchante, même avec le regret d'en affoiblir la peinture ! Et pour vos parents et pour vous, quelle source d'émotions délicieuses d'y retrouver l'expression naïve des sentiments dont vous êtes mutuellement pénétrés ! Il ne tenoit qu'à Zéphirin de nous procurer à tous ce bonheur, en profitant mieux des soins prodigués à ses premières années. Que lui auroit-il manqué dans son éducation pour cultiver ses talents et perfectionner ses connoissances, s'il avoit eu le courage de chercher à vaincre l'inquiétude de son caractère, et de s'assujettir à une application plus constante et plus soutenue ? Au lieu de ce goût volage qui, le portant d'études en études, le forçoit de dévorer les difficultés attachées à leurs principes, sans lui laisser jamais le temps de

sentir dans aucune le charme de ses progrès ; au lieu de ces illusions mensongeres , qui ne décoroient si magnifiquement à ses yeux les objets éloignés que pour lui représenter les objets présents sous des couleurs plus sombres ; au lieu de ces mécontentemens et de ces dégoûts qu'il devoit éprouver sans cesse, en ne voyant de près, que sous des traits affoiblis , les images qu'il s'étoit exagérées dans la perspective , quelle foule de plaisirs purs et de jouissances délicieuses auroit pu remplir son esprit et son cœur ! Sans parler de cette satisfaction si douce , qu'un enfant bien né goûte à surpasser les espérances de sa famille , ne considérons que la félicité personnelle qui auroit été son partage , puisqu'aussi bien le sentiment le plus profond et le plus constant de la nature en eût fait la félicité suprême pour son pere.

Vous l'avez vu dès l'enfance , également avide d'instruction et de talents aimables , se livrer à leur poursuite avec une ardeur effrénée ; et croyant tout emporter du premier effort , après avoir lutté courageusement contre les difficultés les plus décourageantes , leur céder au moment où il étoit près d'en triompher. Aidé de ses dispositions naturelles , soutenu par les éloges de ses parents , avec un peu plus d'empire sur lui-même , il auroit successivement acquis tout ce qui pouvoit contribuer à répandre le charme le plus doux sur le reste de sa vie. Sa raison mûrie de bonne heure par l'étude ,

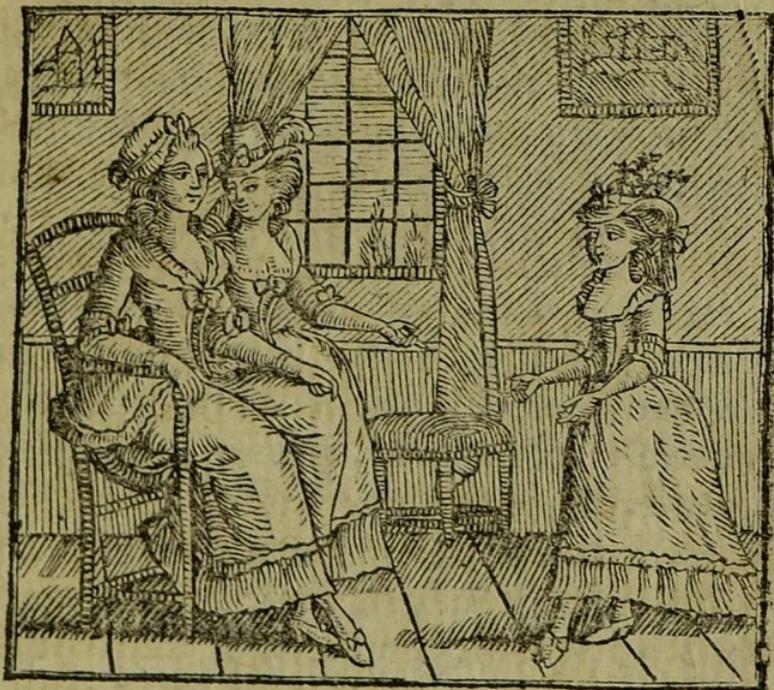
et le goût qu'il auroit pris à des délasséments agréables, auroient préservé sa jeunesse des inquiétudes qui la tourmentent, et des ennuis qui la dévorent dans sa fleur. Les principes qu'il se seroit formés sur les beaux arts, joints à l'habitude de les cultiver, ne lui auroient laissé rien voir avec indifférence dans ses voyages. Les chef-d'œuvres de tous genres étalés à ses regards, en satisfaisant sa curiosité, lui auroient donné de nouvelles lumières. Son esprit auroit pris plus d'étendue en voyant un plus grand nombre d'objets ; plus de justesse en étudiant leurs différences et leurs rapports ; une connoissance plus profonde des hommes, en observant leurs mœurs et leurs caractères en diverses contrées. Accueilli par les étrangers, si flattés de l'empressement qu'un jeune homme instruit de leur langage témoigne à visiter leur patrie ; son passage, dans chaque pays, lui auroit attiré les prévenances les plus flatteuses, et les égards les plus touchants. Admis en des sociétés distinguées, il y auroit puisé cette politesse insinuante et ces manières affables qui, par leur réunion à des qualités essentielles, désarment l'envie, et savent concilier le tendre intérêt de la bienveillance avec le respect de la considération. Il ne seroit rentré dans sa patrie qu'en laissant par-tout sur ses traces des regrets de son éloignement, en faisant naître dans le cœur de tous ses amis la joie la plus vive de son retour ; et dans celui de ses parents, les espérances les mieux fondées sur sa fortune.

Combien Zéphirin se trouvoit alors éloigné de cette position brillante où sembloit devoir le porter si naturellement sa destinée ! Dans toutes les villes qu'il avoit parcourues à tire-d'ailes, il n'avoit eu de relation qu'avec les hôtes chez lesquels il étoit allé se reposer un moment des fatigues de son vol. Ses concitoyens n'avoient rien à se promettre des foibles connoissances qu'il avoit recueillies ; son pere voyoit toutes ses vues trompées ; et ses amis ?..... Mais son inconstance lui avoit-elle jamais permis de s'en attacher ? Zéphirin n'avoit point d'amis. Le malheureux ! que je le plains, en songeant, ô mon cher Garat ! que ce fut dans un âge aussi tendre que se forma entre nous cette amitié qui ne s'est jamais altérée un seul instant, et qui nous porteroit aujourd'hui, comme dans la première chaleur de sa naissance, à confondre nos fortunes et nos vies pour les partager par une égale moitié ! Que j'aime à me les rappeler, ces doux moments de notre jeunesse, où les mêmes goûts et les mêmes sentiments rapprochoient nos cœurs par tous les points qui pouvoient les unir ! Avec quelle rapidité s'écouloient les journées entre nos confidences et nos études ! Point de plaisirs ou de peines qui ne fussent communs à tous les deux. Voisins à la ville, voisins à la campagne pendant huit années, il ne fut presque pas un seul jour où le besoin d'être ensemble ne nous portât l'un vers l'autre. Combien de larmes nous coûta

notre séparation ! En te précédant dans la capitale , avec quelle ardeur t'y appelloient mes vœux ! et quelle fut , au bout de trois ans , la joie que nous éprouvâmes à nous y réunir ! Aujourd'hui , dans nos entretiens , si quelque circonstance nous ramene à ces charmantes promenades que nous faisons si souvent le long d'une belle riviere , à ces hautes collines , où un Gesner , un Thomson , un Saint-Lambert à la main , nous jouissions à la fois de tous les charmes de l'amitié , de la poésie et de la nature , quelle douceur de nous retrouver toujours dans les mêmes sentiments , et de nous reposer sur la ferme confiance qu'ils ne s'éteindront que dans notre tombe !

O vous , mes jeunes lecteurs , devant qui mon ame vient de se répandre , vous me pardonnerez cet épanchement que je n'ai pu retenir ! Ah ! si vous aviez un ami comme le mien ! si vous l'aimiez , si vous en étiez aimé comme moi ! Et puis , n'ai-je pas quelques droits à vous parler de ce qui m'intéresse ? Seroit-ce en vain que vous auriez attaché à ma personne le titre sous lequel je vous ai présenté cet ouvrage ? Non , rien de ce qui peut toucher l'un de nous ne sauroit désormais être indifférent à l'autre. Nous sommes unis par des nœuds qui ne seroient rompus , de votre part ou de la mienne , que par une ingratitude bien coupable. Si les soins que je prends de former votre esprit et votre cœur ont quelque prix à vos yeux , ne vous dois-je pas à mon tour la plus tendre

reconnoissance ? Des bergers , des amants plaintifs avoient bien jusqu'ici peuplé ma retraite ; mais à ces objets touchants , vous en êtes venu joindre de plus intéressants encore. Graces à vous , je ne vois rien que de frais et de riant dans la nature. Que je me plais à m'entourer de vos douces physionomies , où se peignent , avec une expression si gracieuse , la gaieté , l'innocence et la candeur ! C'est vous que mon imagination rassemble sans cesse à mes côtés. C'est de votre bouche que je recueille ces traits naïfs qui vous font sourire , et ces sentiments tendres ou généreux qui font couler vos larmes , ou qui impriment à vos jeunes pensées un caractere de noblesse et d'élévation. Venez , que je vous présente à la patrie , lui portant chacun dans vos mains une fleur d'espérance. Son attente ne sera point trompée. Non , vous ne serez pas méchants comme ces hommes dont j'ai lu l'histoire. Ils n'avoient pas eu d'ami pour les mener au bien par la voie du plaisir ; et vous en avez un qui fait de ce devoir tout le bonheur de sa vie. Souvenez-vous donc toujours de lui ; mais pour vous en souvenir comme il le désire , que sa mémoire se lie à vos vertus. Il me semble déjà la recevoir , cette récompense flatteuse. Je vous entends aujourd'hui répéter mon nom dans vos jeux ; je vous entends , dans l'avenir , l'apprendre à vos enfants assis sur vos genoux , et je vous vois caresser vos petits-fils , qui viennent vous le bégayer dans votre vieillesse.



Eh bien , maman !

Page. 222.

LA FLATTERIE.

Mde. DE LAURENCÉ , DELPHINE ;
sa fille.

DELPHINE.

O ma chere maman ! embrassez-moi bien vite , pour la bonne nouvelle que je viens vous annoncer.

Mde. DE LAURENCÉ.

Qu'est-ce donc , ma fille ?

DELPHINE.

C'est la connoissance la plus agréable du monde que je vous procure. Une demoiselle charmante , Léonor de Tourneil. Elle doit venir tout à l'heure.

Mde. DE LAURENCÉ.

Ici ! J'avois pensé que pour être admise en ma maison, c'étoit à moi qu'il falloit s'adresser la première.

D E L P H I N E .

Il est bien vrai, maman ; mais j'étois si sûre du plaisir que vous auriez de l'avoir dans votre société, que j'ai cru pouvoir, dans cette circonstance, passer un peu sur l'étiquette.

Mde. DE LAURENCÉ.

Est-ce le nom que vous donnez à votre devoir ? Je reconnois bien à ce trait votre légèreté ordinaire ! mais je ne reconnois point, dans le procédé de cette demoiselle, la réserve d'une jeune personne que vous devez désirer d'avoir pour amie. Il me semble qu'elle auroit dû attendre mon aveu.

D E L P H I N E .

Oh, c'est qu'elle étoit si impatiente de vous offrir son hommage ! Vous ne savez pas tout ce qu'elle pense d'avantageux sur votre compte.

Mde. DE LAURENCÉ.

Comment peut-elle me connoître ? Je ne l'ai vue qu'une fois dans une visite de cérémonie que j'ai rendue à sa mère.

D E L P H I N E .

Eh bien, il ne lui en a pas fallu davantage pour vous apprécier. Elle m'a fait un

portrait de vous si brillant, que j'en ai senti encore plus d'orgueil d'être votre fille.

Mde. DE LAURENCÉ.

Et sans doute qu'avec ce talent de peindre, elle vous aura fait aussi le tableau de vos perfections ?

DELPHINE.

Je ne sais, mais vous ne sauriez imaginer combien de choses heureuses elle a démêlé dans mon caractère, que je n'y avois pas encore vues moi-même.

Mde. DE LAURENCÉ.

Et que vous y voyez apparemment aujourd'hui ?

DELPHINE.

C'est que c'est si frappant ! si frappant !

Mde. DE LAURENCÉ.

Vous me feriez craindre que dans le dénombrement de vos qualités, elle n'eût oublié la modestie.

DELPHINE.

Vous pensez badiner peut-être ? et cependant elle étoit presque tentée de m'en faire un reproche. Elle est pourtant convenue à la fin qu'elle m'étoit nécessaire plus qu'à une autre, pour me faire pardonner mes talents.

Mde. DE LAURENCÉ.

Je n'ai qu'à vous féliciter sur toutes ces belles découvertes.

DELPHINE.

Mais, maman, elle a rencontré si juste pour vous ! Il faut bien qu'elle ne se trompe

pas de beaucoup sur moi-même ! Oh, c'est une charmante demoiselle !

Mde. DE LAURENCÉ.

Je ne m'étonne plus que vous en soyez si entichée.

D E L P H I N E .

Le moyen de ne pas l'aimer ! Elle est d'une humeur si gracieuse ! Vous n'entendez jamais sortir que des paroles obligantes de sa bouche.

Mde. DE LAURENCÉ.

Avez-vous eu souvent occasion de la voir ?

D E L P H I N E .

Deux fois seulement chez les demoiselles de Lassy. Elle a beaucoup d'amitié pour elles, mais elles ne me paroissent pas y répondre avec assez de reconnoissance. Leur trouvez-vous infiniment de pénétration, à ces demoiselles ? Depuis quatre ans que je les vois, elles n'ont pas eu le secret de me connoître aussi-bien que Mlle. de Tourneil au bout de trois jours.

Mde. DE LAURENCÉ.

Et comment avez-vous fait cette remarque ?

D E L P H I N E .

C'est qu'elles ont imaginé quelquefois me surprendre de petits défauts, dont je me flatte cependant d'être exempte. Je les croirois un peu envieuses.

Mde. DE LAURENCÉ.

Il m'arriye assez souyent de prendre, à

votre égard, la même liberté. Vous me supposez donc aussi jalouse de votre mérite ?

D E L P H I N E.

Oh, c'est bien différent. Vous ne m'en parlez, vous, que par amitié, et pour me rendre plus parfaite. Mais.....

Mde. D E L A U R E N C É.

Pourquoi ne prêteriez-vous pas des intentions aussi tendres à vos amies ? Sans avoir un si vif intérêt que votre famille à vous voir acquérir des vertus, ne doivent-elles pas le désirer très-ardemment, afin que les nœuds qui vous unissent dès votre enfance, puissent se resserrer de plus en plus pendant le cours de votre vie entière ? D'ailleurs, je les connois assez pour être sûre que dans leurs observations et dans leurs conseils, elles ont gardé tous les ménagements que se doivent de bonnes amies.

D E L P H I N E.

C'est qu'elles n'avoient que des bagatelles à me reprocher.

Mde. D E L A U R E N C É.

Votre amour-propre est très-ingénieux à prendre le change sur leur délicatesse, et je n'y vois que plus de raison de désirer que vous sachiez mettre un plus grand prix à leur attachement. Je suis persuadée que personne au monde, après vos parents, n'est plus digne d'occuper une place distinguée dans votre cœur.

D E L P H I N E .

Oh , je suis bien sûre que Mlle. de Tourneil a déjà pour moi autant d'amitié. Mais j'entends du bruit dans l'antichambre. C'est elle ! c'est elle ! Que je suis contente ! Vous allez voir.

Mlle. DE TOURNEIL (*s'avançant d'un air hypocrite.*)

Daignez me pardonner , Madame , si j'ai pris la liberté de m'introduire auprès de vous sans en avoir obtenu votre agrément. Mais dans toutes mes sociétés , j'ai entendu parler de vos vertus avec tant d'éloges , que je n'ai pu résister au désir de vous apporter le tribut de mes respects. Je ne suis plus surprise que Mlle. votre fille possède déjà des qualités si brillantes.

DELPHINE (*bas à l'oreille de sa mere.*)

Eh bien , maman !

Mde. DE LAURENCÉ.

Voilà un compliment fort bien arrangé , Mademoiselle. Il est vrai qu'il nous toucheroit davantage de la part d'une personne d'un âge plus mûr pour nous juger , et qui seroit plus à portée de nous connoître , sur-tout si elle avoit la délicatesse de nous l'exprimer par ses égards pour nous , au lieu de venir nous le débiter cavalièrement.

Mlle. DE TOURNEIL (*un peu confuse.*)

Comment se refuser à peindre ce que vous inspirez aussi-tôt qu'on a le bonheur

de vous voir ? Ah ! si j'étois fille d'une mere aussi respectable !

Mde. DE LAURENCÉ.

Croyez-vous, Mademoiselle, que ce vœu soit fort respectueux pour votre maman ?

Mlle. DE TOURNEIL.

C'est que je ne sais de quelle maniere vous exprimer mon admiration. J'ai beau chercher de toutes parts, je ne trouve pas de femmes qui puissent vous être comparées. Et Mlle. de Laurencé, quelle jeune personne de son âge oseroit le lui disputer pour les graces, les talents et l'esprit ! Je ne suis point sujette à me prévenir, même en faveur de ceux que j'estime. Par exemple, j'ai de l'amitié pour Mlles. de Lassy, et je voudrois pouvoir m'aveugler sur leurs défauts ; mais comme elles sont gauches, froides et pincées auprès d'elle !

Mde. DE LAURENCÉ.

Vous oubliez sans doute qu'elles sont amies de ma fille, et que cette peinture, qui leur convient si peu, doit nous offenser. On m'a d'ailleurs rapporté que vous les avez mille fois accablées des louanges les plus pompeuses sur leurs agréments.

DELPHINE.

Il est vrai, maman, je ne la reconnois plus. Hier encore elle leur faisoit toutes sortes de caresses.

Mde. DE LAURENCÉ.

Je vois bien que ce n'est pas une raison pour que Mademoiselle les traite aussi favorablement hors de leur présence.

Mlle. DE TOURNEIL.

On n'aime pas à dire aux gens des vérités désagréables ; on ne se permet de parler de leurs défauts qu'à ses véritables amies.

Mde. DE LAURENCÉ.

J'ignore si ma fille doit faire un grand cas de cette distinction ; mais je craindrois fort , à sa place , de devenir à mon tour le sujet d'une pareille confiance de votre part , à quelqu'autre de vos véritables amies ; car sûrement vous ne devez pas en manquer de cette espece.

Mlle. DE TOURNEIL.

Quelle idée avez-vous donc de moi , Madame ? J'aime trop sincèrement Mlle. Delphine.

Mde. DE LAURENCÉ.

Eh bien , puisqu'il est question de sincérité , Mademoiselle , je vous dirai que n'étant point prévenue de votre visite , et n'ayant aucun droit de l'attendre , j'avois destiné cette soirée à m'entretenir avec ma fille sur plusieurs points importants de son éducation. Je crois ne devoir pas différer un moment de plus , ce que j'ai à lui dire sur le danger d'une folle crédulité , aussi-bien que sur l'indignité d'une basse flatterie ;

et je craindrois que de tels sujets n'eussent de quoi vous déplaire. Quand nous serons parvenues l'une et l'autre au point de perfection qu'il vous a plu de nous supposer, nous croirons pouvoir, sans péril, recevoir vos éloges ; alors j'aurai l'honneur de vous en faire avertir. Mille compliments, je vous prie, à madame votre mere.

Mlle. DE TOURNEIL (*en se retirant d'un air confondu.*)

Votre servante, Madame.

DELPHINE.

O maman, comme vous l'avez reçue !

Mde. DE LAURENCÉ.

Lui dois-je des égards, lorsqu'elle ose venir nous insulter jusque dans notre maison ?

DELPHINE.

Nous insulter, maman !

Mde. DE LAURENCÉ.

N'est-ce pas un outrage que de se jouer de nous ? et n'est-ce pas s'en jouer avec la dernière effronterie, que de nous prodiguer les louanges les plus fausses et les plus ridicules ? Pensez-vous qu'elle vous croie dans son cœur un prodige de graces et de talents, comme elle n'a pas rougi de vous appeller en face ? N'avoit-elle pas tenu le même langage à Milles. de Lassy, et n'avez-vous pas entendu comme elle les a traitées ? N'avez-vous pas entendu par quelle

adulation dénaturée elle vouloit m'exalter aux dépens de sa mere? Je ne sais comment, à ce trait de bassesse, je ne l'ai pas chassée avec tout le mépris et toute l'indignation qu'elle m'inspiroit.

D E L P H I N E .

Ce seroit un caractere bien affreux!

Mde. D E L A U R E N C É .

C'est celui de tous les flatteurs, ces lâches qui osent prétendre à dominer, quand leur petitesse rampante les ravale au dernier rang des hommes.

D E L P H I N E .

Quoi! vous pensez que Mlle. de Tourneil aspireroit à me dominer?

Mde. D E L A U R E N C É .

Votre inexpérience vous empêchoit d'apercevoir ces artifices, tout grossiers qu'ils étoient. Mais en s'insinuant dans votre esprit par des louanges mensongeres, quelles étoient ses vues? d'en usurper l'empire en vous soumettant au besoin de ses flatteries. Pour régner plus impérieusement sur vous en vous asservissant toute entiere, ne vouloit-elle pas bannir de votre cœur deux jeunes personnes estimables, soit par les ridicules dont elle les flétrissoit à vos yeux, soit par le soupçon d'une secrète jalousie des perfections chimériques dont elle vous décoroit? Parvenue au point de vous enivrer ainsi de vous-même, qui sait si elle ne vous eût pas portée à rompre le frein de

tous vos devoirs , en vous représentant mes avis comme des reproches injustes , les inquiétudes de ma tendresse comme une humeur attrabilaire , et mon autorité comme une tyrannie ? Que seriez-vous alors devenue , abandonnée de vos amis et de vos parents ?

DELPHINE (*se jetant dans les bras de sa mere.*)

O ma digne maman ! je le reconnois , sans toi j'étois perdue. Ouvre-moi ton sein , presse-moi sur ton cœur. De quel péril tu viens de me sauver !

Mde. DE LAURENCÉ (*l'embrassant avec transport.*)

Oui , ma chere fille , nous voilà pour jamais rendues l'une à l'autre. Je t'ai vu surprise de me voir sortir tout à l'heure de mon caractere , en parlant à Mlle. de Tourneil avec tant de sécheresse et de dureté : mais tu sais que tout mon bonheur est en toi ; juge si j'ai dû frémir de le voir si près d'être empoisonné par ses séductions envenimées. Tu ne peux imaginer encore quelle est la triste condition d'une femme gâtée dès sa jeunesse par la flatterie. En entrant dans le monde avec des prétentions que rien ne peut soutenir , et une opinion démesurée d'elle-même que personne ne partage , combien d'amertumes il lui faut dévorer ! Ces hommages qu'elle s'attendoit recueillir , plus son orgueil les commande , plus elle se les voit refuser.

avec la risée du dédain. Si dans la présomption qui l'aveugle, un rayon passager de sa raison vient l'éclairer par intervalles sur elle-même, quelle honte de se trouver dépourvue des qualités qu'elle croyoit posséder, et quel remords d'avoir perdu le temps de les acquérir ! Où prendroit-elle désormais ses titres aux louanges publiques, à l'amour de son époux et aux respects de sa famille ? Pour s'étourdir sur les reproches intérieurs qui la déchirent, ainsi que sur le sentiment importun de sa nullité, elle ne peut souffrir autour d'elle que de vils flatteurs, pareils à ceux qui l'ont égarée ; et pour comble d'ignominie, en les méprisant, elle se sent digne de leur mépris. Aigrie par toutes ces humiliations, elle trouve encore un nouveau supplice dans le mérite d'un autre. Il la tourmenteroit même dans ses propres enfants. Elle ne distingue que ceux qu'elle instruit le plus servilement à caresser sa folie, condamnée au crime de les corrompre pour les aimer.

D E L P H I N E .

Ah ! je vous en conjure, détournez de moi ce tableau, il m'inspire trop d'horreur.

Mde. D E L A U R E N C É .

Eh bien, pour reposer tes regards sur de riantes images, peins-toi une jeune femme parée de cette modestie qui donne tant de graces, et de cette défiance de ses moyens de plaire, qui leur prête un charme si intéressant. Tous, jusques aux flatteurs, la

respectent ; tous aiment à lui sourire , jusqu'aux envieux. Avec le talent de se distinguer , en faisant valoir ses rivales , elle acquiert l'empire le plus sûr et le plus doux. On croit la voir paroître tous les jours nouvelle , parce que la bienveillance qu'elle inspire se plaît à rechercher ses moindres agréments. Aidée des conseils délicats de ses amis , elle s'en fait de nouveau chérir comme leur ouvrage. Les hommages qu'on lui adresse de tous côtés rehaussent le prix de sa possession aux yeux de son époux , empressé de se rendre plus digne de sa tendresse par la constance et l'ardeur de ses soins. Ses enfants , nourris de ses vertus , n'iront point chercher d'autre modele. L'épreuve de ses succès personnels la rendra plus propre à diriger leur éducation. Elle saura les mettre en état de goûter le bonheur dont elle jouit. Plus contente chaque jour d'elle-même et de tout ce qui l'entoure , elle coulera la vie la plus heureuse dans ses beaux jours , et se ménagera , pour un âge plus avancé , l'estime et la reconnoissance d'une société fidelle , dont elle aura fait si long-temps les délices.

D E L P H I N E.

O ma chere maman ! faites de moi cette femme heureuse. Oui , je saurai me défier de la flatterie la plus adroite ; et si mon amour-propre venoit jamais à s'aveugler , j'irai lui chercher des lumieres dans votre prudence et dans votre amour.



C O U P L E T

*Chanté par CAROLINE à sa Maman,
le jour de sa fête.*

Air de Florine : Ce fut par la faute du sort.

D E U X jeunes plantes , en ce jour ,
 Que leur rend si cher la nature ,
 Voudroient bien payer ton amour :
 Des soins donnés à leur culture .
 PAULINE est déjà fleur , dit-on ,
 Je ne suis pas encore éclosé ;
 Mais ne faut-il pas un bouton
 Pour donner du prix à la rose ?

RÉPONSE BADINE

*A une Lettre italienne de ma petite amie
CAROLINE (1).*

LA vostra lettera, mia cara Carolinetta, arrivata dalla gioiosa Francia nella pensosa Inghilterra, m'ha procurata una grandissima gioia colla ricordanza della vostra amicizia.

E anchè, perchè scrivete come Cicerone, che scrisse delle ingeniose lettere, benchè, comparate alle vostre, sarebbe possibile ch'arrossisse, l'oratore celebre, delle differenze.

Tutti gli scritti di giovani spiriti, pieni di sentimenti puri, di gentili pensieri, hanmi nei tempi tutti recati gratissimi piaceri.

Ho provato grandissimo gusto, vedendo vostro progresso dovuto allo bravissimo vostro maestro. Sono, sarò, vivendo, moriendo, morto, umilissimo vostro servo, divotissimo vostro amico,

T U R L U T U T U.

A. E. I. O. U.

(1) Dans un entretien que j'avois, l'année dernière, sur les langues, avec des Anglais fort instruits, je soutenois qu'il étoit possible d'écrire en italien une page entière, dont chaque phrase ne seroit composée que de mots d'une même terminaison. Je répondis au défi qu'on m'en donna, par cette plaisanterie, où j'ai de plus observé de suivre l'ordre des voyelles.



La voûte suspendue sur nos têtes. *Pag.* 236.

LA CAVERNE DE CASTLE-TOWN.

Récit d'un Voyageur.

JE m'étois éloigné de cent soixante et dix milles de Londres. J'avois franchi plusieurs montagnes, traversé plusieurs vallées, lorsqu'enfin je me vis près du terme de mon voyage, en mettant le pied dans cette partie de l'Angleterre qu'on nomme le comté de Derby.

Les montagnes qui me restoient à gravir devenoient plus roides et plus escarpées. Derrière elles, j'en découvrois de plus hautes encore, dont la coupe dépouillée d'arbres, n'est couverte que de bruyeres et de gazon; en sorte que, d'un assez grand

éloignement, j'avois déjà distingué les troupeaux qui païssoient sur leur pente.

Parvenu au sommet de l'une de ces montagnes, j'apperçus tout-à-coup à mes pieds une vallée charmante, entrecoupée de ruisseaux, et de tous côtés enfermée par de hautes collines. C'est au fond de cette vallée qu'est situé Castle-Town, petite ville, dont les habitations paroissent annoncer la misere.

Un chemin étroit, qui serpente sur le penchant de la montagne, me conduisit au fond de la vallée, jusque dans une rue de Castle-Town. Je m'arrêtai un moment dans une auberge pour m'y rafraîchir; et je pris le chemin de la caverne, guidé vers son entrée par un petit ruisseau qui va la border en passant, après avoir traversé la ville.

Je suspendois de temps en temps mes pas, pour me livrer aux sentiments qu'excitoit en moi la singularité du spectacle dont j'étois frappé. Entre deux bosquets de la plus belle verdure, je voyois monter jusques aux nues un rocher énorme, portant sur sa pointe les tours en ruine d'un antique château. A ses pieds s'ouvroit une vaste caverne, qui ne présentoit qu'un gouffre de ténèbres, en y jetant la vue d'un endroit éclairé par le soleil brillant du midi.

Je vis bientôt paroître dans cette ouverture un homme, qui me demanda si je voulois y descendre. Je le suivis. Le chemin s'inclinoit par une pente peu rapide;

et le jour, qui venoit de l'entrée, se perdoit, par degrés, dans une clarté sombre, semblable à celle du crépuscule d'une soirée d'automne.

Lorsque nous nous fûmes avancés de quelques pas, je fus bien surpris de voir à ma droite, sous la voûte immense du rocher, un village souterrain. C'étoit un jour de fête. Les habitants joyeux se délassoient de leurs travaux de la veille, assis avec leurs enfants devant la porte de leurs chaumières. Je devinai leurs occupations à la vue des grandes roues dispersées de tous les côtés. C'est à fabriquer des cordages que ce peuple ténébreux gagne sa misérable subsistance.

A mesure que nous allions plus avant, l'ouverture, qui laissoit parvenir jusqu'à nous la lumière affoiblie du jour, sembloit de plus se rétrécir. Elle ne parut bientôt que sous la forme d'une large crevasse; et les rayons qui la traversoient, teignoient de sombres couleurs la fumée que je voyois encore au loin derrière moi s'élever des cabanes du village.

L'obscurité gagnoit rapidement à chaque pas. Enfin, les ténèbres et la voûte du rocher s'abaissèrent presque entièrement autour de nous.

Mon guide, qui me devançoit, ouvrit alors une petite porte. D'une cabane creusée dans le roc, il sortit une vieille femme avec des flambeaux qu'elle nous présenta. Chacun prit le sien; et nous continuâmes notre

marche, forcés de nous tenir profondément courbés pendant un assez long espace de chemin. Mais quel fut mon étonnement, lorsqu'au bout de ce passage resserré, je vis tout-à-coup la caverne s'élargir autour de moi, et la voûte s'élever à une hauteur où la lueur de nos flambeaux ne pouvoit atteindre ! Je traversai, en silence, cette vaste étendue, comme un voyageur égaré sous un ciel ténébreux. J'arrivai sur le bord d'une piece d'eau assez large, dont les ondes taciturnes, éclairées de nos pâles flambeaux, rendoient une réverbération plus affreuse que les ténèbres. Une petite nacelle étoit attachée au rivage. Mon guide m'y fit descendre ; et s'étant plongé dans l'eau jusqu'à la ceinture, il fit passer sur son épaule la corde qui retenoit la nacelle, et se mit à la traîner après lui.

Le calme de l'empire des morts régnoit autour de nous. A mesure que j'avançois, je voyois devant moi s'abaisser peu-à-peu le rocher, comme un nuage obscur qui descendoit lentement sur la terre. Le guide me cria de m'étendre sur le dos. J'étois depuis un moment dans cette posture, lorsque je me trouvai sous une partie de la voûte si basse, que tout couché que j'étois au fond de la nacelle, à peine pouvois-je tenir le flambeau debout à mon côté. Enseveli sous cette espece de tombe, j'avoue que les idées de l'Achéron et du fatal rocher commençoient à me paroître moins fabuleuses. Il me sembloit, comme

dans un songe , que j'allois aborder le sombre séjour du Tartare , condamné , par un destin nouveau , à porter moi-même ma torche funéraire. Heureusement ces tristes illusions ne furent pas de longue durée. Le détroit fut bientôt franchi , et j'allai débarquer bien vivant sur le rivage opposé.

La voûte suspendue sur nos têtes nous offrit encore , dans notre marche , les mêmes irrégularités , tantôt s'élevant à une hauteur prodigieuse , et tantôt s'abaissant tout-à-coup , comme pour nous fermer le chemin. J'appercevois tout autour de moi une quantité de plantes et de petits animaux pétrifiés ; mais la crainte d'user nos flambeaux me fit perdre l'envie que j'aurois eue , dans toute autre circonstance , de m'arrêter quelque temps à les considérer.

Une seconde piece d'eau , qui vint à se présenter devant nous , me fit croire que nous étions parvenus au terme de notre voyage , parce que je ne voyois point de bateau pour la traverser. Elle étoit moins large que la première. On pouvoit aisément distinguer l'autre bord. Mon guide me prit sur ses épaules , et m'y porta sans accident.

Un peu plus loin , nous trouvâmes un petit ruisseau , dont le courant se dirigeoit le long du chemin qu'il nous falloit suivre. Ce chemin étoit humide , glissant , et devenoit quelquefois si étroit , que nous pouvions à peine avancer nos pieds l'un devant l'autre. Malgré de pareils désagrémens , je

suis avec plaisir le cours de l'eau souterraine. Tous les objets que je pouvois découvrir dans cet empire des ténèbres, me paroissoient avoir quelque chose de merveilleux. Mon esprit s'égaroit dans un cahos de rêveries agréables, lorsqu'un murmure harmonieux vint retentir de loin à mon oreille.

Je fis arrêter mon guide pour lui demander d'où venoient ces sons, que mon imagination préoccupée me faisoit trouver si flatteurs. Il me répondit que j'allois bientôt m'en éclaircir par moi-même. A chaque pas, ce que ce murmure avoit de confus et de vague dans le lointain, sembloit peu-à-peu se démêler. Je distinguai bientôt un bruissement sourd, pareil à celui que produisent des gouttes de pluie. Ce n'étoit effectivement qu'une foible cascade, dont les eaux, divisées dans leur chute, tomboient en épaisse rosée, et dont le bruit, prolongé d'échos en échos sous la voûte silencieuse, formoit, par le mélange et la dégradation de ces retentissemens, une suite de sons pleins d'harmonie. Je voyois déjà ces gouttes étinceler en diamans à la lueur des flambeaux ; mais je n'osai m'en approcher de trop près, dans la crainte de voir éteindre nos lumières, et d'être réduits à chercher, peut-être inutilement, nos traces au sein d'une profonde obscurité.

De distance en distance, je remarquois dans les parois du rocher de larges ouvertures, qui conduisoient sans doute à de

nouvelles cavernes. J'y avançois un moment la tête, avec le regret de ne pouvoir les parcourir. Mon guide, pour me ménager une surprise agréable, me dit de fermer les yeux et de m'abandonner à sa conduite. Je lui donnai mon flambeau, et je le suivis aveuglément en le tenant par son habit. Il m'arrêta tout-à-coup. Mes paupieres s'ouvrirent. Je me trouvai comme dans un temple auguste, dont la nef, irrégulièrement suspendue sur d'énormes colonnes, avoit la beauté fiere des grands ouvrages de la nature. Je ne pus m'empêcher de tomber à genoux pour adorer la majesté de l'Eternel, dans ce temple souterrain qu'il sembloit s'être élevé lui-même.

Je sortis avec regret de mon extase pour continuer notre route, qui ne devoit pas être longue. Le fidele ruisseau nous conduisit à l'extrémité de la caverne, où le rocher s'abaisse pour la dernière fois. La voûte se confond avec les eaux, et ferme si étroitement le passage, que le voyageur le plus intrépide ne peut franchir les bornes qu'elle prescrit en cet endroit à sa curiosité.

Nous revenions déjà sur nos pas, et j'imaginois que c'étoit pour suivre, au retour, le même chemin que nous avions parcouru ; mais je vis bientôt mon guide se détourner à sa gauche, par une des ouvertures latérales du rocher. Il me prévint que j'éprouverois une grande fatigue dans cette nouvelle marche, et qu'il falloit me résoudre à ramper, pendant une certaine étendue, sous

un rocher qui venoit presque s'unir au sol. Comme il me trouva ferme dans le projet de le suivre, il m'avertit de prendre bien garde à mon flambeau.

Il nous fallut marcher assez long-temps des pieds et des mains sur un sable humide; et quelquefois le passage étoit si rétréci, que nous pouvions à peine y faire glisser notre corps. En me relevant de cette pénible attitude, je vis subitement une colline escarpée, dont la cime sembloit se perdre, comme un nuage, entre les bords obscurs des rochers qui la surmontent. Sa pente étoit si glissante par son humidité, que je retombois sans cesse à chaque pas que je faisais pour y gravir. Mon guide, plus adroit à cet exercice, me prit par la main, et me fit réussir à grimper sur le sommet. Je frémissais à l'aspect des grandes profondeurs qui m'entouroient de tous les côtés. Il me dit de m'asseoir, et me pria de l'attendre. Il partit aussi-tôt, me laissant dans cette solitude. Je le voyois descendre rapidement la colline. Bientôt mes yeux le perdirent. Tout-à-coup je vis reparoître, non lui, mais son flambeau, qui brilloit comme une étincelle dans un abyme ténébreux.

Après m'avoir laissé jouir un moment de ce coup-d'œil, mon guide revint. Je descendis avec lui dans cette même profondeur où il venoit de se perdre à mes regards. Il remonta la colline, et par une ouverture du rocher, il fit reluire son

flambeau , tandis que j'éloignois le mien. Ce fut pour moi comme si , dans la nuit la plus obscure , je voyois une seule étoile étinceler à travers l'étroit écartement de deux sombres nuages.

Cette partie n'offrant plus de nouveaux objets à ma curiosité , nous reprîmes notre voie rampante pour revenir vers le petit ruisseau , et remonter sur nos premières traces le long de ses bords. Je revis avec le même saisissement le temple sauvage ; j'entendis avec la même volupté le murmure harmonieux de la cascade ; mais je repassai avec moins de terreur sous la voûte que j'avois prise pour mon tombeau. Je me regardois comme Thésée revenant victorieux de son expédition dans les enfers : et quelle fut ma joie , lorsqu'en rendant à l'antique Sibylle les restes de ses flambeaux , qu'elle éteignit , je découvris enfin la foible clarté du jour ! Comme je le bénis , après une si longue obscurité !

Je m'avançois joyeux dans un mélange imposant d'ombre et de lumière. Je voyois à chaque pas le voile des ténèbres s'éclaircir. L'ouverture de la caverne , en s'agrandissant , me représentoit l'aurore ouvrant les portes brillantes du matin. J'arrivai sur l'horizon comme dans un nouveau monde , où le soleil m'attendoit aux bords de l'occident , entouré de nuages de pourpre et d'or , pour contraster , par un spectacle pompeux , les sombres tableaux qui se retraçoient encore dans ma mémoire.

LES JEUNES ÉPOUX.

IDYLLE.

HEUREUX qui, loin d'un monde imposteur et bruyant,
Domptant des passions la discorde importune,
A suivre en paix les goûts de son cœur innocent,
Borne sa modeste fortune !

L'air calme du matin rafraîchit son réveil,
Le jour coule pour lui d'une pente insensible :

Au retour d'un travail paisible,

La nuit vient l'enivrer des pavots du sommeil.

Il boit par tous ses sens une volupté pure ;

Rien n'offre un vain spectacle à ses yeux enchantés ;

Du cercle des saisons les diverses beautés

Dans un nouvel éclat lui peignent la nature.

Mais, quel attrait plus doux se mêle à son bonheur,

Lorsqu'il en fait jouir une femme chérie,

Quand il voit à l'envi la tendresse et l'honneur

Embellir le cours de sa vie !

O Daphné, ma Daphné, depuis cet heureux jour

Où l'hymen, par ses nœuds, joignit nos destinées,

Le temps, moissonneur des années,

Ne fait de ses larcins qu'enrichir notre amour,

Nos cœurs toujours unis du concert le plus tendre,

Sont pareils à deux voix qui, du sein des vallons,

S'élevent dans les airs en accordant leurs sons :

Le passant, arrêté, s'oublie à les entendre.

Jamais mon œil timide a-t-il peint un désir,

Qu'après un doux combat n'ait comblé ta tendresse ?

Mon cœur a-t-il jamais goûté quelque plaisir

Dont le tien n'augmentât l'ivresse ?

Quel chagrin , dans tes bras , peut long-temps m'agiter ?
 Du jour que ta présence embellit cet asile ,
 Tous les plaisirs , d'un vol docile ,
 Planent autour de nous , pour ne plus nous quitter.
 Sur nos devoirs sacrés l'amour et l'innocence
 Versent à chaque instant mille charmes nouveaux ;
 Une commune ardeur anime nos travaux ,
 Et les faveurs des dieux en sont la récompense.

Apprends-moi donc pourquoi , depuis quelques saisons ,
 De plus brillantes fleurs le printemps se couronne ,
 Que je cueille en été de plus jaunes moissons ,
 Des fruits plus vermeils dans l'automne ,
 Et quand de noirs frimats l'hiver couvre nos champs ,
 Assis à ton côté , près d'un feu qui pétille ,
 Sur notre naissante famille ,
 Quel plaisir de tourner nos entretiens touchants !
 Un voile nébuleux nous dérobe l'aurore ;
 Plus d'oiseaux ni de fleurs ; mais je suis près de toi :
 Je le sens bien alors , ton cœur est tout pour moi :
 Quels biens me sont ravis , quand tu m'aimes encore !

Et vous , et vous aussi , chers et tendres enfants ,
 Vous dont les traits naïfs me peignent son image ,
 De quel sort fortuné vos aimables penchants
 Nous offrent déjà le présage !

Les premiers sons qu'un jour Daphné sur ses genoux
 Vous fit balbutier d'une voix foible et tendre ,
 Il me semble encor les entendre !

Ce fut pour m'appeller d'un nom , d'un nom si doux ,
 Croissez , enfants chéris , hâtez votre jeunesse ;
 Par vos jeux innocents vous charmez nos beaux jours ;
 Gardez-nous le tableau de vos chastes amours ,
 Pour ranimer nos feux dans la froide vieillesse.

Lorsqu'au déclin du jour , à mon retour des champs ,
 Rassemblés pour m'attendre au seuil de la chaumière ,
 Vous m'appellez de loin , et par vos cris touchants

Vous m'annoncez à votre mere ;
Lorsque d'un bond joyeux , suspendus à mes bras ,
Chacun vous disputant ma premiere caresse ,
Avec une vive alégresse
Au-devant de Daphné vous entraîne mes pas ,
Oh ! que dans vos transports nos cœurs goûtent de charmes !
Des pleurs , ô ma Daphné ! viennent mouiller nos yeux ;
Mais , tendrement pressés d'un baiser amoureux ,
Quel plaisir nous sentons à confondre ces larmes !

Ainsi chantoit Iphis , aux premiers feux du jour ,
Daphné , pour le surprendre , avoit suivi sa trace ,
Sur chacun de ses bras balançant avec grace
Un enfant sous les traits dont on nous peint l'Amour.
Il l'apperçoit ; vers lui , joyeuse , elle s'empresse :
Tu viens de m'éveiller au doux bruit de tes chants ;
Moi , je viens , avec tes enfants ,
T'offrir tous les objets qu'a chanté ta tendresse.
Tous les trois , à ces mots , les pressant sur son cœur ,
Il veut parler sa voix sur ses levres expire.
Restez , heureux époux , dans ce trouble enchanteur.... :
La vertu , de l'amour ennoblit le délire ,
L'amour , sans la vertu , perdrait tout son bonheur.





Votre nom écrit à rebours. *Pag.* 255.

LE P A Y S A N

BIENFAITEUR DE SON PAYS.

MR. DE SOLIS, dégoûté de bonne heure du séjour de la ville, venoit d'acheter une petite maison de campagne, dans laquelle il se proposoit de passer des jours paisibles, en les partageant entre l'étude et l'exercice de la bienfaisance. Son caractère, naturellement enclin à la mélancolie, lui faisoit aimer les promenades solitaires. Il avoit déjà parcouru les environs de sa demeure. Ses pas errants le conduisirent un jour dans une petite vallée, dont le seul aspect étoit bien propre à flatter la disposition de son cœur. Entourée de hautes collines, dont le penchant présentoit, dans une agréable variété, des vignobles, des cabanes, des jardins et des bosquets, elle sembloit être l'asile du

bonheur champêtre. Le silence de cette retraite n'étoit interrompu que par le bruit sourd d'un torrent qui, précipitant ses eaux du haut d'un rocher, les faisoit rayonner des couleurs brillantes de l'arc-en-ciel, quand le soleil, dans une certaine élévation, les frappoit de ses feux. Son écume se répandoit comme une nappe argentée autour du bassin creusé par sa chute. Il se divisoit ensuite en plusieurs petits ruisseaux, que la main des hommes avoit conduits par mille détours sur la verdure, pour arroser des prairies de leurs eaux bienfaisantes.

Les beautés naturelles de ce lieu n'étoient pas encore ce qui portoit l'émotion la plus douce dans le cœur de M. de Solis. La vallée, dans toute son étendue, étoit couverte de chaumières neuves, chacune avec ses terres labourables, son jardin de fleurs et son verger. Les possessions n'étoient séparées que par de simples haies de groseillers, qui sembloient annoncer le prix du terrain et la confiance mutuelle des habitants. M. de Solis se réjouissoit de voir qu'un seul homme n'eût pas envahi, pour lui seul, cette plaine délicieuse. Il se plaisoit à penser que plusieurs familles pouvoient y trouver les douceurs de l'aisance et du repos. En félicitant, dans son cœur, le seigneur de la contrée de dominer sur des vassaux heureux, il croyoit devoir des éloges à sa bienfaisance, puisque cette riche culture n'étoit due, sans doute, qu'à son encouragement et à ses secours. L'abandon avec

lequel il se livroit à des pensées si touchantes, ne lui avoit pas permis de s'appercevoir que de sombres nuages s'assembloient sur sa tête. Une pluie mêlée d'éclairs, l'obligea bientôt de chercher un abri. Il courut frapper à la porte de la première ferme. Une femme très-âgée, mais d'une figure à qui la vieillesse donnoit un caractère vénérable, vint lui ouvrir. Elle le reçut avec des manières franches et amicales. Je me réjouis, lui dit-elle, de ce que notre chaumière s'est trouvée la plus proche de vous, quoique je pense bien que nos enfants vous auroient fait un aussi bon accueil. Puisque l'orage vous a surpris au milieu de la plaine, vous ne pouviez guere aborder que chez quelqu'un de la famille. Mais je vois que vous êtes tout essoufflé. Remettez-vous. Je vais vous donner un bon feu pour sécher vos habits.

Pendant qu'elle allumoit son fagot, M. de Solis observoit avec attention l'intérieur de la chaumière. Il y voyoit régner un ordre et un air de richesse qui lui firent plaisir. Il avoit compris par les paroles de la bonne femme, qu'une grande partie des habitations de la plaine étoit occupée par ses enfants. Sa curiosité en prit un nouvel intérêt. Il se disposoit à la satisfaire par ses questions, lorsqu'il entendit de la pièce voisine une voix qui disoit : Ma femme, as-tu bien soin du voyageur ? Oui, oui, mon ami, sois tranquille, lui répondit-elle.

C'est donc votre mari qui vous parle ? lui dit M. de Solis.

Oui, Monsieur, il est là, dans cette chambre.

Me permettez-vous de lui rendre ma visite ?

Bien volontiers, Monsieur ; vous ne serez peut-être pas fâchés l'un et l'autre de vous connoître. Entrez, entrez.

M. de Solis, en entrant, apperçut un vieillard couché sur un lit, dont la couverture étoit de la plus grande propreté. Il avoit la tête nûe. Ses cheveux, blancs comme la neige, descendoient sur ses épaules. Sa physionomie, respectée par le temps, exprimoit le calme et la bonté de son ame. Le sourire étoit sur ses levres, et la flamme étinceloit encore dans ses yeux. M. de Solis, attiré par un extérieur si prévenant, s'approcha de lui.

M. D E S O L I S.

Qu'avez-vous, bon vieillard ? Etes-vous malade ?

L E V I E I L L A R D.

Non, Monsieur, graces au ciel, je ne le suis pas. Mais quand on a quatre vingts ans sur la tête, on ne peut jamais dire qu'on se porte bien, même avec de la santé. Il n'y a pourtant pas long-temps que j'ai quitté le travail ; et si ce n'étoit la crainte d'affliger mes enfants.... Mais ils ne veulent pas que je laboure davantage.

M. D E S O L I S.

Ils ont raison. Vous devez avoir acheté bien cher ce repos ?

L E V I E I L L A R D .

Sans me vanter, je crois l'avoir assez gagné. Combien j'ai lié de gerbes dans tout le cours de ma vie ! Combien de vignes j'ai vendangées ! J'ai terriblement tourmenté mon pauvre corps. Eh bien, au milieu de tant de fatigues, j'ai toujours eu le front serein et le cœur joyeux ; et c'est ainsi que je veux couler doucement le petit reste de jours que j'ai encore à vivre.

M. D E S O L I S .

Mais , après une vie si laborieuse , comment pouvez-vous passer une journée entière sur votre lit sans vous ennuyer ?

L E V I E I L L A R D .

M'ennuyer ? Vraiment j'ai bien autre chose à faire. Il n'y a que mes membres en repos , ma tête va toujours son train. Ce n'est pas avec dix enfants , et cinquante petits-fils ou arrière petits-fils dans la pensée, que l'on s'ennuie. Il n'y a pas trop de douze heures par jour pour songer à tant de monde. Chacun me rend compte de la besogne , de l'état de ses affaires et de sa famille ; il faut que je travaille là-dessus. J'en ai toujours quelqu'un à marier , et j'y regarde à deux fois pour le bien pourvoir. S'ils ont tous prospérés , c'est à moi qu'ils le doivent. Il ne s'en est pas établi un seul , que je ne m'en sois occupé un an d'avance. J'ai présentement trois mariages sur le métier , et j'espère qu'ils réussiront comme ceux de leurs peres.

M. DE SOLIS.

Vous êtes donc bien satisfait de votre famille ?

LE VIEILLARD.

C'est me gagner le cœur que de m'en faire parler. Allons, ma femme, va nous chercher une goutte de ce vin vieux. C'est pour m'aider à jaser de nos enfants.

M. DE SOLIS.

En avez-vous beaucoup auprès de vous ?

LE VIEILLARD.

Je n'ai que deux de mes petites-filles. Comment loger une armée ? Ce n'est pas ma cabane, c'est mes terres que j'ai voulu agrandir. Dieu merci, j'en ai pu donner à chacun un bon quartier, sans me rendre plus pauvre. Il y avoit dans le canton des terres en friche ; on me les a cédées à bas prix : je les ai d'abord mises en valeur, et je les ai passées en dot à mes filles ; elles rendent de l'or à présent.

M. DE SOLIS.

Et dans ce grand nombre d'enfants, aucun ne vous a causé de chagrin ?

LE VIEILLARD.

Quelquefois par des maladies ; mais j'ai su les guérir avec mon régime, la diète, et des simples que je connois. Du reste, ils se sont tous bien conduits.

M. DE SOLIS.

C'est qu'apparemment vous leur avez donné de bons exemples ?

LE VIEILLARD.

J'ose le dire. Dans ma jeunesse, j'étois

fringant comme un autre ; je courois les danses de tout le pays. Mais une fois que j'ai eu prononcé le mot sacré devant l'autel, j'ai laissé là ces enfantillages. Par bonheur, ma femme étoit belle, bonne et vertueuse. Cela tient un homme en respect. Ensuite sont venus les enfants. Je n'étois pas riche alors ; et quand je l'aurois été pour moi, j'avois assez de cœur pour vouloir l'être aussi pour ma race. J'ai accoutumé de bonne heure mes garçons au travail. Je les ai menés aux champs sitôt qu'ils ont pu marcher. J'asseyois le plus petit sur ma charrue. Les autres alloient en gambadant tout autour. Mes filles m'animoient de leurs chansons en filant leur quenouille. Je leur apprenois à tous à travailler joyeusement pour manger gaiement leur pain.

M. D E S O L I S .

Et les voyez-vous quelquefois ?

L E V I E I L L A R D .

Si les vois, Monsieur ! Quand j'étois plus ingambe, j'allois faire tous les huit jours ma ronde, pour observer si tout se passoit bien dans leur ménage. Aujourd'hui que je ne sors plus, c'est leur tour de me rendre visite. Tous les dimanches, après le service, mes filles, mes petites-filles et mes brus m'amènent leurs enfants. Il faudroit me voir au milieu de vingt femmes, parées comme au jour de leurs noces, et belles comme des anges ! Tout cela me baise et me caresse. C'est à qui saura le mieux me dorloter. Mais on connoît bien

vîte qu'elles ne sont coquettes qu'avec moi. Tous leurs enfans ont un air de famille qui me ravit. J'en ai toujours une douzaine sur les bras ou dans les jambes. C'est un babil que vous prendriez pour du vacarme, mais qui fait de la musique à mes oreilles.

M. D E S O L I S.

Je n'ai pas de peine à le concevoir. Ce doit être un moment bien délicieux pour vous.

L E V I E I L L A R D.

Et pour eux aussi, je m'en flatte. J'aime qu'on se réjouisse auprès de moi. J'ai derrière ma grange une piece de gazon tout exprès pour la danse. C'est la dernière terre que j'ai travaillée. J'ouvre le bal en embrassant ma femme, et puis tout le monde se met à sauter autour de nous deux. Ils ont l'attention de danser toujours quelque une des contre-danses de mon ancien temps. Il me semble alors que la terre me souleve, et que je bondis aussi légèrement que cette jeunesse.

M. D E S O L I S.

Est-ce que vous avez des violons dans le pays ?

L E V I E I L L A R D.

Il n'y a pas de violons à payer chez nous. Mon petit-fils Alexis n'a-t-il pas son flageolet ? Le petit coquin n'a pas douze ans, et il en joue à mettre en branle tout un village. Oh ! si je l'avois ici pour vous le faire voir ! C'est mon portrait vivant, avec ces rides de moins, et des couleurs

vermeilles que je n'ai plus. Aussi c'est mon Benjamin, le favori de mon cœur. Je vous le dis, parce que vous êtes étranger. Je serois bien fâché qu'on en sût rien dans la famille.

M. D E S O L I S .

Mais le reste de la semaine doit vous paroître bien long, quand vous n'avez pas les mêmes plaisirs ?

L E V I E I L L A R D .

Si je n'ai pas ceux-là, j'en ai d'autres. Je n'ai jamais quitté le pays ; je le connois comme ma cabane. Je connois de même tous les habitans ; je les ai vu naître. Ils viennent me consulter sur les défrichemens ou les plantations. On n'a qu'à m'apporter un panier de terre ; je la manie, je la goûte, et je dis tout de suite quelle espece de grain y viendra le mieux. Si c'est de pauvres gens, je leur avance des semailles, qu'ils me rendent à la moisson. Je leur fais prêter des journées par ceux à qui j'ai pu rendre quelque service ; c'est tout le prix que j'y mets. J'ai vu le temps où chacun ne travailloit que pour soi, et y travailloit mal. Il auroit cru s'enrichir de ruiner son voisin. Je suis venu à bout de leur persuader que plus le pays seroit riche, plus chacun le seroit en particulier ; que les denrées se vendroient mieux, quand ils attireroient de ce côté les marchands par l'abondance et la bonne qualité ; que pour y parvenir, il falloit s'entr'aider les uns les autres. Selon que l'année est seche ou plu-

vieuse, la récolte de la plaine est plus ou moins hâtive que celle de la colline. Je les accorde ensemble pour commencer par la plus précoce, et tout se fait à son juste point. Aussi, demandez à la halle des nouvelles de nos grains ! On se les arrache de préférence ; on vient même quelquefois nous les enlever sur les lieux, et ils se trouvent vendus avant d'être à terre. Au lieu de cela, qu'il y ait dix boisseaux de mauvais bled dans une paroisse, c'en est assez pour décréditer tout le reste.

M. D E S O L I S.

Ces réflexions sont simples. Cependant il est rare de les voir naître dans un village. Comment vous sont-elles venues ?

L E V I E I L L A R D.

Peu-à-peu par l'expérience de chaque année. D'ailleurs, il faut vous dire que j'ai été bien secondé. Notre curé est un homme de sens. J'en avois fait une espede d'évêque par les mariages, les baptêmes et les dîmes dont je l'avois enrichi. Il a fait valoir mes conseils dans ses prônes. Monseigneur est venu là-dessus. Il a vu sa terre changée de face. Je lui faisois doubler tous les baux de ses fermiers. Il m'a donné des marques de considération. S'il y avoit une expérience nouvelle d'agriculture dans vos gazettes, ils venoient tous deux me consulter ; je la faisois sous leurs yeux. Dès qu'elle m'avoit réussi, elle étoit bientôt répandue. Le paysan suit sa routine,

et méprise les découvertes faites dans les livres ; mais celles que j'avois approuvées, il n'y avoit pas à les contredire. On les suivoit, et l'on s'en trouvoit mieux. Ma science, au reste, n'est pas longue ; je la débite toute entiere en peu de mots : Rude guerre avec son champ, douce paix avec ses voisins.

M. D E S O L I S .

Sur ces principes, je me figure que vous n'avez pas enrichi le bailliage autant que le presbytere.

LE VIEILLARD (*en souriant.*)

Il est vrai. J'ai soufflé bien des procès à M. le Bailli. Je serois riche comme un avocat, si j'avois pris seulement douze sous par consultation. Il y a toujours quelques petites querelles dans les villages, pour des partages de terres entre des héritiers. On vient demander mon avis. S'il y a des enfants à marier de part et d'autre, j'ai bientôt arrangé l'affaire. S'il n'y en a pas, ou qu'ils ne puissent se convenir, les parties me prennent sur un brancard et me portent sur les lieux. Je fais arpenter en ma présence jusqu'au moindre recoin. Je balance la bonne ou mauvaise qualité de chaque partie du terrain avec sa mesure, et je tâche d'accommoder également tout le monde. Lorsqu'ils se refusent à cet arrangement, je les invite à venir le lendemain chez moi. J'ai d'un excellent vin vieux qui attendriroit des cœurs de rocher. On le goûte. Sitôt qu'il commence à faire

son effet sur mes plaideurs, je leur fais sentir qu'un procès leur coûteroit dix fois plus que la chose contestée ne peut valoir; qu'il leur feroit perdre leur temps, leur argent, leur repos, et le plaisir de s'aimer. Je leur cite l'exemple de ceux qui, faute de m'en croire, se sont exténués pour engraisser la justice. Avant la fin de la première bouteille, ils ne se regardent déjà plus de travers; la seconde n'est pas à moitié vidée, qu'ils se mettroient au feu l'un pour l'autre. J'y ai dépensé mon vin, mais j'y ai gagné du plaisir pour cette vie, et des espérances pour celle qui vient après.

M. DE SOLIS.

Vous devez être regardé comme un petit roi dans cette contrée?

LE VIEILLARD.

Ecoutez donc, je gouverne de mon lit, comme un autre de son trône. Mais on ne m'aime pas seulement, on me craint aussi. Approchez-vous de cette muraille. Voyez-vous des noms, avec des dates, que j'y ai gravés de la pointe de mon couteau? Les uns sont écrits tout droit pour les bonnes actions; les autres à rebours, pour les mauvaises. Comme Monseigneur et M. le Curé daignent quelquefois me rendre visite, et que tout le village afflue dans ma cabane, ce registre fait plus d'effet que celui du greffe, où personne ne s'avise d'aller. Votre nom écrit à rebours est une espèce de flétrissure publique. Tout le

monde vous fuit, jusqu'aux enfants. Il faut changer de conduite ou déguerpir. Si vous changez, eh bien, je redresse votre nom, d'abord pour vous faire oublier la honte, et puis pour vous encourager à bien faire. De vingt noms à rebours que j'ai gravés dans toute ma vie, il n'en reste que trois, qui serviront long-temps d'exemple. Au contraire, un nom écrit tout droit, est presque un titre de noblesse. On craindrait, autant que la mort, d'en voir renverser une seule lettre, tant vaut l'avantage d'une bonne réputation !

M. D E S O L I S .

Je conçois que ce moyen, tout simple qu'il soit, est fort puissant. Mais ce que j'admire le plus, c'est le parti que vous savez tirer de votre vin. Il est ordinairement le perturbateur des villages, et vous en faites un ministre de paix.

L E V I E I L L A R D .

Je lui dois bien cet honneur pour les services qu'il m'a rendus dans ma vieillesse. C'est lui qui, depuis dix ans, renouvelle les forces de mon estomac, et empêche mon sang de se glacer dans mes veines. Je n'en ai jamais bu plus qu'il ne m'en falloit pour appaiser ma soif. Aussi je le trouve à présent plus salutaire. Un demi-verre suffit à me ranimer ; il me rajeunit toujours pour une couple d'heures. Je ne sais si vous êtes altéré à m'entendre, mais je le suis un peu à vous parler. Je sens qu'une petite goutte viendrait en ce moment

fort à propos. Le cœur me dit que je trinquerois volontiers avec vous. Qu'a donc ma pauvre femme ? Elle tarde bien à venir. Ah ! c'est que soixante et quinze ans sont encore plus lourds à porter qu'une bouteille. Mais, chut, je crois l'entendre.

L A F E M M E.

Oui, mon homme, me voici, me voici.

LE VIEILLARD (*se relevant sur son lit.*)

Allons, Suzette, ma chere Suzette, verse-nous à boire. Vous souriez, Monsieur ; mais la bouteille à la main, je lui donne toujours son nom de jeunesse : je n'ai qu'à la regarder à travers mon verre, elle me semble aussi vermeille qu'autrefois sous l'ormeau. A ta santé, Suzette ; à la vôtre, Monsieur. (*Ils boivent.*) Eh bien, comment le trouvez-vous ?

M. D E S O L I S.

Excellent, je vous assure : j'en ai bu qui pouvoit coûter plus cher, mais jamais avec autant de plaisir.

L E V I E I L L A R D.

C'est qu'il est pur et franc comme nos cœurs. Comment donc, Suzette, tu le ménages ? Va, mon enfant, il en restera toujours après nous. Que je te voie une petite pointe de gaieté de sa façon. Nous lui en donnions autrefois, il faut qu'il nous en donne aujourd'hui : je le sens déjà qui commence à me regaillardir. Tiens,

je t'aime autant que dans nos premières amours. Monsieur, si vous n'êtes pas marié, vous vous marierez sans doute. Croyez-en mon conseil. Traitez si bien votre femme, que vous puissiez chaque jour penser à celui de la noce ; c'est le moyen de ne vous sentir jamais vieillir. Demandez à Suzette. Parle, ma femme : te souviens-tu de la nôtre ? Comme je serrai tendrement ta main devant l'autel ! et quel regard tu me lanças ! Il pénétra jusqu'au fond de mon cœur. Il n'en est pas sorti. (*En souriant.*) Il est vrai que cela ne date pas de si loin encore. Il n'y a que soixante petites années.

L A F E M M E .

Ah ! elles se sont écoulées bien vite. Notre bon temps est passé, mon ami.

L E V I E I L L A R D .

Comment donc ? Est-ce que tu n'es pas heureuse ? N'as-tu pas de l'aisance, du repos, et la santé de ton âge ? Voyons, qu'as-tu à désirer ? un peu plus de forces peut-être ? Mais, vois-tu, Dieu nous a conservé celles du cœur pour sentir la joie d'une longue vie. Quand celles du corps viendront à s'éteindre, le tombeau s'ouvrira doucement pour nous recevoir.

M. D E S O L I S .

Pourquoi vous occuper de tristes pensées dans ce moment de plaisir ?

L E V I E I L L A R D .

Oh, Monsieur, je ne crains pas la mort ! Qu'elle vienne, quand elle voudra, frapper à ma porte, je la laisserai.

entrer sans frayeur. Croyez-vous que j'aie oublié que je suis né mortel ? Puisque l'on a commencé, il faut bien finir.

M. D E S O L I S.

Vous avez su vous rendre la vie si heureuse ! pourrez-vous la quitter sans regret ?

L E V I E I L L A R D.

J'en aurois bien davantage si je l'avois mal employée, si j'avois été paresseux et débauché, si je n'avois pas fait tout le bien qui étoit en mon pouvoir, si je laissois par ma faute une famille nombreuse dans le vice ou dans le besoin. Au lieu de cette peinture affligeante, j'ai devant les yeux quatre-vingts ans de travaux utiles, des terres défrichées, des amis secourus. Je vois mes fils et mes petits-fils riches, honnêtes et laborieux, unis étroitement ensemble, aimés et considérés de tout le pays. Je laisse à mon fils aîné ma cabane, il y remplira ma place et mes devoirs. Comme chef de la famille, il sera pour ses freres et leurs enfants ce que j'ai été pour les miens. Il est doux d'emporter cette consolation dans la tombe.

M. D E S O L I S.

Mais vous entendrez leurs gémissements. Que cette séparation sera douloureuse !

L E V I E I L L A R D.

Je crois en effet qu'ils auront un grand chagrin de me perdre, mais je saurai l'adoucir. Un paysan connoît mieux qu'un autre

la loi de la nature et la force de la nécessité : il voit chaque jour de vieux arbres remplacés par de plus jeunes ; il voit chaque année l'hiver dévorer ce qu'ont produit les autres saisons : je présenterai ces images à mes enfants, lorsqu'ils seront tous rassemblés autour de mon lit de mort ; je leur ferai sentir qu'après m'avoir donné une longue et heureuse vieillesse , Dieu met le comble à ses graces , en me retirant de la vie avant qu'elle me soit devenue à charge par les douleurs et les infirmités ; je leur dirai que je ne les quitte que pour aller joindre mon pere qui me tend les bras de là-haut, et que je ne cesserai jamais de leur tendre les miens , tant que leur race se conservera sur la terre. Voilà ce que je leur répéterai jusqu'à mon dernier souffle : il faudra bien qu'ils se consolent de ma mort , lorsque je la regarderai moi-même comme un bienfait.

M. D E S O L I S .

Courageux vieillard , d'où vous vient cette fermeté ?

L E V I E I L L A R D .

D'un cœur innocent ; et c'est du ciel qu'elle y est descendue , de ce ciel que je vais habiter , je l'espere.

M. D E S O L I S .

Vous n'avez donc pas de craintes sur l'avenir ?

L E V I E I L L A R D .

Aussi long-temps que j'ai pu commettre du mal , j'ai craint le Seigneur : à présent

je ne sais plus que l'aimer, et je crois que cette confiance doit lui faire plaisir. O Dieu de bonté ! après tant de bénédictions que tu as répandues sur ma tête, oserai-je t'en demander une encore ? Regarde la compagne que tu m'as donnée pour partager les douceurs et les peines de la vie. Nous avons vieilli tous deux ensemble, accorde-nous de mourir tous deux à la fois. Comment pourrois-je lui survivre ? Ma main tremblante auroit-elle la force de lui fermer la paupière ? De son côté, que deviendrait-elle à son âge après m'avoir perdu, lorsqu'elle ne m'entendrait plus répondre à sa voix plaintive ; lorsqu'elle seroit ensevelie, comme en un tombeau, dans la solitude de cette cabane ? Ne permets pas que la mort sépare deux personnes que rien n'a séparé depuis soixante ans. Accorde-nous cette grace, ô mon Dieu ! cette dernière grace. C'est la seule que tu nous laisses à te demander. Nous ne voulons point reculer notre arrêt ; dispose de nous quand tu voudras. Laisse-nous seulement mourir nos mains l'une dans l'autre, et nous présenter ensemble devant toi pour te rendre compte de notre vie. Tu le sais bien, elle n'en fait qu'une seule, dont chacun de nous deux a traîné la moitié. Que nous n'ayons aussi qu'une mort à souffrir !

Le vieillard, qui s'étoit soulevé sur son lit pour adresser à Dieu ces touchantes paroles, retomba de fatigue en les achevant. M. de Solis effrayé courut chercher sa femme

pour le secourir. Elle s'étoit mise à genoux dans un coin dès le commencement de cette prière ; ses bras étoient encore tendus vers le ciel. Il la porta toute éperdue auprès du vieillard , qui les rassura l'un et l'autre par un sourire , et par la vivacité dont il leur tendit les mains. Cependant M. de Solis jugea qu'il falloit lui laisser prendre du repos après une émotion si forte pour son âge. Il remercia ces bonnes gens de leur hospitalité , et leur promit de venir les revoir au bout de quelques jours.

L'orage qui l'avoit forcé de chercher un asile dans cette cabane , s'étoit dissipé. La nature , sortant de sa mélancolie , venoit de reprendre une sérénité radieuse. Le soleil , près de son couchant , sembloit briller avec un nouvel éclat. Ces images retraçoient à M. de Solis le souvenir du bon vieillard. Elles lui peignoient son ame pure , ouverte tour-à-tour à l'attendrissement et à la gaieté , la force de son esprit se ranimant au moment de s'éteindre. Il se représentoit tout ce qu'un seul homme avoit pu faire d'utile dans la condition la plus humble ; cinquante citoyens laborieux donnés à l'état , ses belles années employées à nourrir ses enfants dans le travail et les bonnes mœurs , son dernier âge consacré à maintenir l'union et la paix entre ses voisins. Avec quelle franchise , disoit-il , il me parloit du bien qu'il a fait , et de la confiance qu'il prend en l'Etre suprême ! quelle heureuse tranquillité de conscience ! quelle touchante

sécurité ! Qui ne préféreroit la saine vieillesse de cet honnête paysan , bienfaiteur de son pays dans un état obscur , fier de sa propre estime et de l'honneur de laisser un souvenir précieux , à la décrépitude de ces hommes puissants , qui n'ont fait usage de leur richesse que pour répandre autour d'eux la corruption et le scandale , qui se jouent du mépris public par l'habitude de leurs propres mépris , et que la tombe même ne pourra défendre de l'infamie et de l'exécration ?

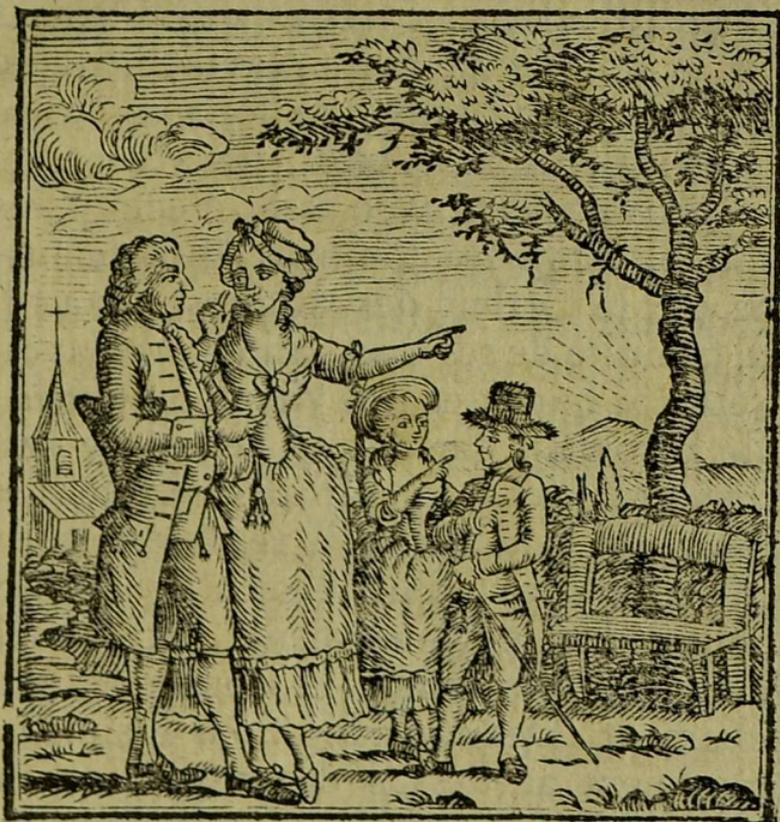
Mais pourquoi ces peintures affligeantes pour les gens de bien , lorsqu'il en est de si propres à les consoler ? C'est un Howard qu'il faut peindre , ce voyageur bienfaisant , qui a déjà parcouru plusieurs fois une grande partie de l'Europe pour visiter les prisons , et qui , par l'éloquence de ses écrits et l'autorité de ses vertus , a su faire accorder un traitement plus humain à des hommes souvent plus malheureux que coupables ! Un Hutton (1) , qui traverse les mers à l'âge de soixante ans , et sans autre caractère que celui de ministre de l'humanité , vient traiter de pair avec ceux de l'état , pour régler un échange de prisonniers de guerre , et retourne modestement dans sa patrie secourir les infor-

(1) Le même que George de Valliere a peint si heureusement par ce trait : respectable vieillard , qui s'amuse à faire du plaisir aux gens , lorsqu'il n'est pas occupé à leur faire du bien. *Ami des Enfants*. Décembre 1783.

tunés dont il est le soutien ! Un Du-Tillet, dont le nom se répète avec autant de respect et de joie dans toute l'étendue de deux provinces qu'il a rendues heureuses, qu'au sein d'une famille honorée même à la cour par ses mœurs patriarcales ; dont l'ouvrage (2), fruit de quarante années d'expérience et de travaux, peut faire le bonheur de tous les pays où il y aura des campagnes et des cultivateurs ! Hommes généreux ! vous n'avez pas besoin de mes éloges pour récompenser vos vertus ; elles ont un prix digne d'elles dans le sentiment qui vous les a inspirées, et dans le bien qu'elles ont produit : mais moi, j'ai besoin de les consacrer dans la mémoire de la plus tendre enfance, pour leur donner un sanctuaire qui réponde à leur pureté, et pour que votre nom se conserve plus long-temps sur la terre. Si l'amour de l'humanité peut aisément s'allumer en de jeunes ames, je veux qu'elles le doivent à l'impression de vos exemples, et à la noble émulation de les imiter.

(2) Précis sur l'établissement du cadastre en France.
A Paris, chez Pissot et Théophile Barrois.





Je voyois le soleil se coucher. *Pag. 272.*

L E

SYSTÈME DU MONDE.

VEUVE depuis trois ans, madame de Croissy s'étoit retirée à la campagne, dans une petite maison charmante, à quelque distance de Paris. Les regrets que lui coûtoient chaque jour la perte de son époux, n'étoient adoucis que par les soins qu'elle donnoit à l'éducation de sa fille, le seul gage qu'il lui eût laissé de sa tendresse.

Tome V.

M

Elle avoit été mariée fort jeune ; et son pere, en calculant les trésors qui devoient suivre le don de sa main, avoit imaginé que le faste d'une immense fortune, avec quelques talents agréables, pouvoient lui suffire pour paroître avec assez d'éclat dans le monde. Emporté toujours hors de lui-même par le torrent des affaires, étourdi par le tumulte de ses dissipations, il n'avoit pas réfléchi que dans une vie moins agitée, sa fille auroit un plus grand besoin de ressources attachées à la culture de l'esprit et du cœur, et que mieux il réussiroit pour elle dans le choix d'un époux, plus ces avantages lui deviendroient nécessaires pour gagner son estime et conserver son attachement. Des considérations si simples se trouvoient au-dessus de sa portée : de tous les soins paternels, les plus utiles étoient ceux dont il s'étoit le moins occupé.

Elevée par l'hymen à la société d'un homme distingué par des sentiments délicats, une raison éclairée, des connoissances solides et des goûts aimables, madame de Croissy n'avoit pas tardé longtemps à sentir des regrets de cette négligence. En cherchant à la réparer pour elle-même, elle résolut sur-tout de l'éviter pour sa fille. Les amusements de la ville ne l'avoient jamais entièrement détournée de ce projet. La solitude où l'avoit conduite la douleur de son veuvage, lui donnoit alors tout le loisir de l'exécuter. Elle avoit déjà profité des premières années de l'enfance

d'Emilie, pour apprendre elle-même tout ce qu'elle vouloit lui faire apprendre un jour. Son application, l'étendue de sa mémoire, la justesse et la pénétration de son esprit avoient si bien servi les vues de sa tendresse, qu'elle étoit enfin parvenue à posséder parfaitement l'histoire ancienne et moderne, la géographie universelle, les éléments de géométrie, avec quelques notions générales sur l'histoire naturelle et sur la physique. Afin de se mettre en état d'être le seul instituteur de sa fille, elle s'étoit formée d'abord toute seule, sans autre secours que les bons livres élémentaires, dans ces divers genres de connoissances. En cherchant ainsi pour elle-même la méthode la plus agréable et la plus sûre, elle étudioit d'avance celle qui conviendroit le mieux au caractère d'esprit d'Emilie, dont la finesse et la vivacité annonçoient, dès ses premières années, les plus heureuses dispositions. Elles ne s'étoient point démenties dans la suite. Emilie, à peine âgée de treize ans, commençoit déjà, par sa reconnoissance et par ses progrès, à récompenser sa mere des peines qu'elle se donnoit pour l'instruire. Leurs jours s'écouloient dans les plaisirs les plus purs, et dans les jouissances mutuelles les plus délicieuses. Une société choisie des environs, les visites qu'elles recevoient quelquefois de leurs amis de la ville, étoient les seules distractions qui les détournoient de leurs études; la variété qu'elles savoient y répandre, la culture des fleurs et le

ménage d'une voliere en étoient les délassements.

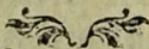
Soit pour éloigner du cœur de sa fille tout sentiment de vanité, soit pour écarter de sa maison des visites importunes, madame de Croissy avoit eu soin de cacher sa richesse, et prenoit pour prétexte de sa retraite à la campagne, la nécessité d'y rétablir ses affaires par une rigoureuse économie. En s'épargnant les détails fatigants et les vaines dépenses d'une grande maison, elle avoit plus de temps pour en donner à ses travaux, et plus de moyens de satisfaire à sa bienfaisance, par les secours généreux qu'elle répandoit en secret autour d'elle. Le calme d'une vie si douce, la joie de voir sa fille répondre à ses espérances, une santé forte, acquise par l'exercice, la modération et la sobriété avoient donné à son caractère une sérénité inaltérable, et à son esprit un enjouement qui faisoient trouver à la vive Emilie l'intérêt le plus piquant dans sa société. La sensibilité naissante de ce jeune cœur étoit toute concentrée sur sa maman et sur son pere, dont madame de Croissy avoit soin d'entretenir la mémoire par des regrets touchants, et par l'éloge des vertus qu'il avoit possédées. Emilie élevée dans la candeur et la liberté de l'innocence, n'ayant à cacher à sa tendre amie aucun de ses mouvements, avoit conservé cette fleur précieuse de naïveté qui rend la raison si aimable. Comme toutes ses réflexions s'étoient formées dans le cours

de ses entretiens avec sa mere, elles avoient pris une tournure vive et animée, telle que la produit la chaleur de la conversation, et ses pensées se développoient avec autant de clarté que de saillie, d'agrément et de justesse.

L'ami de l'enfance de madame de Croissy étoit M. de Gerseuil son frere, qui vivoit à Paris, occupé des devoirs d'un poste honorable, et de l'étude des sciences naturelles qu'il cultivoit avec succès. Deux filles, livrées encore au premier soin de leur mere, et le jeune Cyprien, âgé de douze ans, composoient toute sa famille. Au milieu de la corruption de la capitale, sa maison étoit l'asile des mœurs. Son fils ne s'étoit jamais éloigné de sa présence. Né avec une imagination vive, un esprit ardent et courageux, de la franchise, de l'élévation et de la fermeté dans les sentiments, Cyprien avoit une ame douce, et tout à la fois susceptible des mouvements les plus impétueux. Il aimoit déjà vivement la gloire et les grandes choses. Au récit d'un trait de bravoure ou de générosité, l'on voyoit s'enfler sa poitrine, et la flamme étinceler dans ses regards. En concevant de hautes espérances de ce caractere, M. de Gerseuil ne se déguisoit pas les inquiétudes qu'il pouvoit lui causer. Cependant l'amitié tendre que son fils avoit prise pour lui, modéroit ses craintes. Il s'étoit accoutumé de bonne heure à le gouverner avec des caresses.

Une froideur auroit désolé son ame ; un seul reproche eût fait son supplice.

Sur une invitation fort pressante qu'ils avoient reçue l'un et l'autre d'Emilie pour se trouver à une fête qu'elle devoit donner à sa maman la veille du jour de sa naissance, ils s'étoient rendus mystérieusement à la maison de madame de Croissy. La surprise de leur arrivée ajoutoit à celle du bouquet. Emilie le paroît de ses graces, Cyprien l'animoit de sa gaieté. Madame de Croissy versoit des larmes de joie des attentions délicates de ces aimables enfans. Elle fut bien plus heureuse encore le lendemain, lorsque dans une promenade écartée avec son frere, ils purent s'entretenir en liberté de leurs projets et de leurs espérances. Le dîner qui les réunit avec leur jeune famille, fut une nouvelle scene de nouveaux plaisirs. Après une séparation assez longue, se retrouver ensemble dans un beau jour, dans une contrée charmante, avec des objets d'un si grand intérêt l'un pour l'autre ! les tendresses du sang et de l'amitié, les émotions paternelles, les transports confondus de tous les sentimens les plus doux de la nature ! Vous n'aurez encore qu'une bien foible idée de leur félicité, si vous pensiez que ces traits fussent capables de vous la peindre.



P R E M I E R
E N T R E T I E N.

LA fraîcheur de la soirée les ayant invités à sortir, ils allèrent se promener tous ensemble sur la terrasse. Le soleil étoit prêt à se coucher ; il touchoit aux bords de l'horizon. Tout-à-coup madame de Croissy, s'interrompant dans son entretien, alla s'asseoir sur le bout d'un banc de pierre, placé à l'ouverture de la grande allée du bosquet. M. de Gerseuil crut qu'il prenoit quelque foiblesse à sa sœur, et s'empressa de la suivre, ému d'inquiétude, en la questionnant sur son état. Ce n'est rien, lui répondit-elle avec un sourire, mais sans détourner ses regards fixés vers le couchant. Je vais satisfaire dans un moment votre surprise et votre curiosité. Laissez d'abord disparoître le soleil.

M. de Gerseuil et les enfants se regardoient en silence, et n'osoient l'interrompre. Bientôt le soleil disparut. Madame de Croissy se levant alors d'un air gai : je suis contente, leur dit-elle, tout marche bien dans l'univers. Ces paroles, et la manière brusque dont je vous ai quittés tout à l'heure, doivent vous étonner ; il faut vous en donner l'explication. C'est aujourd'hui, comme vous le savez, mon jour de naissance. II

me semble qu'en ce jour tout prend un nouvel intérêt à mes yeux dans la nature. J'observe avec plus d'attention ce qui se passe autour de moi. Je trouve par-tout des sujets de réflexion qui m'occupent. Ce matin, en me promenant dans mon verger, je cherchois à saisir les changements qui pouvoient s'être opérés dans mes arbres depuis l'année dernière. Je voyois que les uns commençoient à perdre de leur jeunesse, et les autres à en prendre la taille et la vigueur. Les premiers me donnoient une leçon affligeante, mais les autres me consoloient. Ils me présentoient, sous une riante image, la douceur de me voir rajeunir dans ma fille.

Emilie baisa la main de sa mere, et laissa échapper un soupir.

Voilà une remarque, dit M. de Gerseuil, qui me plaît autant par son courage et sa philosophie, que le sentiment qui lui est attaché me touche par sa tendresse. Mais quoi ! vos observations vont-elles jusques à l'astre de la lumiere ? Etiez-vous inquiete de savoir s'il avoit perdu de sa force ou de son éclat ?

Mde. D E C R O I S S Y .

Non, mon frere, mes pensées ne s'étendent pas si loin. L'année dernière, le même jour qu'aujourd'hui, j'étois assise sur ce banc toute seule, et plongée dans une douce rêverie. Je voyois le soleil se coucher. J'observai que c'étoit derrière cet ormeau qu'il

se déroboit à ma vue. Ce souvenir m'est revenu tout-à-coup. J'ai voulu voir si cette année, à pareil jour, il se coucheroit dans la même direction. Je n'aurois jamais cru la terre si réglée dans sa course.

M. DE GERSEUIL.

Sur-tout après avoir fait, depuis cette époque, un voyage de plus de deux cent dix millions de lieues.

Mde. DE CROISSY.

L'immensité de ce trajet redouble encore mon admiration de la trouver si fidelle.

M. DE GERSEUIL.

Elle pourroit vous faire un compliment aussi flatteur, puisqu'au même jour de l'année, et au même instant, elle vous trouve aussi dans la même place pour l'observer.

Mde. DE CROISSY.

Tenez, mon frere, croyez-moi, n'ayons pas l'orgueil de lui disputer de conduite. Si fiere que soit la raison de son fil et de son flambeau, une planete aveugle ira toujours plus droit qu'elle.

ÉMILIE.

Oh bien, puisque cela est ainsi, mon oncle, voilà les étoiles qui commencent à paroître, je suis charmée qu'elles puissent rendre un bon témoignage de notre globe ; car enfin, si nous sommes un peu étourdis, notre terre ne l'est pas ; et peut-être que d'après son caractere, on nous

croira des personnages graves , pleins d'ordre et de régularité.

M. D E G E R S E U I L .

C'est sur notre globe , ma chere Emilie , qu'il faudroit commencer à établir de nous cette bonne opinion , sans nous embarrasser de ce que peuvent en penser les étoiles. Au reste , cette hypocrisie ne nous serviroit à rien. Les étoiles ne voient pas plus notre terre , qu'elles ne soupçonnent ses habitants.

C Y P R I E N .

Quoi ! tandis que nous avons peut-être cinq cents lunettes en l'air pour les observer , elles ne daignent pas même nous appercevoir ?

Mde. D E C R O I S S Y .

Fiez-vous maintenant aux poètes qui s'ingèrent de porter jusqu'aux astres la gloire des femmes !

M. D E G E R S E U I L .

Sans être plus crédule , pourquoi seriez-vous moins indulgente ? Si jamais ce mensonge flatteur a pu les tromper , les a-t-il jamais offensées ? Il porte avec lui sa grace. Il naît du désir qu'on auroit de le réaliser.

C Y P R I E N .

Il est pourtant bien fâcheux , mon papa , de se trouver ainsi inconnu dans l'univers.

M. D E G E R S E U I L .

Console-toi , mon fils , Mars et la Lune nous voient assez complètement.

É M I L I E.

Et voilà tous les témoins de notre existence !

M. D E G E R S E U I L.

Mercure et Vénus , placés entre nous et le Soleil , nous distinguent peut-être , s'ils ne sont pas éblouis par la grande lumière qui les environne. Mais pour Jupiter , Saturne et Herschell , je doute fort qu'ils aient la moindre connoissance de nos affaires.

C Y P R I E N.

Et quand ils en seroient bien instruits ! Ce n'est pas à des planetes comme la nôtre que je suis jaloux de me faire remarquer.

Mde. D E C R O I S S Y.

Oui , je le vois , Cyprien est un de ces ambitieux qui dédaignent les hommages de leurs égaux. Il faut , pour les satisfaire , que leur renommée s'étende jusqu'au prince , et dans les cours étrangères.

C Y P R I E N.

Il est vrai. Je voudrois que notre globe allât faire du bruit jusque dans les étoiles.

M. D E G E R S E U I L.

Eh , mon pauvre ami ! comment veux-tu qu'elles nous apperçoivent , puisque cet orbe même de deux cent dix millions de lieues que la terre parcourt dans un an , quand elle le rempliroit tout entier , en s'enflant d'orgueil comme la grenouille de la fable , ne formeroit encore qu'un point dans l'espace !

C Y P R I E N .

O ciel ! est-il possible ?

M. D E G E R S E U I L .

Il me sera fort aisé, dans un moment, de te le démontrer.

É M I L I E .

Mais cependant, mon oncle, parvenus à cette grandeur dont vous venez de parler, nous serions bien plus grands que le soleil. Les étoiles voient le soleil ; ainsi, à plus forte raison, serions-nous vus des étoiles.

M. D E G E R S E U I L .

Ecoute, Emilie ; vois-tu là-bas, à une bonne lieue, cette lampe qu'on vient d'allumer, à ce que je pense, dans la cour d'un château ?

É M I L I E .

Oui, sans doute, mon oncle.

M. D E G E R S E U I L .

Le château est bien plus grand que la lampe, il est éclairé de sa lumière ; pourrois-tu distinguer le château ?

É M I L I E .

Oh non, du tout.

M. D E G E R S E U I L .

Tu vois donc qu'un corps lumineux par lui-même peut être apperçu à une grande distance, tandis qu'un corps beaucoup plus considérable, qui ne fait que nous réfléchir la lumière qu'il en reçoit, est invisible à nos yeux.

É M I L I E .

Il est vrai.

M. DE GERSEUIL.

Maintenant, réduis la terre à sa véritable proportion avec le soleil. Au lieu d'être grosse pour lui, comme le château l'est pour la lampe, elle ne sera plus, en comparaison, que ce que pourroit être la tête d'une épingle auprès d'une torche allumée. Tu peux juger, sur cette mesure, de la figure brillante que nous faisons dans l'univers.

É M I L I E.

Ah, mon cher Cyprien ! nous voilà bien revenus de nos prétentions sur les respects des étoiles.

Mde. DE CROISSY.

Il me semble voir un de ces importants de la capitale, plein de l'idée que tout le royaume a les yeux tournés sur lui, et à qui l'on viendroit dire qu'à la vérité on le connoît assez à Montrouge, que l'on a même entendu par hasard prononcer son nom à Longjumeau ; mais que très-certainement sa renommée ne s'est pas étendue jusqu'à Arpajon.

É M I L I E.

En vérité, j'en serois si honteuse, à la place de mon cousin, que je voudrois me cacher même de la lune.

M. DE GERSEUIL.

Prends-y garde, Emilie, cette petite bouderie pourroit nous coûter cher.

É M I L I E.

Et comment, s'il vous plaît, mon oncle ?

M. D E G E R S E U I L .

C'est que si nous allons nous cacher de la lune , la lune , au même instant , va se cacher aussi de nous.

E M I L I E .

Oh , j'aurois trop de regret à sa douce clarté.

Mde. D E C R O I S S Y .

Je ne puis aussi vous déguiser mon foible pour elle. Il semble , à son air de modestie et de pudeur , qu'elle soit formée pour être le soleil des femmes.

M. D E G E R S E U I L .

L'idée est assez heureuse. Combien de jolis caprices les variétés de ses phases et les inégalités de sa marche pourroient expliquer ! Vous voyez par-là , mes amis , que nous n'avons rien à perdre , et que la terre n'est que trop heureuse de recevoir la lumière des astres qui l'entourent , sans aspirer vainement à s'en faire distinguer par sa splendeur.

C Y P R I E N .

C'est bien dommage que nous ne soyons pas un peu plus lumineux ; car avouez , mon papa , qu'on ne sauroit être placé plus avantageusement pour briller.

M. D E G E R S E U I L .

Et sur quoi juges-tu ce poste si favorable ?

C Y P R I E N .

C'est tout simple. Il n'y a qu'à regarder la voûte céleste. On voit bien qu'elle s'arrondit au-dessus de la terre , que les étoiles y sont

semées à égales distances de nous , et que nous occupons le milieu de l'univers.

M. DE GERSEUIL.

Mon fils , as-tu bien présent à la mémoire le joli paysage que tu me faisais remarquer d'ici même dans la matinée ? cette colline , cette forêt , ce vieux château demi-démantelé , cette tour qui semble monter jusqu'aux nues ?

C Y P R I E N.

Oui , mon papa , ce beau noyer aussi , sous lequel nous passâmes hier au soir , et dont les noix me donnoient tant d'appétit. Je n'ai pas été fâché de le revoir , quoique ce fût d'un peu loin , car il me sembloit d'ici justement tout au bout de l'horizon.

M. DE GERSEUIL.

Cela n'est pas exact. Tu devois voir bien plus en arriere ce grand château gothique qui tombe en ruines. Tu sais qu'il est beaucoup par de-là. En le quittant , n'avons-nous pas couru un quart-d'heure en poste , avant que de parvenir au noyer ?

C Y P R I E N.

Il est vrai ; mais ce n'est pas ma faute. On ne peut pas juger bien nettement les distances dans un si grand éloignement. On croiroit d'ici , je vous assure , que l'arbre se trouve dans le même contour que la colline , la forêt , le château et la tour , avec notre terrasse au beau milieu du demi-cercle. Je l'ai bien observé.

M. D E G E R S E U I L .

Que me dis-tu ? Ma sœur , combien comptez-vous d'ici à la tour ?

Mde. D E C R O I S S Y .
Près de trois lieues , mon frere.

M. D E G E R S E U I L .
Et à la colline ?

Mde. D E C R O I S S Y .
Deux bonnes lieues.

M. D E G E R S E U I L .
Et à la forêt ?

É M I L I E .

Une demi-lieue seulement. J'y vais fort bien à pied.

M. D E G E R S E U I L .

Et moi j'estime , par le temps de ma route , que le château doit être à trois quarts de lieue , et le noyer à un quart de lieue et demi tout au plus. Mais quoi ! ces objets , les uns si reculés , les autres si avancés , se trouvent dans le même contour ! tous ces espaces si inégaux de terrain forment un horizon bien arrondi ! notre terrasse est située exactement au milieu de tout cela ! Cyprien , est-ce qu'il n'en seroit pas de même par rapport à la courbure si régulière de cette voûte céleste , à ces étoiles qui semblent attachées à la même surface , et à nous , enfin , qui nous croyons au centre sous ce beau pavillon ?

C Y P R I E N .

Mon papa , je n'ai rien à répondre. Si ma vue me trompe à une petite distance ,

elle doit bien plus m'égarer à un si grand éloignement. Mais que nous ne soyons pas au milieu juste sous les cieux, je n'en puis revenir. J'aurois parié qu'il n'y avoit pas deux pouces de plus d'un côté que de l'autre.

M. DE GERSEUIL.

Voyons. Avant de nous mettre à table, nous sommes allés rendre une visite à M. le curé.

CYPRIEN.

Oh, c'est un bien honnête homme ! Il m'a donné une poire superbe.

M. DE GERSEUIL.

Voilà un trait effectivement qui ne laisse pas douter de sa droiture. Mais ce n'est pas de son verger qu'il s'agit, c'est de son clocher. Tu te rappelles combien il nous a vanté la perspective qu'on a du haut de sa galerie ? Nous y sommes montés. Eh bien ?

CYPRIEN.

L'église est plus bas, et son clocher n'est pas plus haut que cette terrasse. Je l'ai vue de niveau.

M. DE GERSEUIL.

Quoi ! le point de vue n'est pas plus étendu que de l'endroit où nous sommes ?

CYPRIEN.

Non, je vous le proteste, mon papa. C'est exactement la même chose. J'ai bien reconnu les mêmes objets, à la même distance, et tout au bout de l'horizon, comme ici.

M. D E G E R S E U I L .

Est-ce que le clocher faisoit bien le centre de ce contour ?

C Y P R I E N .

Oui , mon papa .

M. D E G E R S E U I L .

Tu n'en étois donc pas au centre ici ? Un cercle n'a pas deux centres .

C Y P R I E N .

C'est que nous ne sommes pas loin de l'église .

M. D E G E R S E U I L .

Il y a pourtant deux cents pas .

C Y P R I E N .

Mais ce n'est rien par rapport au grand éloignement où étoient les objets que nous regardions .

M. D E G E R S E U I L .

En sorte que , lorsque de deux points différents on croit voir des objets fort éloignés toujours à la même distance , l'intervalle qui sépare ces deux points doit être estimé fort peu de chose ? C'est comme si ces deux points n'en faisoient qu'un ; n'est-ce pas , mon ami ?

C Y P R I E N .

Tout juste , mon papa . Vous avez clairement saisi ma raison , et je suis fort content de votre intelligence .

M. D E G E R S E U I L .

Voilà qui m'encourage . En ce cas , allons un peu plus loin . Tu sais , aussi-bien qu'Emilie , que la terre parcourt un orbite

autour du soleil ? Je vais la tracer ici sur le sable. Voyez-vous ? C'est un ovale qu'on nomme ellipse, ainsi qu'on vous l'a dit. Bon, la voilà. On peut encore la voir assez bien à la clarté de la lune qui se leve. Je vais mettre mon chapeau dans l'orbite, pour y représenter le soleil.

C Y P R I E N.

Un beau soleil, vraiment, qui est tout noir ! Attendez, attendez.

(Il se met à courir vers la maison de toutes ses jambes.)

M. D E G E R S E U I L.

Où vas-tu, Cyprien ?

C Y P R I E N (de loin sans s'arrêter.)

Je reviens à l'instant.

E M I L I E.

Que veut donc cet étourdi ?

M. D E G E R S E U I L.

Attendons, crois-moi, son retour, pour voir s'il mérite d'être blâmé.

C Y P R I E N (revenant au bout de deux minutes avec un domestique qui porte un tison.)

Vous ai-je fait languir ? Champagne, mettez, je vous prie, ce tison à la place du chapeau. Voilà un soleil qui vaut mieux que le vôtre ; je pense, mon papa. Vous vous seriez enrhumé à le regarder. Couvrez-vous, à cause du serein.

M. D E G E R S E U I L.

Je te remercie, mon fils, de ton aimable attention. Ce tison pourra nous servir encore à autre chose. Attendez là, Cham-

pagne. Allons, mes enfants, voulez-vous entreprendre un voyage autour du soleil, pour bien reconnoître votre orbite? (*Emilie et Cyprien font le tour.*) A merveille. Champagne, reprenez maintenant ce tison, et courez au bout de l'allée. Vous nous le présenterez de là.

C H A M P A G N E (*en allant.*)

Oui, Monsieur.

É M I L I E .

Que voulez-vous donc faire, mon oncle?

M. D E G E R S E U I L .

Tu vas voir. Champagne est-il à son poste?

C Y P R I E N .

Tenez, le voilà qui nous présente déjà le tison. Oh, comme il est devenu petit!

M. D E G E R S E U I L .

Je suis bien aise que tu l'aies remarqué. Approche. Viens ici à ce bout de l'orbite.

C Y P R I E N .

Oui, mais l'on nous a emporté notre soleil.

M. D E G E R S E U I L .

Il nous est inutile à présent. Suppose qu'il soit couché. Il faut qu'il soit nuit pour voir les étoiles. Le tison en sera une. Regarde-la bien, d'abord, pour t'assurer de sa grandeur et de sa distance.

C Y P R I E N .

Je l'ai assez contemplée.

M. D E G E R S E U I L .

Allons, commence à marcher à petits pas sur la ligne circulaire, tracée pour figurer l'orbite, en regardant toujours le tison qui

fait étoile. Avance. Vois-tu l'étoile plus grande, ou plus près de toi ?

C Y P R I E N.

Non, mon papa, elle semble toujours la même, et au même point.

M. D E G E R S E U I L.

Va donc plus loin encore, jusqu'à l'endroit de l'orbite opposé à celui d'où tu es parti. T'y voilà, arrête. Eh bien, l'étoile ?

C Y P R I E N.

Elle n'a pas changé.

M. D E G E R S E U I L.

Comment, elle ne te paroît pas plus grande, ni plus près de toi ? Tu t'es cependant avancé vers elle.

C Y P R I E N.

De beaucoup, vraiment. Elle est à deux cents pieds peut-être, et je ne m'en suis approché que de la longueur du diamètre de cette orbite, qui n'est que d'environ six pieds.

M. D E G E R S E U I L.

Ces six pieds ne sont donc presque rien par rapport à la distance du tison ? et sans doute ils seroient moins encore, si nous reculions le tison d'une lieue, par exemple, jusqu'à ce qu'il ne parût que de la grosseur d'une étincelle ?

C Y P R I E N.

Toute l'orbite elle-même ne seroit plus alors qu'un point insensible. Faisons les choses plus en grand, mon papa.

M. D E G E R S E U I L .

Il faut te satisfaire. Je vais te donner un diametre de soixante-six millions de lieues, celui de la véritable orbite de la terre ; et au lieu du tison qui faisoit étoile postiche, je vais te donner une étoile réelle.

É M I L I E .

A la bonne heure.

C Y P R I E N .

C'est parler cela. Voyons, voyons.

M. D E G E R S E U I L .

Doucement, recueillons-nous un peu. Je me souviens de t'avoir dit, quand j'ai si *clairement saisi ta raison*, que lorsque, de deux points différents, on croit voir des objets éloignés garder toujours la même distance, l'intervalle qui sépare ces deux points doit être estimé fort peu de chose, et que c'est comme si ces deux points n'en faisoient qu'un.

C Y P R I E N .

Oui, le voilà mot pour mot.

M. D E G E R S E U I L .

N'oublie pas, de ton côté, ce que tu viens de dire toi-même, que notre petite orbite, ici sur le sable, ne seroit plus qu'un point insensible par rapport à la distance où devroit être le tison, pour n'être vu que de la grosseur d'une étincelle.

C Y P R I E N .

Je m'en souviens, et ne m'en dédis pas.

M. D E G E R S E U I L .

Il est bien reconnu que le diametre de l'orbite de la terre est de soixante-six

millions de lieues. La terre, à un bout de ce diamètre, voit donc en face une étoile de soixante-six millions de lieues plus près qu'à l'autre bout.

C Y P R I E N.

C'est clair.

M. D E G E R S E U I L.

Eh bien, si de deux points si différents, et malgré son rapprochement énorme dans l'un d'eux, la terre voit toujours cette étoile garder la même distance; si, malgré la grosseur énorme de cette étoile, que je vous prouverai bientôt, elle ne l'aperçoit jamais plus grande qu'un point étincelant; les deux bouts du diamètre de son orbite, malgré l'intervalle qui les sépare, seront donc censés se confondre en un point; toute l'immense orbite elle-même ne sera donc plus que ce point devenu insensible par rapport à la distance infinie que l'étoile gardera toujours pour elles?

É M I L I E.

Qu'as-tu à répliquer, mon pauvre Cyprien?

M. D E G E R S E U I L.

Mais si cette immense orbite n'est qu'un point insensible par rapport à la distance de l'étoile, que sera donc par rapport à cette même distance le globe de la terre, qui n'est lui-même qu'un point dans l'immensité de son orbite? Cette planète orgueilleuse croira-t-elle alors que la voûte céleste n'est faite que pour se courber au-dessus d'elle en pavillon, que les astres y sont semés à égales distances

pour lui former un superbe tableau , et qu'elle est digne d'occuper le milieu de l'univers , où elle n'est seulement pas apperçue ?

C Y P R I E N .

Il faut prendre son parti ; mais je me sens terriblement humilié de notre petitesse.

Mde. D E C R O I S S Y .

Pour moi , ce qui m'humilie bien davantage , c'est que tous les philosophes célèbres de l'antiquité se soient obstinés à placer notre misérable planète au centre de l'univers. Je vois que dans les plus beaux siècles de sagesse , les hommes n'étoient encore pétris que d'orgueil et de folie.

M. D E G E R S E U I L .

Pythagore avoit rapporté de l'Inde et de l'Égypte des idées plus saines. Il les renferma , de son vivant , dans l'enceinte de l'école qu'il avoit fondée en Italie. Ses disciples les portèrent dans la Grèce après sa mort. Le soleil , établi par ce grand homme au centre de notre monde , voyoit les planètes circuler autour de lui dans cet ordre , Mercure , Vénus , la Terre avec sa Lune , Mars , Jupiter et Saturne. Il s'étoit mépris , à la vérité , sur leurs distances et leurs grandeurs ; mais la géométrie de son siècle n'étoit pas assez avancée , ni les instruments assez perfectionnés.

Mde. D E C R O I S S Y .

A la bonne heure. Voilà toujours un sage. Et son système fut-il suivi ?

M. DE

M. DE GERSEUIL.

Comment auroit-il pu réussir chez des peuples à qui leurs beaux esprits avoient enseigné, les uns, que la terre étoit plate comme une table, et les cieux une demi-voûte d'une matiere dure et solide comme elle ; les autres, que le soleil étoit une masse de feu un peu plus grande que le Péloponese ; que les cometes étoient formées par l'assemblable fortuit de plusieurs étoiles errantes ; que les étoiles n'étoient que des rochers ou des montagnes, enlevés de dessus la terre par la révolution de l'Ether, qui les avoit enflammés ; d'autres enfin, que les étoiles s'allumoient le soir pour s'éteindre le matin, tandis que le soleil, qui n'étoit qu'un nuage en feu, s'allumoit le matin pour s'éteindre le soir, et qu'il y avoit plusieurs soleils et plusieurs lunes pour illuminer nos différents climats ? Or, si l'astre du jour, d'après tous ces préjugés, étoit plus petit que la terre, falloit-il se déplacer du centre du monde pour le lui céder ?

M^{de}. DE CROISSY.

Le peuple méritoit bien son nom, mais la philosophie n'étoit guere digne du sien.

M. DE GERSEUIL.

Ptolomée trouvant toutes ces opinions accréditées au temps où il vécut, et se fondant sur le témoignage trompeur de nos sens, n'eut pas beaucoup de peine à se persuader, à lui et aux autres, que les idées de Pythagore n'étoient que des rêveries, que la terre étoit le centre de tous les mouve-

ments, soit des planetes et du soleil rangé dans leur classe, soit des étoiles et des cieux de verre qu'il souffla. Ce système se soutint pendant plus de quatorze siècles, en se chargeant de jour en jour de quelques absurdités nouvelles que ses partisans imaginoient pour se défendre des objections les plus embarrassantes.

Mde. D E C R O I S S Y .

Mais voilà, je pense, assez de siècles pour se rapprocher beaucoup du nôtre.

M. D E G E R S E U I L .

Aussi n'y a-t-il que deux cent quarante ans que nous devons à Copernic d'être revenus de l'erreur. Encore a-t-elle régné pendant quelques années sous une autre forme depuis cette époque.

Mde. D E C R O I S S Y .

Voyons, mon frere, je vous prie; je ne voudrois pas laisser échapper une seule de nos inconséquences.

M. D E G E R S E U I L .

Quoique Copernic, en rétablissant le système de Pythagore que je vous ai tout à l'heure exposé, l'eût fait servir à expliquer des difficultés insurmontables dans celui qu'il renversoit, Tycho-Brahé, le plus grand observateur de son siècle, ne s'en obstina pas moins à conserver à la terre la gloire de la domination.

Mde. D E C R O I S S Y .

Ce n'étoit donc que les principes de Ptolomée de nouveau rappelés?

M. DE GERSEUIL.

Il y avoit une différence. Il ne faisoit plus tourner toutes les planetes autour de la terre ; la lune seule lui restoit. Le soleil , prenant les autres à sa suite, tournoit autour d'elle dans une année , et se joignoit au cortège des étoiles , pour lui rendre , en vingt-quatre heures , les mêmes honneurs.

Mde. DE CROISSY.

Je ne vois pas ce que l'on gagne à ce changement. Il me paroît toujours ridicule que tant de corps énormes soient réduits à courir si vîte autour de nous qui sommes si petits.

M. DE GERSEUIL.

Vous avez fort bien saisi le vice de ce système. Cependant , comme il est fort ingénieux dans tout le reste , et qu'il étoit fortifié par le grand nom de celui qui l'avoit établi , peut-être auroit-il gardé toujours l'avantage , si Galilée , aidé du télescope , n'eût confirmé l'ordre réel découvert par Pythagore et par Copernic dans le plan de l'univers , si Képler , par sa pénétration , n'en eût soupçonné les loix , et si Newton , qui s'éleva il y a près d'un siecle en Angleterre , ne les eût démontrées avec toute la force de son génie et de la vérité.

Mde. DE CROISSY.

Graces au ciel , voilà le soleil bien affermi dans son repos , au milieu de notre monde. Je puis donc maintenant , en sûreté de conscience , établir ma réforme.

M. D E G E R S E U I L .

Comment, ma sœur, est-ce que vous auriez aussi quelque nouveau système à proposer ?

Mde. D E C R O I S S Y .

Non, mon frere, je suis très-satisfaite de votre arrangement ; je le trouve conforme à la sagesse de la nature : je n'en veux qu'à ce blond Phébus, qui a si vilainement trompé les pauvres humains.

M. D E G E R S E U I L .

Et d'où vous vient contre lui cette belle fureur ?

Mde. D E C R O I S S Y .

Comment, depuis trois mille ans il nous aura laissé nourrir ses coursiers d'ambrosie, et cela pour les tenir à piaffer dans la cour de son palais !

C Y P R I E N .

Oui, ma tante, puisqu'il ne sert pas à conduire le char de la lumiere, cassons aux gages ce cocher paresseux, et supprimons-lui son attelage.

E M I L I E .

Je ne lui donnerois pas même le chariot et les quatre bœufs de nos trois fainéants.

Mde. D E C R O I S S Y .

Mais, en ôtant son nom au soleil, quel autre lui donnerons-nous ?

M. D E G E R S E U I L .

Il en est un plus digne de lui, le plus grand qu'on ait porté dans tous les mondes. Les conquérants ont nommé les empires de la terre ; les astronomes se sont partagé

notre satellite (1) ; le philosophe Anglais demande un astre à lui seul. J'appellerois le soleil tout entier Newton.

C Y P R I E N.

Oh, mon papa ! quand pourrai-je connoître ce grand homme (2) ?

(1) Riccioli, astronome Italien, a donné aux principales taches de la lune, des noms d'astronomes et de savants, tels que Platon, Aristote, Archimede, Pline, Copernic, Lycho, Képler, Galilée, etc.

(2) C'est dans le second volume de l'*histoire de l'Astronomie moderne*, que mes jeunes amis pourront un jour admirer le tableau des sublimes découvertes de Newton. Je croirois mériter leur reconnoissance, si je les mettois en état de lire avec fruit un des plus beaux livres de ce siècle, qui semble écrit à la clarté pure et brillante des astres, par le génie dépositaire des secrets des cieux.

Avec quelle joie je me plais à rendre cet hommage à M. Bailli, pour le ravissement continuel où me tient, depuis quinze jours, une nouvelle lecture de son ouvrage ! Après nos amis, dont la présence ou le souvenir remplit si délicieusement notre cœur, nos plus grands bienfaiteurs sur la terre sont ceux qui élèvent notre esprit à de hautes connoissances, qui l'occupent par des tableaux instructifs, ou qui le délassent par des amusements agréables. La reconnoissance dont ils nous pénètrent, est le devoir le plus doux à remplir. Que j'aurois à me trouver devant ces illustres écrivains du siècle de Louis XIV, les premiers maîtres de jeunesse, pour leur exprimer les divers sentimens qu'ils m'ont inspirés ! J'irois m'incliner avec respect devant Bossuet, qui, dans la rapidité de son *discours sur l'histoire Universelle*, semble pousser et renverser devant lui les empires, pour s'avancer sur leurs ruines en les effaçant sous ses pas ; devant Corneille, dont le génie sait nous frapper encore sur la scène, de la terreur du nom romain, comme autrefois César, en nous donnant des fers ; devant Racine, qui devina les secrets de mon cœur avant ma naissance ; devant Moliere, que l'antiquité fabuleuse auroit pu croire envoyé par Jupiter sur la terre pour y juger

Mde. D E C R O I S S Y .

Vous me ravissez par cet enthousiasme pour sa gloire.

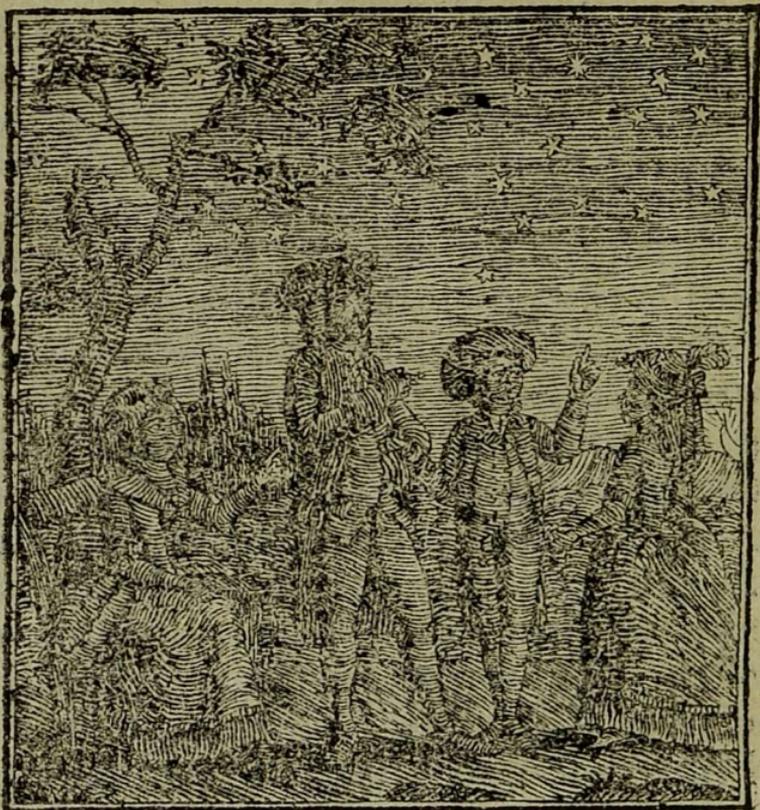
M. D E G E R S E U I L .

Que je voudrois pouvoir vous peindre celui qu'il me fit éprouver l'année dernière, en contemplant sa statue à Cambridge ! Roubillac , sculpteur Français , l'a représenté debout , dans une attitude sublime , fixant le soleil , et lui montrant d'une main le prisme qu'il tient de l'autre pour décomposer ses rayons. Je ne pouvois en détacher mes regards. En m'élevant de la pensée à la vaste hauteur où il a porté les connoissances humaines , il me sembloit entendre la nature lui dire en le formant : depuis le nombre des siècles que l'homme étudie mes loix , il les a toujours méconnuës ; il est temps de les lui révéler. C'est toi que j'ai fait naître pour les publier sur la terre. Va renouveler l'astronomie , agrandir la géométrie et fonder la physique. Je te donne ces sciences avec mon génie. Tu diras quelle est l'étendue de l'univers , et la simplicité de l'ordre qui le gouverne. Tu peseras la masse des corps immenses que j'y ai répandus , tu prescriras leur forme,

les foiblesses des humains , comme Pluton établit Rhadamante dans les enfers pour y juger leurs crimes ; j'irois baiser tendrement la main de Fénelon , l'amant de la divinité et l'ami de l'homme ; puis je courrois me jeter au cou de la Fontaine , qui seroit le plus naïf , le plus spirituel , le plus aimable des enfans , s'il n'étoit l'un des plus grands poètes et le plus vrai des philosophes.

tu détermineras leur volume, tu mesureras leur distance, tu soumettras à des calculs précis les inégalités mêmes de leurs mouvements. Au milieu d'eux, tu établiras le soleil; tu diras par quelle puissance il les maîtrise, et comment il leur distribue la lumière et la vie. Pour ta récompense, je te placerai toi-même comme un nouvel astre au milieu de tous les grands hommes qui doivent te suivre. En donnant une impulsion rapide à leur génie, tu le forceras de tendre sans cesse vers le tien, et ils circuleront avec respect autour de toi pour recevoir la lumière. Quant à ceux qui voudroient s'en écarter, semblables à ces comètes rebelles qui, croyant se dérober à l'empire du soleil, vont se perdre, pour des siècles, dans la profondeur ténébreuse de l'espace, mais qu'il ramène toujours constamment au pied de son trône, du fond de leurs erreurs ils seront forcés de revenir à toi; et on ne les verra briller d'une lueur passagère dans quelques points de leur course, qu'en se plongeant, à ton approche, dans la splendeur de tes rayons.

En ce moment, on vint annoncer à madame de Croissy qu'elle étoit servie. Emilie et Cyprien auroient bien voulu qu'on eût retardé l'heure du repas, afin d'entendre plus long-temps M. de Gerseuil. Pour se délivrer de leurs instances, il fut obligé de leur promettre qu'on viendroit encore, en sortant de table, faire un petit tour de promenade, et qu'ils seroient de la partie.



La nuit étoit alors de la plus belle sérénité. *Pag.* 298.

LE SYSTÈME DU MONDE.

DEUXIEME ENTRETIEN.

LA conversation fut très-enjouée pendant le souper entre M. de Gerseuil et sa sœur. Ils étoient transportés de joie de l'intelligence qu'avoient montré leurs enfants, et de l'ardeur qu'ils témoignoiient pour s'instruire. D'un coup-d'œil à la dérobee, ils se faisoient remarquer l'un à l'autre l'air d'empressement dont Emilie et Cyprien dévoroient les morceaux en

silence , afin de hâter le moment d'aller reprendre sur la terrasse l'entretien qu'on leur avoit promis. Nos petits philosophes venoient déjà d'expédier leur dessert. On voyoit l'un tordre sa serviette, l'autre s'agiter d'impatience sur son siege. Peut-être madame de Croissy, amusée d'une scene aussi divertissante, prenoit-elle plaisir à la prolonger. Quoi qu'il en soit, Emilie, pour ne pas perdre de temps, eut la malice de revenir sur le dépit ambitieux qu'avoit eu son cousin de ne jouer qu'un personnage invisible à la face des astres. Cyprien se prêta de fort bonne grace à la plaisanterie, jusqu'à ce qu'il vit ses parents, qu'il guettoit, achever enfin leur repas. Alors se tournant tout-à-coup vers Emilie : ma petite cousine, lui dit-il, d'un ton assez haut pour s'attirer l'attention générale, je lisois l'autre jour une histoire que mon papa connoît sans doute, ainsi que ta maman, mais que sans doute aussi tu ignores. Je vais te la conter. Mahomet voulant donner à son armée une preuve du pouvoir qu'il exerçoit sur la nature, lui proposa d'opérer en sa présence un superbe miracle. C'en'étoit rien moins que de faire accourir de loin une très-haute montagne jusqu'à ses pieds. Il assemble un beau matin tous ses soldats, qui déjà crioient au prodige sur leur grand prophète. Il se met au premier rang, et commande à la montagne d'avancer. La montagne fait la sourde oreille à ses premiers ordres. Mahomet s'en étonne. III

l'appelle une seconde fois d'une voix terrible. La montagne, comme tu peux le croire, ne s'en ébranle pas davantage à cette nouvelle apostrophe. Qu'est-ce ceci ? s'écrie l'imposteur, d'un air inspiré. La montagne ne veut pas marcher vers nous ! eh bien, mes amis, suivez-moi, marchons vers la montagne.... Je n'ai pas plus de rancune que Mahomet. Les étoiles ne nous voient pas ! eh bien, ma cousine, allons voir les étoiles.

- Il se leva brusquement de table en disant ces mots, et se précipita vers la porte, laissant Emilie toute déconcertée de cette incartade. Monsieur de Gerseuil et madame de Croissy sourirent de sa finesse, et le suivirent dans le jardin.

La nuit étoit alors de la plus belle sérénité. Aucun nuage ne déroboit la vue des cieux. La lune qui n'avoit fait que paroître un moment sur l'horizon, laissoit par sa retraite les étoiles qu'elle avoit obscurcies, étinceler de tous leurs feux rayonnants. Les enfants avoient cent fois admiré la magnificence de ce spectacle ; mais au moment de voir satisfaire la curiosité qu'il leur avoit toujours inspirée, ils le contemploient avec une nouvelle extase. L'étoile resplandissante de Sirius fut la première qui frappa les yeux de Cyprien. Il voulut savoir son nom ; et quand il l'eut appris : mon papa, s'écria-t-il, vive Sirius ! voilà une étoile que j'aime ; elle est bien plus grande que les autres.

É M I L I E.

Je l'aime aussi d'être la plus brillante.

M. D E G E R S E U I L.

Peut-être, mes amis, n'a-t-elle pas en elle-même plus de grandeur ni d'éclat, mais c'est qu'apparemment elle est plus près de la terre. Rapprochée à la distance du soleil, elle nous paroîtroit sans doute aussi grande que lui. C'est encore beaucoup qu'elle soit si sensible à nos regards, étant au moins deux cent mille fois plus éloignée.

C Y P R I E N.

Vous en parlez bien à votre aise, mon papa. Deux cent mille fois plus loin que le soleil ! Et comment a-t-on pu s'en assurer ?

M. D E G E R S E U I L.

Je ne te cacherai pas que tous les efforts des astronomes pour mesurer la grosseur des étoiles, qui nous auroit donné une idée de leur distance, ont été inutiles ; mais cette impossibilité même prouveroit seule un éloignement prodigieux, puisqu'on a su mesurer avec assez de justesse la grosseur des planetes les plus éloignées, entr'autres celle de la belle planete de Jupiter, que voici.

C Y P R I E N.

Ah, c'est là Jupiter ! Cependant, mon papa, Sirius paroît plus grand à la simple vue. Si l'on a pu mesurer la grosseur de Jupiter, pourquoi ne peut-on pas mesurer celle de Sirius ?

M. D E G E R S E U I L .

Avant que je réponde, fais-moi le plaisir de regarder d'ici par la fenêtre entr'ouverte cette bougie qui brûle dans le salon. Ne vois-tu pas autour de sa flamme une lumière confuse qui la grossit ?

C Y P R I E N .

Il est vrai, mon papa.

É M I L I E .

Oui, c'est comme le soleil, qui semble s'agrandir de toute sa couronne de rayons.

M. D E G E R S E U I L .

Eh bien, mes amis, les étoiles étant lumineuses par elles-mêmes comme le soleil et la bougie, elles ont aussi cette irradiation qui nous les fait paroître beaucoup plus grosses qu'elles ne devraient le paroître réellement, au point qu'on estime que leur grandeur en est augmentée près de neuf cents fois.

C Y P R I E N .

Ho ho !

M. D E G E R S E U I L .

Dites-moi maintenant ; lorsque la lune est dans son plein, et que par conséquent elle reluit avec le plus d'éclat, avez-vous pu remarquer une irradiation semblable autour d'elle ?

É M I L I E .

Non, jamais. Sa lueur est bien terminée dans toute la largeur de sa face.

C Y P R I E N .

On peut le voir de même dans Jupiter.

M. DE GERSEUIL.

D'où viendrait donc cette différence ?

CYPRIEN.

J'imagine que Jupiter et la Lune ne faisant que nous réfléchir une lumière empruntée, cette lumière ne doit pas avoir l'agitation qui regne dans les corps brillants de leurs propres feux.

M. DE GERSEUIL.

C'est à merveille. Ainsi, Jupiter n'exagère point son volume ; et si petit que sa distance le fasse paroître, les astronomes auront des instruments d'une assez juste précision pour le mesurer. Mais les étoiles, avec cette irradiation trompeuse qui les environne.....

CYPRIEN.

Est-ce qu'on ne pourroit pas venir à bout de les en dépouiller, pour les voir dans leur exacte grandeur ?

M. DE GERSEUIL.

Voilà précisément l'effet que produit le télescope, en réunissant et concentrant dans un point tous les rayons. Mais alors ce point est si peu de chose ! Et plus le télescope est parfait, plus ce point, en devenant plus lumineux, devient aussi plus petit, jusque-là qu'il ne laisse aucune prise à la mesure.

Mde. DE CROISSY.

Mais, par quel moyen a-t-on pu au moins établir une comparaison de distances entre le soleil et les étoiles ?

M. D E G E R S E U I L .

Ce moyen est très-ingénieux. On connoît par des regles sûres , que je vous expliquerai dans la suite , la grandeur et la distance du soleil. On a calculé tour-à-tour de combien il faudroit le diminuer ou le reculer pour le faire décroître jusqu'à la petitesse de Sirius. C'est d'après ces calculs qu'on a été forcé d'en conclure l'éloignement prodigieux de cette étoile , qui est cependant la plus proche de nous. La plupart des astronomes jugent même cet éloignement beaucoup plus considérable , parce qu'il est douteux que le meilleur télescope puisse totalement dépouiller une étoile de sa lumière superflue , et nous la montrer seulement de la grandeur réelle qu'elle doit conserver pour nous à cette distance.

C Y P R I E N .

Oh , puisque les étoiles sont si éloignées , je n'ai plus tant de peine à croire , comme notre ami nous l'a dit , qu'elles soient de véritables soleils. Si elles n'avoient qu'une lumière empruntée , comment leurs rayons parviendroient-ils jusqu'à nous avec tant d'éclat et de vivacité , après avoir traversé des espaces si immenses ?

M. D E G E R S E U I L .

Fort bien , mon fils , ta réflexion est très-juste. On a démontré qu'on pourroit diminuer plusieurs millions de fois la lumière d'une étoile en la reculant de nos yeux , sans qu'elle cessât de retenir autant

de clarté qu'un papier blanc vu au clair de la lune.

C Y P R I E N.

Celles qui nous paroissent si petites, c'est donc qu'elles sont encore plus loin que Sirius ?

M. D E G E R S E U I L.

Peut-être y a-t-il un aussi grand intervalle entr'elles, dans la profondeur de l'espace, qu'entre Sirius même et le Soleil.

C Y P R I E N (*avec surprise.*)

Oh, mon papa !

É M I L I E.

Elles semblent pourtant placées l'une à côté de l'autre. Il en est même que l'on croiroit doubles en les regardant.

M. D E G E R S E U I L.

Je puis vous répondre à tous les deux à la fois par un seul exemple bien familier. Vous avez dû souvent remarquer du Pont-Royal, les lanternes placées le long de la terrasse des Tuileries et du bord de la place de Louis XV. Vous savez qu'elles sont également espacées, et que leurs meches sont égales.

C Y P R I E N.

Cela doit être.

M. D E G E R S E U I L.

Eh bien, mon fils, n'as-tu pas observé que celles de la terrasse des Tuileries, qui étoient les plus proches de toi, paroissoient avoir une lumière plus étendue et plus vive que celles de la place de Louis XV ?

C Y P R I E N .

Oui , je me le rappelle.

M. D E G E R S E U I L .

Et toi , Emilie , n'aurois-tu pas jugé que celles de la place de Louis XV étoient bien plus près l'une de l'autre que celles de la terrasse des Tuileries ?

É M I L I E .

Sans doute , j'aurois pu les croire presque sous le même verre.

M. D E G E R S E U I L .

Ce n'est pas tout. Supposons qu'entre les deux dernières , vous en eussiez apperçu une semblable qu'on auroit allumée à Chaillot , et qui se trouveroit par conséquent une autrefois plus loin. Vous vous souvenez de ce que nous avons dit avant souper , que les objets dans un certain éloignement nous paroissent à une égale distance de notre œil , quoiqu'ils soient beaucoup plus reculés les uns que les autres ?

C Y P R I E N .

Oh , nous ne l'avons pas oublié.

M. D E G E R S E U I L .

Vous concevez donc , mes enfants , que la lanterne de Chaillot auroit dû vous paroître rangée dans la file de celles de la place de Louis XV , et que vous n'auriez pu la juger plus éloignée que par la petitesse de sa flamme , et l'éclat affoibli de ses rayons ?

É M I L I E.

Vous avez raison, mon oncle ; cela cadre tout juste avec les grandes et les petites étoiles. Je conçois très-bien à présent qu'elles peuvent être fort reculées l'une derrière l'autre, et cependant nous paroître sur la même ligne, mais les unes plus grandes et plus brillantes, les autres plus petites, et d'une clarté moins vive. Comprends-tu cela, Cyprien ?

CYPRIEN (*avec un air avantageux.*)

Si je le comprends, ma cousine ! Oh, j'ai aussi une comparaison qui, sans vanité, vaut dix millions de fois mieux que celle de mon papa.

É M I L I E.

Voilà qui est assez modeste.

C Y P R I E N.

Sûrement, car elle peut servir pour tout notre globe, au lieu que la sienne n'est bonne, tout au plus, que pour la banlieue de Paris. Aussi n'ai-je pas été la prendre sur la terre.

É M I L I E.

Oui, oui, cela est trop bas pour un génie aussi élevé que le tien. Mais nous, pourrons-nous comprendre cette comparaison céleste ?

C Y P R I E N.

Je vais tâcher de la mettre à ta portée. Ces étoiles que l'on voit autour de Jupiter, ne les croiroit-on pas aussi près de nous que lui-même ? Si la Lune paroïssoit à

présent de ce côté, ne croiroit-on pas Jupiter aussi près de nous que la lune ? Et s'il y avoit un nuage aux environs de la lune, ne la croiroit-on pas aussi près de nous que le nuage ? Le nuage, la lune, Jupiter et les étoiles nous paroîtroient donc dans le même enfoncement les uns que les autres ? Or, sais-tu, ma cousine, qu'il y a une grande différence dans leur éloignement.

É M I L I E .

Oui, mon cousin, je le sais, et si bien, que je suis en état de t'apprendre que le plus gros nuage ne paroîtroit pas du tout à la distance de la lune, que la lune ne paroîtroit pas davantage à la distance de Jupiter, et que Jupiter seroit encore moins visible à la distance des étoiles.

M. D E G E R S E U I L .

A merveille, mes amis. Voilà une petite guerre dont je suis fort content. Les dernières paroles d'Emilie nous ramènent heureusement à ce que nous disions tout à l'heure, que les étoiles doivent briller d'une lumière qui leur soit propre, et que cette lumière doit être bien vive, pour parvenir jusqu'à nous, d'une distance où Jupiter auroit cessé peut-être mille fois d'être visible à nos regards.

C Y P R I E N .

Oh, je le vois, il n'en faut plus douter, ce sont de véritables soleils.

M. DE GERSEUIL.

Je le crois aussi. Mais ces soleils, pensez-vous qu'ils soient faits pour la terre ?

É M I L I E.

De quel avantage lui seroient-ils ? Si l'on comptoit sur eux pour mûrir nos raisins, on pourroit bien dire : adieu paniers, mais c'est que vendanges ne seroient jamais faites.

C Y P R I E N.

Il n'y a que leur foible lueur qui puisse nous servir ; encore la lune, du fond d'un nuage, en donne-t-elle cent fois plus.

M. DE GERSEUIL.

D'ailleurs vous savez qu'il est des étoiles que l'on ne découvre qu'avec le télescope, et celles-là du moins nous seroient inutiles à tous égards. Ainsi donc si ces soleils étoient faits pour nous, ils auroient sans doute été placés autour de la terre aussi près que le nôtre.

C Y P R I E N.

Oh, mon papa, je vous remercie. Nous en avons bien assez d'un. Que vous a donc fait ma petite cousine, pour vouloir ainsi hâler son teint de lis ? La négresse du plus beau jais que l'on connoisse aujourd'hui, ne seroit plus qu'une blonde fade, auprès de ce que deviendroit alors ma pauvre Emilie.

É M I L I E.

Et ces petits-mâtres, comme mon cousin, qui tendent leur chapeau devant le soleil, au lieu de le mettre tout bonnement sur

leur tête, combien de bras et de chapeaux il leur faudroit pour parer de tous les côtés à la fois !

M. D E G E R S E U I L .

Mais si tous ces soleils, à la distance où ils sont, ne peuvent nous procurer ni chaleur ni lumière ; si, placés plus près de nous, ils ne servoient, selon vos folles idées, qu'à noircir le teint des Dames, et à embarrasser la contenance des petits-mâîtres, et selon mes craintes, un peu plus graves, à consumer la terre dans un moment ; si, n'en déplaise encore à certains philosophes, ils ne sont pas faits uniquement pour réjouir nos regards, est-ce qu'ils seroient répandus pour rien, avec une profusion si magnifique, dans l'univers ?

E M I L I E .

C'est précisément ce qui m'intrigue.

C Y P R I E N .

Voyons un peu à nous raviser. Puisque le soleil n'est fait que pour fournir de la lumière et de la chaleur aux planetes, si les étoiles sont des soleils, elles doivent avoir aussi des planetes à échauffer et à éclairer.

M. D E G E R S E U I L .

Voilà ce que j'appelle de la philosophie !

C Y P R I E N (*d'un ton badin.*)

Vois-tu, ma cousine ?

E M I L I E .

Mais, mon oncle, est-ce que nous donnerions des planetes à tous ces soleils ?

M. DE GERSEUIL.

Si telle est la destination de chacun d'eux en particulier, tu sens que ce doit être l'emploi de tous en général.

C Y P R I E N.

Sans doute. Que ferions-nous de ceux qui ne serviroient à rien ? C'est comme si, dans les grands froids, le gouvernement faisoit allumer des feux dans une place, avec défense d'en approcher.

M. DE GERSEUIL.

Ou bien des lanternes dans une rue fermée où il ne passeroit personne, et seulement pour donner une perspective d'illumination aux gens des quartiers voisins.

C Y P R I E N.

Allons, mon papa, de l'ordre. Point de soleil sans planetes ; mais à condition toutefois qu'il n'y ait pas de planetes sans soleil.

M. DE GERSEUIL.

Va, mon ami, si la sagesse du Créateur n'a pas fait un seul soleil inutile.....

É M I L I E.

Oui, j'entends, sa bonté n'aura pas laissé une seule planete malheureuse. Me voilà tranquille à présent.

C Y P R I E N.

Je le suis aussi. Je vois que tout s'arrange à merveille. Notre soleil a des planetes qui roulent autour de lui, tandis qu'elles font rouler leurs satellites autour d'elles ; eh bien, si mon ami Sirius est un soleil, il fait aussi

rouler autour de lui ses planetes accompagnées de leurs satellites ; et il n'y aura pas d'autre soleil qui n'en fasse autant.

E M I L I E .

Je me garderai bien de vous demander pourquoi nous voyons les soleils sans appercevoir les planetes ; je me souviens encore de la lampe et du château.

C Y P R I E N .

Ta mémoire me sert fort à propos. Me voilà un peu vengé. Si nous leur sommes invisibles , nous ne leur ferons pas l'honneur de les voir. Fort bien , Messieurs , ne vous découvrez pas , je n'aurai pas de salut à vous rendre.

M. D E G E R S E U I L .

Je ne te croyois pas si pointilleux sur le cérémonial.

É M I L I E (*en s'inclinant.*)

Oh bien , moi , je vais risquer une petite révérence.

C Y P R I E N .

Que fais-tu , ma cousine ? C'est eux qui nous devroient la premiere , pour les avoir si bien accommodés.

M. D E G E R S E U I L .

En effet. Convenez que nous avons eu de l'avisement de nous assurer d'abord que ces soleils , qui nous semblent si près l'un de l'autre , sont néanmoins entr'eux à des distances prodigieuses. Leurs mondes ont besoin d'être à l'aise. Vous sentez quel espace il faut pour les grands mouvements d'un système solaire.

C Y P R I E N.

Il nous est aisé d'en juger par le nôtre.

M. D E G E R S E U I L.

C'est le meilleur objet de comparaison. Mais as-tu bien saisi toute son étendue, et n'en es-tu pas épouvanté ?

C Y P R I E N.

Moi, mon papa ? Oh que non. Depuis que vous m'avez parlé de la distance infinie des étoiles, je ne suis pas plus effrayé d'aller au bout de l'empire du soleil, que l'intrépide Cook, après avoir fait le tour de la terre, ne l'auroit été de faire un voyage sur la galiote de Paris à Saint-Cloud.

M. D E G E R S E U I L.

Je crains fort qu'Emilie n'ait pas une allure aussi déterminée.

C Y P R I E N.

Oh, ma petite cousine, elle tient trop à la terre pour se hasarder si loin dans les cieux.

É M I L I E.

Oui dà, mon cousin ! N'ai-je pas lu comme toi que la planète d'Herschell est à six cent cinquante millions de lieues du soleil ? Il est vrai que c'est la dernière.

C Y P R I E N.

Bon, ma pauvre marcheuse, si tu plantes là ta colonne, je puis te faire voir encore bien du pays.

É M I L I E.

Et comment, s'il te plaît ?

C Y P R I E N .

Jupiter et Saturne n'ont-ils pas des satellites ou des lunes qui les éclairent d'une lumière empruntée du soleil, pour suppléer à la foible clarté qu'ils peuvent recevoir de cet astre ? Herschell en est beaucoup plus éloigné. Il est donc vraisemblable qu'il a aussi des satellites que nous ne connoissons pas encore, et en plus grand nombre peut-être. Et lorsque le dernier de ces satellites se trouve derrière sa planète, n'est-il pas reculé à une bien plus grande profondeur dans l'espace ? Me voilà pour le coup aux bornes de notre monde.

M. D E G E R S E U I L .

Hélas, mon cher ami ! je crains de troubler ta gloire, mais tu en es bien loin encore.

C Y P R I E N .

Et que voyez-vous au-delà du poste où je me suis avancé ?

M. D E G E R S E U I L .

D'autres planètes, peut-être, qui nous sont inconnues. Mais ne parlons que de ce qui est découvert.

C Y P R I E N .

Ah, voyons, voyons, je vous prie.

M. D E G E R S E U I L .

As-tu donc oublié ces comètes, dont la révolution autour du soleil est de plusieurs siècles ?

C Y P P R I E N .

Vraiment oui, je n'y pensais plus.

M. D E

M. DE GERSEUIL.

Je ne veux pas te citer celle de 1769, à qui l'on donne une période d'environ cinq cents ans, encore moins celle de 1680, à qui l'on en suppose une de cinq cents soixante quinze. Ne parlons que de celle qui fut observée, pour la première fois, en 1264, qui reparut en 1556, qu'on attend en 1848, et dont la période est par conséquent de deux cent quatre-vingt-douze années.

C Y P R I E N.

C'est bien assez, je crois.

M. DE GERSEUIL.

Du point où elle se trouve le plus près du soleil, à chacune de ces époques, faisons-la partir pour sa révolution près de trois siècles, et partageons ce nombre en deux, moitié pour son éloignement, moitié pour son retour. Voilà donc près d'un siècle et demi que cette comète emploie à s'écarter du soleil.

C Y P R I E N.

Oh, c'est clair, puisqu'Herschell ne met que quatre-vingt-deux ans à faire sa révolution, la différence est grande.

M. DE GERSEUIL.

Plus que tu ne penses encore, car le mouvement des comètes ne se fait pas, comme celui des planètes, dans une ellipse peu différente d'un cercle parfait, ce qui les tiendrait à une distance presque toujours égale du soleil. Il se fait dans une ellipse

grande? Et l'étendue occupée par cet astre si volumineux, que sera-t-elle en comparaison de l'espace où nagent les corps soumis à son empire? Mais tandis qu'il fait circuler autour de lui ses planetes, entourées de leurs satellites, s'il étoit emporté lui-même avec d'autres soleils, suivis, comme lui, de leur cortège, autour d'un autre corps plus puissant qu'eux tous à la fois?

Mde. DE CROISSY.

Quoi! mon frere, notre soleil, et ceux de tous ces mondes, ne seroient aussi que des planetes errantes à travers les cieux? Ne craignez-vous pas que votre imagination ne soit la seule en mouvement de tous ces voyages?

M. DE GERSEUIL.

Et que diriez-vous, si cette conjecture proposée par Halley, digne précurseur du grand Newton, soutenue par M. Lambert, l'un des plus grands géomètres de ce siecles, étoit devenue l'opinion de ce que nous avons aujourd'hui d'astronomes les plus distingués, tels que Mrs. de Lalande et Bailly, et du sage, profond et religieux contemplateur de la nature, M. Bonnet, de Geneve?

Mde. DE CROISSY.

De si grands noms m'en imposent sans doute; mais sur quels fondemens cette idée seroit-elle établie?

M. DE GERSEUIL.

Le mouvement de rotation qu'on a reconnu dans le soleil, suffiroit seul pour

la rendre vraisemblable. La nature a imprimé ce mouvement à tous les corps transportés dans une orbite autour d'un corps plus puissant qui les maîtrise. Elle l'a donné aux satellites, en les faisant circuler autour de leurs planetes, elle l'a donné aux planetes en les faisant circuler autour du soleil; toujours simple, uniforme et constante dans ses grandes loix, l'auroit-elle donné au soleil pour rester immobile? Toutes les planetes tournent sur elles-même dans le mouvement qui les emporte autour de lui, pour en recevoir successivement la chaleur dans toutes leurs parties; or, puisqu'il tourne aussi sur lui-même, ne seroit-ce pas en marchant autour d'un autre corps supérieur?

Mde. DE CROISSY.

Ces conjectures me paroissent assez naturelles, et assez importantes pour désirer qu'elles fussent appuyées sur quelque observation.

M. DE GERSEUIL.

Eh bien, soyez satisfaite. Il est déjà trois des plus grandes étoiles, Sirius, Arcturus et Aldébaran, dont le mouvement dans l'espace est constaté. Il est très-sûr qu'Arcturus s'avance toutes les années de plus de quatre-vingt-dix millions de lieues vers le midi. Dans l'éloignement prodigieux où sont ces étoiles les plus proches de la terre, leur déplacement est à peine sensible au bout de quelques années; jugez si les autres étoiles, infiniment plus dis-

tantes , ne peuvent pas avoir un mouvement aussi considérable , sans qu'il soit sensible pour nous , avant des siècles entiers d'observation.

Mde. D E C R O I S S Y .

Puisque le mouvement de ces grandes étoiles est si certain , je n'ai rien à vous opposer sur ce sujet. Je conçois même , d'après votre réflexion , que les plus petites pourroient se mouvoir , sans que ce déplacement fût remarquable de long-temps à nos yeux , à cause de leur inconcevable distance. Mais n'est-ce pas assez , pour vous satisfaire sur l'immensité de l'univers , que certaines étoiles soient emportées dans une orbite dont l'imagination ne peut se représenter l'étendue ? Voulez-vous encore troubler le repos des autres ?

M. D E G E R S E U I L .

C'est qu'il m'en coûteroit davantage d'outrager la nature. Pour reconnoître sa sagesse , vous avez été forcée de convenir que si les étoiles sont des soleils comme le nôtre , et que l'une d'elles ait , comme lui , un monde planétaire à gouverner , toutes les autres doivent avoir les mêmes fonctions à remplir ; ne l'accuseriez-vous pas maintenant d'une inconséquence bien étrange , en donnant le mouvement à quelques étoiles , tandis que les autres , avec la même destination , resteroient immobiles ? Mais prenez-y garde , ma sœur , le repos que vous accordez à celles-ci par

foiblesse, est une destruction violente dont vous le frappez.

Mde. DE CROISSY.

Vous m'effrayez, mon frere.

M. DE GERSEUIL.

Au milieu de tous ces soleils arrêtés dans une immobilité absolue, n'en supposons qu'un seul en mouvement. Tel qu'un conquérant qui traverse sans désordre ses propres états, en marchant à des dévastations étrangères, il s'avance d'abord paisiblement dans son empire. Mais aux premières bornes du monde voisin qu'il rencontre, voyez-le engloutir dans sa masse de feu toutes les planetes de ce système, à mesure qu'il y pénètre, et courir bientôt dévorer sur son trône immobile ce soleil même qu'il vient de dépouiller. Dès-lors, l'équilibre de la machine universelle est détruit. Ces systèmes, qui se balançoient par l'égalité de leurs forces, comment pourroient-ils résister à l'usurpateur, accru d'un monde envahi et poussé d'une impétuosité nouvelle dans sa course? comme un brasier ardent attire la paille légère, il voit les mondes qui bordent son passage, se précipiter en foule dans le torrent de ses flammes. Il marche d'embrasement en embrasement, foyer errant du grand incendie de l'univers.

Mde. DE CROISSY.

Oh, je vous en conjure, hâtez-vous de rendre le mouvement à tous ces soleils que vouloit arrêter ma folie. Sur-tout, ne ména-

geons par la course du nôtre. Qu'il fuie le désastre épouvantable où je l'exposois. Hélas, je tremble maintenant que ses pas ne soient trop ralentis par le grand attirail de son cortège.

M. D E G E R S E U I L .

Tranquillisez-vous, ma sœur. Sa force est proportionnée à la masse des corps qu'il entraîne. La terre soixante fois seulement plus grosse que la Lune, la contraint bien de la suivre; Saturne fait bien marcher avec lui son anneau et ses Satellites; Jupiter est-il jamais abandonné des siens? Si ces planetes, par leur masse dominante obligent les corps de leur suite de les accompagner dans leur révolution autour du Soleil, le Soleil, avec une masse beaucoup plus considérable que celle de toutes les cometes, de toutes les planetes, et de tous leurs Satellites ensemble, ne saura-t-il pas les emporter avec lui tous à la fois autour de l'astre assez puissant pour le dominer?

Mde. D E C R O I S S Y .

Ainsi le maître de tant d'esclaves ne seroit qu'un esclave à son tour?

M. D E G E R S E U I L .

Quelque mouvement que vous lui donniez dans l'espace, il faut nécessairement que ce soit autour d'un corps supérieur, centre de son orbite, comme il est lui-même le centre des orbites de tous les corps soumis à sa domination. C'est une loi invariable que la nature a suivie dans tout le système

de l'univers. Les comètes, ces astres, dont le cours est le plus irrégulier, selon nos idées, y sont soumises dans leurs plus grands écarts. En marchant sur une ligne presque droite vers l'extrémité de leur ellipse, elles suivent toujours une orbite qui leur est tracée autour du Soleil.

Mde. DE CROISSY.

Quoi donc ! pour chaque Soleil auroit-il fallu créer un corps supérieur, autour duquel se fît sa révolution ?

M. DE GERSEUIL.

La nature a plus de ressources dans ses moyens. Plusieurs planètes, avec leurs Satellites, circulent autour du même soleil ; plusieurs soleils, avec leurs planètes, circuleront autour du même corps supérieur ; plusieurs corps supérieurs, avec leurs soleils, circuleront autour d'autres corps supérieurs encore. Cette gradation de systèmes de corps supérieurs croissant toujours en volume, et décroissant en nombre, ira se terminer au corps central universel, sur lequel sans doute repose le trône de l'Être Suprême, qui d'un regard embrasse tout son admirable ouvrage.

Mde. DE CROISSY.

Mais, avec cette inconcevable multiplicité de mouvements et d'orbites, comment préviendrez-vous le désordre ?

M. DE GERSEUIL.

Comme cet amiral qui conduisoit la

flotte la plus nombreuse qu'eût jamais porté l'Océan. Elle étoit formée de trois divisions, composées chacune de plusieurs vaisseaux de ligne, d'une quantité prodigieuse de frégates, et d'un nombre infini de navires marchands, avec leurs chaloupes. Il voulut un jour leur faire exécuter une évolution générale. Il ordonna à ses trois vice-amiraux de marcher en un grand cercle autour de lui sur leurs vaisseaux de commandement. Chacun de ses vice-amiraux donna le même ordre à tous les vaisseaux de ligne de sa division, chaque vaisseau de ligne à plusieurs frégates, chaque frégate à plusieurs navires marchands, et chaque navire marchand à toutes ses chaloupes. Ils prirent un espace assez vaste pour pouvoir exécuter librement ces manœuvres, et elles se firent avec la précision la plus rigoureuse. Cette évolution paroissoit sans doute bien compliquée aux derniers navires. Ils devoient n'appercevoir que des mouvements bizarres et confus à travers tous ces corps flottants. Vous voyez toutefois qu'elle étoit de la plus extrême simplicité. L'amiral n'avoit eu besoin que d'un seul ordre, d'un signal unique. Les chaloupes n'avoient qu'à marcher à diverses distances autour de chacun des navires marchands dont elles dépendoient, tandis que plusieurs navires marchands circuloient autour de chaque frégate, plusieurs frégates autour de chaque vaisseau de ligne, les vaisseaux de ligne autour de chacun des vice-amiraux de leur

division, et ceux-ci enfin autour du grand amiral.

Mde. DE CROISSY.

Cette comparaison débrouille à mes yeux tout le système de l'univers. Mais comment concevoir cette gradation de corps plus puissants les uns que les autres, dont le volume énorme du soleil ne seroit que le terme moyen ?

M. DE GERSEUIL.

Votre imagination n'a-t-elle pas déjà fait un effort plus courageux, en s'élevant à l'immensité du soleil même, incontestablement reconnue aujourd'hui ? Cet astre, que les anciens croyoient moindre que la lune, et infiniment plus petit que la terre, cet astre pourroit former plus de quatorze cent mille globes de la terre, ou plus de quatre-vingt millions de globes de la lune. Quelle progression de grandeurs peut maintenant vous arrêter ? Si chaque nouvelle erreur dont l'homme se désabuse éclaire son intelligence ; si chaque nouveau degré de foiblesse qu'il surprend dans ses organes agrandit son génie, pourquoi craindroit-il de donner un plus noble essor à son génie et à son intelligence ? Avant l'usage du microscope, ne bernoit-il pas la nature animée au dernier insecte que ses yeux lui permettoient d'appercevoir ? Aujourd'hui, combien de millions de créatures il apperçoit encore au-dessous de cet insecte ? Une goutte d'eau préparée, dont rien ne semble altérer la transparence, lui montre une

mer peuplée de ses baleines : une parcelle de fruit moisie lui présente , pour ses habitants , une montagne couvertes de forêts , comme l'est pour nous l'Appennin , qui va cacher son front dans les nuages. Il voit ces petits animaux dont il étoit si loin de soupçonner l'existence , en dévorer d'autres plus petits ; il les voit pourvus d'organes propres à tous leurs besoins , chargés de milliers d'œufs prêts à éclore , pour entretenir une prodigieuse population. Frappé de surprise à cet aspect , si le microscope lui échappe des mains , qu'il prenne le télescope , et qu'il découvre , pour la première fois , dans les cieus , une foule innombrable d'étoiles inconnues , derriere lesquelles il s'en dérobe encore un nombre mille fois plus grand , qu'il ne verra jamais. De quel côté oseroit-il maintenant , dans son audace , limiter la création , si le temps est sans fin pour l'Eternel , pourquoi l'espace et la matiere auroient-ils des bornes pour le Tout-puissant ? L'un est-il moins digne que l'autre de sa gloire ! Les siècles que peuvent embrasser nos calculs , ne sont peut-être à la durée de l'éternité , que ce que les espaces occupés par ces millions de mondes que nous pouvons entrevoir , sont à l'étendue de l'infini.

Mde. D E C R O I S S Y.

O mon frere , quelle sublime idée vous me faites concevoir de l'Etre Suprême !

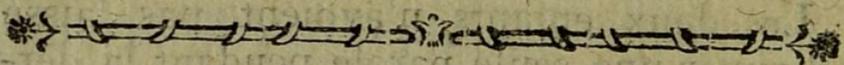
M. DE GERSEUIL.

Vous n'avez pu encore admirer que sa puissance dans le nombre et la grandeur de ces corps prodigieux qui peuplent l'univers; mais quelle sagesse bien plus admirable il a fait éclater dans l'équilibre ou les maintient l'accord immortel de leurs mouvements ! Jetez d'abord les yeux sur notre système solaire. Outre les sept planetes et leurs satellites, qui le parcourent sans cesse dans un ordre immuable, voyez-y circuler en tout sens plus de soixante cometes, dont les pas ténébreux sont marqués. Combien il en circule infiniment davantage, que nous n'avons pas encore observées ! La géométrie démontre que, par la forme de leurs orbites, un million de ces corps peut se mouvoir autour du soleil, sans que leur cours s'embarrasse. Elancez-vous maintenant sur les aîles de la pensée, traversez tous ces mondes, où regne intérieurement la même harmonie; allez vous prosterner au pied du trône du Créateur, pour assister à leur marche universelle. Cette noble audace est un hommage que vous rendez à sa gloire. Un rayon de son œil va vous éclairer. O le magnifique spectacle qui se dévoile tout-à-coup à vos regards ! Ces étoiles, qui ne vous paroissent d'ici-bas que des flambeaux immobiles, les voyez-vous, comme des soleils dans toute leur grandeur, s'avancer en silence, suivis de leur cortège planétaire, autour de soleils plus puissants, qui les emportent autour

d'autres soleils encore plus glorieux? Quelles justes proportions entre ces provinces, ces empires et ces mondes célestes! quelle majesté de domination, et même de dépendance! comme tous ces orbes s'embrassent sans se confondre! Quelle sera donc la chaîne invisible assez forte pour lier toutes ces parties d'un tout infini? Le grand Newton nous l'a révélé. C'est un seul principe de tendance mutuelle que le Créateur répandit dans tous ces corps. Combiné avec l'impulsion qu'ils reçurent une fois pour toujours en sortant de ses mains, réglé par le rapport des masses et de distances; il est l'agent universel de la nature. C'est lui qui tend à réunir tout ce que le mouvement voudrait séparer. En se balançant dans l'exercice perpétuel de leurs forces, ces deux puissances conservent entre les mondes l'ordre établi dès la création. Chacun d'eux attire à lui tous les autres, ainsi qu'il en est attiré. Une correspondance générale d'attractions réciproques les unit en les divisant. Leurs sphères s'étaient, sans se pénétrer. Les soleils qui les illuminoient se réfléchissent leurs rayons, pour qu'un seul atôme de lumière ne soit pas en vain dissipé dans l'espace. Il semble que l'Eternel ait voulu tracer dans cette même loi, le plus grand principe de la morale humaine.

» Mortels, aidez-vous mutuellement de vos
 » lumières et de vos forces, tendez les uns
 » vers les autres, sans vous écarter de la
 » sphère où vous a placé ma providence.
 » Cet ordre est établi pour votre bonheur,
 » comme pour le maintien de l'univers. »

Les deux enfants n'avoient pas laissé échapper une seule parole pendant la dernière partie de cet entretien; mais leur silence n'étoit pas une distraction, il étoit l'effet de l'impression de surprise dont ils avoient été frappés, et de l'attention qu'ils avoient donnée au magnifique tableau qu'on venoit de leur offrir. M. de Gerseuil craignit cependant que la rapidité de son discours n'eût fait perdre quelque chose à leur intelligence; et dès le lendemain, en se levant, il écrivit de mémoire les deux entretiens de la veille. Emilie et Cyprien les relurent plusieurs fois dans la journée. M. de Gerseuil leur promit de leur donner, dans la promenade du soir, tous les éclaircissements qu'ils pourroient désirer au sujet de l'attraction, en leur expliquant le mouvement de la terre autour du soleil, et celui de la lune autour de la terre.


 PIÈCES DIVERSES.

L E P R O C È S .

LE fermier Basile, en mourant, avoit laissé deux fils, dont l'un se nommoit Etienne, et l'autre Nicolas. Sa mort les mettoit en possession d'un héritage assez considérable pour leur procurer une aisance honnête. il manquoit si peu de chose à leur bonheur ! Ah ! pourquoi ne pas vivre dans cette bonne intelligence que la nature a voulu faire régner entre des freres, puisqu'elle les forma du même sang.

Parmi les biens qui leur étoient échus en partage, il y avoit un fort beau jardin. Leur pere avoit passé sa vie à le planter d'arbres choisis. Comme il rendoit tous les ans une quantité de fruits prodigieuse, dont le débit étoit accredité par leur renommée, chacun des deux freres imagina de l'avoir dans son lot ; et chacun ne vouloit le céder à l'autre.

Cette obstination réciproque jeta dans leurs cœurs les premières semences de haine. Ils ne se parloient plus que pour se tenir des discours injurieux. Tu es un méchant homme, disoit Etienne à Nicolas ; et tu ne mérites pas de posséder une si bonne terre. Nicolas, outragé d'indignation, lui

répondoit : Que veux-tu dire , paresseux que tu es ? N'as-tu pas toujours causé des chagrins à mon pere par ton ivrognerie ? Que deviendroient ces arbres dans tes mains fainéantes ? Ils ne rapporteroient plus que des feuilles en moins de trois ans.

Le curé du village fut informé de leur querelle. Il courut les trouver , et leur dit : Que faites-vous , mes amis ? Pourquoi cesser de bien vivre ensemble ? Faut-il que ce jardin , au lieu de vous unir , vous divise ? Que ne le faites-vous valoir en société , pour en partager les fruits ?

Ce n'est pas comme je l'entends , répondit Etienne , je veux l'avoir à moi tout seul. Je veux l'avoir à moi tout seul , répéta Nicolas.

Eh bien , reprit le curé , que le plus raisonnable de vous deux le cede à l'autre , sauf à reprendre sa valeur sur des autres terres que vous possédez.

A la bonne heure s'écrierent-ils à la fois , que mon frere me l'abandonne ! J'y ai plus de droits , dit l'aîné. Et pourquoi donc ? répliqua le plus jeune. — Oh , tu me le céderas , je l'ai mis dans ma tête. — Tu n'a qu'à l'en ôter. Je te céderois plutôt l'air que je respire.

Puisque vous êtes si opiniâtres , leur dit le curé , et que vous ne pouvez vous arranger ensemble , voulez-vous que le sort en décide ?

Je ne veux pas le risquer , dit Etienne ; ni moi non plus , dit Nicolas.

Enfin, le curé leur proposa de vendre le jardin et d'en partager le prix ; mais cette proposition fut également rejetée des deux côtés.

Je vois bien, leur dit le digne pasteur, que rien ne peut vaincre votre obstination. Vous sentirez bientôt combien la haine fait éprouver de maux à des cœurs que la nature avoit formés pour se chérir.

Les deux frères ne se mirent pas en peine de la prophétie. Chacun d'eux alla choisir l'homme de loi qu'il croit le plus fertile en expédients pour donner un bon tour à ses prétentions. Ainsi s'établit un procès, dont le jugement sembloit facile, mais qui dura pendant deux années entières, par les chicanes fourrées de nos plaideurs. Si l'un faisoit une estimation du jardin, l'autre ne manquoit pas de la contredire. C'étoit chaque mois une nouvelle descente de juges, et de nouveaux rapports d'experts. La culture, comme on peut le croire, étoit bien négligée dans cet intervalle. C'étoit assez que l'un voulût planter un pommier, pour que l'autre voulût avoir des noisettes. La discorde qui régnoit dans leurs esprits, faisoit aller leurs bras tout de travers. Ces beaux arbres leur rendoient à peine la moitié du produit ordinaire ; et ce peu encore, au lieu de reposer dans leur bourse, ne faisoit qu'y passer à la hâte, pour courir s'engouffrer dans celle des sergents.

Ils avoient tous les deux une belle femme et des enfants nombreux, qui auroient

pu faire leur bonheur, si leur ame avoit été plus tranquille.

Leurs femmes venoient quelquefois les embrasser, et leur disoient : mon cher homme, pourquoi es-tu si chagrin ? Nous avons tout ce que notre cœur peut désirer. Vois donc. Tu as de la santé. Je me porte bien aussi. Notre petite famille se conduit à ravir. Pour nos terres, elles sont bonnes, et tu sais qu'il ne tient qu'à toi de te voir bientôt riche par ton travail. Pourquoi ne veux-tu pas être heureux ? Chacun murmuroit entre ses dents, et répondoit : Comment puis-je être heureux, tant que j'aurai un si indigne frere ? Il me fera mourir par sa méchanceté.

Lorsqu'au retour du travail, ils voyoient leurs enfants accourir vers eux pour se jeter dans leurs bras, ils leur crioient de loin : Que me voulez-vous ? Laissez-moi tranquille. Je ne puis pas me réjouir, je suis trop en colere. Et si les pauvres enfants cherchoient à les adoucir par d'innocentes caresses, ils les repousoient durement, et leur donnoient quelquefois des coups terribles.

A table, rien ne pouvoit flatter leur goût, parce qu'ils avoient le cœur plein de fiel ; et la nuit, il leur étoit impossible de dormir, parce que leur esprit ne songeoit qu'aux moyens de se nuire l'un à l'autre.

Vous croyez peut-être que je vous ai dit tout le mal ? Oh, certes, non. C'étoit entr'eux à qui raconteroit de plus vilaines

choses sur le compte de son frere. Nicolas se trouvoit-il avec d'autres paysans, il cherchoit à leur persuader qu'Etienne étoit un méchant homme, qui ne travailloit à le ruiner, que pour faire des procès à tout le village. Et comme Etienne, de son côté, ne manquoit pas de tenir les mêmes propos sur Nicolas, on finit bientôt par les croire tous les deux. Chacun les fuyoit comme de malhonnêtes gens; et il n'étoit pas un de leurs voisins qui n'eût voulu les envoyer à l'autre bout de la terre pour s'en débarrasser.

Après deux ans entiers de troubles et de querelles, la justice enfin décida que le jardin seroit vendu, et que l'argent resteroit entre ses mains, pour acquitter les frais du procès.

Je vous laisse à penser quelle fut la confusion de nos plaideurs, en entendant cette sentence! ils se regardoient la bouche béante, sans pouvoir exprimer d'un seul mot leur étonnement.

Ah, dit enfin Nicolas, nous l'avons bien mérité. Il ne dépendoit que de nous d'éviter ce malheur. Nous aurions encore notre jardin et notre argent. Au lieu de tous les chagrins que nous nous sommes causés l'un à l'autre, nous aurions fait notre joie, celle de nos enfans et de nos femmes; et il nous resteroit l'estime et l'amitié de nos voisins.

Voilà, dit Etienne, tout ce que nous avons perdu par notre folie! Ah, si nous étions à recommencer!

Soyons au moins désormais plus sages , reprit Nicolas. Viens , mon frere , voici ma main , je ne veux plus te haïr

Ni moi non plus , répondit Etienne , en se jetant à son cou. Ils s'embrassèrent , verserent des pleurs , et la haine sortit de leurs ames.

Ils ne tarderent pas à se trouver beaucoup mieux de savoir bien vivre ensemble. Mais ils eurent long-temps à ressentir la peine de leurs premières erreurs. Ils voyoient leur jardin fructifier en des mains étrangères , tandis que leurs propres terres avoient peine à se rétablir de la négligence de leurs travaux. La raillerie les suivoit toujours d'un pied léger dans le village ; mais la confiance et l'amitié revenoient avec une extrême lenteur. L'avidité des gens de la loi avoit épuisé leur bourse. Les fatigues et les chagrins avoient flétri leur santé. Ils ne trouvoient plus dans leurs enfants la gaîté naturelle de cet âge. Et leurs pauvres femmes ! elles avoient beau faire , elles ne purent de sitôt les aimer avec la même tendresse qu'auparavant.

LE TEMPS PERDU

ET REGAGÉ.

LES parents de Lucien étoient engagés dans des affaires de commerce si considérables, qu'il leur fut impossible de s'occuper eux-mêmes de son éducation. Ils avoient entendu parler d'une école célèbre, d'où il étoit sorti un grand nombre de jeunes gens distingués par les connoissances qu'ils y avoient acquises, et par les principes d'honneur qu'on leur y avoit inspirés. Quoiqu'elle fût éloignée d'environ cent lieues de sa demeure, le pere de Lucien y envoya son fils, en le recommandant, avec les plus vives instances, au directeur. Celui-ci, qui regardoit chacun de ses élèves comme son propre enfant, n'épargna rien pour le corriger de ses défauts, l'exciter au travail, et faire naître en son ame des sentiments élevés. Les personnes qu'il avoit associées à ses travaux, chercherent aussi, de tout leur pouvoir, à le seconder dans ces louables dispositions.

Des soins si tendres n'eurent pas le succès qu'on en devoit espérer. Lucien étoit d'un caractère inquiet et volage, qui lui faisoit oublier dans l'instant même les sages conseils qu'on lui donnoit. Pendant les heures destinées à l'étude, il laissoit tellement

égarer ses pensées, qu'il ne lui restoit aucune attention pour les leçons de ses maîtres. Tous ses devoirs étoient sacrifiés aux plus frivoles amusements. Il apportoit la même négligence dans le soin de sa personne et de ses livres. Ses vêtements étoient toujours en désordre ; et malgré l'agrément de sa figure, on ne pouvoit l'approcher qu'avec un mouvement de dégoût.

Il est aisé de sentir combien cette légèreté fut nuisible à son avancement. Tous ses camarades le laissoient loin derrière eux dans leur progrès. Il n'y avoit pas même jusqu'aux plus petits, reçus long-temps après lui dans l'école, qui ne l'eussent bientôt surpassé, et qui ne le regardassent avec mépris. Lorsqu'il venoit quelques étrangers de distinction, on avoit grand soin de l'écartier de leurs yeux, de peur qu'il ne fit tort à ses camarades, par son air sauvage et sa mal-propreté. Jamais il n'avoit paru dans les exercices que l'on fait ordinairement en public à la fin de l'année. Son ignorance eût suffi pour décréditer la pension.

Toutes ces disgraces humiliantes ne faisoient aucune impression sur lui. C'étoit toujours la même inconséquence, la même dissipation et le même désordre.

Ses précepteurs ne le voyoient qu'avec une tristesse secrète, et leur zèle pour son avancement se roidissoit de jour en jour. Ils se disoient souvent l'un à l'autre : le pauvre Lucien ! combien il se rend mal-

heureux ! Que vont dire ses parents , en le voyant revenir dans la maison paternelle avec si peu de connoissances et tant de défauts ?

Deux années entieres s'étoient ainsi écoulées sans le moindre fruit pour son éducation , lorsqu'il reçut un paquet fermé d'un cachet noir. Il l'ouvrit , et y lu la lettre suivante :

“ MON CHER FILS ,

Tu n'as plus de pere. Le ciel vient de le ravir à notre amour. J'ai perdu dans mon époux mon protecteur et mon ami. Il n'est plus maintenant que toi sur la terre qui puisse apporter quelque soulagement à ma douleur , par des sentiments dignes de ma tendresse. Mais si tu trompois mon attente , s'il falloit renoncer à la douce espérance de voir revivre un jour dans ton cœur les vertus de celui que j'ai perdu , je n'aurois plus qu'à mourir de mon désespoir. Je t'envoie le portrait de ton pere , et je te conjure de le suspendre au chevet de ton lit. Regarde-le souvent , pour t'exciter à devenir aussi honnête homme que lui. Je te laisserai passer le reste de cette année dans ta pension , afin que tu aches de t'instruire et de te former. Songe que tu tiens en tes mains le destin de ma vie , et que ta tendre mere ne peut plus avoir un moment de bonheur que par toi. »

La dissipation de Lucien n'avoit pas étouffé en lui les sentiments de la nature. Cette lettre les réveilla tous à la fois dans le fond de son ame. Il fondit en larmes, se tordit les mains, et s'écria d'une voix entrecoupée de mille sanglots : ah ! mon pere, mon pere, tu m'es donc ravi pour toujours ! Il prit le portrait, le porta sur son cœur et sur sa bouche, et lui adressa ces paroles : ô cher auteur de ma vie, tu as fait tant de dépenses pour mon instruction, et je n'en ai pas profité ! Tu étois un si brave homme, et moi.... Non, je ne suis pas digne de me nommer ton fils.

Il passa toute la journée à pousser ces plaintes ameres. Le soir il se mit au lit ; mais il eut beau se tourner d'un côté et de l'autre, le sommeil ne vint point fermer ses yeux. Il lui sembloit voir l'image de son pere, qui lui disoit d'une voix terrible : indigne enfant, j'ai sacrifié mon repos et ma vie pour te rendre heureux, et tu déshonore mon nom par ta conduite.

Il pensoit ensuite à sa mere, et à la tristesse qu'il alloit lui causer, au lieu de la consolation qu'elle s'attendoit à recevoir de son retour. Lorsque je paroîtrai devant ses yeux, et que je n'aurai que de tristes témoignages à lui présenter de mes instituteurs ; lorsqu'elle voudra se faire honneur dans le monde de l'éducation qu'elle m'a donnée, et que je la forcerai de rougir ; lorsqu'elle voudra m'aimer, et que je ne mériterai que sa haine ; ô ciel ! ma pauvre

mere ! je serai peut-être la cause de sa mort ! Ah ! si j'avois mieux profité des instructions qu'on m'a prodiguées ! si je pouvois reprendre le temps précieux qui m'est échappé !

C'est ainsi qu'il se tourmentoit ; c'est ainsi que toute la nuit il baigna son lit de ses larmes.

Aussi-tôt que le jour eut commencé à paroître, il se leva précipitamment, courut à la chambre du directeur, se jeta à ses pieds, et lui dit : oh, Monsieur ! vous voyez le plus malheureux enfant qui soit au monde. Je ne vous ai pas écouté ; je n'ai rien appris de ce que je devois savoir. Prenez pitié de moi ; je ne veux pas faire mourir ma mere de douleur.

Le directeur fut vivement attendri par ces paroles touchantes. Il releva Lucien et l'embrassa. Mon cher ami, lui dit-il, puisque vous sentez votre faute, vous pouvez encore la réparer. Vous éprouvez combien il est cruel d'avoir des reproches à se faire. Avant d'en être si bien persuadé, vous n'étiez que blâmable ; vous seriez désormais criminel. Deux années entières ont été perdues pour vous, et il ne vous reste que six mois pour les regagner. Jugez combien d'efforts vous aurez à faire. Il ne faut pas cependant vous décourager. Il n'est rien dont on ne puisse venir à bout avec de la constance. Commencez dès ce moment. Venez me trouver chaque jour. Il ne tiendra pas à mon zele que vous ne soyez bientôt aussi content de vous-même, que vous avez sujet d'en être mécontent aujourd'hui.

Lucien ne put le remercier qu'en lui baisant les mains, et en sautant à son cou.

Il courut de ce pas s'enfermer dans sa chambre pour répéter sa leçon. Il en fut de même les jours suivants. Ses maîtres, étonnés d'une application si soutenue, se mirent, dès ce moment, à cultiver avec plus de soin ses dispositions naturelles. Ses camarades, auxquels il avoit inspiré tant de mépris, furent bientôt obligés de concevoir pour lui de l'estime. Encouragé par tous ses succès, Lucien redoubloit chaque jour de vigilance et d'ardeur. Ce n'étoit plus cet enfant qui abandonnoit ses devoirs pour se livrer à de folles dissipations. Il falloit maintenant l'arracher à l'étude pour lui faire goûter quelque délassement. L'ordre et la propreté succéderent à la négligence. Il lui survenoit bien quelquefois des retours vers ses premiers défauts ; mais il n'avoit besoin que de jeter un coup-d'œil sur le portrait de son pere, pour reprendre toute la fermeté de ses résolutions.

Les six mois que sa mere lui avoit accordés pour perfectionner ses études, avançaient vers leur terme, et il les voyoit s'écouler avec une extrême rapidité, parce qu'il savoit en remplir tous les instants.

Enfin, le moment de partir arriva. Le changement qui s'étoit opéré dans son caractere, lui avoit attaché si tendrement ses amis, que l'idée d'une cruelle séparation fit naître dans tous les cœurs les regrets les plus sensibles. Ses maîtres avoient de la

peine à voir s'éloigner un sujet qui commençoit à faire tant d'honneur à leurs soins, et il n'en avoit pas moins à s'éloigner de ses maîtres, dont les sages conseils avoient si bien soutenu ses dispositions. Le directeur, en particulier, qui se félicitoit de ses progrès comme de son propre ouvrage, ne pouvoit se consoler de son départ; et ce sentiment se répandit avec abondance dans la lettre qu'il écrivit à la mere de Lucien, pour lui rendre le compte le plus avantageux de la conduite de son fils.

Pendant tout le voyage, Lucien ressentit les émotions les plus vives. Son cœur agité s'élançoit vers la maison paternelle. Il ne craignoit plus tant de se présenter aux yeux de sa mere, parce qu'il pouvoit se rendre témoignage que depuis six mois il n'avoit rien négligé pour son instruction. Cependant il se disoit toujours : insensé que je suis ! ne pouvois-je pas faire la même chose il y a deux ans ? Je serois aujourd'hui bien plus avancé. Combien de choses que j'ignore, n'aurois-je pas apprises dans cet intervalle ? Ah ! je me serois épargné bien des chagrins et des regrets !

Sa mere étoit allée à sa rencontre. Quelle joie pour elle de le revoir ! Les lettres du directeur l'avoient instruite de son heureuse réforme. Celle qu'il lui apportoit, étoit encore plus flatteuse. Une mere ne demande qu'à se composer de nouvelles raisons d'aimer davantage son fils. Elle les trouvoit dans l'idée qu'il n'avoit entrepris

de se corriger que par un sentiment de tendresse pour elle ; et le plus doux avenir se dévoiloit à ses regards maternels.

Lucien ne démentit point cette espérance. Après avoir employé les premiers jours à visiter ses parents et ses amis, il se remit au travail avec une nouvelle ardeur. L'habitude de s'occuper ayant développé son esprit, il eut bientôt acquis les connoissances dont il avoit besoin, pour se mettre à la tête des affaires de sa maison. Elles avoient un peu décliné depuis la mort de son pere. Leur poids étoit au-dessus des forces d'une tendre veuve déjà trop accablée de sa douleur. Son activité, son exactitude et son intelligence les eurent bientôt rétablies. Un riche établissement qu'il forma, et l'ordre avec lequel il sut le conduire, le mirent en état de travailler lui-même à l'éducation de ses enfants nombreux. Il s'attacha sur-tout à leur faire bien sentir le prix inestimable du temps, pour leur épargner, par son expérience, le regret de l'avoir mal employé.



FRANÇOIS ET ANTONIN.

M. DE CERNEUIL, retenu long-temps hors de son pays par un emploi distingué qu'il remplissoit dans les Indes, venoit enfin de se réunir à sa famille, pour jouir en paix avec elle du fruit de ses travaux. Il n'avoit qu'un seul fils, âgé d'environ douze ans, en qui repositoient ses plus tendres espérances. C'étoit pour lui ménager les avantages d'une brillante fortune, qu'il avoit consacré sa vie aux devoirs les plus pénibles, loin de sa patrie et de ses amis. Ses vues, à cet égard, avoient été remplies au-delà de ses vœux. Il revenoit chargé de richesses; mais, hélas! il ne tarda guere à s'appercevoir combien le temps qu'il lui en avoit coûté pour les acquérir, auroit été mieux employé auprès de son fils pour le bonheur qu'il lui vouloit procurer.

Mde. de Cerneuil, d'un caractere d'esprit aussi foible que l'étoit la constitution de son corps, avoit livré le jeune Antonin aux soins d'un gouverneur mercenaire, qui, pour se maintenir dans sa place, ne s'étoit étudié qu'à servir les caprices de l'enfant, et à tromper la tendresse aveugle d'une mere qui l'idolâtroit. Enivré des flatteries de toutes les personnes dont il étoit environné, Antonin s'étoit insensiblement fortifié dans les mauvaises habitudes qu'on lui

avoit laissé contracter dès l'enfance. Son gouverneur, d'une ignorance profonde, mais qui égalait à peine sa bassesse, lui faisoit souvent entendre qu'avec les trésors qu'il devoit posséder un jour, il n'avoit pas besoin de consumer sa santé dans une étude opiniâtre ; et que le sort, par le soin qu'il avoit pris de sa fortune, l'avoit trop bien distingué du reste des mortels, pour l'assujettir aux mêmes travaux. Ces perfides insinuations, qui s'accordoient si bien avec la lâcheté naturelle de son élève, avoient achevé de corrompre son cœur et son esprit. Antonin étoit devenu faux, paresseux, insensible aux affections de ses semblables, et d'une vanité si révoltante, qu'il méprisoit comme des bêtes de somme tous ceux qui n'étoient pas aussi riches que lui. De toutes les histoires dont le gouverneur amusoit son oisiveté, il ne prêtoit l'oreille qu'à celles qui portoient un caractère d'effronterie et d'orgueil. Les traits de courage, de grandeur d'ame et d'humanité ne faisoient aucune impression sur lui ; et jamais ses yeux ne s'étoient baignés de ces douces larmes, que le récit d'une bonne action fait couler au fond des cœurs généreux.

Cet odieux caractère ne se cacha pas longtemps aux regards de M. de Cerneuil. Quelle funeste découverte pour un pere tendre, qui revolant du bout de la terre vers son fils, dans l'espérance de trouver un jour en lui la consolation et la gloire de sa vieillesse, n'y voyoit déjà qu'un sujet de honte

et de désespoir ! Son premier soin fut de chasser de la maison l'indigne gouverneur. Malgré les infirmités dont il commençoit déjà à ressentir l'atteinte, il résolut de se charger seul de remédier au vice de l'éducation de son fils. Il crut cependant qu'il réussiroit mieux dans cette entreprise, en plaçant auprès de lui un enfant de son âge et d'un heureux caractère, dont la conduite pût lui inspirer une noble émulation. Le choix d'un pareil sujet ne lui parut pas devoir être remis au hasard. Depuis plusieurs semaines il faisoit des recherches infructueuses, lorsqu'en se promenant un jour dans la campagne pour mieux rêver à son projet, il apperçut à l'entrée d'un village, de jeunes enfants qui s'exerçoient à la course. L'un d'eux avoit une figure si heureuse, qu'au premier aspect elle captiva la bienveillance de M. de Cerneuil. Il s'approcha de lui, le questionna avec douceur, et en reçut des réponses naïves et touchantes, qui fortifièrent dans son cœur le tendre intérêt que sa physionomie y avoit fait naître. Il apprit de lui qu'il étoit l'aîné de six enfants du médecin du village, dont les moyens suffisoient à peine à l'entretenir lui et sa famille dans la plus étroite médiocrité. Ces détails ayant fait concevoir à M. de Cerneuil quelques espérances, il pria le jeune garçon, qui se nommoit François, de le conduire chez son pere. Celui-ci étoit homme sage, que son habileté auroit pu faire jouir dans la capitale de toute la considération de son

état. Modeste et calme dans ses désirs, il préféroit à l'éclat bruyant de la ville, la douceur d'une vie retirée à la campagne, le plaisir d'y faire du bien à ses malheureux habitants, et le devoir de consacrer ses soins à sa nombreuse famille. Sa femme, jeune encore, avoit embrassé tous ses goûts, et la sagesse sembloit partager avec le bonheur, l'empire de leur maison. M. de Cerneuil, après les avoir quelque temps entretenu de leurs enfans, pour mieux reconnoître les principes qu'ils avoient suivi dans leur éducation, trouva bientôt qu'ils se rapportoient à toutes ses idées. Dans le transport de sa joie, il prit la main du médecin, et lui fit part des vues qu'il avoit formées sur son fils, en l'assurant qu'il l'éleveroit lui-même comme le sien, et qu'il prenoit dès ce moment sur lui, le soin de sa fortune. La probité reconnue de M. de Cerneuil, la renommée de son crédit et de ses richesses, auroient fait accepter ses offres sans balancer, à des parens moins tendres et plus ambitieux. Mais eux, comment consentir à l'éloignement d'un fils qui faisoit leurs plus cheres délices ! et François lui-même, comment se séparer de ses parens, qu'il chérissoit avec tant d'amour ! Plus ils lui opposoient de résistance, et plus M. de Cerneuil, excité par de nouveaux sentimens d'estime, s'attachoit à son dessein. Enfin il redoubla ses instances avec tant de force, qu'il parvint à les ébranler. La facilité de voir souvent leur fils, l'espoir

que son avancement , devenu plus rapide ; pourroit un jour servir à celui de ses freres et de ses sœurs , acheverent de les vaincre ; et M. de Cerneuil les quitta , emportant dans son cœur la plus douce satisfaction.

Au bout des trois jours que les parents de François avoient demandé pour mettre leur fils en état de se produire à la ville , M. de Cerneuil parut à la porte de leur maison. Je ne chercherai point à vous peindre tous les regrets qu'y fit naître le départ d'un enfant si chéri. François , qui avoit eu la force de retenir ses pleurs en présence de sa mere , de peur d'augmenter sa tristesse , ne se vit pas plutôt emporté par la voiture , qu'il laissa échapper de ses yeux un torrent de larmes. M. de Cerneuil ne chercha d'abord à en interrompre le cours , que par de muettes caresses. Puis , lorsqu'il les vit un peu s'arrêter , il prit François dans ses bras , et le serrant contre son sein : Ne t'afflige point , mon ami , lui dit-il. Tu vois en moi un second pere , qui veut te chérir aussi tendrement que celui que la nature t'a donné. Sois doux , honnête , laborieux , et rien ne manquera jamais à ton bonheur.

Le cœur de François fut un peu soulagé par des marques d'affection si touchantes. Il embrassa M. de Cerneuil à son tour. Eh bien oui , s'écria-t-il , soyez mon autre pere. Je veux me rendre digne de toute votre amitié.

M. de Cerneuil établit François dans sa maison , comme un enfant qu'il auroit reçu

un retour d'un long voyage. Il prescrivit à ses gens d'avoir pour lui les mêmes égards que pour son propre fils. L'humeur douce et sensible de François ne tarda guere à lui concilier l'affection de tous ceux qui l'approchoient. Antonin fut le seul qui ne put le voir sans un sentiment de dépit. Il comprit bientôt que la présence de cet émule lui imposoit la nécessité de changer de conduite, et de devenir plus studieux. Ne pouvant trouver dans son cœur aucune juste raison pour motiver sa haine, il croyoit François assez digne de ses mépris, parce qu'il étoit né au village, et que son origine n'étoit pas aussi élevée que la sienne. Cependant la crainte qu'il avoit de son pere, le forçoit de cacher ces sentiments au fond de son cœur, et de les déguiser même sous une apparence d'amitié. François, qui ne pouvoit soupçonner dans les autres une fausseté qui lui étoit si étrangere, s'attachoit tendrement à lui. Il cherchoit à le soutenir dans ses efforts, à lui faciliter ses travaux, et il supportoit ses caprices et ses hauteurs, comme l'on supporte les défauts de ceux que l'on aime.

Son intelligence, déjà exercée par les soins de son pere, ne trouvoit rien dans l'étude qui fût capable de la rebuter. Doué d'une pénétration vive et d'une mémoire prodigieuse, animé sur-tout par le désir de répondre aux encouragements de M. de Cerneuil, il faisoit des progrès si rapides, que ses maîtres avoient peine à les conce-

voir. Il ne se livroit pas avec moins d'avantage aux exercices du corps. Ses manieres prenoient de la grace , en même temps que son esprit recevoit des lumieres , et que son ame s'ouvroit à de nobles sentiments. M. de Cerneuil l'aimoit tous les jours avec une nouvelle tendresse. Il en étoit de même des étrangers. On ne le voyoit point deux fois sans prendre secrètement un vif intérêt à sa personne. Poli sans affectation , empressé sans bassesse , enjoué sans étourderie , il sembloit que sa présence répandît la joie et le bonheur dans toute la maison. Au milieu de tant de succès , François , loin de se laisser surprendre aux illusions de l'orgueil , n'en devenoit que plus modeste. Quoiqu'il ne pût se dissimuler sa supériorité sur Antonin , il auroit voulu pouvoir en douter lui-même , et bien plus encore , la dérober aux regards des autres , de peur d'humilier son ami. Il étoit le premier à le faire valoir ou à le défendre. Ah ! se disoit-il en secret , si mon protecteur n'avoit eu tant de bontés pour moi , s'il ne m'avoit donné tant de facilité pour acquérir des connoissances , malgré les tendres soins de mon pere , je serois encore bien loin de savoir le peu que je sais. D'autres enfants , à ma place , auroient peut-être mieux profité des faveurs du ciel. Antonin lui-même m'auroit déjà surpassé , s'il se fût trouvé dans ma situation , et moi dans la sienne. Il peut se passer d'instruction plus que moi. C'est le besoin où je suis de m'instruire qui a tout fait.

Huit années s'écoulerent ainsi, pendant lesquelles François acheva d'acquérir toutes les qualités qui sont le fruit de l'éducation la plus distinguée. Le temps et la place manqueroient à mes désirs, pour vous présenter le tableau des connoissances dont il avoit orné sa raison. Mais pour Antonin, il seroit encore plus long de vous détailler toutes celles qu'il n'avoit pas. Sa suffisance naturelle lui avoit persuadé qu'avec des mots de quelques sciences qui lui étoient restés de ses leçons, il en savoit autant que les maîtres les plus habiles. A l'égard de son naturel, le fond n'en étoit guere changé. La crainte de son pere avoit bien un peu retenu l'impétuosité de ses vices; mais en revanche, elle lui en avoit donné un de plus, c'est-à-dire, l'hypocrisie pour les masquer.

M. de Cerneuil, dont l'œil pénétrant les démêloit à travers ce voile, auroit déjà succombé sous le poids de ses chagrins, si la bonne conduite de François n'eût porté dans son ame de douces consolations. Cependant lorsqu'Antonin eut atteint sa vingtième année, elles ne purent tenir contre l'effroi des travers où il prévoyoit que ce fils alloit se précipiter à son entrée dans le monde. Au milieu de ces cruels déchirements de son cœur, il fut attaqué d'une maladie violente, dont il mourut au bout de quelques jours, malgré les soins affectueux qu'il reçut de François jusqu'au fatal moment qui les sépara pour jamais.

Antonin n'eut pas plutôt rendu les derniers devoirs à M. de Cerneuil, que libre du frein de ses passions, il se livra tout entier à son caractère. Ingrat à la mémoire d'un père respectable, dans la personne du second fils qu'il avoit adopté; oubliant ce qu'il devoit lui-même à son émule, il lui ferma outrageusement sa porte, et courut s'établir sur ses terres; pour s'y dédommager de la contrainte qu'il avoit éprouvée, par la licence d'une vie tumultueuse et sauvage.

Que le cœur de François étoit agité de mouvements bien différents ! Rentré dans la médiocrité de la maison paternelle, ce n'étoit point sur le changement de sa situation qu'il pousoit des gémissements : M. de Cerneuil avoit pourvu, pour l'avenir, aux besoins de sa vie. Eh, pouvoit-il s'occuper de lui-même, lorsqu'il venoit de perdre son bienfaiteur ! C'étoit lui seul qui faisoit naître ses regrets, cet homme généreux qui avoit pris soin de ses jeunes années, qu'il s'étoit accoutumé à regarder comme son père, et dans lequel il en avoit trouvé tous les sentiments. Une maladie, causée par la douleur de sa perte, le conduisit jusqu'aux portes du tombeau, qu'il vouloit s'ouvrir pour le rejoindre. Dans les plus violents accès de son délire, il ne lui échappoit que le nom de M. de Cerneuil. Il le donnoit même à son père, lorsque, sans le reconnoître, il le voyoit assis au chevet de son lit. On craignit long-temps pour sa vie; et il ne fut redevable de sa guérison qu'aux

vœux et aux soins d'une famille qui sembloit toute entiere ne respirer que pour lui.

Après avoir donné quelques mois au plaisir qu'elle avoit de le voir rétabli, et de jouir du charme de ses talents et de ses vertus, François retourna à Paris, et reprit ses études ordinaires avec plus d'ardeur et de fruit que jamais. Toutes les personnes dont il s'étoit concilié l'amitié dans la maison de M. de Cerneuil, se réunirent pour lui procurer une place avantageuse. Le duc de * * *, après le cours de ses études, se dispoisoit à parcourir l'Europe. François fut présenté aux parents de ce jeune seigneur pour l'accompagner. Quoiqu'il parût bien jeune lui-même à leurs yeux, il sut les prévenir d'une maniere si favorable sur sa conduite, qu'ils crurent ne pouvoir donner à leur fils un gouverneur plus intelligent et plus sûr. Les connoissances qu'il avoit acquises par ses lectures, trouverent, dans ces voyages, mille occasions de s'étendre et de se développer. Les graces de son esprit et de ses manieres le firent rechercher avec empressement dans toutes les cours. Plusieurs princes étrangers voulurent même l'attacher à leur personne, avec des distinctions flatteuses. Mais les engagements qu'il avoit pris avec la famille du jeune seigneur, le rendirent insensible aux propositions les plus brillantes. Il ne fut pas long-temps sans recevoir le prix de sa fidélité. A peine avoit-il ramené son élève dans les bras de ses parents, que l'un d'eux

ayant été envoyé dans une des principales cours étrangères, le fit nommer secrétaire d'ambassade. Pendant une longue maladie de l'ambassadeur, François le remplaça dans ses fonctions; et il sut les remplir avec tant d'habileté, que, de l'aveu du ministre, il fut chargé d'une négociation très-délicate, où il eut le bonheur et la gloire de rendre le service le plus important à sa patrie.

Antonin, dans cette intervalle, avoit eu un sort bien différent. Nous l'avons laissé sur ses terres, passant honteusement ses journées à chasser ses lievres, et à tourmenter ses vasseaux. L'oisiveté d'une semblable vie avoit achevé d'abrutir ses mœurs; et son esprit étoit devenu de la plus grossière rusticité. Une querelle qu'il eut avec un gentilhomme voisin, l'ayant forcé d'abandonner son château, il revint dans la capitale. Sa mere, pour donner plus de faveur à son établissement, voulut le placer dans la maison d'un prince qui avoit eu beaucoup d'attachement pour son pere; mais il y fut à peine reçu, qu'au milieu d'une fête, il se comporta d'une maniere si insolente envers une dame du plus haut rang, que le prince fut dans la nécessité de le chasser honteusement de son palais.

Antonin, après cette aventure, se vit rebuté de toutes les sociétés honnêtes, où le nom de son pere l'avoit fait accueillir. Incapable de trouver aucunes ressouces, ni dans ses réflexions, ni dans l'étude, il se laissa emporter au torrent des mauvaises

compagnies. Comme il ne pouvoit remettre le pied sur ses terres, après l'affront qu'il y avoit reçu, il engagea sa mere à les vendre, sous le prétexte spécieux d'en acheter d'autres plus à sa bienséance, mais avec le dessein secret d'en employer le prix à fournir à ses dissipations. Le jeu ruineux auquel il se livra, l'eut bientôt dépouillé de ses richesses, et la débauche en même temps porta le désordre dans sa santé. Après avoir réduit sa mere à se contenter d'une modique pension, afin de faire honneur à ses dettes, il prit un jour ce qui lui restoit, pour aller cacher sa honte dans l'étranger. Le hasard le conduisit dans la ville où François, à son insçu, jouissoit de la plus haute considération. La passion du jeu avoit suivi le malheureux Antonin. La fortune lui fut d'abord assez favorable; et sa grande dépense lui procura du crédit. Mais ses affaires ne tarderent pas longtemps à se déranger. Dans l'impuissance où il se trouva bientôt de satisfaire à ses créanciers, qu'il avoit trompés indignement, ils le firent traîner en prison. Ce fut par l'éclat d'une si honteuse disgrâce, que son nom parvint aux oreilles de François. Le fils de mon bienfaiteur dans une prison! s'écria-t-il, oubliant tous les outrages qu'il en avoit reçus. Il vola soudain vers son cachot. Mais, hélas! dans quel horrible état il le trouva! pâle, défiguré, exténué par la misere, rongé de maux cruels, bourrelé de remords, et livré à toutes les

convulsions de la rage et du désespoir. Il brise aussitôt ses fers, l'arrache de cet affreux séjour, le fait transporter dans sa maison, et s'empresse de lui prodiguer les soins les plus touchants. Il auroit sacrifié sa fortune pour le rappeler à la vie, et devenir l'auteur de sa félicité. Mais le coup vengeur étoit déjà porté dans les arrêts du ciel. Antonin ne survécut que de quelques jours à cet événement. François fut touché de sa mort, comme s'il eût perdu l'ami le plus tendre. Il ne pouvoit se consoler de n'avoir pu rendre au fils de son bienfaiteur tous les secours qu'il en avoit reçus. Cette pensée accabla long-temps son esprit. Il n'avoit que de tristes images devant les yeux. Elles le détournoient de tous ses travaux. Mais l'amour du devoir, et l'empire qu'il s'étoit accoutumé à prendre sur lui-même, le rendirent enfin aux fonctions de sa place ; et il continua de les remplir avec un zèle et une intégrité qui le portèrent bientôt au poste éminent que nous lui voyons occuper aujourd'hui.



L'ORGUEIL PUNI.

ROGER, fils d'un honnête laboureur, avoit montré de bonne heure le goût le plus vif pour le métier des armes. On le voyoit sans cesse espadonner avec sa faucille ; et il s'étoit fait l'ami de tous les gardes chasse, pour avoir occasion de manier leurs fusils. A l'âge de dix-huit ans, il s'enrôla dans des recrues qu'on levoit près de son village. Comme son pere l'avoit fait instruire avec soin dès son enfance, et qu'il savoit parfaitement écrire et chiffrer, il se rendit si utile à ses supérieurs, que dès la seconde année de son service, il fut fait caporal, puis sergent.

La guerre fut bientôt déclarée, et il obtint une lieutenance peu après l'ouverture de la campagne. Il se comporta fort bien dans toutes les occasions. On avoit soin de le choisir pour les entreprises les plus hasardeuses ; et il s'en tiroit avec autant d'intelligence que de courage. On remarquoit, à sa louange, que jamais un soldat n'avoit plié sous son commandement.

Le général qui l'avoit distingué dans plusieurs rencontres, venoit de lui donner une compagnie, pour exciter l'émulation des soldats par l'exemple de sa fortune. Une action éclatante qu'il fit dans une bataille

où tous les anciens capitaines furent emportés, le fit monter tout-à-coup au grade de major.

Son nom avoit été mis souvent avec honneur dans les nouvelles publiques ; et toutes les fois que le curé de son village l'y rencontroit, il couroit chez ses freres, pour leur en faire le récit. On imagine aisément combien ceux-ci étoient fiers de lui tenir de si près. Il n'en parloient qu'avec des larmes de joie. Leur tendresse sembloit les associer à sa gloire ; et il ne songeoient qu'à l'heureux moment où ils pourroient serrer dans leurs bras un frere qui faisoit tant d'honneur à la famille.

Cependant au milieu de toutes ses bonnes qualités, Roger avoit un vice bien odieux. Il étoit dominé par un orgueil insupportable. Il n'y avoit personne au monde, qui à l'en croire, fût aussi prudent et aussi brave que lui. Il parloit de ses propres actions, comme un flatteur auroit parlé de celles d'un prince en sa présence. Il s'en attribuoit plus de gloire, qu'il ne devoit naturellement lui en revenir ; et il ne paroissoit pas remarquer les autres officiers, lorsqu'il se comportoient aussi bien que lui-même.

A la fin de la guerre, son régiment se mit en marche vers une ville de garnison. Il devoit passer à une petite distance de son village. A peine ses freres en eurent-ils appris la nouvelle, qu'ils accoururent sur le chemin, accompagnés de tous leurs amis. Ils le joignirent au moment où il alloit

commander quelques évolutions à ses soldats.

O mon cher Roger, lui dit l'aîné, si notre pere vivoit encore, qu'elle joie se seroit pour ses vieux ans ! Ah ! j'ai bien soupiré après ce jour. Dieu soit loué de ce que je puis enfin te revoir. Je ne me possède pas de plaisir. En disant ces mots, il ouvrit tendrement les bras, pour se jeter à son cou, et l'embrasser.

Le major indigné de ce qu'un homme qui n'avoit pas de plumet au chapeau, osât le nommer son frere, repoussa d'un air dédaigneux ses caresses. Je vous trouve bien insolent, lui dit-il, de prendre ces familiarités. Eh quoi ! s'écria le plus jeune, est-ce que tu ne me reconnois pas non plus ! Regarde-moi bien, je suis Matthieu. Tu m'aimois tant autrefois ! C'est toi qui m'apprenois à travailler à la terre quand j'étois tout petit.

Le major écumoit de dépit et de rage. Il les menaça de les faire arrêter comme des imposteurs, s'il ne se retiroient tout de suite hors de sa présence.

Les deux tendres freres qui s'étoient promis tant de joie de cette entrevue, s'en retournerent accablés de tristesse. Ils gémissaient de ce que Roger ne vouloit plus les reconnoître, eux qui trouvoient tant de plaisir à l'aimer.

Les soldats qui furent témoins de cette scene scandaleuse, n'osoient faire éclater tout haut leurs murmures ; mais ils se

disoient à l'oreille : il faut avoir un bien mauvais cœur, pour rougir de ses honnêtes parents. Est-ce que notre major a honte d'avoir été ce que nous sommes ? Il devrait bien plus s'honorer d'avoir fait son chemin à force de mérite, que d'être né d'une grande maison.

Roger n'avoit pas l'ame assez élevée pour penser avec tant de noblesse. Au lieu de se souvenir qu'il avoit été autrefois dans la classe des soldats, il croyoit, par ses dédains, le leur faire oublier à eux-mêmes. Il les traitoit avec le dernier mépris : mais il paroissoit à leurs yeux bien plus méprisable. Son élévation, qui leur avoit donné autrefois tant d'orgueil, ne faisoit plus que les humilier. Ils n'obéissoient à ses ordres qu'avec répugnance, et chacun souhaitoit qu'il fût éloigné du régiment.

Un jour qu'il en faisoit la revue devant l'inspecteur-général, celui-ci lui ayant fait quelques observations sur sa manœuvre, Roger poussa l'audace jusqu'à lui répondre dans les termes les plus insolents. Ses hauteurs avoient déjà révolté plus d'une fois les officiers généraux. Cette nouvelle atteinte à la subordination militaire, fut poursuivie avec une extrême sévérité. Les propos injurieux auxquels il se livra devant le conseil de guerre, acheverent sa ruine. Il fut condamné à se démettre de son emploi, et renvoyé honteusement du corps, sans aucune retraite.

Dans l'accablement où le jetoit sa dis-

grace, réduit au choix de périr de misere, ou de subsister du travail de ses mains, il se vit dans la nécessité de retourner au village qui l'avoit vu naître.

C'est alors que les paysans lui rendirent bien ses mépris. Comme il ne rechercha l'amitié de personne, croyant peu convenable à un homme de son importance de fréquenter des laboureurs, personne aussi ne rechercha son amitié; et il se vit privé de l'un des plus grands biens de la vie, le seul qui fût capable d'adoucir les regrets de son infortune.

Il ne lui restoit plus d'autres ressources que dans ses freres, qu'il avoit si durement offensés. Vous craignez peut-être qu'ils ne le méconnoissent à leur tour. Il méritoit sans doute d'en être abandonné. Heureusement pour lui, ceux-ci avoient dans leurs ames la véritable élévation qui manquoit à la sienne. Il ne voulurent prendre d'autre vengeance que celle de leurs bienfaits. Roger avoit depuis long-temps reçu la portion qui lui revenoit de l'héritage paternel. Ses freres eurent la générosité de lui céder chacun quelques parties de leurs terres. Il fut réduit à les cultiver à la sueur de son front, pour en recueillir sa subsistance. Chaque jour, en s'occupant de ces travaux qu'il avoit tant dédaignés, il songeoit à la haute fortune qui l'attendoit, s'il avoit su conserver de la modestie. Combien il souffroit de se voir à la charge de ceux qu'il auroit pu lui-même enrichir ! Maudit orgueil,

s'écrioit-il, dans quelle bassesse tu m'as précipité!

Ce triste sentiment remplit sa vie d'amertume ; et il mourut bientôt dévoré de regrets , pour servir à éclairer un jour ceux que cette aveugle passion auroit peut-être égarés , sans la terreur de son exemple.

L'ACCROISSEMENT DE FAMILLE.

LE bon fermier Thomas étoit allé rendre une visite à sa sœur , mariée depuis quelques années à trois lieues de son village. Un soir , après souper , il étoit assis avec elle et son mari devant leur porte , et ils s'entretenoient de leurs affaires , lorsqu'il vint à passer une petite fille âgée d'environ cinq ans , à peine couverte d'habits tout déchirés. Thomas remarqua l'air de misere qui étoit répandu sur toute sa personne , et il dit à sa sœur : Voilà une petite fille bien à plaindre. Elle n'a pas un de ses haillons qui lui tiennent sur le corps. Cela fait honte à votre village. Il faut que son pere soit bien paresseux , et sa mere bien insensible.

Hélas ! lui répondit sa sœur , elle n'a plus ni pere , ni mere , et il y a encore deux autres enfants dans le même état. Depuis trois mois , ils ne font qu'errer çà et là dans le pays , sans trouver personne qui veuille les retirer. Ils couchent la nuit
dans

dans des granges, ou sous les arbres. Lorsque la faim les tourmente, ils vont s'asseoir devant la porte des paysans. Si quelqu'un leur donne un morceau de pain, ils le prennent avec une grande joie ; mais ils n'en demandent jamais. Leur pere, qui avoit de l'honneur, mais qui a été ruiné par des maladies, leur a défendu, en mourant, de mendier.

Ce récit toucha jusqu'au vif le cœur du brave Thomas.

Il est affreux, s'écria-t-il, que de pauvres créatures soient ainsi abandonnées. Il faut que je les prenne avec moi pour en avoir soin, puisque personne ici ne veut s'en charger.

Sa sœur et son mari crurent devoir lui faire les plus fortes représentations pour le détourner de ce projet. Ils lui dirent qu'il avoit lui-même des enfants ; qu'il ne connoissoit pas ceux-ci ; qu'ils étoient accoutumés, depuis trois mois, à une vie fainéante et vagabonde, et qu'il étoit à craindre qu'ils ne pussent jamais se tourner au bien. Pense donc, mon frère, ajoutoient-ils, quelle surcharge ce sera pour ta femme et pour ton menage.

Thomas n'étoit pas un de ces hommes foibles, qui se laissent détourner d'un dessein généreux pour quelques difficultés. Ils ne se donna pas la peine d'entendre toutes leurs objections, et encore moins d'y répondre.

Il se leva, et s'alla mettre au lit. L'at-

tendrissement où le jetoit son projet de bien-faisance ne lui permit pas de s'endormir de long-temps ; et des larmes étoient encore dans ses yeux, lorsqu'ils se fermerent enfin pour un doux sommeil.

Le lendemain, de bonne heure, il fit venir la fille aînée, qui étoit âgée de douze ans.

On m'apprit hier, lui dit-il, que tu n'as plus ni pere, ni mere, et je vois à tes vêtements qu'ils ne t'ont pas laissé grand chose.

L A J E U N E F I L L E .

Hélas ! oui. Nous sommes bien misérables.

T H O M A S .

Est-ce que tu n'as point de parents pour te prendre chez eux ?

L A J E U N E F I L L E .

Nous en avons bien quelques-uns ; mais ils sont trop pauvres et nous aussi.

T H O M A S .

Eh bien, voudrois-tu venir avec moi, et être ma fille ?

L A J E U N E F I L L E .

Ah ! si vous vouliez avoir cette bonté !

T H O M A S .

Allons, voilà qui est fait. Mais je m'en retourne à cheval, et je ne pourrois pas vous emmener tous les trois ensemble. C'est ta petite sœur que j'ai vu la première ; c'est par elle que je veux commencer. Fais-moi

venir cet enfant ; que je fasse connoissance avec elle.

La petite fille ne tarda pas à venir. Elle avoit une physionomie si douce, et elle fit tant d'amitiés à Thomas, qu'il se regardoit déjà comme son pere.

Il la prit avec lui sur son cheval, et ils arriverent à la ferme.

Sa femme lui demanda à qui étoit cet enfant.

Il est à toi, Magdelaine, répondit-il.

Il se mit alors à lui raconter comme la veille il avoit vu la petite fille, comme il avoit appris la misere et l'abandon où elle étoit, comme il en avoit eu pitié, et comme il l'avoit prise avec lui pour la mêler parmi ses propres enfants.

Pendant tout ce récit, la petite fille s'étoit attachée à ses habits, et ne cessoit de pleurer.

Magdelaine qui avoit un aussi bon cœur que Thomas, s'approcha doucement en essuyant ses yeux, pris l'enfant sur son sein, et tâcha de la consoler par ces paroles : Puisque mon mari t'a promis d'être ton pere, je veux être ta mere aussi, moi. Allons, mon enfant, ne pleure donc pas davantage.

T H O M A S.

Mais, ma femme, il y en a encore deux autres, il y a le frere et la sœur de cette petite fille, qui sont aussi dignes de notre compassion.

MAGDELAINE.

Ah ! mon cher Thomas, je vois ce que tu penses. Eh bien, il faut les aller chercher.

Le lendemain, Thomas mit le cheval à sa carriole, et alla chercher les deux autres orphelins.

Va, lui dit sa femme, en l'embrassant à son départ, va mon ami. Le bon Dieu qui nous envoie ces enfants, ne manquera pas de nous envoyer aussi du pain pour les nourrir.

Cependant le Comte de * * *, seigneur de la terre où étoient nés ces petits malheureux, avoit appris leur aventure. Le vilain homme ! Il fit aussitôt courir son régisseur dans le village. Celui-ci ayant trouvé Thomas au moment où il faisoit entrer la jeune fille et le petit garçon dans sa carriole, il arrêta le cheval par la bride, en criant à Thomas ; Tu n'emmeneras point ces enfants. Leur pere est mort redevable de cinquante écus à Monseigneur. Il faut qu'ils restent ici pour lui répondre de la dette.

Gardez-les donc, lui dit Thomas indigné, mais jusqu'à demain seulement. S'il ne tient qu'à cinquante écus pour les avoir, je vais retourner chez moi, et je vous apporte la somme. Les pauvres petits ! Je ne les aime que davantage pour ce qu'ils me coûtent.

Il s'en alla, revint, apporta les cinquante écus, paya la dette ; et cette fois on lui laissa prendre les enfants ; ils étoient bien à lui.

Il vous tarde sûrement, mes chers amis, de savoir ce qu'ils sont devenus dans la suite. Heureusement je puis vous en donner des nouvelles, en vous rapportant l'entretien qu'un voyageur eut avec Thomas quelques années après.

Toute la petite famille dansoit un soir devant la porte de la ferme, pendant que Magdelaine leur apprêtoit à souper. Thomas étoit au milieu de la ronde. Le voyageur vint à passer, et s'arrêta pour être témoin de la fête.

Est-ce que tous ces enfants vous appartiennent, dit-il au fermier ?

Oui, Monsieur, lui répondit celui-ci. J'en ai dix bien vivant : sept que le ciel m'a donné pour rien, et trois que j'ai achetés.

Achetés, reprit le voyageur avec surprise ?

Vraiment oui, Monsieur, et à beaux deniers comptant.

Il lui raconta toute l'histoire ; et lorsqu'il l'eut achevée, il ajouta : grace à Dieu, ma femme, ni moi, nous ne nous en sommes jamais repentis. C'est le meilleur marché que j'ai fait de ma vie.

LE VOYAGEUR.

Mais comment faites-vous pour subvenir à tout cet entretien ?

THOMAS.

Cela paroît d'abord inquiétant, parce qu'il semble que l'on a besoin pour soi de tout ce que l'on gagne. On ne croiroit jamais

pouvoir y suffire avant de l'avoir essayé. Je dois peut-être ma bonne conduite à cet embarras. Mais avec une vie sombre et laborieuse, il reste toujours quelque chose à donner aux malheureux.

L E V O Y A G E U R .

Et vos enfants ne sont point jaloux de ces étrangers ?

T H O M A S .

Des étrangers ? Il n'y en a pas ici. Tout cela pêle-mêle est de la famille. C'est à qui s'aimera le plus tendrement. Je vous donne à deviner ceux que j'ai fait naître. Je m'y trompe quelquefois moi-même.

L E V O Y A G E U R .

Mais je ne vois pas la jeune fille dans la troupe.

T H O M A S .

Je le crois bien. Elle a d'autres affaires en tête à présent, ne faut-il pas qu'elle veille à son ménage ?

L E V O Y A G E U R .

Elle est donc mariée ?

T H O M A S .

Oui, sans doute. Elle a été prise par un pêcheur, qui gagne bien ses filets, je vous en répons. Elle est fort à son aise. Il est vrai que je l'ai pourvue assez richement pour cela.

L E V O Y A G E U R .

Comment donc ? Est-ce que vous lui avez donné une dot ?

T H O M A S.

Il le faut bien, quand on marie sa fille. Allez voir s'il manque quelque chose à son trousseau.

L E V O Y A G E U R.

Mais enfin, ce n'étoit pas votre sang.

T H O M A S.

Que dites-vous ? je lui dois une joie qu'aucun des miens n'est encore en âge de me donner. Elle a déjà une petite fille qui m'appelle son grand papa. Cela me paroît si drôle !

Thomas apprit ensuite au voyageur toute la satisfaction qu'il recevoit des deux autres orphelins.

La petite fille, dit-il, est déjà devenue assez grande pour aider Magdelaine dans les soins du ménage. Pour le petit garçon, il n'a pas son pareil à conduire habilement son troupeau. Si vous saviez combien ils me sont attachés, et combien je les aime !

Son cœur s'étoit attendri dans ce récit, et de douces larmes couloient de ses yeux. Il les essuya tout à coup, et s'écria avec un malin sourire : Ah, monsieur le Comte ! vous pourriez avoir toute cette joie, et vous me l'avez cédée pour cinquante écus ! vous voilà bien attrapé !



LE DUEL COMIQUE.

TOMMY MERTON, fils d'un riche gentilhomme, et Henri Sandford, fils d'un honnête fermier, étoient élevés ensemble sous les yeux de M. Barlow, curé d'une paroisse de campagne en Angleterre. C'en est assez, mes amis, pour vous mettre au fait de la petite anecdote (1) que je vais vous raconter. Vous pourrez vous instruire plus en détail de tout ce qui les regarde, dans leur histoire intéressante, qu'on va publier en françois.

Dans une de ses promenades avec M. Barlow, Henri avoit sauvé des serres d'un épervier une jeune colombe, que cet animal sanguinaire alloit mettre en pieces pour la dévorer. Il avoit pris un soin infini de ses blessures, et l'avoit nourrie chaque jour de ses propres mains. Le pauvre oiseau qui se trouvoit alors entièrement rétabli, avoit conçu une affection si tendre pour son bienfaiteur, qu'il suivoit tous ses pas, alloit se percher sur son épaule, se tapir dans son sein, et becqueter des miettes de pain sur ses levres. Tommy fut extrêmement surpris de les voir si bien ensemble ; et il de-

(1) Ce morceau est tiré de l'histoire de *Sandfort et Merton*; et la piece suivante, d'un autre ouvrage, intitulé : *le petit Grandisson*.

manda à Henri par quel moyen il avoit su rendre cet oiseau si familier. Henri lui répondit qu'il ne s'étoit point donné de peines particulieres pour y parvenir, mais que la pauvre petite créature, ayant reçu de lui des secours pendant qu'elle étoit malade, l'avoit pris d'elle-même en amitié.

En vérité, dit Tommy, cela me paroît bien surprenant; car j'ai toujours vu les oiseaux s'enfuir à tire d'ailes, dès qu'on les vouloit approcher. Ils sont si sauvages!

M. B A R L O W.

Quoi! parce qu'ils s'enfuient? J'imagine que vous prendriez le même parti à l'aspect d'un lion ou d'un tigre.

T O M M Y.

Oh! je vous en réponds.

M. B A R L O W.

Et cependant vous ne vous croyez pas un animal sauvage?

Tommy ne put s'empêcher de sourire à cette question, et répondit qu'il étoit bien loin d'avoir de lui cette idée.

M. B A R L O W.

Vous voyez donc que les animaux ne sont sauvages, comme vous les appelez, que parce qu'ils craignent qu'on ne leur fasse du mal; et il est tout naturel qu'ils s'enfuient par le sentiment de cette crainte. Mais ceux dont vous prendriez soin, et que vous sauriez traiter avec douceur; n'auroient plus peur de vous; au contraire, ils viendroient vous chercher, et vous prendroient en affection.

H E N R I .

Ce que vous dites-là, Monsieur, est bien vrai ; car j'ai vu un petit garçon prendre soin d'un serpent qui vivoit dans le jardin de son pere. Lorsqu'on lui donnoit du lait pour déjeûner, il alloit s'asseoir sous un arbre, et se mettoit à siffler. Aussitôt le serpens venoit droit à lui, et buvoit sans façon dans son écuelle.

T O M M Y .

Et il ne le mordoit pas ?

H E N R I .

Oh que non. Le petit garçon s'émanci-
poit quelquefois, jusqu'à lui donner de sa
cueiller sur la gueule, lorsqu'il le voyoit
manger trop goulument. Jamais le serpent
ne l'a mordu.

Tommy fut enchanté de cette conversa-
tion. Comme il étoit au fond d'un bon
naturel, et qu'il étoit de plus très-curieux
de faire des expériences, il voulut, dès ce
jour, essayer d'apprivoiser des animaux.
En conséquence, il prit un gros morceau
de pain, et courut chercher dans la cam-
pagne quelque sujet à former. Le premier
qui s'offrit à ses regards, fut un cochon de
lait, qui s'étoit écarté de sa mere, et se
rouloit au soleil. Tommy ne crut pas
devoir négliger une si belle occasion de
faire son apprentissage. Il s'arrêta un mo-
ment pour donner à sa physionomie l'ex-
pression la plus tendre ; puis s'avancant
sur la pointe du pied, il appella d'une voix
flutée, petit ! petit ! petit ! mais le petit qui

ne comprenoit pas bien exactement ses intentions, au lieu de se laisser amadouer par ces mignardises, se mit à grogner et à s'enfuir. Ingrat, lui cria tommy, en grossissant tout à coup sa voix pateline, est-ce la maniere dont tu dois me répondre, lorsque je veux te nourrir? Si tu ne sais pas connoître tes amis, je vais tel'apprendre. En disant ses mots, il courut vers le fuyard; et d'une main le saisit par la jambe de derriere, pour lui offrir de l'autre main le pain qu'il tenoit. Peu accoutumé à une si étrange contenance, le petit animal se débattoit de toutes ses forces; et ses cris furent si perçants, que la truie, qui n'étoit pas éloignée, accourut à son secours, suivie de la moitié de ses camarades. Tommy, dans le doute si elle seroit contente ou non des civilités qu'il faisoit à son fils, trouva plus sage de lâcher le cochon de lait, qui, cherchant la voie la plus courte pour s'échapper, s'embarrassa malheureusement entre ses jambes, et le fit tomber de toute sa hauteur. Le lieu de la scene étoit un peu plus qu'humide. Aussi Tommy n'eut-il pas à se plaindre de s'être fracassé les os dans sa chute. Un lit de plume n'auroit pas été si douillet que le borbier dans lequel ils s'étendit. Pour comble d'infortune, au moment où il cherchoit à se relever, la truie vint trébucher étourdiment sur lui, et le fit rouler avec elle dans la fange. La patience n'étoit pas la vertu naturelle de notre héros. Outré d'indignation

de se voir terrassé par une si vile ennemie, il s'attacha des deux mains à sa queue. Plus elle s'efforçoit de lui échapper, plus il la tirailloit ; et plutôt que de lâcher prise, il aima mieux se vautrer à travers toute la marre.

Au milieu de ce grave débat, une troupe d'oies vint justement à passer par le même chemin. La truie de plus en plus effrayée, et traînant toujours l'opiniâtre Tommy sur ses talons, se jeta au milieu de la bande, qui se dispersa soudain, en agittant ses lourdes ailes. Il n'y eut qu'un jar, d'une force et d'un courage au-dessus du commun de la troupe, qui, voulant se venger de l'alarme qu'on avoit donnée à sa famille, fondit impétueusement sur Tommy ; et reconnoissant une place que sa culotte, en glissant, avoit laissée un peu à découvert, l'assailit de rudes coups de bec. C'étoit le moment que la fortune attendoit pour changer de parti. Tommy, dont la valeur avoit été jusqu'alors indomptable, se voyant ainsi attaqué à l'improviste par un nouvel ennemi, et ne connoissant pas encore l'étendue précise de son danger, laissa tout-à-coup la palme de la victoire s'échapper de ses mains avec la queue de la truie, et joignit ses clameurs lamentables aux criailllements des oies, et aux grognements des cochons. Ce triste concert alla retentir jusqu'aux oreilles de M. Barlow, qui accourant aussitôt sur le champ de bataille, trouva son éleve dans la situation la plus

piteuse qu'on puisse imaginer, tout couvert de boue de la tête aux pieds, les mains et le visage aussi noirs que ceux d'un ramoneur.

Dans quel état vous vois-je, s'écria-t-il, après qu'il eut reconnu sa physionomie à travers le masque dont elle étoit chargée!

T O M M Y.

Hélas! Monsieur, tout cela vient de ce que vous m'avez appris sur la manière d'apprivoiser les animaux, et de m'en faire aimer. Vous en voyez les conséquences.

M. B A R L O W.

Si cet accident vous est arrivé pour quelque chose que je vous aie dit, j'en aurai d'autant plus de peine. Mais êtes vous blessé?

T O M M Y.

Non, Monsieur, je ne puis pas dire que j'aie beaucoup de mal.

M. B A R L O W.

En ce cas-là, vous n'avez rien de mieux à faire que d'aller vous débarbouiller. Quand vous serez un peu plus propre, nous pourrions nous entretenir au fond de votre aventure.

A son retour, M. Barlow lui demanda comment s'étoit passé cet événement: et lorsqu'il en eut entendu l'histoire: Je suis bien fâché, dit-il, de votre disgrâce; mais je ne vois point que j'en aie été la cause. Je ne me souviens point de vous avoir jamais recommandé de saisir les cochons de lait par les pieds de derriere, ni les truies par la queue.

T O M M Y .

Il est bien vrai, Monsieur, mais vous m'avez dit que de prendre soin des animaux c'étoit un moyen de s'en faire aimer. C'est pour cela que je voulois donner à manger au cochon de lait.

M. B A R L O W .

Voilà de bonnes intentions. C'est dommage que vous vous y soyez pris d'une si étrange maniere. Le pauvre animal ne s'attendoit pas d'abord à votre bienveillance. Lorsque vous avez ensuite empoigné sa jambe si brusquement, il avoit encore moins sujet de s'en douter. Je vous demande à vous-même si vous auriez beaucoup de plaisir à un repas où l'on vous tiendrait de force un pied en l'air.

Il n'en fallut pas davantage à Tommy pour lui faire sentir le ridicule de sa conduite ; et l'on peut voir dans son histoire comment il sut profiter de cette instruction, pour se faire aimer à son tour d'un oiseau presque aussi tendrement que Henri.

LE PETIT GRANDISSON.

*Extrait des lettres de Guillaume D.....
à sa mere.*

O ma chere maman ! tout le monde est ici dans la plus grande consternation. Charles est sorti ce matin de bonne heure à

cheval , suivi d'un domestique , pour aller rendre visite à un de ses amis à deux lieues du château. Eh bien , il n'est pas encore de retour. Son pere lui avoit recommandé d'être revenu avant cinq heures , et il en est déjà plus de neuf. Jamais il n'avoit désobéi aux ordres de ses parents. Il faut qu'il lui soit arrivé quelque malheur. La nuit est fort sombre. Il fait un brouillard affreux. M. Grandisson vient de faire partir un valet-de-chambre pour avoir des nouvelles de son fils. Avec combien d'impatience j'attends son retour !

Onze heures.

Quelle désolation ! le valet-de-chambre est revenu de la maison où Charles est allé passer la journée. Charles en étoit parti avant quatre heures avec son domestique. Que sera-t-il devenu ? S'est-il égaré dans la forêt ? Est-il tombé de son cheval ? Que sais-je , des voleurs l'auront peut-être assassiné. O ciel ! Mde. Grandisson en mourra. Emilie ne fait que pleurer. Edouard court à grands pas , comme un fou , sur l'escalier et dans la cour. M. Grandisson cherche à consoler sa femme ; mais on voit bien qu'il est lui-même au désespoir. Il vient d'envoyer des hommes à cheval par divers chemins , pour tâcher de retrouver le pauvre Charles. Si ce n'étoit la crainte d'abandonner son épouse dans la douleur où elle est plongée , il auroit déjà volé à la recherche de son fils. Oh ! si j'étois allé avec mon

ami ! J'aurois du moins partagé tous ses périls. Mde. Grandisson a voulu que je restasse au château , à cause d'un petit rhume que j'ai. Si je l'en avois bien priée , elle m'auroit peut-être laissé partir avec lui. Je suis bien malheureux. Je ne sais comment je supporte mon chagrin. Je ne puis plus tenir la plume. Je ne vois pas ce que j'écris.

Une heure du matin.

Point de Charles encore. Personne ne s'est mis au lit. Comment pourroit-on reposer ! Les domestiques se tordent les bras de douleur. Edouard et Emilie crient sans cesse : ô mon frere ! mon frere ! Et cela m'afflige encore davantage. Oh ! s'il étoit bientôt jour.

Six heures et demie du matin.

Dieu soit loué , maman , nous avons des nouvelles de Charles. Le domestique qui le suivoit vient de rentrer. Il n'est point arrivé d'accident à mon ami. Ce n'est pas sa faute s'il nous a causé tant d'inquiétudes. Il ne s'est laissé retenir si tard ni par la négligence , ni par le plaisir. Loin de mériter qu'on le blâme , il est bien digne des plus grandes louanges. Oh ! quand vous saurez son aventure ! Mais M. Grandisson veut absolument que nous allions tous nous reposer pendant quelques heures , pour nous remettre du trouble et de la fatigue que nous avons ressenti cette nuit. Il faut bien obéir. Adieu , maman , jusqu'à mon réveil.

Mon premier soin sera de vous écrire. J'en serai debout deux heures plutôt.

Neuf heures.

Je vais tout vous raconter, ma chere maman, d'après le récit que nous en a fait le domestique.

Son jeune maître et lui s'étoient mis hier en route avant quatre heures, comme je vous l'ai marqué, pour être de retour au moment que M. Grandisson leur avoit prescrit. A peine avoient-ils fait le quart du chemin, que le temps commença tout-à-coup à s'obscurcir. Il survint un brouillard si épais, qu'on ne pouvoit rien distinguer à six pieds de distance. Charles, qui est naturellement courageux, ne s'en mit point en peine. Ils continuoient leur route au grand trot, lorsqu'ils apperçurent au-devant de leurs pas, un homme étendu sur le chemin. Qu'est-ceci, dit Charles, en arrêtant son cheval? C'est apparemment quelqu'un qui a bu trop d'un coup, répondit le domestique. Allons toujours, mon cher maître.

Non, reprit Charles : si c'est un homme pris de vin, il faut au moins le tirer de l'orniere, pour qu'une voiture ne l'écrase pas dans l'obscurité. Il n'avoit pas dit ces paroles, qu'il étoit déjà descendu de cheval. Quelle fut sa surprise, lorsqu'en s'approchant du malheureux, il apperçut un vieux officier en habit d'uniforme ! Il avoit à la tête une large blessure, dont le sang couloit en abondance. Charles lui adressa la

parole ; mais il n'en reçut aucune réponse.

C'est un homme mort , s'écria le domestique , qui étoit aussi descendu de cheval.

Non , non , il vit encore , dit Charles. C'est qu'il est évanoui. O ciel ! qu'allons-nous faire ?

Que ferions-nous en effet , répondit le domestique ? Il faut continuer notre chemin. Nous nous arrêterons au premier village pour envoyer à son secours.

Que vous êtes impitoyable , John , reprit Charles avec vivacité ! Avant que les personnes que nous pourrions envoyer fussent rendues ici , le pauvre blessé seroit déjà mort. Voyez combien de sang il a perdu. Attachez vos chevaux à ces arbres. Il faut nous-mêmes lui donner tous les secours qui sont en notre pouvoir.

Comment , Monsieur , dit John , y pensez-vous ? La nuit va nous surprendre. Jamais , avec ce brouillard , il ne nous sera possible de retrouver notre chemin.

C H A R L E S .

Eh bien , nous resterons ici.

J O H N .

Et vos parents ? Vous figurez-vous leur inquiétude ?

C H A R L E S .

Oh , tu as raison ; je n'y songeois pas.

Charles alloit remonter à cheval ; mais en tournant vers l'officier ses yeux pleins de larmes , il se sentit arrêté par un pouvoir secret. Non , malheureux vieillard ,

s'écria-t-il, je ne t'abandonnerai pas dans cette cruelle situation. Mes parents ne sauroient s'en fâcher. Je ne laisserai pas ainsi périr un de mes semblables, sans avoir fait tous mes efforts pour le secourir.

En disant ces mots, il dépouilla précipitamment son habit, et déchira sa veste par la moitié.

J O H N.

Que faites-vous donc là, mon cher maître ?

C H A R L E S.

Il faut lui bander le front pour arrêter le sang.

J O H N.

Mais, Monsieur.....

C H A R L E S.

Ne m'en dis pas davantage, et viens m'aider.

Il plia aussitôt son mouchoir en quatre, et l'appliqua sur la tête ensanglantée du vieillard. Puis d'un côté de sa veste replié dans sa longueur, il assujettit de son mieux le bandage avec quelques épingles. Ensuite, aidé de John, il tira le malheureux de l'ornière, et le porta sur le gazon.

Que ferons-nous maintenant, Monsieur, lui dit John ?

C H A R L E S.

Il faut que vous couriez au galop au premier village, pour amener des gens qui transportent le pauvre blessé dans quelque ferme. Je les paierai de leurs peines. Je reste ici en vous attendant.

J O H N.

Que le ciel me préserve ne vous obéir !
Non, je n'en ferai rien, mon cher maître.
Moi, que je vous laisse tout seul dans cet
endroit écarté ? Monsieur votre pere ne
me le pardonneroit de sa vie.

C H A R L E S.

Je prends tout sur moi, et je vous
l'ordonne.

J O H N.

Allons, Monsieur, puisque vous me
l'ordonnez si expressément, je n'ai plus
rien à répliquer. Mais souvenez-vous au
moins....

C H A R L E S.

Je me souviendrai de tout. Partez.

John, se mit aussitôt à courir avec
toute la vitesse de son cheval. Il trouva à
quelque distance une chaumière, où deux
hommes travailloient à des ouvrages d'osier,
au milieu de plusieurs femmes et d'une
troupe d'enfants. Il ouvrit la porte ; et
s'adressant au chef de la famille, il le sup-
plia de venir avec son fils aîné au secours
d'un vieux officier qui étoit tombé sur le
chemin, et qui nageoit dans son sang. Ils
montrèrent d'abord quelque répugnance à
sortir dans un temps si sombre, sur la
parole d'un inconnu. Mais, enfin, persuadés
par les larmes de John, et par l'air de
sincérité qui éclatoit dans ses protestations,
ils allèrent chercher une espede de brancard,
et le suivirent.

Dans cet intervalle , Charles n'avoit pas quitté un instant le vieillard ; et à force de soins , il étoit parvenu à lui faire reprendre l'usage de ses sens.

Oserai-je vous demander qui vous êtes , Monsieur , lui dit-il , aussitôt qu'il lui vit ouvrir la paupiere , et par quel accident vous vous trouvez dans cet état ?

Mon nom est Arthur , répondit le vieillard d'une voix foible et tremblante. Je suis major dans le trente-troisième régiment. J'étois sorti de chez moi pour faire un tour de promenade. Mon cheval a fait un faux pas dans cette orniere , et ma entraîné dans sa chute. Ma tête a porté sur une pierre. J'ai voulu me relever. La douleur que j'ai ressentie , la perte de mon sang et la foiblesse de l'âge m'ont fait retomber sans connoissance. Je ne sais plus ce qui m'est arrivé depuis ce moment. Mais vous , aimable enfant , qui vous montrez si sensible à mon malheur , est-ce vous qui avez pansé ma tête , et qui me sauvez de la mort ?

C H A R L E S.

Oui , Monsieur , c'est moi qui ai eu le bonheur de pouvoir vous servir. J'avois un domestique à ma suite. Je viens de l'envoyer dans le premier village , pour vous procurer un logement et des secours plus nécessaires que les miens.

L E M A J O R.

Quoi , vous avez eu le courage de rester près de moi , malgré la solitude et l'obscurité ! Si jeune encore , vous m'avez pro-

digué les soins les plus bienfaisants ! Quelle reconnoissance ne vous dois-je pas ?

C H A R L E S .

Aucune, Monsieur. Je n'ai fait que mon devoir ; et si je puis vous être encore utile, je m'estimerai trop heureux.

Cet entretien fut interrompu par l'arrivée de John avec les deux paysans. On étendit le major sur le bracad, qui étoit garni d'un bon matelas. Quelque soin que l'on pût prendre pour le transporter doucement, les secousses de la marche réveillèrent la douleur de sa blessure ; et il retomba de nouveau dans un évanouissement assez profond.

Charles ayant donné son cheval à conduire à John, marchoit en silence à côté du brancard, et rendoit toutes sortes de soins au malade, pour tâcher de lui faire reprendre ses esprits. Lorsqu'on fut arrivé à la porte de la chaumière, il fit aussôt monter l'un des deux paysans sur son cheval, et l'envoya chercher en toute diligence le chirurgien.

Cependant John employoit toujours les instances les plus vives pour engager son maître à reprendre la route du château, en lui représentant les transes où ses parents devoient être sur son retard.

Quoi, lui répondit Charles, je laisserois ce vieillard mourant entre des mains étrangères ! Vous le voyez, il est encore sans connoissance. Qu'aurois-je fait pour lui, si je l'abandonnois à présent ? Non, non, je veux passer la nuit à son côté.

J O H N.

Que dites-vous, mon cher maître ?

C H A R L E S.

Ma résolution est prise. Courez auprès de mon pere et de ma mere. Racontez-leur tout ce qui vient de se passer, afin qu'ils se tranquillisent sur mon compte. Dites-leur que j'attendrai ici leurs ordres demain.

J O H N.

Vraiment, Monsieur, c'est ce que je ne ferai pas, s'il vous plaît. M. votre pere me recevroit bien, je crois, si je rentrois sans vous.

Il faut pourtant que cela soit ainsi, reprit Charles, en prenant un ton de fermeté. Ne perdez pas de temps. Il est déjà nuit.

John, eut beau éclater en protestations contre ce qu'il appelloit l'imprudencce de son jeune maître, il fallut partir.

Charles alors se trouva plus tranquille, dans la pensée que ses parents alloient recevoir bientôt de ses nouvelles. Mais il devoit encore arriver un nouveau contre-temps. Le brouillard ne fit que s'épaissir. La nuit devint plus obscure ; et John égaré dans un bois qu'il falloit traverser, ne sachant quel côté prendre, pour en sortir, fut obligé, après bien des courses inutiles, de s'asseoir au pied d'un arbre, pour y attendre le jour, et de nous laisser toute la nuit dans les plus cruelles alarmes. Le pauvre garçon n'en pouvoit plus de

froid et de fatigue, lorsqu'il est arrivé ce matin. Malgré son empressement, il trembloit de paroître, craignant d'être chassé. Je ne saurois vous peindre sa surprise, lorsqu'après son récit, il a entendu M. Grandisson s'écrier : que je dois te bénir, ô mon Dieu, de m'avoir donné un tel fils ! Et vous John, vous avez bien fait de remplir tous ses ordres. Voici deux guinées pour vous faire oublier une si mauvaise nuit. Allez vous rafraîchir et prendre un peu de sommeil, pour être en état de retourner vers mon fils. Je ne lui fais aucun reproche de l'inquiétude qu'il nous a causée. Il a fait tout ce qui étoit en son pouvoir pour nous l'épargner.

Mais combien le cœur de mon ami va souffrir, lorsqu'il apprendra de John ce que nous avons souffert nous-mêmes ! John s'est déjà remis en chemin. J'ai vu que M. Grandisson lui avoit donné pour son fils une bourse pleine d'or, afin qu'il ait de quoi pourvoir à tout ce qui sera nécessaire. Je brûle à présent d'apprendre si ce pauvre major est mort ou vivant. J'espere vous en donner bientôt des nouvelles. Adieu, ma chere maman aimez-moi toujours. Aimez aussi mon cher Charles pour son courage, sa prévoyance et son humanité.

Onze heures.

Charles est enfin de retour, ma chere maman. Avec quel transport je l'ai embrassé !
C'est

C'est un ange à mes regards. Graces à ses soins, le major est beaucoup mieux. Il sera bientôt guéri de sa blessure.

Charles est arrivé au moment où nous étions bien loin de l'attendre encore. Émilie l'a vu la première. Un cri de joie lui est échappé : Charles ! Charles ! et elle a couru avec précipitation à sa rencontre. Ils sont entrés en s'embrassant. Charles l'a quittée à la porte pour voler à son père. Il s'est précipité à ses genoux, et ne s'en est relevé que pour aller se jeter au cou de sa maman qui lui tendoit les bras. Je vais vous rapporter mot pour mot tout ce qu'ils se sont dit. Je ne l'oublierai de ma vie.

C H A R L E S.

Pourrez-vous me pardonner, mes chers parents, de vous avoir causé tant d'inquiétudes ?

M. G R A N D I S S O N.

Te pardonner, mon fils ! Viens plutôt, que je t'embrasse mille et mille fois. Tu as rempli ton devoir envers un de tes semblables, sans oublier ce que tu nous dois à nous-mêmes. Je ne croyois pas pouvoir t'aimer davantage. Combien je me trompois !

C H A R L E S.

Je me sens confondu par votre bonté, mon papa.

M. G R A N D I S S O N.

N'en parlons plus, mon fils. Comment va ton malade ?

C H A R L E S.

Il est beaucoup mieux à présent. Il lui reste un peu de foiblesse ; mais le chirurgien m'a déclaré que sa blessure n'étoit pas dangereuse.

Mde. G R A N D I S S O N.

Est-il encore dans la cabane de ces pauvres gens ? aura-t-on bien soin de sa personne ?

C H A R L E S.

Oh , maman , n'en soyez pas en peine. Son fils est auprès de lui. Aussi-tôt qu'il m'eut appris sa demeure , j'y envoyai un exprès pour instruire sa famille de son accident. L'aîné de ses fils accourut tout de suite. Quelle tranquillité pour moi d'avoir remis un pere souffrant dans les bras de ce qu'il a de plus cher ?

M. G R A N D I S S O N.

Et le major aura-t-il le moyen de se procurer tout ce qui lui est nécessaire ?

C H A R L E S.

Oh oui , mon cher papa , il est fort riche ; et voici votre bourse , telle que vous me l'avez envoyée. Je n'ai pas eu occasion de m'en servir.

M. G R A N D I S S O N.

Eh bien , elle est pour toi , mon fils.

C H A R L E S.

Pour moi , mon papa ?

M. G R A N D I S S O N.

Oui , Charles , je te la donne comme une marque de ma satisfaction. Je suis sûr que

tu ne l'ouvriras que pour en faire un bon usage. Continue d'être toute ta vie tel que tu te montres aujourd'hui. Garde-toi bien de laisser jamais endurcir ton cœur pour les maux de tes freres.

C H A R L E S.

Oh, mon papa, que puis-je vous dire? Je craignois vos reproches, et c'est de vos bontés que vous m'accablez.

Mde. G R A N D I S S O N.

Mais comment te trouvois-tu dans cette triste chaumiere?

C H A R L E S.

Je vous avoue, ma chere maman, que je ne m'occupois guere de l'endroit où j'étois. Je n'avois devant les yeux que le pauvre vieillard, que je craignois de voir mourir à chaque instant.

Mde. G R A N D I S S O N.

Tu n'as donc pas dormi de toute la nuit?

C H A R L E S.

J'avois fait mettre quelques bottes de paille à côté du lit du major. Mais vos inquiétudes, celle de mon frere, de ma sœur et de mon ami, que je me représentois sans cesse, mes craintes continuelles au sujet de mon pauvre blessé, tout cela éloignoit le sommeil de mes yeux. Ah! si j'avois pu penser que vous deviez être une nuit entiere sans savoir ce que j'étois devenu, combien mon cœur auroit souffert! Je serois revenu en tâtonnant dans les

vieillis d'un hiver. Ici, au contraire, tout ténébres.

Mde. GRANDISSON.

Embrasse-moi, mon fils, embrasse-moi encore. Mais je ne veux plus me livrer au plaisir de t'entendre. Il est bien temps que tu ailles goûter un peu de repos.

Il fallut se séparer, et je l'accompagnai dans sa chambre. Que je suis heureux, me dit-il, en me serrant la main, de ce que mes parents sont contents de moi ! Malgré le plaisir que j'ai eu de servir ce pauvre major, je n'aurois pu me consoler de les avoir mis en colere.

Aimable et cher ami, m'écriai-je, en me jetant à son cou. C'est tout ce que je pus lui dire, maman ; mes yeux étoient inondés de larmes ; mon cœur suffoquoit de sanglots, et je ne pouvois m'arracher de ses bras. Oh combien la sensibilité donne de plaisir ! et qu'il est doux d'avoir un ami tendre et vertueux !

L E T T R E

De Julie de Mersan, à Émilie de Beaumont.

MA CHERE ÉMILIE,

AS-TU donc oublié la parole que tu m'avois donnée, de venir nous trouver à la campagne aux premiers jours du printemps ? Peut-être les gens de la ville imaginent-ils qu'il n'est pas encore de retour.

Je conçois cette méprise. Il n'est que le soleil qui puisse les en avertir ; et ils se tiennent toujours si claquemurés dans leurs appartements, qu'ils ne songent guere à le consulter. Pour nous, nous jouissons déjà de ses faveurs. La campagne, si triste pendant quelques mois, a repris tous ses charmes. Les arbres ont secoué les frimats qui les enveloppoient, pour revêtir leurs habits de verdure. Les oiseaux, revenus en foule de tous les côtés, forment les plus agréables concerts, en cachant leurs nids sous l'épaisseur du feuillage. Que fais-tu donc à la ville ? Quand tu passerois la journée à respirer de ta fenêtré l'air doux qui se fait sentir, croirois-tu jouir du printemps ? Leve les yeux, tourne-les autour de toi, que vois-tu ? un ciel obscurci par la fumée, des rues fangeuses, les mêmes objets que tu as vus dans la triste saison. Les toits, il est vrai, ne sont plus couverts de glaçons et de neige ; mais comme le soleil pâlit sur vos sombres ardoises ! Vois-tu, comme moi, ses rayons naissants se jouer avec les feuilles agitées, qu'ils colorent de pourpre et d'or ? Le vois-tu perler un moment la rosée avant de la dissiper, et tout-à-coup inonder un vaste horizon d'un torrent de lumière ? Je veux croire que vos paresseux, retenus si long-temps au coin de leurs foyers, commencent à se hasarder dans les rues, tout grelotants encore du froid qu'ils ont senti ; mais regarde-les bien, tu les trouveras

semble rajeuni. Les ruisseaux ont nettoyé leurs eaux bourbeuses, les prairies s'émaille-
lent de fleurs nouvelles, l'aubépine, qui blanchit, tapisse tous les chemins ; il n'est pas jusqu'au plus vieux espalier qui ne se pare de bouquets, pour déguiser son grand âge. Tout paroît, comme nous, dans la fraîcheur de la jeunesse. Quel plaisir, après le morne silence qui régnoit dans la nature, d'entendre les bêlements des troupeaux qu'on voit gravir sur le penchant des collines, et les cris de joie des enfants qui se répandent dans la campagne pour sarcler les bleds, ou pour essayer leurs forces au labourage. Notre maison est bâtie sur une hauteur, exposée aux premiers traits du soleil. Je pourrois, de mon lit, attendre sa visite ; mais j'aime mieux me lever avec l'aurore, pour lui offrir moi-même mon hommage sur le sommet du côteau, et j'y reviens le soir pour lui faire mes adieux à son coucher. Ce spectacle magnifique est toujours nouveau pour moi. Voilà, ma chère Émilie, un petit détail des plaisirs que je goûte ; mais je sens qu'il me manque une amie pour les partager. Hâte-toi donc de venir. Ne crois pas que ce temps soit perdu pour ton instruction. J'apprends ici tous les jours mille choses que je me trouve bien honteuse d'avoir ignoré jusqu'à présent. Je suis sûre que nos petits talents y gagneront aussi. Les doux chants du rossignol nous engageront à cultiver avec plus de soin notre voix. Les agneaux, qui

bondissent autour de leurs meres , nous feront chercher à mettre dans nos mouvements leur aisance , leur grace et leur légèreté , tandis que les charmants paysages , qui se varient à chaque pas , nous feront exercer nos crayons pour les représenter comme la nature. Notre vanité sera peut-être humiliée par ces rivaux ; mais ils n'en sont point orgueilleux , et on leur pardonne. Tâche d'engager ta maman à venir avec toi. Nous vous attendons l'une et l'autre avec la plus vive impatience. Adieu , ma chere Émilie. Du moment où je compterai que ma lettre est parvenue dans tes mains , j'irai me poster au bout de l'avenue pour te voir venir. Il seroit fort mal à toi de m'y laisser long-temps gémir avec les tourterelles. Adieu encore une fois. Je t'embrasse de toute l'amitié que je t'ai voué pour la vie.

JULIE DE MERSAN.

R É P O N S E

D'Émilie de Beaumont, à Julie de Mersan.

JE n'ai pas oublié , ma chere Julie , la promesse que tu me rappelles ; et si je ne l'ai pas remplie , je suis sûre , lorsque je t'en aurai dit la raison , que tu ne me croiras plus si digne de tes reproches. J'ai mieux aimé te paroître les mériter par mon

silence ; que de porter mes inquiétudes dans ton cœur. Je m'empresse de t'en faire part, aujourd'hui qu'elles sont dissipées. Tu sais avec quelle tendresse j'aime ma chère maman ? Eh bien ! ma chère amie, je me suis vue presque sur le point d'en être séparée pour jamais, et ce n'est qu'en frémissant encore que je songe au danger que j'ai couru. Depuis la perte de mon papa, j'avois toujours vu décliner sa santé ; mais je me flattois que le séjour de la campagne, les amitiés de ta maman, la douceur de me voir heureuse dans ta société, pourroient la distraire un peu de sa douleur et rétablir ses forces. C'est dans cette espérance que je te parlois avec tant de joie cet hiver de nos plaisirs du printemps. Les premiers instants de cette charmante saison avoient réveillé dans mon esprit les idées les plus riantes. Je m'occupois l'autre jour de mes préparatifs, et maman secondoit mon ardeur de toute sa complaisance, lorsque faisant elle-même ses paquets, le recueil des lettres qu'elle a conservées de mon pere tomba sous sa main. C'étoit le soir. Elle me renvoya, pour pouvoir les relire en silence. J'ai su depuis qu'elle y avoit passé toute la nuit. Il faut que cette lecture lui eût causé des émotions bien fortes, puisque le lendemain au matin la fièvre se déclara avec la plus grande violence, et la réduisit en deux jours à la dernière extrémité. Juge de ce que j'ai dû souffrir, en la voyant dans un délire

continuel, en l'entendant prononcer, d'une voix éteinte, le nom chéri de mon papa. Je tremblai à chaque instant qu'elle ne me fût ravie comme lui. Que serois-je devenue sur la terre, privée de cette chère maman, qui paroît ne tenir plus à la vie que par son amour pour moi ? Ses bontés m'avoient toujours pénétrée ; mais, en ce moment, combien j'ai senti s'accroître ma tendresse et ma reconnaissance ! Quoique son état la rendît insensible à mes soins, je me plaisois à ces tristes devoirs, comme si elle m'en eût payé par ses caresses. Il me sembloit que mon papa, dont l'image se peignoit si vivement à mon souvenir, m'en remercioit pour elle. Je ne l'ai pas quittée une seule minute, et je jouis aujourd'hui de sa convalescence. Je ne puis te dire combien cette révolution a développé de sentiments dans mon cœur. Je sens que les noms de mere et de fille ont pris encore pour moi une douceur nouvelle. Tout ce qui me retrace les tendres liens de la nature, excite en mon ame des mouvements plus affectueux. J'en fis hier une épreuve qui restera long-temps dans ma mémoire. Maman me mena passer la journée à la campagne, chez Mde. de * * *, qui lui avoit témoigné, pendant sa maladie, le plus vif intérêt. J'avois toujours entendu parler de cette dame avec des expressions touchantes d'attachement et de considération ; mais la légèreté de mon âge m'avoit empêché de faire des remarques bien suivies

sur son caractère. Je résolus de l'étudier avec plus de soin. Nous la trouvâmes, à notre arrivée, au milieu de vingt personnes, dont les unes lui étoient unies par l'amitié, et les autres de simples connoissances, en liaison d'affaires avec son mari. Sa physionomie, toujours animée par le sourire de la candeur et de la bonté, mettoit les étrangers mêmes à leur aise avec elle. J'admirois comme elle savoit tenir tour-à-tour à chacun le langage qui lui convenoit, n'oublier personne dans cette foule, et parmi tant de soins embarrassants, veiller encore sur sa jeune famille, sans avoir l'air de s'en occuper. Le soir, quand la compagnie se retira, maman se rendit aux aimables instances que lui fit son amie, pour jouir plus long-temps du plaisir de se retrouver avec elle. M^de. de * * * venoit de recevoir d'heureuses nouvelles de deux de ses fils qui voyagent dans l'étranger. Son mari revenoit le même jour d'un petit voyage dans la province. Ces deux circonstances mettoient son cœur dans une situation délicieuse ; et son bonheur se peignoit également par le sourire errant sur ses lèvres, et par les douces larmes qui rouloient dans ses yeux. Il sembloit que cette ame aimante craignît de jouir seule en elle-même, et voulût se répandre dans tout ce qui l'environtoit, pour l'associer à sa joie. Le charme en étoit si doux, qu'on s'en laissoit pénétrer comme d'une félicité personnelle. Sa sensibilité produisoit

le même effet que l'aspect touchant d'une belle soirée, où la nature se plaît à verser dans tous les cœurs la fraîcheur qu'elle respire. Une gaîté vive et légère succéda bientôt à son premier attendrissement. De ce ton noble, de ce caractère de sagesse et d'élévation si naturel à ses idées, et qu'elle avoit su soutenir avec tant d'avantage dans la conversation générale de l'après-midi, je la vis descendre avec la même grace au badinage le plus affable, et à la familiarité la plus intime. Maman étoit touchée de la part affectueuse qu'elle lui voyoit prendre au retour de sa santé; je l'étois aussi des témoignages flatteurs d'amitié que je recevois de sa bouche; mais je ne sais où elle trouvoit le secret de nous rendre encore plus sensible à ses propres jouissances. Tantôt par des caresses, elle animoit sa fille à déployer devant son père les nouveaux talents acquis en son absence; tantôt par d'ingénieuses agaceries, elle lutinoit l'enjouement et la vivacité de son esprit, pour en faire jaillir mille traits pleins de sel et de délicatesse. Aimable coquetterie de la tendresse maternelle, qui cherche à parer les enfants de toutes leurs graces aux yeux d'un père enchanté, pour le rendre à son tour plus cher à ses enfants, par l'accroissement de son amour, que tu seyois bien à cette ame naïve et pure, si étrangère à tout autre artifice! Le reste de la soirée se passa en divers petits jeux, auxquels je pris plus d'intérêt que dans

toute autre maison, parce qu'ailleurs ils ne paroissent qu'une ressource contre l'ennui, au lieu que la gaîté, l'esprit et la cordialité dont Mde. de * * * les assaisonne, les transforme près d'elle en de véritables plaisirs. Bientôt arriva le moment de retourner à la ville ; et je t'avoue que ce ne fut pas sans me causer de vifs regrets. A peine étions-nous remontées en voiture : O maman, m'écriai-je, en me jetant à son cou, que je vous remercie de m'avoir rendu témoin du bonheur de cette honorable famille ! Je sens que je vais vous en aimer davantage. . . . Tu vois, mon Emilie, me répondit-elle, en me pressant tendrement sur son sein, combien les douceurs de la nature et de l'amitié sont au-dessus de tous les autres plaisirs ! La même impression est restée dans mon cœur ; et je l'éprouve toute les fois que je me trouve auprès de ma digne amie. Je ne la quitte jamais, sans me sentir plus portée à pratiquer mes devoirs, et plus instruite, par son exemple, des moyens d'y réussir. . . . Ah ! maman, qu'ils sont délicieux, et qu'ils paroissent faciles, de la manière dont Mde. de * * * les remplit. Il me semble qu'il suffiroit à toutes les femmes de la voir pendant un seul jour, pour rechercher le même bonheur. . . . Il est vrai, ma fille ; tel est le charme de la vraie vertu, qu'à son aspect toutes les âmes honnêtes sentent le plus doux penchant à la suivre. Mais la plupart sont bientôt rebutées par quelques

difficultés dont elles s'épouvantent , faute d'une assez grande solidité dans leurs principes. M^{de}. de * * * a eu le courage de se former les siens dans sa première jeunesse , pour ne plus s'en écarter le reste de sa vie. Avec tous les agréments qui pouvoient la faire briller dans le monde , une fortune capable de fournir à ses dissipations , et malgré les exemples dont il lui auroit été facile de s'autoriser , elle a senti , de bonne heure , que l'estime d'elle-même , celle de son époux , de sa famille et de ses amis , étoient d'un prix plus flatteur pour une âme telle que la sienne. Toutes ses pensées , toutes ses actions ont été rapportées à cette résolution vertueuse. Ses efforts lui sont devenus chaque jour plus faciles , et leur succès a commencé sa récompense. A mesure qu'elle en a goûté davantage la douceur , elle a senti plus vivement la crainte de la perdre , si elle se démentoit un seul instant. Dès-lors , son courage ne s'est effrayé d'aucun travail. Tous ses enfants ont été nourris sur son sein. Il n'ont été malades que dans ses bras. Elle a formé leurs premières idées et leurs premiers sentiments ; sans cesse elle a veillé sur les moindres détails de leur éducation ; elle n'est encore aujourd'hui occupée que de leur bonheur , au prix de tous les sacrifices qu'il pourroit en coûter à sa généreuse tendresse. C'est du calme , où tant de satisfactions intérieures entretiennent son âme au milieu de son activité , que naissent cet

enjouement, cet air serain, et cette candeur qui intéressent au premier regard. Certaine de trouver toujours dans les autres la bienveillance et le respect, comme elle ne trouve en elle-même rien qui ne soit digne de ses sentiments, il lui suffiroit de s'abandonner aux mouvements de son ame pour être sûre de charmer. A ces moyens naturels, elle a su réunir tous ceux que peut donner une raison cultivée par la réflexion, la lecture et l'expérience. Il semble que rien ne soit hors de la portée de ses lumières, comme rien n'est étranger à ses affections. Son entretien vous touche autant qu'il vous instruit. On diroit que toutes ses idées passent par son cœur, pour s'y revêtir de l'expression d'un sentiment noble et délicat. Une égalité d'humeur inaltérable, une amabilité toujours nouvelle, captivant son époux par les liens les plus chers, ne lui laissent jamais désirer d'autres délassements de ses travaux. Eh ! quel spectacle étranger pourroit l'intéresser autant que celui de sa maison, lorsqu'il voit ses amis fatigués des scènes bruyantes du monde, venir chercher les plaisirs qu'elles n'ont pu leur donner, dans cet asyle de la paix et de l'honneur ? L'air pur qu'on y respire, le ton de franchise et de liberté décente qu'on y trouve établi, disposent les cœurs à s'ouvrir, après les avoir pénétrés de sentiments honnêtes. On s'y trouve en sûreté contre les autres et contre soi-même, comme dans un temple,

où tout inspire le respect et l'amour d'une divinité bienfaisante, que l'on craindrait d'offenser, même dans le secret de sa pensée. Au lieu des jalousies et des prétentions qui divisent les autres femmes, celles qu'elle a su choisir pour sa société, ne sentent, en sa présence, que le désir de mériter de plus en plus son estime; et ce besoin commun les attachant l'une à l'autre par de nouveaux nœuds, les porte toutes ensemble vers elle par la reconnoissance et par l'amitié. Ainsi, tout conspire à lui faire goûter le bonheur le plus touchant pour une ame sensible. Heureuse épouse, heureuse mere, heureuse amie, tout ce qui l'environne lui forme un empire, où chacun lui donne son cœur à gouverner pour le remplir du sentiment et de l'émulation de ses vertus.

Malgré le transport rapide avec lequel maman me traçoit ce portrait, il fit sur moi une impression si forte, que je l'ai retrouvé ce matin tout entier dans mon souvenir. Je me hâte de te l'envoyer, en te priant de le présenter à ta mere. Je t'avoue que je voudrois le voir entre les mains de tous les honnêtes gens. Il semble qu'on devroit cet hommage public à la vertu, de peindre les plaisirs qu'elle sent, pour encourager ceux qui la pratiquent à attirer les autres dans son sein par l'espoir du même bonheur. La seule personne à qui je voudrois pouvoir le dérober, est M^{de}. de ***, de peur de blesser sa modestie, si toutefois, cette même modestie lui permettoit de s'y

reconnoître. Ses amis seuls seroient frappés de la ressemblance, et me sauroient gré de leur avoir retracé les sentiments qu'ils ont tous dans le cœur. Les gens de bien m'applaudiroient aussi d'avoir montré, par un exemple vivant, que la vertu n'est point étrangere sur la terre; qu'elle peut s'allier au caractere le plus aimable, et jouir de la félicité la plus pure que l'homme soit en état de goûter.

Pour nous, ma chere amie, qui avons le bonheur de trouver les mêmes principes dans nos parents, profitons de ce nouvel exemple pour nous animer à marcher sur ses traces. Nous sommes dans cet âge heureux, où nos instructions et nos exercices sont autant de plaisirs, où nos premiers devoirs sont de suivre le doux penchant de la tendresse et de la reconnoissance, pour ceux qui nous ont donné la vie, et qui n'aspirent qu'à l'embellir par les talents et les vertus. Joignons à ces sentiments ceux de l'amitié qui nous unit. Elle est née dans notre enfance; nous allons la renouveler à la campagne, et dans la saison la plus riante de l'année. Toutes ces circonstances ne doivent-elles pas lui donner une force et une délicatesse qui en étendent la durée et les agréments sur tous nos jours? Elle t'a fait partager la peine que j'ai ressentie de notre séparation; qu'elle te fasse partager la joie à laquelle mon cœur seul ne sauroit suffire d'aller recevoir, à la fin de la semaine, tes embrassements.

EMILIE DE BEAUMONT.

L E T T R E

Sur le retard du Tome premier.

MES CHERS PETITS AMIS,

CE volume, que je vous avois annoncé pour le quinze, se trouve malheureusement retardé de bien des jours. Les reproches aimables que vous m'en avez fait faire, m'ont sensiblement touché par votre douceur et par le témoignage de votre empressement; mais tout en me causant ce plaisir, ils m'ont fait mieux sentir le chagrin de ne pouvoir encore mieux vous satisfaire; et au lieu d'avancer l'ouvrage, ils n'ont réussi qu'à le retarder, et à nuire, je le crains, à son exécution en troublant mon esprit.

Afin de nous remettre bien ensemble, je vais vous raconter une de ces historiettes que vous aimez tant.

Le jeune Prosper n'avoit pas encore assez d'expérience pour gouverner lui-même son jardin; mais heureusement Isidore, son ami, se plaisoit à cultiver pour lui quelques parties de son parterre et de son verger. Il lui avoit fait passer des fleurs assez réguli-

rement tous les mois , pendant les deux années précédentes ; il venoit même de lui envoyer de deux especes de fruits cette année , avec l'espérance de lui en envoyer d'autres vers le milieu de juin. Cependant , la moitié du mois s'étoit écoulée , et les fruits n'étoient pas venus. Prosper ne manqua pas de prendre de l'humeur dès le lendemain. Ses parents eurent beau lui dire qu'Isidore n'avoit surement pas perdu un moment , qu'il avoit renoncé à tout , pour ne s'occuper que de sa culture ; qu'en donnant ses soins les plus pressés aux arbres de la saison , il avoit cru sans doute devoir aussi donner quelques labours d'avance aux arbres de l'été et de l'automne , afin que tout vînt bien à point dans son temps : Prosper ne put entendre raison qu'à demi. Il écrivit à Isidore des lettres charmantes , où il l'appelloit son bon ami , son cher Isidore , mais où il le conjuroit en même temps de lui donner des marques de son souvenir. Isidore s'affligeoit de causer des chagrins à cet aimable enfant. Il trembloit encore plus qu'on ne l'accusât de négligence. Plus il passoit de temps à se désoler , moins il en pouvoit donner à son travail. D'un autre côté , lui envoyer des fruits verts ! il ne savoit s'y résoudre. Enfin , après bien des jours , les fruits arriverent. Je ne vous dirai pas s'ils étoient plus beaux ou meilleurs que les premiers ; mais j'ai su de très-bonne part que le vigilant Isidore n'avoit aucun reproche à se faire. C'étoit

des bigarreaux extrêmement durs à mûrir, et qui avoient trompé long-temps ses soins et son attente ; ils n'étoient pas même tous d'une parfaite maturité ; et il est au moins bien certain qu'en attendant un peu plus, la corbeille auroit été beaucoup mieux arrangée. Qu'avoit donc gagné Prosper à s'impatienter ? Ne devoit-il pas croire qu'Isidore l'aimant avec tendresse, et de plus étant fort jaloux de l'honneur de son jardin, il ne manqueroit pas de lui envoyer les fruits au point de leur juste maturité, et de les arranger le mieux qu'il lui seroit possible dans sa corbeille ? Il commençoit à faire ces réflexions, lorsqu'il trouva sous les bigarreaux ce billet.

Mon cher Ami,

Ne me grondez point d'un retard bien involontaire. Mes désirs ne se bornent pas à ce que les fruits soient utiles à votre santé, je veux encore qu'ils flattent vos yeux et votre goût ; et vous concevez aisément qu'il leur faut plus de temps qu'à des fleurs pour prendre leur suc et leur coloris. J'espere vous en envoyer d'une nouvelle espece de mois en mois, à commencer du premier août prochain. J'y mêlerai quelques-unes de ces fleurs que vous me paraissez regretter, afin de vous les rendre plus agréables. Ne craignez point que mon messenger s'égare. M. le Prince a soin de lui donner bien exactement votre

adresse, et de le voir partir. De mon côté, je vais redoubler de travail pour remplir mon engagement. Cependant, si mon envoi ne vous arrivoit pas chaque mois au jour précis, plaignez-moi sans me faire de reproches, et au lieu de dire : voilà le jour passé, mon ami m'oublie ! Dites plutôt : voilà le moment où mon cher Isidore est le plus inquiet de mes plaisirs !

Fin du Tome premier de l'Ami de l'Adolescence, et du cinquieme de l'ouvrage.

